Correspondance de Louis Veuillot

(tome VII)

—

Correspondance Générale : Janv-Juillet 1860
Lettres à Foisset (1841-1856)
Lettres à F. Veuillot et E. Leclerc (1841)
Lettre à sa femme Mathilde (1846-1852)

Dessiner

c'est

vraiment connaître

1er N° du "Correspondant" 121
Revue des 2 Mondes, Buloz 125
Revue de Paris, Bonnaire 125
Louis-Philippe 131

PQ
2471
.V7
Z48
1884
v.7
SMRS

CORRESPONDANCE

DE

LOUIS VEUILLOT

TOME VII

– Brouillon 189
– Hugo et Veuillot 279
– Enseignement classique et paganisme 253, 355
– Lamartine 107, 110, 121, 341, 132, 141, 159, 160, 163, 187
– Chéron 163

OUVRAGES DE LOUIS VEUILLOT

Correspondance. 7 vol. in-8 . . . . . 42 fr. »

T. I. *Lettres à son frère, à sa famille, à divers*, 1 vol. — T. II et III. *Lettres à sa sœur*, 2 vol. — T. IV, V et VI. *Lettres à son frère et à divers*, 3 vol. — Chacun des sept volumes se vend séparément 6 fr.

A propos de la guerre. Broch. in-8. . . . . 1 fr. «

Çà et là. 2 vol. in-18 jésus. . . . . 8 fr. »

Corbin et d'Aubecourt. 1 vol. in-18 jésus. . . . 2 fr. »

Les Couleuvres. 1 vol. in-18 jésus. . . . . 2 fr. »

Les Droits du seigneur au moyen âge. 1 volume in-18 jésus . . . . . 3 fr. »

Le Guêpier italien. Broch. in-8. . . . . 1 fr. »

La Guerre et l'Homme de guerre. 1 volume in-18 jésus . . . . . 3 fr. 50

Historiettes et Fantaisies. 1 vol. in-18 jésus . . 3 fr. 50

L'Illusion libérale. In-8. . . . . 2 fr. »

La Légalité. In-18. . . . . 1 fr. 25

La Liberté du Concile. In-18 . . . . . 0 fr. 75

Les Libres-penseurs. 1 vol. in-18 jésus . . . . . 3 fr. 50

Les Odeurs de Paris. 1 vol. in-18 jésus . . . . . 4 fr. »

Œuvres poétiques. 1 vol. in-18 jésus . . . . . 4 fr. »

Le Parfum de Rome. 2 vol. in-18 jésus . . . . . 7 fr. »

Paris pendant les deux sièges. 2 volumes in-8. (*Occasion.*) . . . . . 12 fr. »

Le même ouvrage. 2 vol. in-18 jésus . . . . . 7 fr. »

Vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ. 1 volume in-18 jésus . . . . . 4 fr. »

CORRESPONDANCE

DE

LOUIS VEUILLOT

TOME VII

PARIS

ANCIENNE MAISON RETAUX-BRAY

VICTOR RETAUX ET FILS, ÉDITEURS

82, RUE BONAPARTE, 82

1892

Tous droits de reproduction et de traduction réservés.

AVANT-PROPOS

Le sixième volume de la *Correspondance de Louis Veuillot*, publié il y a quatre ans, se terminait par cette note :

« Le septième volume ouvrira une phase nouvelle : il montrera Louis Veuillot proscrit comme journaliste, vivant de la vie de l'homme de lettres, sans cesser un instant de combattre pour l'Église, sans rien perdre de son action sur les catholiques. »

Le présent volume ne remplit pas précisément cette promesse. Il est clos par une lettre de juillet 1860, et le précédent s'arrêtait à la fin de décembre 1859. Nous n'avons donc avancé que de six mois. Le lecteur n'aura pas à s'en plaindre. Je lui donne ici cinquante lettres de Louis Veuillot à M. Théophile Foisset, allant de 1841 à 1856. Elles contiennent de nombreux et précieux renseignements sur le mouvement catholique durant ces quinze années. Ce n'est pas leur seul mérite. Louis Veuillot avait vingt-sept ans quand cette correspondance commença. Il fut toujours ardent, mais il était

alors en pleine ardeur et ce feu de jeunesse fait contraste avec l'esprit pondéré de l'homme supérieur et déjà mûr auquel il s'adressait. On y voit que M. Foisset aimait fort à conseiller et que Louis Veuillot recevait le mieux du monde des conseils qu'il savait dictés par l'affection, et dont il appréciait la sagesse. Quant à les suivre toujours, non ; il les trouvait trop sages, et, de fait, ils avaient assez souvent ce défaut. Le zèle pour la cause de l'Église était égal chez les deux amis ; mais le jeune rédacteur de l'*Univers*, avec sa fougue naturelle, ses élans de converti, la hardiesse puissante de ses vues, sa fibre populaire, répondait mieux aux nécessités du combat que ne pouvait le faire ce magistrat de grand mérite, porté par son caractère propre, ses fonctions, ses goûts littéraires, à redouter les virulences souvent nécessaires et les corps à corps de la polémique.

Je donne les lettres de Louis Veuillot à M. Théophile Foisset, d'après une copie que je n'ai pu collationner. Il s'y trouve certainement des erreurs, mais ces erreurs de copiste ne sauraient être graves et toucher au fond des choses. D'autre part, estimant que divers détails devaient être réservés pour la *Vie* de mon frère et l'histoire du journal *l'Univers*, j'ai fait quel-

ques coupures et mis quelques lettres tout entières de côté. Elles auront leur emploi.

Les lettres de Louis Veuillot à M. Foisset ne sont pas les seules qui fassent remonter ce volume jusqu'à 1841. J'ai retrouvé quatorze lettres que, cette même année, mon frère écrivit d'Alger à M. Edmond Leclerc et à moi. Toutes sont fort intéressantes ; trois ou quatre sont très importantes. L'une d'elles est celle dont je disais, dans le premier volume de la *Correspondance* (p. 70) : « De toutes les lettres que Louis m'écrivit d'Alger, il en est une que je regrette particulièrement : c'est sa réponse au billet très court, je crois, par lequel je lui annonçais, quelques semaines après son départ, que le R. P. Varin était venu chez moi le vendredi saint, à neuf heures du matin, m'avait trouvé au lit, lisant un roman de Balzac ou de Sand, et m'avait décidé à aller le jour même à confesse. » On verra combien j'avais raison de regretter cette lettre. Quel frère et quel chrétien elle montre !

J'ai une autre partie encore de ce volume à signaler tout spécialement.

Lorsqu'au lendemain de la mort de mon frère, je commençai cette publication, je me promettais de la mener très vite, et je croyais qu'il me serait possible d'écrire en même temps, et très

vite aussi, la *Vie de Louis Veuillot*. Hélas ! il en a été autrement. Les travaux quotidiens et toujours pressés que m'impose le journal se sont trouvés plus urgents, plus nombreux, plus absorbants que je ne l'avais prévu. J'ai dû m'y donner presque tout entier, et, bien que la *Correspondance* ait marché lentement, en voici le septième volume, et il s'en faut que la *Vie* soit achevée ! Or, j'avais pensé que les lettres de Louis Veuillot à sa femme, sa « douce Mathilde », devaient être absolument réservées pour cette œuvre, où l'intimité sera de force et de droit. Je le pense encore un peu. Mais les premiers volumes de la *Correspondance* : *Lettres à son frère, Lettres à sa sœur*, lettres à ses enfants, à tous les membres de la famille, font tellement entrer le lecteur dans l'intimité de l'écrivain et de l'homme, que l'on s'est demandé pourquoi, lorsque tout le monde paraissait, était mis en honneur, recevait d'éclatants témoignages de tendresse, l'épouse restait absente.

Si la *Vie* était prête j'aurais continué à ne pas tenir compte de ces observations, car l'épouse chrétienne, l'épouse très aimée sera là dans son cadre, et on la connaîtra bien ; mais la *Vie* n'est pas prête. Entr'ouvrant une fenêtre jusqu'ici fermée de la maison de Louis Veuillot, je donne

douze des lettres qu'il écrivit à Mathilde, d'août 1846 — c'était la première fois qu'il la quittait depuis leur mariage — au 21 juin 1852, quatre mois avant la mort de cette mère de six enfants. Ces douze lettres ne disent pas tout ce qu'il y aurait à dire, mais seulement tout ce qu'il me convient de dire ici.

Pour le reste, ce volume continue les précédents. Il est peut-être plus varié. Je n'ai pas résisté au plaisir d'y mettre de petits billets que certaines gens d'humeur grave, les voyant si courts, si familiers, si gais, regretteront peut-être d'y rencontrer.

Pourquoi publier des fantaisies qui n'apprennent rien, dira-t-on ? — Pourquoi ? Mais parce qu'elles sont charmantes et montrent un côté de « l'homme ». De ces critiques, que déjà je crois entendre, j'en appelle tout de suite aux artistes, aux lettrés. En dehors de ces hors-d'œuvre les pages d'histoire, les aperçus littéraires, les portraits abondent. Les situations se développent ou se modifient, des faits nouveaux se produisent, des correspondants qu'on n'avait pas encore vus, paraissent ; mais nous entendons toujours le même écrivain, le même chrétien, le même penseur, on peut ajouter le même voyant.

Dans les débats si vifs, si importants, engagés depuis un an sur le caractère du mouvement catholique, Louis Veuillot a été souvent invoqué, et même on l'a fait dans des sens divers. Il est si facile, quand un écrivain a improvisé des milliers d'articles sur toutes les questions de son temps, d'y découper de petits morceaux, disant à peu près ce que l'on trouve bon de leur faire dire! La mauvaise foi n'y est même pas indispensable : il suffit du parti pris, chose si aveuglante qu'elle arrive à faire nier consciencieusement la lumière.

Eh bien, voyez ces cent quatre-vingts lettres écrites, dans une période de vingt ans, sous des impressions très diverses. Elles sont, quant aux doctrines et quant au but, d'une unité parfaite.

L'unité est, d'ailleurs, le cachet de toute l'œuvre de Louis Veuillot. Il s'en est lui-même, selon son droit, rendu le témoignage dans une préface des *Libres Penseurs*, datée de 1866 : « J'ai abordé bien des sujets, j'ai essayé « bien des formes : je n'ai eu qu'une idée, qu'un « amour et qu'une colère. On les trouvera dans « ce livre comme dans tout ce qui est sorti de « ma main. » Sa correspondance est une nouvelle confirmation de ces fières paroles.

Si à des années de distance, lorsque tant de choses se sont modifiées ou même transformées, quelques mots, quelques phrases et même quelques jugements se heurtent, l'idée est toujours la même, c'est toujours la même cause que sert le rédacteur de l'*Univers*, et le fond de sa politique ne change pas. Peut-elle changer, quand elle a pour règle constante, pour principe absolu, de rester indépendante de tous les partis politiques et de suivre en tout le Pape : seul moyen de marcher droit et de bien servir l'Église ?

EUGÈNE VEUILLOT

2 avril 1892.

CORRESPONDANCE

DE

LOUIS VEUILLOT

I

A Mme Louis Veuillot [1].

Annecy, août 1846.

Ma bonne Mathilde,

Te proposes-tu de m'écrire seulement une fois tous les huit jours? Même à ce compte tu ne serais pas en règle, car voici dix jours que je suis parti, et je n'ai encore reçu qu'une fois de tes nouvelles. Dis toi-même si tu trouves cela bien joli. J'espère que j'aurai une lettre ce matin, mais je veux cependant te gronder un peu, car tu le mérites; tu connais assez mon caractère, tu sais combien l'inquiétude me vient vite au sujet de ceux que j'aime, et tu me laisses si longtemps sans me parler de toi et de l'enfant. J'aurais cru que séparée de moi, et même sans aucune nécessité de m'écrire, tu aurais eu besoin de le faire plus souvent, ne fût-ce que pour me parler de ton affection. Pour moi, qui suis tou-

1. Je dis, dans l'avant-propos de ce volume, pourquoi je n'ai donné jusqu'ici aucune des lettres de Louis Veuillot à sa femme, et pourquoi je m'écarte aujourd'hui de ce précédent.

jours par monts et par vaux, ton souvenir ne m'abandonne pas un instant, et je t'écrirais volontiers, non pas tous les jours, mais plusieurs fois par jour, pour te donner la joie de sentir que je pense à toi. Je trouve bien le temps, et certes tu peux aussi le trouver; il me suffit d'avoir quelques minutes, une plume et du papier. A minuit, fatigué d'avoir couru les montagnes, au point du jour, avant de partir et lorsque la voiture attend, dans les auberges pendant qu'on prépare le dîner, partout, à tout moment, je saurais trouver une minute qui me suffirait pour te faire savoir que je ne t'oublie pas. Faut-il, chère amie, que je te dise ces choses. Hier au soir, rentrant à Annecy, après une tournée de vingt-quatre heures, je comptais trouver une lettre ; tu pleurerais si tu savais le sentiment amer que j'ai éprouvé en apprenant qu'il n'y en avait pas ! J'avais envie de prendre tout de suite la plume, je n'en ai rien fait, je t'aurais trop maltraitée.

Je me trouverais bien heureux si tu n'étais pas si loin et si cruellement silencieuse. Je vois toutes sortes de choses qui m'intéressent et qui seront belles à raconter. Le clergé de Savoie me fait partout l'accueil le plus cordial, et M. Sallavuard est d'une obligeance et d'une bonté parfaites. Il n'a pas moins d'esprit et d'instruction que de bonté, sa piété est douce et charmante, ce qui fait de lui le plus aimable compagnon du monde. Ajoute qu'il te connaît, en sorte que je puis lui parler de toi. Mais à qui est-ce que je ne

parle pas de cette ingrate qui m'oublie ? Il ne se passe point de journée que je ne visite plusieurs églises ; partout j'y demande quelque chose pour ma femme et pour mon enfant. Je réclame, pour elles deux, les prières de tous ces bons prêtres qui me font amitié ; enfin je puis dire qu'il n'y a point d'heure et point de moment où je ne te donne devant Dieu quelque preuve de mon amour. Je pense à toi en m'endormant, je rêve de toi, je me réveille en pensant à toi ; et toi, tu penses à m'écrire une méchante petite lettre une fois tous les huit jours. Tantôt il me semble que tu es indifférente, et je suis froissé ; tantôt, je me figure que tu es malade ou que Marie te donne des inquiétudes, et je suis au désespoir.

Plus de ces longs silences, ma chère Mathilde ; écris souvent. Adresse tes lettres à Annecy, on me les fera parvenir.

Tu serais charmée si tu voyais l'ordre qui règne, non pas dans ma chambre, où tout se trouve un peu pêle-mêle, mais dans mes comptes. J'ai écrit tout ce que j'ai dépensé depuis Paris. J'espère que mon voyage ne me coûtera pas en tout 400 francs. Ici, en Savoie, je ne dépense rien. J'ai eu grande envie pourtant de faire hier un *péché*, et je l'aurais fait s'il avait été possible. J'ai visité une manufacture de soie et j'ai vu une si jolie étoffe que je l'aurais achetée pour t'en faire une robe, s'il n'y avait eu des droits à la douane qui l'auraient mise hors de prix. C'était hier Sainte-Claire, et j'ai eu le chagrin de ne pouvoir entendre la messe ; mais

je t'avais recommandée pour ce jour-là aux prières des Capucins de Faverges; tu sais que sainte Claire est la sœur aînée des Capucins[1].

Adieu, ma bonne petite femme : aime-moi bien ; prie bien pour moi, embrasse bien notre enfant. Tout à toi, pour toute ma vie, et pour toute la tienne, et pour toute l'éternité.

LOUIS VEUILLOT.

P.-S.— Je reçois ta lettre ; pardon, ma bonne petite, et prends en riant ces gronderies que je désavoue. Tu étais inquiète de ton côté, pauvre chère amie, mais maintenant tu vois que je suis sans reproche. Quoi, Marie fait ses dents ! Tu verras qu'elle sera précoce en tout, et qu'à neuf mois elle courra après toi en t'appelant : Maman ! Mais tu es seule pour entendre ses cris, cela me perce le cœur. Va bien vite à Versailles, ta bonne mère t'adoucira les fatigues de la maternité. S'il est vrai que tu sois *deux fois* mère, bénissons Dieu. Je ne puis te rendre ce que ce passage de ta lettre a produit dans mon cœur. C'est une effusion de tendresse, d'amour, de respect, que je ne saurais exprimer. Je sens s'accroître ma reconnaissance et mon courage. Deux fois mère, tu me deviens trois fois chère. Je prierai bien saint François de Sales et sainte Chantal ; je les prierai tant qu'ils nous obtiendront encore les bénédictions qui ont accompagné la naissance de Marie. O ma bonne petite

1. Claire était un des prénoms de la femme de Louis Veuillot.

femme, que tu as raison de me recommander d'être bon chrétien; rapprochons-nous de Dieu toujours plus, ne faisons qu'un en lui. Nous serons heureux nous-mêmes, nous le serons dans nos enfants, nous le serons au ciel. Je suis charmé des succès d'Arthur[1] ; fais-lui-en mes compliments quand tu lui écriras. Lafon ne me trouvera pas à Genève, mais il y trouvera M. Lugrard, qui l'emballera très proprement pour Annecy, où il arrivera tout entier sans aucune écorniflure. J'écris à Eugène aujourd'hui même.

Toi, ma petite, écris-moi fin, sur un papier plus mince. Tes lettres n'en seront pas moins bonnes et elles coûteront moins cher. Visons à l'économie. Je serais si heureux de pouvoir rapporter une centaine de francs.

Adieu, bien-aimée Mathilde. Encore quinze ou vingt jours et je me rapprocherai de toi. Que je serai heureux le jour où je te serrerai enfin dans mes bras ! Rien que d'y penser, je suis tout hors de moi. D'ici là, je te donne rendez-vous sans cesse dans le cœur de Jésus. As-tu confié nos projets à Arthur pour Rome ? Sourit-il à la pensée de faire un voyage avec moi ? Je t'embrasse mille et mille fois.

1. Le frère de Mathilde.

II

A la même.

Notre-Dame d'Abondance, 21 août 1846.

Ma chère amie,

Je commence par te dire que ma santé est redevenue parfaite : plus de sueurs, plus de fatigues, et cependant tout cela serait naturel après le chemin que nous avons fait. Nous venons de parcourir à pied et sous une pluie battante quatre ou cinq lieues de montagnes. Le char que nous avions est resté en route, les chemins le rendaient inutile et même dangereux : on nous envoyait des chevaux, mais nous les avons rencontrés comme on venait de les seller. Enfin, nous voici, bien séchés par un bon feu, bien repus de truites et de fromage et prêts à recommencer. Cette course, malgré ses difficultés, a été charmante ; les curés nous ont fêtés tout le long de la route. Quant à la maison où nous sommes, c'est celle de M. Sallavuard lui-même ; inutile d'en faire l'éloge. Nous y avons été accueillis avec une cordialité plus que savoyarde par son frère et par ses deux vieilles sœurs. Le pays est sauvage comme Chamounix et il est, grâce à Dieu, plus désert ; on n'y voit ni Anglais, ni Parisiennes, ni auberges. C'est la vraie montagne, telle que le bon Dieu l'a faite, habitée par de bonnes gens. Malheureusement, cette montagne est mouillée ; de tous côtés les torrents se gonflent ; nous serions

en prison pour quelques jours si le temps continuait, mais on assure que la pluie cessera ce soir et qu'il n'y paraîtra plus demain. D'ailleurs le gîte est bon, l'on peut attendre. Ne t'inquiète pas, ma bonne Mathilde, tu n'y perdras rien. En même temps que cette lettre, j'en mets une à la poste pour M. d'Hautefort, un ami que j'ai à Lyon, où je le prie de nous retenir deux places dans la malle-poste du 6 ou 5, ou du 7. Nous partirons donc de Lyon sans faute un de ces trois jours-là,

J'ai quitté Annecy sans nouvelles, mais dès qu'il arrivera une lettre, l'ordre est donné, on me l'expédiera. Peut-être dimanche, en recevrai-je une ici. Oh ! que je le voudrais ! Le temps me dure, je m'ennuierais si je n'étais dans la nécessité de donner le bon exemple à Lafon, qui ne voudrait s'arrêter nulle part et qui se trouve malheureux de voyager.

Je ne cesse de penser à toi et de parler de toi. Lafon me parle Aimée et je lui réponds Mathilde. On convient que nous sommes des maris modèles. Partout nous demandons des prières pour nos femmes et nos enfants. Mais où ton souvenir m'a été bien présent, c'est l'autre jour à Bonneville. Nous y avons déjeuné dans la même auberge où l'an passé j'étais assis près de toi ; j'ai vu l'arcade sous laquelle nous avons bu de la limonade gazeuse ; j'ai fait une partie du chemin que nous avons fait ensemble au retour de Chamounix. Il me semblait que tu étais là [1].

1. Louis Veuillot a parlé de ce voyage avec Mathilde dans

Allons, ma bonne petite, un peu de courage, nous nous reverrons bientôt; dans huit jours, je commencerai à revenir ; je n'aurai plus à visiter que Chambéry, la Chartreuse et Lyon ; je presserai ma course, affamé de te revoir, toi et ta chère enfant, affamé de reposer mon cœur auprès de ce que j'ai de plus cher et d'ouvrir mes yeux sur ce que je trouve de plus beau.

Ton mari fidèle et dévoué,

LOUIS.

III

A la même.

26 août.

Nous sommes sur la route de Sallanches, à deux pas de l'endroit où l'on tire le canon pour faire parler ce bel écho dont tu te rappelles, sans doute, les retentissements. L'excellente famille qui nous donne l'hospitalité nous apprend que nous avons vingt minutes d'ici au passage du courrier, et j'en profite, ma bien chère femme, pour t'adresser un petit mot de souvenir. Nous sommes toujours florissants de santé, dans un beau pays, chez de bonnes gens. Nous avons couché cette nuit chez les Jésuites, qui m'ont donné la chambre des évêques et d'où j'ai emporté, avec les plus doux souvenirs, une centaine de très belles pièces, engraissées du sang des saints. Tout va bien, très bien, fort bien, mais,

Çà et là, livre premier : *Du Mariage et de Chamounix*. Il s'y nomme Sylvestre et la nomme Marianne.

mais, mais.... tu n'es pas là, et tout manque de quelque chose qui est indispensable à mon bonheur. Oh ! que je t'aime et que j'ai bien prié pour toi ce matin !

Prends courage, ma bonne petite, je reviens. Samedi soir, je serai à Annecy, riche de notes; dimanche, je prépare mes paquets; lundi, nous couchons à Chambéry, et de là nous faisons route pour Lyon en passant par la Grande-Chartreuse. Je t'écrirai encore d'Annecy; mais toi, ma bien-aimée, ne m'écris plus qu'à Lyon, poste restante [1].

Je ne saurais te dire combien le temps me durera jusqu'à Annecy; je n'ai pas reçu de tes nouvelles depuis six jours. Juge de mon impatience.

Adieu, ma chère femme; voici le courrier, il faut finir. Embrasse bien ma chère enfant. Parle-lui bien de son père, et toi, songe bien à celui à qui tu appartiens par la volonté du bon Dieu. Je m'arrête; si je te disais tout ce que j'ai dans l'âme, il me semble que ton cœur battrait comme le mien, jusqu'à te suffoquer. Cela n'est pas bon pour les nourrices. Adieu, mon amour. Ma vie est à toi tout entière. Il ne se passe pas un moment que mon cœur ne ratifie l'engagement du 31 juillet. Et dans ces pays où je retrouve la trace des premiers jours de l'année de miel, je crois t'aimer avec plus d'ardeur encore. Mille

1. Qu'on n'oublie pas qu'alors les lettres mettaient trois ou quatre jours pour aller de Sallanches à Paris.

baisers sur ton front si pur, sur tes doux yeux, sur tes mains enchaînées aux miennes.

Louis.

Comment as-tu fait la Saint-Louis hier ? Moi je l'ai employée à prier au moins cent fois dans la journée pour Mathilde et Marie, les bons anges d'un pauvre malheureux pécheur qui ne mérite pas tout le bonheur que Dieu lui a donné.

IV

A la même.

25 février 1848 [1].

Ma chère Mathilde,

Tout va bien, l'ordre est rétabli, je ne suis pas encore de la garde nationale, mais j'en serai ce soir, et Eugène aussi. Tout le monde s'en met, et tout le monde a bien raison. Il faut soutenir ce gouvernement. S'il ne s'appuie pas sur les bons, il s'appuiera sur les méchants et tout sera perdu.

J'ai dormi fort tranquille cette nuit, après avoir fait une petite promenade assez triste dans la chambre des enfants et regardé dans le cabinet de toilette pour voir si je ne t'y trouverais pas. Hélas ! ma pauvre femme, que ce serait une triste

1. Dès le 24 février, mon frère avait fait partir sa femme et ses enfants pour Versailles, où demeuraient les parents de Mathilde.

chose d'être séparés. Mais nous ne le serons pas; j'ai beaucoup d'espoir pour la paix, j'en ai même beaucoup pour la religion. Elle n'a point été insultée, elle ne le sera pas. Si elle devient libre, il faudra rendre grâce à Dieu. La Providence nous aura fait un grand cadeau par ce coup de tonnerre et il n'y aura pas de meilleur républicain que moi.

Je vais aller tout à l'heure chez maman Andry[1] pour rassurer les bonnes. Je pense que demain tout sera remis en ordre dans son quartier qui est plein de barricades. Reste à Versailles jusqu'à demain, si tu ne gênes pas trop. J'irai te chercher.

Adieu, ma bonne Mathilde. Embrasse tout le monde pour moi. Je suis très pressé et je te laisse.

TON MARI.

V

A la même.

28 février 1848. Dimanche, 11 heures.

MA CHÈRE,

Hier, j'ai battu le pavé toute la journée, je suis allé à Notre-Dame des Victoires et chez maman Andry (quelques instants plus tard, je l'aurais rencontrée); de là, je suis venu chez moi faire un article, j'ai dîné chez Eugène, j'ai acheté un uniforme, j'ai trouvé un fourniment, j'ai as-

1. La grand'mère de Mathilde; elle habitait le quartier Saint-Martin.

sisté à une séance du comité (catholique), je suis revenu au journal, j'ai corrigé mon article, et à onze heures et demie je me suis rendu au corps de garde, où j'ai passé la nuit. Je rentre à l'instant. Tu peux juger si je suis fatigué ; mais j'éprouve un vif contentement d'avoir rempli ce que je regarde en ce moment-ci comme le plus grand devoir d'un honnête homme. L'ennui de ces veilles, qui se renouvelleront souvent, est bien compensé quand on se dit qu'on veille au salut d'une si nombreuse population, et qu'en se protégeant soi-même on protège aussi ce qu'on a de plus cher. J'ai assisté à la sainte messe avant de rentrer. Il y avait plus de monde qu'à l'ordinaire : double sujet de consolation. L'attitude de la garde nationale est très rassurante. On peut espérer qu'elle ne se laissera pas faire la loi par les émeutiers. Il était temps. Outre les communistes, qui rêvent et qui désirent le pillage, il y a dans Paris quarante mille malfaiteurs qui sont armés jusques aux dents, et point de police ! Si Dieu nous préserve, comme je le crois fermement, de ce danger immense, jamais il n'aura mieux prouvé qu'il est encore plein de miséricorde, lors même qu'il s'irrite et punit.

Les prêtres ne sont point insultés, au contraire. Ils circulent librement dans les rues avec leur soutane, et ils font bien de la montrer. Je regrette qu'on ait renvoyé les élèves du séminaire de Versailles. La confiance est un puissant moyen de salut. Si les prêtres se cachaient et qu'on perdît

l'habitude de les voir, ils auraient ensuite beaucoup plus de difficulté à se montrer. Ils doivent prouver qu'ils se sentent le droit d'être ce qu'ils sont. Dis-le bien à ceux que tu verras. Je ne doute pas que ceux qui voudraient les insulter à Paris en ce moment, ne fussent très rigoureusement punis sur l'heure par le peuple lui-même.

On a fait courir le bruit que le Sacré-Cœur et les Oiseaux étaient menacés. La garde nationale s'y est portée aussitôt. Elle a trouvé tout parfaitement tranquille.

Beaucoup d'ouvriers se sont enrôlés dans la garde nationale, avec les bourgeois, pour défendre le bon ordre et la propriété. Le gouvernement provisoire se conduit très bien. On peut dire que les hommes qui le composent valent mieux aujourd'hui qu'ils ne valaient il y a huit jours.

Le P. Lacordaire va prêcher à Notre-Dame : je n'y pourrai pas aller et j'en ai grand regret, mais il faut que nous fassions le journal aujourd'hui.

Je crois, du reste, que je ne le ferai pas longtemps. Le pauvre Taconet veut absolument se retirer, et il se retirera. Naturellement, nous nous en irons avec lui, et ce sera probablement M. de Coux qui me remplacera, ou du moins, ce sera sa couleur[1]. Que ferai-je alors? Dieu seul le sait. Nous

1. M. de Coux adhérait de tout cœur à la république, tandis que Louis Veuillot se contentait de l'accepter très sincèrement, avec la résolution de louer ou de condamner ses actes, selon le caractère qu'ils auraient. Ce fut M. de Coux qui partit. Il fit l'*Ère nouvelle* avec Lacordaire, Frédéric Ozanam, l'abbé Maret, etc. Comme les membres du gouvernement

ne pouvons nous dissimuler que nous serons, de façon ou d'autre, atteints comme tout le monde par le contre-coup de ces événements. Que la volonté de Dieu soit faite! Il ne nous abandonnera pas dans le fort de l'épreuve, et nous ne nous abandonnerons pas nous-mêmes. Je me sens plein de courage et au-dessus de tous les coups de la fortune, pourvu seulement que ma chère Mathilde et nos chers enfants me soient laissés. Si nous gagnons par nos privations, nos angoisses et notre soumission, d'effacer quelques-uns de nos péchés, et d'avancer en nous et dans le cœur de quelques autres le règne de Dieu, nous gagnerons plus que tous les trésors de ce monde. Ainsi donc, ma bonne amie, courage, confiance, soumission, amour. Rappelle-toi toujours la façon dont nous agissons envers nos enfants. Quand nous les punissons, c'est qu'ils l'ont mérité, et nous n'avons d'autre but que de les rendre meilleurs; quand ils demandent pardon, nous avons déjà pardonné. Dieu n'est ni moins juste, ni moins prévoyant, ni moins miséricordieux que nous. Seulement comme il faut reconnaître que nos fautes sont un peu plus graves et un peu plus réfléchies que celles de Marie, nous ne devons pas nous étonner que Dieu frappe un peu plus fort, et fasse un peu plus longtemps la sourde oreille. Quand le moment de pardonner sera venu, et même avant qu'il vienne, la sainte

redevinrent très vite les ennemis qu'ils avaient été avant de prendre le pouvoir, l'*Univers* eut souvent à les condamner et rarement à les louer.

Vierge jettera vers le Père justement irrité un de ces regards que Mathilde tourne vers Louis en colère ; ce regard veut dire : assez ; il est irrésistible et le bon Dieu ouvrira ses bras aux pauvres coupables.

Depuis quelques jours, il y a une prière que je ne me lasse pas de redire, tant je la trouve belle et consolante ; c'est le *De profundis*. Je me regarde comme perdu dans l'abîme du péché, et de là, j'élève vers Dieu ma voix suppliante. Ce verset surtout me donne une confiance infinie : *Si iniquitates observaveris*, etc. Peut-être n'y as-tu jamais songé ? Prends l'habitude de le redire avec moi. Oh ! que ces catastrophes qui font tant de mal aux intérêts périssables font de bien par compensation aux intérêts éternels !

Ta chère lettre m'a rendu très heureux. Le bon Clédat me l'a apportée tout de suite. Tu peux m'écrire directement. Je marche avec le gouvernement et je n'ai rien à craindre. J'irai te chercher ou tout au moins te voir demain, ou mardi au plus tard. Embrasse bien pour moi tes bons parents. Tu peux leur dire combien je les aime. Et nos pauvres petites ! que de baisers je leur envoie sans cesse, ainsi qu'à toi, du fond de mon cœur !

VI

A la même.

Mercredi matin, 2 août 1849.

Juge du plaisir avec lequel j'ai reçu ta lettre par celui que la mienne t'a fait. Nos cœurs devaient se rencontrer dans ce cher anniversaire du 31 juillet; ils s'y sont embrassés, avec tristesse, à cause de la situation présente; avec espérance, parce que nous connaissons tous deux la bonté paternelle du Dieu qui a formé nos liens. Toute la journée, mon âme a été embaumée de toi, tantôt je me souvenais, tantôt j'espérais, tantôt je m'attendrissais. Je te voyais contente et étonnée comme tu l'étais dans les premiers jours; je te voyais souffrante et pâle dans ton fauteuil; je te voyais guérie, reprenant nos promenades et nos modestes petits plaisirs; petits, mais si doux et si purs. Il faisait hier une espèce de beau temps d'automne, paisible et un peu triste, comme je les aime. Je me disais : Comme nous en jouirions ensemble! Mais j'ajoutais : Ce que nous perdons pour le temps, nous le gagnons pour l'éternité. Cette journée d'anniversaire nous vaudra mieux dans le ciel, à cause de ses épreuves et de ses privations, que si elle nous avait apporté toutes les joies que nous étions en droit d'en attendre. Ainsi donc que Dieu soit béni. Notre malheur semble plus grand parce que nous nous aimons, mais en réalité combien cet amour mutuel l'adoucit! J'ai parlé de toi toute la

journée. Ce matin, je t'ai écrit, chez les Pères Jésuites; je t'ai recommandée à leurs prières et tous ceux qui étaient présents m'ont promis de dire la messe pour toi; le soir, à Sceaux, je m'en suis donné. J'étais fort heureux, parce que notre excellent père avait apporté de bonnes nouvelles. Nous avons bu à ta santé. Enfin, en rentrant chez moi, j'ai trouvé ta lettre; je t'aurais écrit tout de suite si mes yeux me l'avaient permis.

VII

A la même.

Saint-Valery-en-Caux, fête de saint Louis 1849.

J'ai eu le bonheur de communier ce matin. Je te laisse à penser si j'ai prié pour toi; mais juge de mon émotion, lorsqu'après la messe j'ai vu venir à l'autel une jeune femme, accompagnée de sa mère portant un petit pain et un enfant nouveau-né. C'était la femme d'un matelot qui faisait ses relevailles. Le mari n'assistait pas à la cérémonie, il était absent, peut-être en mer. J'étais déjà fort attendri d'avoir reçu le bon Dieu. Mon cœur n'a pas résisté à ce spectacle qui te représentait à moi si vivement. J'ai caché ma tête dans mes mains et je me suis mis à pleurer. La jeune femme qui *relevait* était faible et pâle, et les cris de son enfant avaient déjà assez de force pour me donner à croire qu'un peu de temps s'est écoulé depuis sa naissance. Peut-être qu'il a aussi coûté de longues douleurs à sa mère.

Au sortir de la messe, je suis allé chercher mes lettres. J'en ai trouvé trois, toutes les trois de Versailles. J'ai lu d'abord celle qui a été adressée à l'autre Saint-Valery. Je suis bien aise maintenant qu'elle ne me soit pas arrivée tout de suite, car elle m'aurait cruellement inquiété. J'espère que les douleurs qui te revenaient au côté, il y a huit jours, ont complètement disparu. Sous ce rapport comme sous d'autres, la lettre d'Arthur m'a charmé. Je m'en rapporte à lui plus qu'à toi dont la tendresse craint toujours de m'effrayer.

Rien de nouveau dans ma vie maritime. Elle est d'une monotonie parfaite; nous faisons toujours les mêmes promenades, aux mêmes heures, et nous tenons les mêmes discours [1]. Le temps se laisse tuer d'assez bonne grâce; mais il ne faudrait pas jouer à ce jeu-là trop longtemps. Nous pousserons l'expérience jusqu'à mercredi prochain. Ce sera bien assez. Ensuite nous partirons pour le Havre; nous y flânerons quelques jours pour visiter les environs, puis nous nous embarquerons pour Paris où j'arriverai de mardi en huit. Si la chose est possible, je prendrai immédiatement le chemin de fer de Versailles. Dans tous les cas, j'aurai la joie de t'embrasser, le mercredi 4 septembre au plus tard. Je ne pense pas que d'ici là tu veuilles retourner à Paris. Je n'aimerais pas que tu fisses sans moi ce voyage, et il me semble que je te manquerais un peu dans la maison. Cependant je n'or-

1. Ces compagnons de voyage étaient le directeur et le gérant de l'*Univers*, M. Taconet et M. Barrier.

donne rien. Je te recommande seulement d'avoir de la prudence, et trop plutôt que pas assez.

Adieu, ma chère Mathilde. Je suis bien aise que la robe ait fait plaisir à ta maman. Je lui ait écrit, mais trop tard; j'oublie toujours que les fêtes se souhaitent la veille. Je m'en souviendrai à la prochaine Saint-Nicolas.

Tout à toi. LOUIS.

VIII

A la même.

Bruxelles, 21 décembre 1849.

MA CHÈRE FEMME,

Je suis encore à Bruxelles pour deux jours. Le prince (de Metternich) veut que je dîne une seconde fois avec lui, et nous retient parce que nous sommes pris aujourd'hui par le président de la Cour de cassation. Ces dîners ne m'empêchent pas de faire au prince des visites continuelles. Je le verrai deux ou trois heures aujourd'hui et quatre ou cinq heures demain. Il dit à Bussières[1] que je lui reviens tout à fait, et, en vérité, il me le prouve. Je reçois un accueil également gracieux de toutes les personnes de la famille. C'est quelque chose de terriblement haut pourtant que ces princesses autrichiennes, mais comme elles sont très bonnes catholiques et qu'il

1. Le vicomte Théodore de Bussières. Comme secrétaire d'ambassade, il avait connu à Vienne M. de Metternich et était resté en relation avec lui.

n'y a aucun sujet de froissement entre nous, non contentes d'être très polies, elles sont encore très simples et très bonnes.

Je continue d'être charmé de mon voyage. Le but principal en est rempli au delà de mon attente et même de mes vœux. J'aurai vu quatre fois, avec le plus grand loisir, l'homme que je voulais voir.

Dimanche matin, nous partirons d'ici pour Brugelette[1]; nous y resterons la journée, nous y coucherons, et lundi nous arriverons à Paris pour dîner.

Je n'irai point en Hollande, et de toute la Belgique je n'aurai vu qu'Anvers, où tu sais peut-être déjà que j'ai passé la journée. J'ai reçu ta bonne lettre. La nouvelle que tu me donnes m'a fait grand plaisir, comme tu le penses bien. Néanmoins, je t'engage à ne point te chagriner si l'affaire subissait encore des lenteurs. Plus j'y réfléchis, plus je la trouve difficile. Nous avons encore bien des obstacles à lever. Je n'ai pas besoin de te dire que je les aborderai avec courage et persévérance; mais d'avance, rendons grâce à Dieu de ce qu'il permettra, échec ou succès.

Je ne sais pas ce que je pourrai t'apporter de Bruxelles. Je n'y vois rien à acheter que des poêles. Je mange tous les jours deux douzaines d'Ostende. Je ne puis t'en porter, ni t'en envoyer. Mais je suis informé que quelqu'un en adresse à Paris dans une certaine maison du Palais-Royal

1. Chez les Jésuites.

où je te donne rendez-vous pour mardi matin. Cela ne me coûtera que les économies de mon voyage. Le monsieur avec qui je suis allé hier à Anvers ne m'a pas laissé dépenser un sou de la journée.

Adieu, mille baisers à toi et à tous les marmots.

LOUIS.

Bussières, qui est le plus charmant compagnon de voyage qu'on puisse avoir après Eugène, te fait mille compliments.

Pardonne-moi de ne t'écrire encore qu'un mot. Je n'ai qu'une plume de fer, tu sais quel supplice c'est pour moi d'écrire avec cet odieux instrument.

IX

A la même.

Paris, août 1850.

J'ai reçu ton crayonnage, et je l'aurais encore lu, quand même il eût été plus cahoté. Je suis bien content de vous savoir là-bas[1]. Puisse Dieu vous y donner du beau temps. Je désire néanmoins que vous ayez la vue d'une petite tempête, assez pour vous amuser sans faire de mal à personne.

Point de nouvelles aujourd'hui, ni de Rome, ni d'ailleurs, mais je ne fermerai pas ma lettre, et s'il y a quelque chose demain, je l'ajouterai[2].

1. Mathilde était à Courseulles-sur-Mer, avec ses enfants, notre mère et nos deux sœurs.

2. J'étais en route pour Rome, et comme la situation du

Je vais être obligé d'enfermer encore une fois Du Lac pendant quelques jours, pour qu'il achève son volume. C'est terrible, car Coquille est parti. Roux et moi, nous nous mettions en quatre, il va falloir nous mettre en six. Il en coûte pour gagner sa vie! J'admire ces braves gens qui ont la liberté d'être humblement logés, humblement vêtus, humblement nourris, et qui s'amusent à jalouser nos splendeurs. Ils ne savent pas le prix que nous sommes forcés d'y mettre.

Bonsoir. Je viens de corriger l'épreuve d'un grand article sur M. Chambolle, et voici la marquise de Beauparler qui m'avertit que la soupe est prête. Du Lac est venu dîner ici. Dimanche, grande fête en l'honneur de saint Louis. Je réunis autour de moi, pour vous remplacer, ce qui reste de l'*Univers*, mais l'*Univers* tout entier ne me tient pas lieu de vous. Priez bien pour moi le 25. Avez-vous déjà fait connaissance avec votre curé? a-t-il de la religion?

Je suis allé hier montrer ma tabatière aux Jésuites. Ils m'ont demandé d'où me venait cette merveille; j'ai répondu que c'était le cadeau d'une main souveraine. Quel souverain? Louis-Philippe? Henri V? le Pape? Non, Révérends Pères : madame Veuillot. Vous conviendrez que le mari de Mme Lafon n'aurait pas mieux répondu.

journal vis-à-vis de l'archevêque de Paris (Mgr Sibour) et de quelques autres prélats était difficile, on attendait avec impatience des nouvelles de l'audience que sans doute me donnerait le Pape.

A propos d'Henri V, j'ai reçu hier de grandes félicitations de sa part; elles m'ont été apportées par Charles de Riancey qui est allé se montrer à Wiesbaden. J'ai joliment bien fait de suivre le conseil d'Eugène et de ne pas aller me fourrer par là. Riancey est le troisième qui m'apporte des compliments. Les princes voient surtout ceux qui ne vont pas les voir.

A demain. L.

J'ai une lettre d'Eugène; elle est longue et trop importante pour que je vous l'envoie. Le Pape l'a reçu comme il ne reçoit personne. Il a eu son audience le jour même où il l'a demandée; il l'a eue seul, il l'a eue le soir; enfin, dit notre correspondant, on l'a traité comme l'ambassadeur d'une grande puissance. Le Pape lui a fait beaucoup d'amitiés et de compliments pour lui, pour tous ses « compagnons » et pour le journal; vous saurez le détail et vous en serez contentes.

Je reçois la lettre d'Élise. Je partirai le soir, certainement. Que n'ai-je des ailes!

X

A la même.

Cour-Cheverny, 11 décembre 1850.

Qu'il fait froid!

A deux heures nous avons trouvé une belle calèche (mais ouverte) qui nous attendait au débarcadère de Blois. Nous y sommes montés devant

nos compagnons de wagon ébahis, et *notre* cocher, en livrée bleue et argent, a fouetté *nos* chevaux, et, en deux heures, nous sommes au château. Ah! le beau château, ma tantirelire! Bon visage d'hôte, bonne table, grand feu, mais grands courants d'air. La cheminée de ma chambre était pleine, et dans un cabinet voisin un grand panier de bois était plein. J'ai vidé le panier plein dans la cheminée pleine, disant à Lafon étonné : On verra de quel bois je me chauffe. Lafon a fait ses yeux et m'a demandé pourquoi je faisais ce feu avant de me coucher? — Pour y voir clair en dormant. Tu sais que ce bon Lafon aime à avoir la raison de tout.

Quel excellent ami! Il ne te vaut pas pourtant. Tu me manques.

Ce matin, j'ai eu bien de la peine à m'habiller. J'ai cependant un domestique intelligent qui est venu faire mon feu à sept heures et qui a compris que je l'aime d'une certaine façon. Il m'a donné des habits parfaitement brossés, mais je ne savais pas où étaient mille petites choses; et pas moyen de me fâcher quand je ne trouvais point ce que je voulais, car tu as fait ma malle avec une perfection rare; rien n'y manquait. Seulement, en déballant, j'avais tout dérangé!

Nous chassons aujourd'hui, et il est convenu que nous détruisons tout.

Tout à toi, ma chère. Que ne puis-je te donner un château comme celui-ci, moins les courants d'air!

Louis.

12 décembre.

Notre expédition n'a rien produit. Lafon seul a vu des lièvres ; il leur a tiré quatre coups de fusil, mais il n'a rien attrapé. Ces diables de lièvres étaient trop près.

Nos hôtes sont parfaits, très bienveillants, très simples, nous laissant à notre aise. Je me trouve au mieux de ce régime. Je ne travaille pas du tout et je suis résolu de ne point travailler. Je laisse mon champ en friche pendant huit jours ; ce n'est pas trop. Le bon Dieu est bien bon de nous accorder ces répits où nos forces en tous sens se rétablissent ; et ceux qui ont des châteaux sont bien bons de donner l'hospitalité aux pauvres gens du troisième étage ; mais c'est encore le bien bon bon Dieu qui leur inspire cette charité.

Une charité plus douce encore que celle de M. de Vibraye, c'est celle de ce bon Lafon. Quel excellent ami ! qu'il est égal, complaisant, affectueux ! Je regrette pour toi que tu ne sois pas sa femme ; mais j'en suis bien aise pour moi.

XI

A la même.

Dimanche, juin 1852.

Ma chère Mathilde,

Me voici à Amsterdam, sans autre accident jusqu'ici que d'avoir été très écorché dans les auberges allemandes. Nous sommes arrivés hier

soir après quinze heures de bateau à vapeur et de chemin de fer; nous avons eu la messe ce matin dans une pauvre église à trois étages, mais pleine de pieux fidèles. Nous allons maintenant nous mettre à la recherche de notre ami Cramer, qui va être bien étonné. Ce pays me paraît le plus curieux que j'aie encore vu. Sois tranquille sur *Çà et là*, ça ira.

Chère amie, j'ai le cœur gros cependant de voir combien mon absence se prolonge; mais elle sera profitable et elle tire à sa fin. Aujourd'hui et demain à la Hollande, mardi au grand chemin, mercredi à Bruxelles, jeudi soir ou vendredi matin à Paris, c'est-à-dire à Vitry [1].

Eugène rentre avec moi [2]. Dis-le à Élise [3], mais tâche que l'*Univers* ne le sache pas, afin que nous jouissions de la surprise de ces Messieurs qui le croiront bien loin.

Adieu, ma bien chère femme. La rareté et la brièveté de mes lettres ne te font pas douter de mon cœur; tu verras par mon itinéraire que nous n'arrêtons pas. La facilité des communications fait qu'on ne séjourne dans chaque endroit que le

1. Village à deux lieues de Paris, où sa femme et ses enfants passaient la saison d'été.

2. Nous étions partis ensemble, Louis voulant s'arrêter en Alsace et pousser peut-être jusqu'à Cologne; moi, aller en Autriche. Une fois en route nous fîmes le même voyage, qui ne fut ni le sien ni le mien.

3. Quelques mois après le mariage de mon frère, alors que bientôt il allait être père, notre sœur Élise, restée jusqu'alors chez lui, était venue demeurer avec moi.

temps nécessaire pour le voir. Mais je t'avoue que dans les silences du bateau à vapeur et du wagon, mes yeux errant sur la campagne ne voient bien souvent que toi et tes enfants et se mouillent de larmes. Tu m'apparais comme le vrai bonheur, la vraie beauté, le vrai plaisir, bien supérieurs à toutes les richesses que je vais admirer si loin, et qui m'attendent chez moi. Le petit jardin de Vitry, quand tu t'y promènes, me semble de loin le paradis terrestre. Tout le reste n'est que l'exil. Je serais revenu sans passer la frontière si je ne savais par expérience que ces petites excursions, rafraîchissant et renouvelant mes idées, deviennent, après quelque temps, du pain pour tout le monde. Ma plume courra sur le papier quand j'aurai à raconter tous ces spectacles et les sentiments qu'ils font naître, et le *Plon* se changera en or [1].

J'espère aussi que Dieu me fera la grâce d'utiliser ce voyage pour le bien de la religion. J'ai appris beaucoup de choses que je ne savais pas et qu'il est très utile que je connaisse.

Fais mes compliments bien tendres à tous nos parents des deux côtés. Embrasse nos chers enfants. Tu sais comme je te serre dans mes bras et sur mon cœur.

LOUIS.

1. M. Plon devait être l'éditeur du livre que Louis avait alors en tête.

XII

A la même.

Lundi matin, 21 juin 1852.

Très chère femme,

Je vois qu'aujourd'hui encore ma journée sera prise et que je ne pourrai pas courir au lieu de mon repos. Je veux du moins y envoyer une bonne nouvelle. Ma lettre à l'évêque d'Orléans[1] fait le meilleur effet; je vois cela dans le langage et sur le visage de tous nos amis qui viennent me féliciter. J'espère que tu ne seras pas surprise de ce succès et que je l'ai obtenu près de toi aussi. Je crois qu'à présent la position est améliorée et que nous pouvons voir venir. Si nous périssons, ce ne sera pas sous le mépris. Il faudrait avaler cela encore dans le cas où telle serait la volonté de Dieu, et se contenter d'une bonne conscience. Mais je crois que Dieu voudra bien nous laisser l'honneur. Quand on a de son côté la bonne conscience et l'estime des honnêtes gens, c'est tout ce que l'on peut demander pour ce monde, en attendant le repos parfait et la gloire parfaite dont la justice éternelle payera tout ce que l'on aura pu souffrir de l'injustice passagère d'ici-bas.

Prie Dieu pour que ce pauvre évêque en reste là et ne m'oblige pas à me défendre davantage. Il faut désirer pour lui et pour son caractère qu'il ne

1. Mgr Dupanloup avait entrepris une campagne dont il attendait la disparition de l'*Univers*.

persévère pas dans la méchante affaire où il s'est engagé. Cela deviendrait un scandale et un embarras pour l'Église.

Je ne saurais dire, ma bonne Mathilde, combien je suis touché et fier des sentiments généreux que tu m'as montrés dans cette occasion. Mon cœur, appuyé sur ton courage, se sent plus fort, et cette force intime est le plus grand bonheur que l'on puisse éprouver en de telles rencontres.

Adieu, bien-aimée et très aimée. A demain, je l'espère. Tout à toi. LOUIS.

J'arrête ici cet extrait de la Correspondance de Louis Veuillot avec sa « bien-aimée et très aimée » Mathilde.

XIII

A M. Edmond Leclerc[1].

Alger, avril 1841.

Louange à Dieu qui a mis de nobles sentiments dans l'âme humaine. Je salue mon ami Ed. ben L., coffret parfumé des secrets du visir, et fleur des lettrés du Grenellistan. Il est brave à la guerre, il est sage dans les conseils, sa taille est celle du palmier, et sa parole en est le fruit excellent.

1. Le premier volume de la *Correspondance* contient douze lettres adressées d'Algérie, en 1841, à M. Leclerc, secrétaire intime du ministre de l'intérieur, M. Duchâtel. Des notes y indiquent que cette correspondance n'est pas complète. Les lettres qui me manquaient alors ont été retrouvées. Je les donne ici. Je fais de même pour des lettres que mon frère m'adressa à la même époque et qui avaient aussi été égarées.

Beaucoup de cœurs le chérissent : que Dieu le garde et protège ses jours.

Ta mère te nourrit du suc des jujubiers, tu vois sourire ta sœur, et tu n'as pas quitté les champs de ta tribu pour aller porter tes regrets dans tous les coins du monde : tu ne sais donc pas que les grandes cités, d'où nous ne voyons plus la fumée de nos gourbis, sont moins peuplées que le désert, car le sable et les vents du désert nous entretiennent de nos aïeux, et nous ne contemplons les joies de l'étranger qu'à travers l'amère solitude de notre cœur. Tu ne le sais pas ; ne le sache jamais, et donne au frère que j'ai laissé près de toi, là-bas, sur l'autre bord de la mer, ces lettres attendues comme la source à la halte du soir.

Dis à Mallac, ce parent de la gazelle et du zéphir, que son souvenir est cher au voyageur. On l'aime d'abord, et à mesure que l'on sonde plus d'âmes, on l'aime davantage.

Voilà ce que je t'écris, moi l'ami que tu as dans Alger, la ville bien gardée. Je te prie de m'écrire à ton tour car ta parole est affectueuse et charmante, et me plairait comme une belle corbeille des fleurs et des fruits de mon pays.

XIV

Au même.

Alger, 17 avril.

Mon cher Leclerc,

Vous avez cent et mille fois raison sur ces malheureux et incongrus chapitres *De Rome à*

Naples[1]. Vous avez parfaitement deviné pourquoi ils sont là. Ils étaient faits en dehors de la pensée de l'ouvrage et avant tout l'ouvrage ; j'étais pressé de partir, il m'a paru qu'ils grossiraient le deuxième volume, je n'ai pas voulu les jeter au feu ou ailleurs ; j'en suis aux regrets. Reprenez tout cela, je vous en prie, coupez, rognez, et merci de tout ce que vous voudrez bien effacer. S'il se peut, faites une petite note de l'éditeur, dites que l'auteur, absent lors de l'impression de son livre, a voulu trop tard effacer des pages antérieurement écrites, et qu'il regrette d'y avoir placées. Je donne les mains à tout, mais particulièrement coupez, coupez, coupez. J'aimerais mieux vingt pages absolument bêtes, que ce plagiat d'Esquiros et de Roger de Beauvoir ; et c'est de l'Esquiros, oui, en vérité, c'en est ! C'est bien fait, c'est pour m'apprendre ! Voilà ce que l'on gagne à faire de la pacotille, à se dépêcher, à bâcler un livre et à le jeter comme un enfant trouvé au coin de la borne. Si la faute n'était que littéraire, je m'en soucierais comme de rien. Mais ces malheureux chapitres semblent faire de tout le reste un mensonge. Vous dites bien : style de blague et de petit journal ! Le tout mêlé parmi des prières qui sont sérieuses pourtant, j'en prends le ciel à

1. Mon frère avait confié à M. Edmond Leclerc le soin de corriger avec moi les épreuves de *Rome et Lorette*. — Voir à ce sujet et pour plusieurs des personnes et des faits dont il est question dans cette série de lettres, les notes du premier volume de la *Correspondance*.

témoin. Et entre nous, quel triste et vrai portrait de l'auteur, qui veut être chrétien, qui ne l'est qu'à demi, qui ne l'est pas, et que le moindre vent dérange de la bonne route pour le pousser dans toutes les ordures de son misérable passé ! Mais pour me ressembler davantage le livre n'en vaudra pas mieux.

J'ai quelques heures devant moi, je vais voir ce que je puis faire. Pourtant venez à mon secours. Ma confiance est parfaite dans votre goût, et vous voyez bien comme moi que j'ai raison [1].

Pour vous donner des nouvelles d'ici, je suis très incertain de ce que je dois faire. Je ne puis arrêter dans ma volonté mon départ ni mon séjour. Je vais fermer les yeux et laisser faire aux événements, comme je mettais il y a huit jours, dans les mauvais passages, la bride sur le cou de mon cheval. Le cours des choses est un cheval assez difficile à mener et auquel il faut s'abandonner quelquefois. A la fin tout s'arrange. Je n'en voudrais point aux circonstances qui me mèneraient à vous embrasser un mois plus tôt. Voilà que je vais vous être bien reconnaissant, mon ami. Tout à vous. LOUIS V.

Recommandez à Thierry [2] et partout où vous pourrez le livre de mon ami C... Protégez-le

1. Ces chapitres de *Rome et Lorette*, que Louis Veuillot traite si sévèrement, furent en grande partie maintenus et eurent très justement du succès.

2. Édouard Thierry, qui fut plus tard directeur du Théâtre-

comme vous me protégeriez moi-même. J'écrirais bien à Thierry si j'avais le temps. Faites aussi quelque chose au *Moniteur parisien*. Je ris quand je viens à penser que vous écrivez là, vous. Mais vous travaillez pour la fille du patriarche, comme je fais ici. La fille, pour vous, c'est le théâtre italien, pour moi c'est le théâtre de la guerre. Une chose qui m'engage à revenir c'est que peu à peu je me persuade que j'ai remporté une victoire de ma main.

Vous étiez sans doute à la dernière représentation de Mlle Mars ? Pendant que vous écoutiez le Marivaux (Janin dit qu'il est mort; c'est Janin qui doit mourir), moi je mangeais du couscoussou chez un Arabe de Blidah ! J'étais assis sur mes talons dans une cour tapissée de roses, sous un splendide oranger en fleur : il y avait au ciel cent mille étoiles qui brillaient bien, et dans l'oranger cent mille étoiles qui sentaient bon; joignez que le couscoussou n'était pas mauvais. Je me trouvais donc dans une anse assez tranquille et fortunée du fleuve de la vie, à l'abri des jeux de l'amour, et pas trop mal traité par ceux du hasard.

Est-ce que ce babillage prendra fin? Sans doute, comme j'ai vu la fin du couscoussou et comme vous avez vu celle de Mlle Mars; comme s'est fanée cette vieille comédienne, et comme se fane-

Français. Il avait été collaborateur de Louis Veuillot à la *Charte de* 1830 et écrivait dans un des journaux du ministère.

ront sans retour les orangers de Blidah; comme passera une vie qui a produit de méchants livres, et comme passera le monde malgré tous les bons livres qu'il a lus. Cela veut dire que nous mourrons tous et que tout mourra. Cette vérité n'est pas neuve, mais elle est consolante; je vous y laisse en souhaitant qu'un jour vous sachiez comme moi combien cette noix est excellente sous sa double enveloppe d'amertume et de dureté.

Deuxième post-scriptum, pour vous dire que je viens de confectionner un petit avant-propos assez fait, je pense, pour vous plaire, et quelques corrections qui me rassurent un peu. Vous verrez par là dans quel sens il faut couper. Je vous recommande, et à mon frère, ces corrections. Si le paragraphe de remplacement est trop long, ce sera votre affaire d'en élaguer quatre phrases ou trois. Que ce chapitre ne scandalise personne (chrétiennement) et je me moque du reste comme un Turc, comme un Arabe, comme un Bédouin que je suis là-dessus. Mon cher Leclerc, figurons-nous bien qu'il y aura toujours une foule de gens dans le monde qui ne sauront pas que nous avons fait des livres, et parmi lesquels nous pourrons nous réfugier sans craindre d'entendre parler de nous. Quand je pense que j'ai corrigé des épreuves à Blidah et que j'en corrige à Alger, je me mets à craindre d'être un jour empereur du Japon. (Vous y gagneriez de belles porcelaines.)

Nous avons ici l'auteur de *Naissance et Génie*. Voilà ce que c'est que de donner ces choses-là au public, on ne les a plus pour soi. Il se prépare à être juge de paix ou sous-directeur; il aura cinq ou six mille francs d'appointements, il aura la croix. Ah! vous n'appelez pas cela du génie! Je ne sais pas pourquoi je le tourmente, car il est d'ailleurs bon garçon quoique un peu fade, portant un gilet de velours. C'est le propre frère d'une fille du Périgord qui m'a été signalée comme la vivante image de Thérèse Lacroix[1], à cela près des peccadilles du père, car dans cette famille ils ne sont pas scélérats. Cet honnête garçon, sans sortir de sa cravate, et avec une bouche en cœur qui a l'air de chanter les éloges de Scribe, déclame contre les institutions monastiques parce que sa sœur veut entrer au couvent. Il veut que sa sœur fasse le bonheur de quelqu'un, il veut qu'elle accouche, il fait des tirades sur la vie contemplative des Orientaux, il dit que sa pensée le fatigue. Ah! mâtin! comme je l'éventrerais avec plaisir!

L.

XV

A M. Eugène Veuillot.

20 avril 1841.

Le courrier vient de partir, mon cher Eugène, et déjà j'ai mille choses à te dire. Il emporte une

1. La pieuse héroïne de *Pierre Saintine*.

lettre de dix-huit pages, papier à ministre, adressée à M. Guizot, et tellement en hâte que je n'en ai point de copie, mais seulement un canevas imparfait, ce que je regrette. Les idées n'en sont pas mauvaises, je crois, ni surtout timides, et la lettre elle-même est hardie. Écrire si précipitamment à un homme de cette trempe me paraît une épreuve un peu téméraire, et qui peut tourner contre moi. Je m'en soucie après tout, médiocrement. Jamais de ma vie je n'ai plus aspiré que depuis mon séjour en Afrique, à ne rien être qu'un pauvre écrivain du bon Dieu. Voilà une vocation manifeste, je crois, et bien heureuse. Je suis antipathique à toute ambition qui demanderait deux jours d'efforts. L'indépendance me va comme une culotte de daim. J'aime mieux travailler douze heures par jour pour rien, et pour m'empêcher de n'être rien, que de donner six heures par semaine à une fonction plantureuse, zébrée de lisérés d'argent et émaillée de croix d'honneur. Ah! que je serais malheureux si j'étais n'importe quoi, comme j'aurais envie de laisser les plus pressantes affaires pour me mettre dans un coin à rimer des cantiques; et n'ayant pas le courage, peut-être, de donner ma démission, comme j'inventerais cent ruses pour me faire destituer! Entre nous je crois que l'oracle qui me promet l'empire est légèrement trompeur, ou il s'agit d'un empire qui ne ressemble pas beaucoup à celui de Charlemagne et de Napoléon.

Ces sentiments passeront peut être comme déjà

beaucoup de mes sentiments ont passé ; cependant je ne le crois pas, et je ne le désire pas surtout. Je vois ici beaucoup d'ambitieux : ils me font de la peine ; je les blague, ils ne savent que répondre, comme l'homme qui porte de misérables liens qu'il voudrait et qu'il ne peut briser. Ah! que Dieu m'a protégé en me laissant libre, en ne me permettant d'épouser ni une femme, ni un emploi, ni rien qui me tienne en place sous l'éteignoir, sous le couvercle de la marmite. Je crois vraiment que ce diable de Lafon agissait sur moi ; tout en me moquant de ses roucoulements je me mettais à roucouler, je ressemblais à ces gens qui finissent par parler comme Odry[1]. A force de le contrefaire, je l'imitais tout de bon. Je me serais marié comme on boit un verre d'eau. Ce n'est plus cela ! Je ne pense qu'aux écritures, qu'aux passes d'armes dans l'*Univers*, je n'ai envie que de tailler des plumes et de vider des encriers. Je ne voulais pas, de ton temps, aller (pour une entrevue) jusqu'au faubourg du Roule, je ne voudrais pas maintenant aller jusqu'à Bab-Azoun, je veux dire jusqu'à la place de la Concorde. Deux hommes seuls au monde me feraient faire un bout de chemin dans ce but : le P. Varin et M. l'abbé[2] ! Il me vient quelquefois des pensées bien sérieuses. Pourquoi Dieu, qui a si clairement indiqué une voie à mon intelligence, n'indiquerait-il pas un jour aussi clairement une

1. Célèbre acteur comique.
2. L'abbé Aulanier.

voie analogue à ma vie? J'attends en paix. Je ne désire pas, mais je dis de grand cœur : je veux bien désirer.

Depuis deux jours je ne suis préoccupé que d'une chose : le conte moral fourni à Mallac développé en un roman chrétien et populaire, dont le plan, tracé tout à l'heure d'un jet en trois grandes pages, me paraît franchement assez bien, et même fournir la matière à quelque chose de mieux que tout ce que j'ai fait. Ce serait une véritable épopée du peuple chrétien de nos jours, un livre dont je crois que Gustave [1] vendrait s'il le voulait 50 000 (je dis sérieusement cinquante mille) exemplaires, car il pourrait trouver sa place partout. Je n'ai jamais éprouvé, pour une idée de moi, quelque chose de pareil à l'affection que je ressens pour celle-là. Cela m'a pris tout à coup; mille choses que je ne savais où placer s'y sont casées naturellement. Voici le titre :

VIE ERRANTE ET REPOS EN DIEU

du Frère Christophe, l'ami du peuple.

Comprenant ses aventures extraordinaires, ses maximes, et plusieurs enseignements pour jouir d'une vraie indépendance et pour se plaire dans la pauvreté ;

Rédigée en quatre livres par un serviteur de Marie.

1er livre. — *L'Enfant.*

1. Gustave Olivier, son éditeur.

IIe livre. — *L'Adolescent.*

IIIe livre. — *L'Homme.*

IVe et dernier livre. — *Le Chrétien.*

Et je dis qu'il y a là-dessous des événements, des descriptions, des passions, de la poésie, du rire, des larmes, des conseils qui peuvent être entendus depuis M. Guizot jusqu'à nos sœurs. J'en ferai sortir de la philosophie, des hymnes, des caractères, des instructions, des fêtes, des batailles, des montagnes, des prés, des religieux, des nonnes, des légendes, des bannières, des canons, des confessionnaux, des bivouacs, Guillaume Tell, Jeanne d'Arc, le Pape, Abd-el-Kader, Lavareille, le P. Varin, Charlemagne, etc., etc. Ah! si mon temps m'appartenait, je serais à l'œuvre ce jour même; je ne le puis, mais le regret que j'en éprouve sera un chapitre sur la nécessité de renoncer humblement, avec joie même, à faire ce que nous croyons être le bien, quand Dieu ne veut pas que nous le fassions. Qu'il y aura de prières dans ce livre, qu'il y aura d'amour pour Dieu si je retrouve l'émotion palpitante avec laquelle je le remercie de certaines pensées qui passent en foule devant mes yeux comme une succession d'éclairs dont chacun allumera un monde nouveau! Recherche ce petit manuscrit que j'ai donné à Mallac : il me serait bien utile; fais tout pour le retrouver. C'est toute la table du premier livre.

Adieu pour aujourd'hui. Je vais faire des lettres de cabinet; je descends de bien haut.

22 avril.

Je note ici, pour ne pas l'oublier, une idée qu'il faut transmettre sur-le-champ à Gustave ; qu'il prenne garde de se laisser embêter par quelque litteraillon qui voudrait faire dans le *Correspondant*[1] des éloges du poème de M. Soumet. Tous les académiciens ont à leur suite des petits drôles qui mijotent le prix Montyon, et qui dans ce but feraient des parricides et des sacrilèges. Il y a aussi des écrivains pieux, vieux et jeunes, et d'âge mûr, qui sincèrement, mais stupidement, se figurent que tout ouvrage où l'on n'invective pas Notre-Seigneur Jésus-Christ est religieux. Je n'ai pas lu le poème de M. Soumet, je ne pense pas que je le lise, mais j'en connais trois ou quatre analyses bienveillantes, et là-dessus je le tiens pour digne de toute la réprobation d'une âme catholique et pour digne de tous les sifflets d'un homme de goût. Il faut qu'on le hue, et bien vite, et rudement, sans pitié, *sans politesse*, avec le dédain le plus amer pour cette impertinence de rimeur qui mériterait le carcan, si elle ne méritait pas Charenton. Je ne vois dans les bibliographes du *Correspondant* que des doucéâtres, incapables d'étriller comme il convient l'animal qui prétend ajouter à l'Évangile deux tomes in-8°. Il faut chercher l'étrilleur en dehors de cette première exhibition. Il est malheureux que je ne sois pas à

1. *Le Nouveau Correspondant;* il n'eut qu'une existence éphémère.

Paris. Si le jeune Aubineau s'y trouvait, Gustave ferait bien de lui demander ce pendant aux fleurs qu'il a placées sur le front d'Andryane; Gabourd aussi serait bon si sa santé était un peu rétablie; je n'ose pas nommer Raymond Brucker, parce que, sur un sujet pareil, tout en pulvérisant les hérésies de M. Soumet, il pourrait bien en faire lui-même quelques-unes. Tu peux le lui dire de ma part; dis-lui même que je suis sensible à son bon souvenir et que je lui souhaite toujours tout le bonheur que je lui ai souhaité [1].

J'ai vu un article où il est assez dédaigneusement question du tableau de l'ami V.... On lui dit qu'il est hérétique, tranquillise-le là-dessus. Quant à la peinture, je n'en puis juger; je penserais volontiers qu'en peinture il n'est malheureusement pas susceptible d'hérésie. Qu'il est donc triste de voir les peintres chrétiens qui ont les plus beaux sujets, les plus beaux modèles, les plus grands maîtres, les plus hautes pensées, ne pas pouvoir accoucher de quelque chose qui remue un peu les cœurs! Il me semble que si j'étais peintre cela ne se passerait pas comme ça. Je suis sûr que l'ange de ce pauvre V.... est dans une omelette aux herbes et que les enfants ont l'air d'avoir mangé du gruyère dans la matinée.

1. Le livre de M. Alexandre Soumet que Louis Veuillot traitait de la sorte, est la *Divine Épopée*, poème en douze chants. M. Soumet y chantait « la rédemption de l'enfer par le Christ ». Il déclarait, d'ailleurs, ne voir là qu'un « rêve », et protestait de son respect pour « l'autorité du dogme ».

Nous sommes dans un temps étrange où le vrai en toutes choses a besoin d'un inventeur. La religion produira ces inventeurs qu'elle a déjà donnés à la littérature. Mais quand? Eh! mon Dieu, pourquoi s'inquiéter? Quand Dieu voudra, c'est-à-dire quand il le faudra.

Et Lafon, que fait-il? Il ne doit songer qu'à son mariage.

Je suis toujours épris de mon idée de *Frère Christophe;* il me faudrait un secrétaire pour tenir note de tout ce que j'imagine à ce propos.

Tu songes au logement? Je ne me plaindrais pas de demeurer dans les rues paisibles qui avoisinent les Oiseaux, je parle de celles qui sont larges et propres, et qu'on trouve en deçà, non au delà. J'aimerais n'être pas loin des Oiseaux, mais surtout je tiens à la grande chambre, et un parquet me semblerait très préférable à du carreau.

Si M. de Marcillac, devenant préfet, t'offrait quelque chose, pour l'amour de Dieu ne va pas accepter, à moins qu'il ne s'agisse d'être au moins chef de division et d'avoir un état assuré.

Voici une lettre pour Gérin, que tu cachèteras, et une pour Mallac. Je t'abandonne tout le mois d'avril; peut-être pourrai-je en faire autant de mai.

24 avril.

Voici une aventure cruelle. Le gouverneur a demandé, par dépêche télégraphique, que toutes les lettres lui fussent envoyées sur-le-champ à Blidah, sans être ouvertes; or comme mes lettres

sont avec les siennes, j'ai eu le crève-cœur de les voir passer sous mon nez. Dieu sait maintenant quand je pourrai les lire. Ne t'étonne pas de ne trouver réponse à rien et fais part de la circonstance à Leclerc.

Maintenant que le gouverneur est parti, je dîne chez l'évêque[1] et j'y dépense une grande part du temps. L'évêque a aussi son état-major, autre que celui du général et qui me plaît mieux. Je ne saurais te peindre l'accueil charmant que me font tous ces bons prêtres; ils me connaissaient parfaitement et ils me remercient des *Propos divers*. Quelle bonne joie de penser que les pauvres choses qu'on écrit vont réjouir si loin ces braves ouvriers apostoliques, et qu'au milieu de tous leurs labeurs ils vous savent gré de si peu.

Ce soir même, à quatre heures, je serai parrain d'une grande fille de seize ans, qui n'est ni chrétienne, cela va sans dire, ni juive, ni musulmane, mais qui était un peu tout cela. Elle sort d'une famille très baroque, tout entière adoptée par l'évêque et dont les membres ont été instruits et baptisés successivement, à commencer par le père, juif d'Alger; la mère était à peu près Européenne; les enfants Algériens. Mais devine quelle sera ma commère, c'est-à-dire la marraine : je te le donne en trois cents, et comme tu ne trouveras pas, je vais te le dire tout de suite. C'est.... véritablement rien n'est plus drôle et voilà une aventure qui peut aller de pair avec toutes les singula-

1. Mgr Dupuch.

rités de ma vie. Ma commère n'est autre que l'ex-favorite de l'ex-bey de Constantine Achmet : la célèbre Aïcha, chrétienne comme tu sais depuis longtemps et très bonne chrétienne, à ce que dit Monseigneur. Je ne l'ai point encore vue. Mon enfant, lorsque dans ma fugue de 1837, lisant à Toulon les détails de la prise de Constantine, je me faisais peut-être des romans sur la capture de cette sultane, je ne supposais pas qu'un jour, à quatre ans de là, je serais parrain avec elle de la fille d'un juif d'Alger. Je crains toujours l'empire du Mogol, et il y a de quoi. Va dire à Mme Gabourd (qui a pris enfin le parti de se bien porter, je l'espère) les liens qui l'unissent en moi à la sultane Aïcha [1].

Un très excellent ami que j'ai trouvé ici et qui m'a parlé d'Olivier Fulgence (ou, comme dit Brucker : *Fuljeince*) avec tendresse, c'est Mgr Suchet, curé de Constantine. On ne peut être plus aimable et plus tendre qu'il ne l'est pour l'auteur des *Pèlerinages*. J'avais sans m'en douter, à Constantine, un *admirateur*. C'est son mot : tant pis pour lui.

Frère Christophe sera parrain d'une juive. Adieu, petit frère, à moins de circonstances graves, je n'ajouterai rien à cette lettre, d'une assez jolie taille comme cela. Travaille, aime-moi, tâche de prier Dieu pour le remercier de m'accorder tant de faveurs.

Ton frère dévoué, LOUIS V.

1. Il avait été parrain, avec Mme Gabourd, d'un enfant d'Olivier.

26 avril [1].

Je reçois ta lettre. Ah! mon enfant, que le bon Dieu te comble de ses grâces et qu'il te rende le bien que tu me fais. Que te dirai-je, si loin de toi, dans le trouble d'une joie sans égale ! Si je pouvais t'embrasser maintenant, tu sentirais ce que c'est qu'un cœur de frère; mais il n'y a point de parole pour ces sentiments-là. Depuis que Dieu m'a fait la grâce de le connaître, je ne crois pas avoir été si heureux. De quel fardeau mon âme est maintenant allégée. Que je forme d'espérances et que je suis en repos sur l'avenir! Nous voilà tous les quatre chrétiens, ne faisant plus véritablement qu'un devant Dieu, qu'un cœur pour l'aimer, qu'une voix pour le bénir. Va, sois sans inquiétude, puisque tu pries, tu as la foi; tu la sentiras grandir, se développer, et entouré de tentations tu les domineras toujours. C'est maintenant, frère, que nous allons nous aimer, que nous allons être l'un pour l'autre d'un grand secours. Ne songe plus au passé, car je suis heureux

1. Ce *post-scriptum* est la lettre dont je disais, dans le premier volume de la *Correspondance* (p. 70) : « De toutes les lettres que Louis m'écrivit d'Alger, il en est une que je regrette particulièrement : c'est sa réponse au billet très court, je crois, par lequel je lui annonçais, quelques semaines après son départ, que le R. P. Varin était venu chez moi, le vendredi saint, à neuf heures du matin, m'avait trouvé au lit lisant un roman de Balzac ou de Sand, et m'avait décidé à aller le jour même à confesse. » On va comprendre mon regret.

(J'ajoute que j'avais alors vingt-deux ans et Louis vingt-sept.)

comme la mère qui vient d'enfanter, et tout ce que j'ai pu éprouver de crainte n'est plus qu'une sainte joie. Eh! mon ami, si tu as fait des fautes, en suis-je innocent? Tu aurais été chrétien plus tôt si j'avais plus tôt voulu l'être. Il est juste que j'en porte la peine, il me sera doux de la porter. Nous allons maintenant vers un avenir dont les ténèbres ne m'effrayent plus. J'ai prié avec angoisse, je vais prier avec allégresse; je n'osais plus te parler de Dieu, je vais t'en entretenir. N'aie pas peur des bourrasques qui pourraient arriver; si tu tombes, relève-toi, si tu ne peux te relever, traîne-toi; si tu ne peux te traîner, que ton esprit fasse une prière, que ta voix pousse un seul cri. Ce sera entendu, Dieu t'enverra du secours. Je me suis sauvé par l'aide de la sainte Vierge, je n'ai pas craint de l'invoquer dans mes plus grands égarements. Fais de même, tu ne saurais moins mériter que moi les bontés constantes dont elle m'a prévenu.

Tout à l'heure je suis allé bien vite chez Monseigneur. Je lui ai dit combien j'étais heureux. Demain, lui et tous ses prêtres te recommanderont à la sainte messe; de plus, il me donnera pour toi et je te rapporterai une relique de saint Eugène, ton patron, qui fut sur cette terre un grand évêque, et qui mourut dans les Gaules; si tu avais vu comme ces bons prêtres m'ont félicité, comme ils se sont associés à ma joie! Cela fait comprendre ce qu'on nous dit du bonheur des anges quand un pécheur revient à Dieu.

Le P. Humphry te donnera des conseils, suis-les scrupuleusement. La fidélité aux pratiques est le sûr garant de la solidité de la foi. Astreins-toi surtout à une petite lecture tous les jours, même quand tu devrais la faire avec distraction, avec dégoût, même quand tu n'y comprendrais rien. Tout cela germe, et au bout d'un certain temps on est tout étonné des résultats.

Que ce bon P. Varin est admirable, de t'avoir ainsi forcé d'entrer ! Eh ! qui donc n'est un peu entré par contrainte ? Tu sentiras un jour que ce saint prêtre était vraiment l'envoyé de Dieu, et comme moi tu te perdras en transports de reconnaissance pour ce grand et souverain possesseur de toutes choses, qui dans son empire infini s'occupe avec tant de sollicitude d'aussi peu de chose que nous.

C'est le vendredi saint aussi que je me suis confessé il y a trois ans, le soir comme toi, malgré moi, comme toi encore, et à un jésuite, toujours comme toi.

J'ai passé tout ce jour-là (ton vendredi) à cheval, par la pluie ; j'étais assez triste ; tu étais pour quelque chose dans ma tristesse : je me demandais si Dieu voudrait enfin toucher ton pauvre cœur et par là me mettre hors de peine sur le plus important de ta destinée. Je causais avec un pauvre garçon qui s'est fait musulman et j'essayais de lui donner quelques idées religieuses qu'il ne recevait pas trop volontiers. Tout semblait me dire que je perdais mon temps et mes paroles, et

cependant Dieu s'occupait activement de mon bonheur et du tien.

Que nos sœurs vont être heureuses ! Mais le plus heureux c'est moi. Tu vas maintenant, cher enfant, me fortifier. Nous nous encouragerons mutuellement à vivre en bons chrétiens, et même nos affaires temporelles s'en trouveront mieux.

Tu as bien fait de brûler ces papiers. Il faut convenir que c'était une grande scélératesse de ta part d'aller faire un vaudeville pendant que j'écrivais tout autre chose, et encore de tirer de moi ce chien de vaudeville-là. Encore une fois, sois tranquille, nous trouverons quelque meilleur moyen d'apurer nos comptes. Quant à devenir riches ce n'est pas l'essentiel. Tu vas voir comme on se soucie peu de cela quand la pente n'est pas trop forte et qu'on est une fois chrétien.

Quelqu'un qui va se réjouir encore, c'est l'abbé Morisseau, de Tours, à qui je veux écrire cette bonne nouvelle dès que j'aurai un moment.

Applique-toi, mon ami, à te montrer bon chrétien tout de suite. Sois rigide. Plus de conversations aigres-douces, là où tu sais bien que j'avais moi-même le tort d'aller trop souvent causer. Fais-toi recevoir des conférences de Saint-Vincent de Paul ; sois aussi de notre conférence littéraire. La piété est éminemment sociable. On fume tout seul, on brûle en se rapprochant. Mets-toi aussi à travailler, écris, écris beaucoup. Je crois que tu feras beaucoup mieux que tu ne penses et que je

ne pensais. A mon retour je n'aurai plus de peine à relire tes essais, à te donner des conseils. Nous serons pleinement du même esprit.

Pour être en communion malgré la distance, je te propose de dire tous les matins et tous les soirs, après nos prières, moi pour toi, toi pour moi, un *Ave Maria*. Adieu, mon frère; te voilà chrétien : c'est ce qu'il y a de plus beau sur la terre. Il ne reste plus après cela qu'à devenir saint au ciel.

Tout à toi en Notre-Seigneur, à qui soient amour et louange durant le temps et durant l'éternité.

Ton frère bien heureux, LOUIS VEUILLOT.

Je t'envoie la lettre de Mère Xavier[1]; il te sera agréable de la lire et tu me la conserveras précieusement.

A cette belle lettre, commencée le 20 avril et terminée le 26, était jointe l'ébauche de la préface de cette *Vie du Frère Christophe, l'ami du peuple*, que Louis Veuillot ne fit pas. Nous la donnons ici :

Au nom de la très sainte et très auguste Trinité, Dieu seul et tout-puissant Créateur et Maître de toutes choses;

Au nom du Père qui a créé l'homme et qui l'a aimé ;

Au nom du Fils qui a souffert pour l'homme et qui l'a aimé;

1. Une religieuse des Oiseaux, qui lui avait écrit sur nos sœurs.

Au nom du Saint-Esprit, seul Dieu dans l'unité du Fils et du Père, qui visite l'homme par la grâce, qui le dirige vers la paix et qui est la diffusion éternelle de la vraie lumière, de l'infinie clémence, de l'infatigable amour;

Au nom de mon Dieu et de mon Père, gloire à mon Père et à mon Dieu.

Gloire encore à la sainte Vierge Marie, parfaite par la grâce de Dieu entre les créatures soumises à la mort. Nulle femme ayant enfanté n'a souffert dans son cœur des douleurs pareilles aux douleurs de Marie; aucune âme ne fut autant déchirée par la méchanceté des hommes, et n'a autant sollicité leur pardon.

Gloire à tous les saints qui sont dans le ciel pour avoir gémi sur la terre, pour y avoir été pauvres, humbles, pour y avoir patiemment enduré la douleur, l'injure et l'injustice, mais surtout pour avoir aimé Dieu et pour avoir pardonné.

Je m'adresse à tous les hommes de ma langue et de ma nation qui sont ignorants ou dans les sciences humaines ou dans la science de Dieu; pauvres de joie ou pauvres de richesses, affligés d'âme ou affligés de corps; je m'adresse aux bons et aux méchants, mais surtout je m'adresse aux chétifs, aux petits, aux gens de besoin et de peine, à ceux qui portent la veste rapiécée, qui mangent le pain dur, qui dorment sous le chaume, qui n'ont point de feu l'hiver; je m'adresse à la mère dont la pauvreté tarit les mamelles, et au père qui regarde avec douleur ses enfants, ne sa-

chant comment les nourrir; je m'adresse au manœuvre qui risque cent fois sa vie pour un peu de pain; à l'artisan qui ne voit que la misère au bout de ses labeurs; au soldat et à la triste mère du soldat, pauvre vieille qui a tant pleuré en attendant son fils que lorsqu'il reviendra, s'il revient, à peine pourra-t-elle le voir[1]; je m'adresse au laboureur, au pâtre, à l'enfant abandonné, à la timide orpheline, à tous ceux qui souffrent de leur existence, de leur faiblesse, qui ne sont pas seulement pauvres, mais opprimés, et qui ne recevant qu'un pain trempé du fiel amer de l'injustice, sont plus blessés encore à l'âme qu'affaiblis et malheureux par les douleurs du corps.

Je souhaite que les riches, les heureux et les puissants m'entendent : mais ceux à qui je m'adresse, ce sont les pauvres et les souffrants; les premiers, je désire les instruire; les autres, je veux les consoler.

Je n'ai ni or ni argent; mais ce que j'ai, je le donne : j'ai, comme l'apôtre saint Pierre et comme tout enfant de l'Église de Dieu, la parole qui relève le paralytique de sa couche, qui retire l'affligé de son désespoir et sort le méchant de son abjection, la pire des douleurs.

Je veux prononcer cette parole et la développer par le récit d'une sainte et charitable existence. Je montrerai un pauvre orphelin, etc.

Et maintenant, si l'on veut savoir qui je suis

1. On sait que le service militaire durait alors huit ans consécutifs et qu'en fait le pauvre seul y était astreint.

pour élever ainsi la voix parmi mes frères : je suis un pécheur et j'ai beaucoup offensé Dieu ; je suis un enfant du peuple et j'ai beaucoup souffert, et ma mère a nourri ses enfants d'un lait troublé par mille angoisses; j'ai fait plusieurs métiers, j'ai parcouru plusieurs chemins, j'ai vu beaucoup d'hommes; je suis jeune encore, mais je suis arrivé à l'âge mûr; j'ai porté les livrées de la misère; j'ai quelquefois attendu tout le jour un morceau de pain qui n'est pas venu le soir, et si plus tard je me suis assis à la table de ceux que jadis je regardais de loin, leur ami et leur égal parmi toutes leurs splendeurs, pendant longtemps aussi, j'ai péniblement vécu du prix de mes sueurs, portant sur moi tout ce que je possédais dans ce vaste univers. J'ai vécu avec les méchants, plus méchant qu'eux; j'ai vécu avec les bons, et je tâche à présent de les imiter; mais je les imite moins que je ne les admire; j'ai partagé le bivouac des soldats; j'ai couché comme eux sur la terre froide et nue, j'ai foulé les tapis de ceux qui sont les princes du monde et j'ai lu dans leur âme pleine de soucis; j'ai causé avec les matelots sur la mer, avec le laboureur au milieu des champs; j'ai vu à Rome les miracles du génie humain, les montagnes de la Suisse m'ont laissé admirer les splendeurs de la nature, mais je n'ai rien vu d'aussi beau et d'aussi miraculeusement admirable qu'un cœur enflammé de l'amour de Dieu.

XVI

Au même.

1er mai.

Tu devais bien le penser, en effet, mon cher Eugène, que j'aurais voulu être avec toi pour prier Dieu et pleurer de joie, le jour de ta communion. J'ai si souvent été navré de tristesse en voyant nos amis se convertir et en pensant que tu étais encore retenu loin de la table sainte, dont je ne crois pas m'être approché une seule fois sans demander à Dieu la grâce qu'il nous accorde enfin, de t'y voir avec nous! Mais plus je vais, plus je vois qu'il ne faut jamais désespérer. Dieu change les cœurs : c'est dire qu'il les change en bien. Ne t'inquiète pas de tes brouillards : si tu veux chercher dans tes souvenirs, tu te rappelleras que je t'écrivais de Bologne, un mois après ma conversion, absolument les choses que tu m'écris ; j'avais les mêmes doutes, les mêmes terreurs, les mêmes faiblesses. Tout cela, c'est la foi, on le sait plus tard. Si tu n'avais pas la foi, de quoi t'inquiéterais-tu ? Si tu n'avais pas la foi, aurais-tu versé tant de larmes ? Tu crois bien à mon amitié, au plaisir que j'ai ressenti, à tout ce qu'il y aurait de pardon et de tendresse dans mon cœur, si tu m'offensais : pourtant, je ne suis que ton frère, et Dieu, ton père, t'aime infiniment plus que je ne puis t'aimer. Applique-toi à penser à Dieu, observe les pratiques, et tu verras cette sainte pensée du ciel, que tu t'inquiètes de sentir

si rare, prendre racine dans ton cœur, pousser des branches, des feuilles, le remplir entièrement, y frémir toujours au moindre vent, au moindre choc. Que tes prières soient pour obtenir la grâce de la persévérance; adresse-toi à la sainte Vierge, comme on s'adresse à la dame du logis, lorsqu'on demande une faveur. Je ne m'inquiète pas du tout de te voir cette petite fièvre : c'est la dentition. Va voir souvent le Père Humphry, prie-le de t'indiquer une lecture, et fais-la, coûte que coûte, vaille que vaille ; ne lui ménage pas tes doutes, ni le spectacle de tes froideurs : tout cela disparaîtra. Je t'engage encore à faire une chose que j'ai trop négligée, moi, dans les commencements. Va le plus souvent possible à la sainte messe et le dimanche aux offices. Suis-les attentivement dans le Paroissien ; écoute le prône, ne t'indigne pas si tu t'ennuies, mais persiste à t'ennuyer. La connaissance de Dieu, l'amour de Dieu et le bonheur viendront promptement ; car de ces cérémonies, de ces discours, de ces paroles, tu retiendras toujours quelque chose qui te suivra hors de l'église et qui te fera du bien. Ne t'attends point cependant à nager dans la béatitude. Dieu ne donne pas le ciel sur la terre et ne nous l'a point promis ; tu seras toujours mécontent, mais tu te féliciteras d'être mécontent et de sentir ton âme te reprocher ses langueurs.

Fais avec soin le soir ton examen de conscience, tu deviendras bientôt savant.

Quant au respect humain, c'est encore un petit

malheur assez ordinaire. Après trois ans de pratique, il m'arrive quelquefois d'y incliner : il faut se forcer, se déclarer chrétien. Alors les mauvais propos cessent. Mais si on t'attaque, prends-le tranquillement. Dieu ne nous demande pas d'être éloquents et de défendre la foi par de beaux discours, mais par une confession continuelle. Ne rougissons point de l'Évangile et Dieu nous fera triompher avec lui.

Mais surtout où il faut se montrer brave, c'est dans la chute. Là il ne faut pas s'amuser à se chercher des excuses, ou se demander pourquoi on est tombé, ni vouloir cacher la boue dont on s'est couvert. Il faut courir au médecin, et plus le mal est grand, plus il pardonne, car plus grand aussi est l'effort.

Le meilleur moyen pour se bien conduire, c'est de penser souvent à Dieu ; le meilleur moyen de penser souvent à Dieu, c'est de lui rapporter toutes nos affections. Quand tu songes à nos sœurs, à notre mère, à moi, à tous ceux que tu aimes, dis-toi que nous avons besoin de grâces divines, élève ton cœur à Celui de qui vient toute félicité, recommande-nous à sa clémence. Quand tu songeras à notre pauvre père, fais une prière pour lui. Cela peut se faire partout, dans le monde, à la promenade, au travail, à table. On a bientôt dit un *Pater* ou un *Ave Maria*, ou simplement : *Jesu, miserere nobis*. Il est de foi que la prière est utile aux morts en même temps qu'à celui qui prie pour eux. Après cela, ne te désole jamais, et sois

d'abord patient pour toi-même, parce qu'avant tout Dieu veut qu'on ait confiance : la confiance est un acte de foi et d'amour. En religion, celui qui ne veut pas périr ne périt pas. Cher enfant ! qu'il sera doux pour moi et pour toi, je l'espère, de causer de ces choses entre nous, de nous en occuper préférablement à tant de niaiseries qui prenaient nos moments, de travailler ensemble pour la gloire de cette sainte religion qui nous a été, nous pouvons le dire, le pain de l'âme et du corps. Pour moi, je suis bien décidé à lui donner ma vie : les meilleurs fruits de mon intelligence, le but le plus constant de mes travaux et de mes efforts, tout pour elle ! Je ne sais s'il est vrai que M. Guizot se propose de me faire une position : s'il le veut véritablement, je lui en sais gré, mais il faut une position qui me laisse bien libre de servir l'Église, car la seule position qui me convienne, je te l'ai dit, c'est d'écrire, c'est de prêcher. Toute autre ne me serait pas supportable, et si je faisais la folie de l'accepter, je ne la garderais pas.

Je fais de l'Afrique continuellement et je commence à y voir clair. Profitant de l'absence du général, qui me laisse tout mon temps, je me suis plongé dans les archives, et j'y ai trouvé de la pâture. Entre autres choses, j'ai eu la patience de résumer et de copier en grande partie toute la correspondance d'Abd-el-Kader avec le maréchal Vallée. Tu verras quels diplomates sont les Arabes et comme ils nous enfoncent. Ma conclusion je ne

la dis qu'à toi, j'aurais besoin de la développer aux autres, c'est que le mieux serait d'*abandonner l'Afrique*, si nous le pouvions. Mais comme nous ne le pouvons pas par les plus solides et les plus mauvaises raisons du monde, j'ai combiné aussi un petit plan d'occupation et de conservation qui me fera huer par la majorité et même à peu près par l'unanimité des Français, mais que je n'en persiste pas moins à tenir pour meilleur et plus efficace que tous ceux dont on s'est avisé.

Tes nouvelles m'ont amusé [1]. Écris-moi toujours de longues lettres; mon cœur se serre quand j'arrive au dernier feuillet; je voudrais des volumes. Cardonne va être bien beau au *Siècle*. Cardonne disposant de 100 000 lecteurs et plus, cela est digne du temps où nous vivons; cela est régulier et me plaît comme toute chose qui se fait à sa place et en son jour. Il en résultera peut-être un jabot neuf pour le splendide Texier; mais celui-ci, je voudrais le voir aux *Débats*.

Dis à Cardonne (sérieusement) que je lui demande sa protection pour deux pauvres diables que j'aime et qui ne manquent pas au fond de certaines qualités : l'un, François Guizot, est actuellement ministre des affaires étrangères; l'autre

1. Je lui donnais les nouvelles et un peu les commérages dont s'amusaient le personnel du secrétariat du ministre et les rédacteurs du bureau de la presse, qui tous étaient de nos amis, ou plutôt de nos connaissances, notamment ceux qu'il va nommer : MM. Cardonne, Texier, Durangel.

est le petit Bugeaud, gouverneur général de l'Algérie. O gloire, ô talents, ô vertus, ô patriotisme ! ! ô pauvre France où Perrée se retire pour faire place à Dutacq, et qui tombe de Cambolle en Chardonne [1] !

Fais mes compliments à Durangel, je me réjouis de ce qui lui arrive d'heureux, mais cela m'étonne bien qu'il soit en voie de fortune, lui qui a tout ce qu'il faut pour cela.

Nous voici donc au mois de mai ! Lafon va voir la fin de son martyre, et sans doute ce n'est pas malheureux; je me figure qu'il est réduit à l'état de lanterne.

Dis à M. l'abbé (Aulanier) que je lui fais une collection d'autographes militaires et arabes.

Presse donc Olivier au sujet de *Rome et Lorette*. J'aurais tant voulu que ce livre parût un ou deux mois avant mon retour. Les lenteurs de ces imprimeurs sont fort tristes, et ce n'est pas un petit désavantage ajouté à tous ceux du fameux marché J'ai vu, par ce que m'ont dit du succès de mes livres les bons ecclésiastiques dont je t'ai parlé, que l'affaire est véritablement plus avantageuse pour les libraires que pour l'auteur. Quant à moi, je perds doublement au bon marché qu'il cherche avant tout, puisque, outre la diminution du *prix de revient*, l'impression est plus lente et le payement plus retardé. J'avoue que mon traité m'ennuie

1. M. Perrée, un industriel qui avait fondé *le Siècle;* celui qui allait le remplacer, M. Dutacq, était un entrepreneur de publicité.

violemment toutes les fois que j'y pense. D'un autre côté, il est fait et je suis majeur. Si je le brise d'une façon ou d'une autre, soit par un procès (ce qui est une chose impossible et à quoi rien ne me ferait consentir, je mets là-dessus au défi la rhétorique de Gabourd), soit en n'écrivant plus, est-ce que je ne me constitue pas en faute de délicatesse ? Quand on a fait une sottise, on la boit. Seulement celle-ci est amère, car il est probable que quand j'aurai travaillé encore dix ans, je ne serai pas loin d'avoir donné mon dernier mot. Je suis un arbre à fleurs, non point un arbre à fruits ; je ne produirai plus passé l'été.

Olivier et toi vous m'écrivez sans me donner des nouvelles de mon filleul et de sa mère.

As-tu le livre de Jourdain (Sainte-Foi), *Conseils au peuple ?* Qu'est-ce que c'est ?

Quant aux vers de M. Peyssonneau, tu ne les liras point. M. Peyssonneau est ce qu'on appelle un travailleur.

On trouve que le *Correspondant* aurait besoin d'un article de Cazalès. Voici le jugement du missionnaire : « Champagny, bien ; Boré, très bien (sa lettre en effet est touchante et pleine de charme), l'abbé Maret, un peu sec ; M. Chavin, blagueur, très contesté sous le rapport de l'érudition, en ce sens que c'est de l'érudition d'almanach et du style qui s'en rapproche ; le professeur, eau claire ; Brucker, vin trouble ; Gouraud, bonne cuisine bourgeoise ; Sainte-Foi, tambour ; Veuillot, des quatre mendiants : ça plaît, ça ne nourrit pas. La Chroni-

que politique, rien du tout; le Bulletin bibliographique, très peu de chose. »

Je serais assez de cet avis-là. Le *Correspondant* n'a encore été que très peu de chose et ne répond qu'au besoin généralement senti par Olivier d'être directeur d'une revue. S'il ne fait pas trois livraisons de premier calibre, il verra décroître l'abonnement; je le lui prédis. Plusieurs de ces articles sont des études qui se trouvent partout; la politique et la bibliographie qu'il nous a données sont de celles qui devraient n'exister nulle part.

Il faut écrire à Cazalès, lui dire qu'il y va de son honneur et de l'intérêt d'une publication catholique; il est positif qu'en lui voyant signer l'introduction, les lecteurs ont compté sur lui et sont désappointés; il faut obtenir quelque chose de Montalembert; il faut que Wilson, qui est sérieux, fournisse son Bonald; que Foisset soit secoué à Dijon; mais, pour l'amour de Dieu, plus de fragments; plus de Danielo (il est assommant ce garçon-là, avec ses idées à lui); plus d'Anna Marie; très peu de Chavin et que ce peu soit meilleur; que M. de Blanche modère ses élans poétiques pour les bouquins de l'éditeur; que la politique ait une autre saveur ou qu'elle ne soit pas; que Binaut s'échauffe et que l'amoureux d'Andryane soit plus froid.

Le monde s'obstine à préférer Silvio Pellico, quoiqu'il ne soit pas Français. C'est absurde, mais c'est comme cela.

Nous vivons dans un siècle qui n'a pas de goût[1].

Adieu, cher frère. Il me semble que je viens de dire pas mal de méchancetés. C'est que je m'irrite malgré moi de voir les travaux catholiques menacés comme les autres, et plus que les autres, d'avortement. Je l'avais prévu et j'ai été opposé à la création du *Correspondant* à cause de cela. Maintenant qu'il existe, je ne voudrais pas le voir crever de faim, et c'est justement tout ce qu'il me paraît promettre et ce que me fait augurer ce que j'en entends dire aussi bien que ce que j'y vois. Heureusement Dieu n'a pas besoin de cela.

Tout à toi en Notre-Seigneur,

LOUIS VEUILLOT.

XVII

A M. Edmond Leclerc.

Alger, 3 mai.

MON CHER EDMOND,

Je vous avertis que vous m'avez habitué à vos petits mots, toujours trop courts, et que je suis désappointé maintenant lorsqu'ils ne viennent pas. Que votre bon cœur y prenne garde.

Il refait chaud, nous sommes en guerre de tous les côtés; on dit que La Moricière se bat à Oran; Bugeaud se bat dans l'Atlas, et nous entendons ici le canon retentir dans la Mitidja; la nuit dernière, j'étais sur ma terrasse, prêtant l'oreille à ce bruit;

1. M. Andryane, prisonnier politique en Autriche, avait fait, comme Silvio Pellico, un livre sur ses prisons.

entre deux coups de canon, j'entendis le choc des billes dans les cafés européens, où l'on joue des queues d'honneur, et les *pizzicati* de la mandoline dans les cafés maures, où l'on fume la pipe en disant que c'est écrit. J'affirme qu'il y aura moins d'antithèses dans le discours de M. Hugo (de l'Académie française), qu'il n'y en a dans tout ce que je vois présentement : les hommes meurent et les herbes fleurissent; le canon gronde et le rossignol chante; j'apprends avec joie la mort de cent Arabes, et je suis fâché de ne point recevoir une lettre de vous.

LOUIS VEUILLOT.

P.-S. — MM. de Tocqueville et de Beaumont viennent en Algérie. Ceci tranche la question; je ferai un livre.

10 mai.

Faites, s'il vous plaît, chercher mon frère; il y a dans le paquet ci-joint des lettres pressées que je l'engage à remettre sur-le-champ.

Mille compliments à Mallac. Ça fait deux courriers qui m'arrivent sans rien de vous. Franchement trouvez-vous cela bien. Je vais filer sur Oran et me recouvrir de gloire. Le général-gouverneur arrive assez mécontent de sa petite tournée dans l'Atlas; il n'a tué que cinq cents Arabes; il n'a pris que cent femmes et deux ou trois mille bestiaux.

Je n'ai plus de place, adieu.

XVIII

A M. Eugène Veuillot[1].

Alger, mai.

... Puisses-tu être toujours ainsi pressé par ton cœur. Lis l'évangile du pauvre publicain qui n'ose même pas entrer dans le temple, tant il se trouve indigne, et tu verras comme Notre-Seigneur le bénit à cause de cela. Ton esprit s'emporte à des projets blâmables, oui! Cette tentation est commune, même dans la prière : les convertis comme nous sont longtemps convalescents, quelquefois ils le sont toujours. Mais tu verras qu'il n'est pas si facile d'aller aux mauvaises actions. N'aie pas peur, j'ai souffert ce que tu souffres, il m'arrive de le souffrir encore; mais tu prends pour la tempête ce qui n'est qu'un peu de vent; bientôt, comme les vieux marins, tu profiteras de ce vent pour tendre la voile et faire plus vite le chemin. Sois seulement confiant et résolu comme on l'est souvent au milieu des angoisses : si tu ne veux pas périr, tu ne périras pas. La sainte Vierge nous aime, et nous pouvons bien dire que le bon Dieu ne nous a pas accoutumés à ses rigueurs. Nous sommes faibles? cela prouve que nous serons ménagés, voilà tout. D'ailleurs, tu seras bien soutenu. Tout le diocèse d'Alger te recommande à Dieu; les Oiseaux te prendront aussi sur leurs ailes; on prie pour toi à Nancy, bientôt on priera

1. La première partie de cette lettre manque.

à Tours et à Lyon, et partout où un cœur catholique battra pour ton frère, il priera pour toi, car je demande à Dieu de t'attribuer une part dans chaque prière qui se fait pour moi sur la terre, et il s'en fait beaucoup, et c'est pour cela que nous sommes chrétiens. Sois exact à dire pour moi tous les jours, après tes prières du matin et du soir, l'*Ave Maria* que je suis exact à dire pour toi spécialement, et que je vais répéter en des lieux où depuis douze siècles la croix n'a point paru.

Que je suis heureux d'accompagner la croix dans ce premier voyage!

Excuse-moi près de Chezaud; je n'ai pu encore lui écrire; il est habitué à souffrir mes négligences. Dis-lui que ce n'est pas le bon souvenir qui me manque, mais le temps. J'écris plus souvent aux autres, je pense plus souvent à lui. Dis-lui de se convertir; c'est une bonne âme et faite pour Dieu. Je prierai bien le Seigneur et la sainte Vierge de l'aider dans ses excellentes dispositions. Soutiens-l'y autant que tu pourras. Dieu nous récompense toujours par une augmentation de foi des efforts que nous faisons pour répandre la foi.

Si tu n'es pas de l'association pour la Propagation, hâte-toi d'y entrer. Parles-en à Gabourd. Nous y sommes, nos sœurs et moi.

Cherche Perrin pour lui remettre ma lettre. Moi aussi, je le prêche, et tu n'auras pas besoin de prendre *ton courage à deux mains*, car je lui cite ton exemple pour l'encourager. Il faut payer de sa personne, mon ami. Il faut dire à tout le monde

que tu es chrétien. Ainsi tu écarteras de toi beaucoup de mauvais propos.

Si tu savais comme tous ces bons prêtres d'Alger t'aiment déjà!

Tu me réjouis l'âme en me parlant des Oiseaux. Je suis bien sensible, je l'avoue, à l'affection de ces bonnes dames, et j'en bénis Dieu.

Puisque le gouvernement veut être ton débiteur, ce sera au mieux, s'il ne fait pas banqueroute. Quand il payera, tu auras une petite somme à donner pour tes dettes. Il n'y faut pas toucher. Prends sur moi jusque-là tout ce qu'il te faut. Je suis trop heureux pour ne pas faire largesse avec bonheur. Ne distrais pas de tes appointements un seul sou tant que les miens pourront suffire.

Tu n'auras pas de dragées de ma commère Aïcha. Pour cadeau de parrain, j'ai donné à Monseigneur de quoi habiller mes deux filleules. Je pense que tu trouveras ce bonbon-là aussi agréable qu'un autre.

Pour cette fois, cher frère, adieu en Notre-Seigneur. Dis à M. l'abbé et à nos bonnes dames que le pèlerin est en guerre, et qu'il faut prier pour lui.

Ton frère dévoué,

LOUIS VEUILLOT.

Pour l'*Univers*. — Les calculs faits depuis le retour de l'expédition établissent que l'ennemi a perdu plus de six cents hommes, et non pas cinq cents, comme je t'ai dit.

XIX

A M. Edmond Leclerc.

Mostaganem, le 6 juin.

Très cher Edmond,

Quoi que vous en disiez, l'*ami du Monomotapa* vous était en dormant un peu triste apparu, lorsque vous avez été inspiré de lui écrire cette bonne lettre de douze bonnes pages (mais vous écrivez bien large) qui est venue le trouver ici, au moment où il y arrivait, venant d'un pays qui est tout aussi Monomotapa à l'égard de Mostaganem, que Mostaganem lui-même est Monomotapa considéré de Paris... Mais il faudrait connaître Mostaganem. Après cela, je n'en entreprendrai pas une description. Nous nous y trouvons très heureux parce que nous nous asseyons sur des chaises et qu'on peut encore trouver de l'eau pour se laver les mains. On y lit le *Siècle*, et on y rencontre certain héros, bête comme un des pots qu'il a vidés le matin ; ce grand homme a déjà bu, dit-on, deux des épées d'honneur que lui a votées l'admiration publique. En somme, Mostaganem est un fichu pays où Marie de Rabutin s'appelle Marco Saint-Hilaire. J'en étais donc à votre lettre de douze pages ; elle était accompagnée de plusieurs autres, et je l'ai lue l'avant-dernière, ayant gardé celle de mon frère pour la fine fin. Voyez cette sensualité ! Revenir d'une course de dix-sept jours, allongée de dix-sept nuits de

bivouac, tout fatigué du désir inassouvi d'avoir des lettres de ceux qu'on aime, et quand on tient ces lettres, réserver celles qu'on est le plus impatient de lire pour la fin. C'est qu'on ne lit pas les autres; on les ouvre, on a l'air de les parcourir, et, en effet, on les écoute comme un solliciteur qui arrive au moment du dîner. Ah! que vous êtes un brave garçon de m'avoir si longuement écrit! J'ai trouvé charmant d'apprendre à Mostaganem les histoires de X. Mais ne badinez pas avec notre ami; on vous le prendra; il sera enlevé comme... comme qui donc? que des nymphes ont tiré par l'anse de sa cruche, un jour qu'il allait chercher de l'eau à la fontaine?

Il faut que je vous dise que j'ai immensément pensé à Mallac durant la campagne, à cause d'un Arabe, mon ami ben Kaddour, sous la tente duquel j'ai toujours couché, qui lui ressemblait d'une manière incroyable, et même de teint, ayant tous ses airs de cavalier d'honneur, de bon enfant, de zéphir. Vous voyez que ces sauvages ne sont pas si mal. Il s'est passé de singulières choses dans cette tente de ben Kaddour, que je vous raconterai et qui, je pense, vous amuseront. Comment trouvez-vous ceci : un soir d'orage nous y étions réunis six ou sept; il y avait deux musulmans, deux renégats, un juif, un huguenot et un catholique, votre serviteur. Nous étions couchés pêle-mêle sur toutes sortes de manteaux arabes et français, civils et militaires; la terre était à moitié couverte d'un

tapis de Turquie, le reste de blé vert et foulé, où quelques épis restaient debout ; des sabres, des fusils, des pistolets étaient accrochés aux bâtons qui soutenaient la tente, ou dispersés çà et là ; on causait en arabe, en français, en italien ; les uns fumaient la pipe, les autres le cigare ; une bougie était plantée sur le manche d'une mauvaise cafetière, et pour toute la société il n'y avait que deux tasses, mais en porcelaine de Sèvres, dans lesquelles on faisait fondre le sucre en le remuant avec une paille ou avec la pointe d'un éperon d'argent. La cafetière vidée, et quand il fut temps de dormir, les musulmans firent leur prière d'un côté, le catholique s'agenouilla et fit la sienne, les renégats, les huguenots et le juif s'enveloppèrent en silence de leurs manteaux, et au bout de quelques instants tous dormaient, malgré les coups de tonnerre et les coups de fusil qui retentissaient parfois autour du camp.

Vous voulez que je vous parle de ce pays, et je ne sais comment le faire : les questions y sont si nombreuses, si compliquées, si graves, que je n'ose en aborder aucune que fourni de beaucoup de loisir et de beaucoup de papier. En somme, la possession de l'Afrique est un malheur énorme, et si l'abandon était possible, je serais presque pour l'abandon : mais il faut développer tout cela autrement que ne le fait M. Desjobert[1]. Ce n'est pas

1. On sait que le maréchal Bugeaud lui-même vit longtemps dans la possession de l'Algérie un redoutable embarras pour la

qu'il n'y ait des solutions à donner sur tant de problèmes; moi, chétif, j'en proposerais une, mais comment? le *Credo* à la main. C'est vous dire assez que mes raisons n'auront point d'autorité pour le public.

Qu'est-ce que je ferai? J'ai eu envie de retourner à Mascara et d'achever la campagne. Mais cela m'aurait poussé jusqu'en juillet, sans grand profit; il aurait fallu revenir peut-être pour voir Constantine. J'aime mieux aller à Constantine, visiter la province, et rentrer ensuite aussi vite que je pourrai.

Selon toute apparence je serai de retour dans les premiers jours d'août. J'aurais le plus vif désir de pénétrer dans le désert, d'aller jusqu'à Biskra. On me dit que cela n'est pas possible. Je verrai. En tout cas, s'il ne s'agit que de voir ce que ne voit pas tout le monde, j'ai vu Tegdempt, qui n'existe plus. J'y ai joui de l'embrasement de quelques centaines de maisons et du spectacle assez rare d'une forteresse qui saute en l'air; j'y ai vu aussi manger beaucoup de chats; tout cela figure assez agréablement dans les souvenirs d'un honnête homme; j'ai fait, au-dessus de Mascara, une course au clocher dont je ne me croyais pas susceptible; il est vrai que je n'ai point franchi de rivière, mais j'ai franchi des coups de fusil; enfin je me suis philosophique-

France. — M. Desjobert, député, demandait avec obstination l'abandon de l'Algérie.

ment donné le divertissement d'une escarmouche d'Arabes, en regardant les douaires opérer sur les Hachems ; quand j'aurai vu encore Constantine, je serai plein, plus que plein.

Puisque vous souhaitez voir ma barbe, vous la verrez, mais je vous avertis que c'est quelque chose d'assez laid ; quant à la couche héroïque dont le soleil a peinturé mon visage, force me sera bien de la garder quelque temps : figurez-vous mon buste en cuivre.

Adieu, cher Edmond ; je prends trop de plaisir à ces bavardages ; j'oublie que vous avez quelque chose à faire, et que j'ai moi-même de la besogne par-dessus les yeux. Votre ami, LOUIS VEUILLOT.

Je vois dans le *Journal des Débats* que mon livre a paru. J'espère que vous l'avez eu des premiers. Demandez aussi à mon frère un exemplaire de la troisième édition des *Pèlerinages*, qui vous est destiné. Vous jugerez s'il convient que vous portiez les deux *ouvrages* (quel bête de mot!) à M. Marc Girardin.

Adieu encore. J'oubliais de vous dire que je me suis bien souvenu de vous, le soir dont je vous parlais tout à l'heure, dans la tente de Kaddour, en voyant les pauvres diables qui s'enveloppaient dans leurs manteaux. J'ai souhaité que vous ne fissiez pas toujours ainsi. Pouvez-vous toujours vous endormir comme s'endorment les renégats, les juifs, ou les ouailles de M. Athanase Coquerel, de Paris ? vous, un fils de famille !

XX

A M. Eugène Veuillot.

Alger, le 12 juin 1841.

Mon cher enfant,

Ce nouveau coup de vent qui te prend là sans que je m'y attende, et qui t'emporte à Angers, me chiffonne beaucoup[1]. Si j'avais été à Paris je ne t'aurais probablement pas laissé partir, tant je trouvais ta petite position au ministère, avec ses chances plus ou moins lointaines, préférable à tout. Si tu avais rompu, au lieu de prendre un congé, je serais désolé, mais n'est-ce pas à peu près la même chose? Si tu te plais là-bas, si tu y restes six mois, un an, que deviendra ta place? Il faudra recommencer alors, pour te faire une position stable; y parviendrons-nous? Tu seras bien avancé d'avoir pendant quelque temps gagné trois cents francs par mois et la protection de M. Augustin Giraud, qui n'est pas même député.

Enfin la chose est faite, prions Dieu qu'elle tourne bien, et ingénions-nous, chrétiennement, dans ce but. D'abord ne donne pas ta démission sans mon avis de frère aîné, ensuite ne te crois pas riche pour être à la tête de trois cents francs; fais à chaque mois de grands efforts, et jette tout ce que tu pourras dans le gouffre de l'arriéré. Quand on a deux cents francs dans sa poche on

1. J'avais quitté mon emploi de rédacteur au ministère pour la rédaction en chef du *Journal de Maine-et-Loire*.

aimerait à les garder, mais une fois qu'on les a donnés tu sais comme on s'en console. Les dettes sont des dents gâtées qu'il faut se faire arracher bravement.

Ne te laisse pas dominer du tout, ni par ton patron Giraud[1], ni par ton amour-propre. Si ton patron t'ennuie, te tracasse, plante-le là ; si tu sens la besogne au-dessus de tes forces, abandonne-la. Mais pour cela je ne suis point en peine : tu as maintenant plus d'habitude et de facilité qu'il n'en faut. Il y a longtemps que tu as assez de bon sens et d'esprit.

J'ignore à quel point il te sera permis d'être catholique ; tu verras, mais ce que tu sais aussi bien que moi, c'est qu'il ne t'est jamais permis de ne l'être pas. Tu sais tout ce que t'interdit ce glorieux titre, et comme homme et comme écrivain. Dans ta conduite privée sois l'enfant soumis et avoué de l'Église : c'est ton devoir d'abord, et c'est ton intérêt par-dessus le marché. Tu as là le meilleur des porte-respect, et à Angers particulièrement la sincérité pratique de la foi religieuse ne peut que te faire honneur. Sois modéré dans l'expression, afin de ne point t'embarquer en des affaires dont tu ne pourrais sortir, comme le monde l'entend, qu'en offensant mortellement ton Dieu. Respecte la vérité : *Tu ne porteras point faux témoignage, tu ne mentiras point.* Cela est dit pour les

1. M. Augustin Giraud était le principal actionnaire, et, en fait, le directeur du *Journal de Maine-et-Loire*.

journalistes comme pour tous les autres hommes. Préserve aussi ton journal des ordures qu'on trouve dans le *Moniteur parisien*. Quand tous tes abonnés et M. Giraud à leur tête viendraient te demander des récits anacréontiques, refuse et fais-toi plutôt renvoyer.

Applique-toi à connaître le pays, les choses qu'on y fait, les intérêts locaux, etc. Tourne au profit de ton avenir tout ce que tu verras. En ne se proposant modestement que d'être un employé, il n'est pas interdit de se préparer à devenir autre chose. Tu sais que je t'aimerais assez sous-préfet. Fréquente les honnêtes gens. C'est maintenant surtout qu'il faut s'interdire le café, et la Philologie [1], et les *bons enfants*. En te retirant de Paris, Dieu te secourt peut-être; c'est une des pensées qui me font prendre en patience ton aventure. Ne compromets pas cette grâce-là, qui pourrait se trouver plus providentielle que nous ne pensons. Ce matin, après avoir reçu ta lettre, je me suis hâté de demander à Monseigneur s'il connaissait quelqu'un à Angers, et il m'a promis de me donner une lettre pour un excellent prêtre de ce pays. Je l'aurai avant le départ du courrier et elle sera jointe à la mienne. Fais-toi une société grave et chrétienne; mets-y de l'abandon; tu ne t'y déplairas point.

Ai-je besoin de te dire qu'il faut plus que jamais, avant tout, par-dessus tout, t'appliquer à être fi-

1. Nom du cercle de Périgueux.

dèle, confiant, vigilant, te confesser avec exactitude, t'approcher des sacrements? Dieu est le grand ami des solitaires, et c'est l'état, dangereux à notre âge, où tu vas te trouver.

J'attends avec impatience ta première lettre; j'espère qu'elle regorgera de détails.

Les nouvelles que j'ai à te donner de moi sont bonnes. Je suis complètement remis de la fatigue que m'avaient fait éprouver ma dernière campagne et la mer. Voici comment je règle mes plans : Le 22 juin, présent mois, je partirai pour Bône et Constantine, non avec M. Suchet, qui ne peut m'accompagner, mais avec M. de Corcelle, député. Nous visiterons la province en toute hâte, car il est comme moi impatient de rentrer; et ce pèlerinage accompli, nous reviendrons, dans le courant de juillet selon toute apparence. Je t'avouerai que ton départ et le désir d'être plus à portée de te conseiller me feraient revenir immédiatement si je n'avais que Constantine à voir. Mais venir en Afrique sans prier sur les ruines de la ville épiscopale de saint Augustin, c'est ce qui me paraîtrait cruel. Si mon livre n'est pas intitulé *Pèlerinage d'Hippone*, il n'aura pas le sens commun.

Ton absence me dérange beaucoup sous une foule de rapports ridicules. Ainsi je vais arriver à Paris tout nu, et j'aurais eu besoin que tu me fisses faire d'avance un habillement complet. J'ai déchiré mes habits et perdu mon linge. Demain, jour de la Fête-Dieu, je suis obligé d'emprunter une chemise pour assister à la procession où

Monseigneur veut que j'aie l'honneur de porter un bâton du dais. Honneur dont je suis confus et ravi; mais tu ne peux t'imaginer comme ce saint évêque est bon pour moi. Je suis son commensal, et il me charme autant par la douceur de son amitié qu'il me frappe de respect par la grandeur de ses œuvres et de sa piété.

Dimanche 13.

Je ne m'habitue toujours pas trop à l'idée de te savoir à Angers, et journaliste. Cependant comme cela s'est décidé le jour de ta confirmation, comme tu as bien prié Dieu, comme nous n'avons aucune raison pour manquer de confiance, je laisse faire ce que je ne puis empêcher, tout en te recommandant bien d'entretenir tes relations avec Mallac et de ne point donner ta démission.

Je viens de jeter un long coup d'œil sur la carte de France. Il m'a semblé que je pourrais aussi bien revenir par Angers que par ailleurs. Qu'en dis-tu?

J'ai reçu à Mostaganem tes bonnes et longues lettres, m'instruisant du mariage de Lafon et des projets gigantesques d'Olivier. Je te remercie de ces histoires qui sont fort spirituellement racontées. Je donnerais bien quelque chose cependant pour que le pauvre O'Fulgence n'eût pas tant d'imagination. Il redevient donc cousin de Wallace, de Pierre Corneille et de Charlotte Corday! Et D..., qu'il est affligeant! voilà l'homme. Et tu peux remarquer, quelque esprit qu'on ait d'ailleurs,

qu'il y a toujours plus de stupidité et plus d'abaissement là où il y a plus d'orgueil.

Lundi 14.

La procession d'hier a été magnifique : c'est la première fois qu'on en a fait à Alger une aussi longue et aussi belle, bien qu'elle ne soit allée que de la cathédrale à la place du Gouvernement, où un reposoir avait été dressé et d'où la bénédiction a été donnée par Monseigneur à plus de vingt-cinq mille âmes qui le contemplaient du haut des terrasses de la ville, qui ont toutes vue sur cette place, véritable arène de l'immense amphithéâtre formé par la cité. Les cloches de Saint-Philippe, bénies l'avant-veille, sonnaient pour la première fois à toute volée; pour la première fois depuis qu'Alger existe, on y entendait ce son si joyeux pour nous, mais de triste augure pour les musulmans, car une prophétie annonce que c'en sera fait de la religion du Prophète, quand les cloches sonneront dans Alger. *Amen.* Quoi qu'il en soit, la cérémonie d'hier a été fort belle et fort honorable pour la France. Il y avait de longues processions d'enfants, de jeunes filles et d'hommes portant des cierges; sur le passage du très saint Sacrement, porté par l'évêque sous le dais superbe donné par le roi, tous les fronts se sont découverts, tous les genoux se sont pliés; la garde nationale d'Alger, dans sa plus belle tenue, était tout entière dans l'escorte; la troupe de ligne formait la haie et donnait les marques d'un vrai respect. Les indi-

gènes contemplaient ce spectacle avec une surprise muette, et semblaient tout surpris de nous voir une religion. Au moment de la bénédiction l'artillerie de la marine a fait une salve glorieuse, et nous avons vu qu'au moins nos canons savaient saluer autre chose que les princes et les généraux qui vont et viennent de France en Algérie. Je portais un bâton du dais, et je renonce à t'exprimer ce qui se passait dans mon cœur. Je suppliais Dieu de triompher enfin sur cette terre où il n'y aura jamais de durables et de réels triomphes que par lui et pour lui. Les muezzins et les imans nous regardaient du haut des minarets, et pour la première fois je voyais sans colère cet abject croissant qui s'élève encore à notre honte en cinquante endroits, tandis qu'une seule croix paraît dans les airs. Mais nos politiques auront beau faire; le jour de l'islamisme est venu; dans un demi-siècle il aura disparu du monde civilisé : il n'existera plus que parmi les barbares, et l'Europe, achevant bon gré mal gré l'œuvre des croisades, l'enverra périr dans les déserts, où déjà il se réfugie. Adieu, cher frère; tu peux tirer de tout ceci un fait-Angers; je t'avouerai ma vanité; je voudrais qu'il fût dit quelque part que je portais le dais à la procession du Saint Sacrement qui s'est faite dans Alger. J'espère que tu feras échange avec l'*Univers* et l'*Espérance de Nancy*.

Tout à toi,

LOUIS VEUILLOT.

XXI

A M. Th. Foisset[1].

Alger, 14 juin 1841.

Monsieur,

Je vous réponds sans avoir le temps de le faire ; mais mon cœur et votre bonne lettre, reçue aujourd'hui même, le veulent ainsi. J'accepte tout ce que vous m'offrez, et comme catholique, et comme Bourguignon de vœu et de cœur, et comme très épris depuis très longtemps de votre caractère, de votre talent et de plusieurs de vos amis, et je ferai tout mon possible pour profiter tôt ou tard d'une bienveillance si charmante. Je ne vous demanderai pas comment j'ai pu mériter que vous ayez tant de bonté pour moi : sans doute vous n'en savez pas plus à cet égard que moi-même ; mais je prendrai cela simplement, comme tout le bien que m'a fait le bon Dieu. Vous me ferez connaître le pays de mon père, où vous êtes mon cher parent en Notre-Seigneur, et je vous parlerai de la nouvelle patrie qu'un saint et très saint évêque fonde ici parmi des milliers d'obstacles, pour l'immortelle et triomphante famille de Jésus-Christ. Il fera bon causer de tout cela et de tant d'autres choses qui nous intéressent tant, que nous aimons de même cœur et que vous servez avec un zèle que je veux un jour égaler. Il y a bien longtemps

1. Par une lettre très chaleureuse, M. Foisset avait offert à Louis Veuillot son amitié.

que je vous connais et que je vous aime, demandez-le à ceux qui nous connaissent tous deux.

Adieu, Monsieur. Si j'avais passé près de chez vous, je serais allé vous voir, mais un écolier comme moi n'aurait pas osé vous écrire; je vous remercie de m'avoir prévenu. Je m'en vais prier pour vous. Comprenez-moi dans les amis pour lesquels vous priez tous les jours. Je vous rends de tout mon cœur votre embrassement fraternel, et je bénis Dieu par qui l'on s'aime ainsi à travers l'espace et à travers l'inconnu.

LOUIS VEUILLOT.

XXII

A M. Aulanier, aumônier du couvent des Oiseaux [1]

Alger, 14 juin 1841.

MON CHER ET BON AMI,

Avant toute chose, j'ai besoin de vous remercier d'avoir été pour mon frère, comme pour moi, plein d'indulgence et d'excellents conseils. Habitué à recevoir tant de preuves de votre attachement, cette dernière preuve m'a été douce entre toutes. Que j'ai été heureux d'apprendre qu'il avait été confirmé dans cette sainte petite église où tant de fois j'ai demandé à Dieu la grâce de sa conver-

1. Cette lettre fait partie de la riche collection d'autographes de M. Alfred Bovet, qui a bien voulu en permettre la publication dans les *Annales de la Franche-Comté*. C'est là que je la prends. Les *Annales* y ont joint un commentaire dont je les remercie.

sion ! Il n'est plus là maintenant pour raffermir son cœur où j'ai tant de fois raffermi le mien, mais que vos prières le suivent, ne nous séparez pas devant Dieu, et comptant pour lui sur les secours que je reçois moi-même des âmes chrétiennes, je le contemplerai d'une pensée plus tranquille parmi les nouvelles épreuves où il s'est peut-être un peu légèrement engagé. C'est déjà une grande consolation pour moi de savoir que vous n'avez pas été tout à fait contraire à sa résolution, et qu'il ne l'a prise qu'après avoir bien prié chez vous.

Je suis un peu fatigué de la chaleur et de ma dernière campagne, mais ce ne sera rien. Je voudrais être près de vous pour vous raconter tout ce que j'ai vu, et mes courses à cheval et mes nuits de bivouac, sous la tente d'un chef arabe de nos alliés. J'y passais les nuits en compagnie d'un musulman, d'un juif, d'un protestant et de deux renégats français. Tous les soirs, le musulman faisait sa prière ostensiblement, et je faisais ostensiblement la mienne. Il se prosternait; je me mettais à genoux. Il récitait des versets du Koran, je disais le *Pater* et l'*Ave* et surtout le *Credo* avec une effusion de cœur sans égale, et jamais ma foi n'a été plus vive. Le juif, le protestant, les renégats, nous regardaient faire; ce qui les étonnait, c'était de me voir prier, et cela étonnait beaucoup aussi les musulmans, qui n'ont pas l'habitude de voir les Français prier Dieu. Du reste, ils m'ont pris à cause de cela en affection et même en respect. Kaddour (c'était notre hôte) me prenait pour un marabout, et un

jour il m'a dit qu'il priera Sidra Aïssa (Jésus-Christ) pour que nous allions tous ensemble dans le paradis; je l'y ai fortement engagé. Un jour que j'étais allé avec lui au feu, et qu'on nous tirait des coups de fusil, il était inquiet pour moi comme pour un frère, et il me disait toujours : *Kodja* (secrétaire), viens donc, ne reste pas là; les savants ne doivent pas être braves: je lui répondais que je n'étais pas brave, mais simplement curieux, et c'était bien vrai, n'ayant pas plus envie de tirer des coups de fusil que d'en recevoir; mais c'est le plus joli spectacle du monde de voir ces Arabes à cheval se tirer des coups de fusil en criant et en caracolant comme si ce n'était qu'un jeu. Le fait est qu'ils ne se font pas grand mal. Ce jour-là, ils se sont battus près d'une heure et poursuivis pendant deux lieues pour se tuer cinq ou six hommes en tout.

Je vous dirai, mon bon ami, que je suis devenu très cavalier. Maintenant je trotte, je galope, je saute dans les ravins comme si j'avais toujours eu un cheval entre les jambes; il est vrai que j'étais sur une selle arabe, et qu'on s'y tient parfaitement. Le jour où nous sommes entrés à Mascara, le gouverneur ayant chargé pour débusquer les Arabes de quelques positions qui dominent la ville, je l'ai suivi, toujours en tête, et nous avons fait pendant près d'une heure une véritable course au clocher.

Grâce au général Bugeaud, et encore plus à l'évêque, et encore plus au bon Dieu, l'armée était accompagnée d'un jeune prêtre qui s'est con-

duit admirablement et qui mérite par son courage et son zèle l'estime de toute l'armée. Le général en a parlé en très bons termes dans son rapport, et j'espère que cela avancera beaucoup les affaires de la religion en ce pays.

J'ai bien prié pour vous partout où nous avons été, et sous la tente de l'Arabe, et sous le soleil, et parmi les bêtes sauvages du désert ; pour vous tous, c'est-à-dire pour nos mères, pour nos sœurs, pour vos enfants, pour vos malades.

A Mostaganem, j'ai eu des nouvelles des Oiseaux d'une façon bien douce et bien inattendue. La jeune dame protestante qui a dernièrement abjuré chez vous est belle-sœur de M. de Clonard, officier d'ordonnance du gouverneur, jeune homme fort pieux et mon intime ami. Il était presque aussi heureux que moi que le grand acte auquel il a longtemps travaillé se fût accompli chez vous ; il m'en a lu avec joie les détails, qui ne tarissaient pas en éloges de la bonne grâce et de la bonne hospitalité de nos Mères. Je ne pensais pas, en écoutant tout cela d'une oreille ravie, que dans le moment même mon cher frère recevait au même lieu l'auguste sacrement de la confirmation. Si vous saviez combien ces choses sont douces à apprendre lorsque l'on est si loin !

Elle est donc enfin consacrée, cette bien-aimée chapelle ! Quel beau jour pour vous, mon ami et comme je regretterais volontiers de n'avoir pas été là, si les grandes choses qui se font ici ne me faisaient pas bénir Dieu qui me permet de les voir.

Jeudi dernier, jour de la fête du Très Saint Sacrement, je songeais pourtant avec un certain déplaisir que si j'avais été à Paris, j'aurais eu mon bâton à la procession du jardin. Je le disais à Monseigneur, je le disais et je le redisais, car je ne pouvais parler que de cela. Or, deux jours après, Monseigneur me dit, se souvenant de mes plaintes, que le dimanche suivant la procession se ferait à Alger pour la première fois, et que j'aurais un bâton absolument comme si la chose se passait aux Oiseaux. En effet, cette procession s'est faite hier, elle a été magnifique. Pour la première fois depuis qu'Alger existe, le Saint Sacrement, qui jusqu'alors était à peine sorti de l'église, a été porté dans la ville, où, pour la première fois encore, on avait dressé un reposoir, tandis que les cloches de la cathédrale, baptisées l'avant-veille, sonnaient à pleine volée, encore pour la première fois. Quelle joie pour votre pauvre ami de voir une fête si belle, et d'y contribuer de si près! Il y avait une foule immense, très décente, très recueillie, beaucoup d'hommes portant des cierges, beaucoup de jeunes filles et d'enfants, beaucoup de troupes sous les armes. Toutes les terrasses de la ville étaient couvertes de spectateurs. Il y avait des Maures, des Arabes, des Turcs, des Juifs, fort étonnés, et sur le faîte des minarets les imans et les muezzins regardaient ce spectacle et comprenaient que leur règne était fini. C'était encore une belle occasion de prier pour les Oiseaux, je n'y manquai pas. Dites-le, s'il

vous plaît, à nos bonnes Mères, et témoignez-leur ma reconnaissance, car je regarde l'honneur qui m'a été accordé en cette circonstance comme une conséquence de celui qu'elles m'ont fait elles-mêmes, et qu'elles me feront bien encore, je l'espère, s'il plaît à Dieu.

Pourrez-vous lire ce gribouillage ? Je vous écris en hâte, car il est fort tard, et le bateau part demain de grand matin. Il faut pourtant que j'allonge ma lettre et que je vous demande un conseil. Monseigneur ira sans doute, au mois d'août, bénir la chapelle qu'on bâtit sur l'emplacement de Carthage, en l'honneur de saint Louis. Il me permettrait de l'accompagner; dois-je le faire, n'est-ce pas trop rester absent, et risquer de fâcher le ministère? Voyez ce que vous en pensez, et parlez-en, s'il vous plaît, au P. Varin. Il faut vous avouer que je n'ai rien à faire ici, n'y voulant pas rester, et n'ayant pas grand'chose à y apprendre. D'un autre côté, ce voyage de Tunis est bien séduisant, malgré la quarantaine de quinze jours qui le suivra.

J'espère que vous vous forcerez bien un peu pour m'écrire un mot à ce sujet. Si vous n'avez pas le temps, priez une de nos Mères de me répondre pour vous. Mère Xavier d'ailleurs me doit une toute petite lettre, car elle avait promis de répondre à la sixième que je vous écrirais, et je crois que celle-ci complète bien la demi-douzaine exigée.

Adieu, très cher ami, je vous embrasse en Notre-Seigneur. LOUIS VEUILLOT.

Je n'ai pas le temps aujourd'hui d'écrire à mes sœurs. Soyez assez bon pour leur faire savoir que je me porte bien.

XXIII

A M. Edmond Leclerc.

Alger, dimanche 26 juin 1841.

Mon bon ami,

Je crains que mes lettres si nombreuses ne vous fatiguent et ne soient à la fin indiscrètes, mais comme je retarde encore mon départ de huit jours, j'ai craint, si je ne vous avertissais pas, que vous fussiez un peu inquiet. Je reste pour voir le gouverneur, que nous attendons tous les jours, et pour compléter les notes que j'ai commencé de prendre. Je ne m'étais occupé que du côté politique de la question, côté fort difficile, et malgré mes recherches encore plein de ténèbres pour moi comme pour tous ceux que j'ai consultés. Ensuite j'ai réfléchi qu'un ouvrage politique se vendrait probablement assez peu, et que je n'aurais pas tort de me mettre en mesure d'en faire un second exclusivement religieux et pittoresque, dans le genre des *Pèlerinages*, puisque l'on aime assez ce genre de travail. Je voudrais bien que Lafon fût avec moi : il aurait ici à faire de jolis dessins, et soutenu par un bon crayon, mon style y gagnerait. Vous voyez qu'après bien des hésitations j'en reviens à mon idée première, de faire deux ouvrages distincts.

J'ai eu de grandes émotions ce matin. Monseigneur donnait la première communion, pour la première fois, dans la pauvre petite église du village de Mustapha, à trois quarts de lieue d'Alger. Cette église était autrefois un puits ; c'est une longue voûte qui va en montant, et l'on peut aller jusqu'au clocher, ou pour mieux dire jusqu'à la cloche, en voiture, car le dessus de cette voûte était un chemin pour les chevaux qui tournaient la roue au moyen de laquelle l'eau montait jadis. On a béni ce sanctuaire étrange, et on l'a baptisé Sainte-Marie de Mustapha. Voilà déjà une réunion de noms bizarres ! L'intérieur est une espèce de vaste escalier; quand l'église est pleine, la tête des fidèles qui occupent le fond est au niveau des pieds du célébrant. Dans cette église bédouine étaient entassés des gens de toutes les nations, et environ vingt-cinq belles dames en grand costume parisien. Monseigneur m'avait placé dans le chœur, parmi les acolytes. Voilà qu'au moment de monter à l'autel, il pense que je dois communier, et il me demande si quelque chose m'embarrasse. Or je ne m'étais pas confessé depuis plus de huit jours. Je fouille impromptu dans ma conscience, et je lui dis tout bas que le cas me paraît un peu singulier. « Voyons, reprend-il, dites-moi en deux mots ce qui vous inquiète. » Et voilà que devant tout le monde je me confesse au grand galop, sans même songer à me mettre à genoux ; mais vous jugez quelle confession : elle ne dura pas vingt secondes. Monsei-

gneur me donne ma pénitence, et je me mets à genoux pour recevoir l'absolution, envoyant promener du fond de mon cœur les belles dames parisiennes qui devaient regarder cette confession avec étonnement. Cependant Monseigneur s'agenouille en même temps que moi, en sorte qu'on n'a vraiment pas su ce qui se passait et que je n'ai pas eu la joie de me confesser en public. J'ai vu là qu'il fallait bien peu de temps pour obtenir le pardon d'une longue suite d'offenses. Enfin j'ai communié avec de pauvres enfants dans la pauvre église de Mustapha, en vue d'Alger et de l'un des forts où l'on retenait, il y a quelques années, les chrétiens captifs. Ces idées se pressaient dans mon esprit et je rendais grâce à Dieu. Les chères orphelines élevées ici ont à peu près le costume des nôtres.

Le frère de Mère Saint-Pierre est parti mardi pour la France. Il a eu le malheur de se mettre ici à dos un fort méchant homme, duquel il dépendait comme militaire, et qui le persécutait sans que nous puissions rien faire pour lui, en sorte qu'il est heureux de retourner en France. Il n'est d'ailleurs guère propre à la guerre d'Afrique, et le climat aurait pu le fatiguer. Il rejoint son corps à Digne. Je crois qu'il songe à quitter de nouveau le militaire, et qu'il a comme moi le défaut d'être bien changeant dans ses projets; mais enfin il est assuré d'une petite retraite, et avec un emploi modeste il vivrait heureux. Songez à lui, si quelque chose se présente.

J'ai reçu une lettre bien consolante de mon frère. Il semble réussir à Angers, et il a fait choix tout de suite d'un confesseur dont Monseigneur me dit beaucoup de bien. De plus il a trouvé beaucoup de jeunes gens chrétiens et une conférence de Saint-Vincent de Paul en action. Monseigneur m'a donné une des fleurs qu'il a cueillies sur le champ de l'échange et de la bénédiction. Est-ce que vous ne me la prendrez pas ?

Tout à vous, en Notre-Seigneur.

LOUIS VEUILLOT.

XXIV

Au même.

Dimanche 26 juin.

Je voudrais que vous ne m'eussiez pas écrit, mon cher Edmond, malgré tout le plaisir que m'a fait votre bonne lettre, et que la seule exigence de vos amusements vous en eût empêché. J'espère que M. votre père va mieux et que vous allez bien. Je me plais, en attendant d'autres nouvelles, à mettre sur le compte de la saison le malaise dont vous vous plaignez; au surplus vous faites une bonne médecine, c'est de vouloir n'être pas malade absolument. Je crois par mon expérience qu'on prévient plus de maladies avec des résolutions qu'avec des précautions.

Je vous écris par une nuit d'orage des plus chaudes et des plus bruyantes que j'aie vues ; il

tombe une pluie à faire cuire des œufs, et il me semble être dans une chaudière de bateau à vapeur que j'entends bouillir et que je crains de voir éclater. Cela est si horrible que je viens de passer un quart d'heure à le regarder, moi qui ai peur de l'orage comme une Parisienne. Je voudrais être forcé d'être à cheval en plaine par un pareil temps. Le tonnerre doit tomber deux ou trois fois par minute ; il gronde sans interruption. C'est un roulement de tambours, mais quels tambours ! Si je n'y prenais garde, mon papier serait mouillé de ma sueur qui coule comme d'un parapluie. Assez de descriptions, pourtant. *Barca, barca!* (*M. Jourdain.* Que dit-il? — *Scapin.* Il dit : Tu vois bien que les filaments de ton discours emberlificotent l'entendement de Monsieur. — *M. Jourdain.* Ah! la belle langue que le turc!)

J'ai retardé mon départ de huit jours pour attendre l'arrivée du gouverneur et pour compléter quelques notes. Voilà qui est beau de ma part : tout entier aux choses politiques, j'avais entièrement négligé le pittoresque. Je m'occupe à me compléter là-dessus, et je fais faire par un peintre qui possède parfaitement le *chic* arabe, une trentaine de dessins dont j'ai l'intention d'orner mes récits. Du travail de quatre mois je ferai un petit album qui n'aura pas de lecteurs, et du travail de huit jours, un autre volume plus gros qui me rapportera des bottes et des chemises pour remplacer ma garde-robe dispersée dans le désert.

Il s'en va temps que je revienne, mon bon ami,

car je fonds, et, pour un rien, si je le voulais seulement un peu, je serais malade aussi. La nostalgie, je pense, y est pour quelque chose, et je serais en France ou au lit si je n'avais pas ici mon cher et saint évêque. Combien je vous sais gré, à vous qui êtes si fin littérateur, de vous être borné à vous émouvoir de son récit, sans prendre garde au reste et sans exiger qu'un pauvre évêque, véritable héros par sa foi, véritable enfant par sa candeur, se défasse de son style de séminaire; comme si on avait le temps de se faire un beau style lorsqu'on fait de si grandes actions! J'ai pris la bonne habitude de ne rien regretter de ce que Dieu ne me donne pas. Cependant, je lui aurais demandé de ne pas me faire voir ces fautes de style et de me mener pleurer à ce grand spectacle de l'échange des prisonniers.

Ne plaisantez pas sur M. de Corcelle. Hier, comme je lui parlais de vous, je ne sais à quel propos, il m'a demandé si vous étiez l'ami de Masson et l'auteur d'un article de la *Revue des Deux Mondes*, sur Mme de Sévigné. — Mais oui. — Là-dessus, tirade de sa part que je n'aurais pas mieux faite. — Réplique de votre serviteur, citations, etc.; durée de la conversation : un cigare, et personne n'a dit *barca*.

Vous êtes fort gracieux pour *Rome et Lorette*, et je m'en réjouis. Cela prouve toujours que vous aimez bien l'auteur.

Rien de nouveau. Peut-être saurez-vous les résultats de la campagne avant nous, car il est fort

possible que le gouverneur écrive de Mostaganem. Nous avons ici M. le duc d'Aumale, qu'on a rapporté très malade de Blidah. Il va mieux. Ce jeune prince a fort bien réussi dans l'armée ; je n'en puis dire autant de M. le duc de Nemours. On l'a trouvé bien froid, bien lent et bien caché, quoique fort brave, ce qui n'est contesté par personne. Mais ces pauvres princes ont autour d'eux des aides de camp qui leur font grand tort.

Adieu, cher Edmond ; vous verrez comme je vous aime.

LOUIS VEUILLOT.

XXV

Au même.

Alger, 11 juillet.

J'y suis encore, comme vous voyez, mon cher Edmond, et ne dites pas : Si tu y es (hé! mon ami, quelles consonances !) que ne m'écris-tu? Depuis un temps infini, je compte de semaine en semaine me mettre moi-même à la poste, et vous arriver sous l'enveloppe d'un burnous marron. Hier encore, je croyais partir demain, et puis ceci, et puis cela. Monseigneur me dit : Restez encore un peu ; le gouverneur me dit : Restez encore deux mois ; mes études commencées me disent : Prolonge ton séjour, et mon cœur, partagé en deux selon l'usage lorsque je regarde certaines entreprises veut que je reste, lorsque je m'abandonne à certains souvenirs me crie : Va-t-en. J'ai biaisé.

Je reste sans fixer de terme. Quand j'aurai bien envie de revoir la France, je retiendrai ma place sur le bateau, et le jour du départ, s'il fait beau temps, si Monseigneur me donne quelque chose à faire, si j'ai quelque histoire arabe à me faire conter, je ne partirai pas; voilà ce que c'est que d'avoir le passage sur les bateaux du gouvernement : comme on ne craint point de perdre ses arrhes, on ne part jamais.

Est-ce que je ne ferais pas très bien de me justifier à propos de certains bracelets sur lesquels je n'ai pas répondu? J'ai bien répondu, mais la lettre m'est restée, et vous la verrez quelque jour. Je vous disais que les juifs qui vendent ces objets n'en avaient que de hideux (à 22 francs), que pour s'en procurer de plus convenables il faudrait les commander, et que le temps manquerait. Vous le voyez, toute ma faute est de n'avoir pas mis ma lettre à la poste, et cela pour avoir passé une partie de la nuit à préparer mon courrier, et n'avoir cacheté mes lettres, en sortant des bras du sommeil, que deux heures après le départ du bateau. Ah! s'il n'avait fallu que faire seller le coursier du désert; mais vous savez, ces chevaux arabes, ça n'a pas l'habitude d'aller sur l'eau. Voilà toute l'histoire des bracelets : je fus plus endormi que coupable. Il faut que vous sachiez que la couleur locale a complètement disparu de ce pays. Bijoux, étoffes, pipes, tout est français. La peau de lion est une chimère, et l'eau de Cologne de Jean-Marie Farina est le seul parfum qu'on

y vende aux chrétiens comme aux musulmans.

Autre histoire, formant tableau de mœurs :

Moi, sous-chef (quoique indigne) au ministère de l'intérieur, j'assistais, un de ces derniers dimanches, à la sainte messe dans une petite église des environs d'Alger, laquelle est faite d'un ancien puits arabe, et se nomme, s'il vous plaît, Sainte-Marie de Mustapha. Quinze ou vingt orphelines y firent leur première communion. Ces pauvres enfants, recueillies çà et là par la surabondante charité de l'évêque, dans les rues, dans les camps, sur les bords de la mer après un naufrage, et celles-ci près des cadavres de leurs parents morts de faim, et celles-là sous les décombres d'une chaumière incendiée par l'ennemi, étaient de toutes les nations européennes : Allemandes, Anglaises, Espagnoles, Italiennes, Belges, Hollandaises, Russes, Juives, etc. J'eus le bonheur de communier après elles, au grand étonnement du corps de musique de la légion étrangère, qui nous jouait là, contre mon gré, je vous l'atteste, des airs de *Robert le Diable* et des *Huguenots*, et peut-être que j'étonnai aussi un peu quelques-unes des dames de charité qui se pressaient dans la nef indigente en pur et irréprochable costume parisien. Sur les murailles de l'église, il y avait pour tableaux des lithographies tirées de la rue Quincampoix; sur l'autel, pour bouquets, des tiges d'acanthe et des palmes cueillies dans le voisinage, par les bons Frères d'une congrégation du Mans, qui s'est donnée à Monseigneur. A la porte, en sortant, je

trouvai, dans une allée d'aloès, des Bédouins, des religieuses de Saint-Joseph, des séminaristes et quelques groupes de gamins, enfants des corsaires d'Alger; sur le chemin, des Mauresques voilées, allant en pèlerinage à quelque fontaine dont l'eau rend féconde; des Kabyles prisonniers, saisis à une lieue de nous, les armes à la main; d'autres Kabyles, qui après s'être fait estropier dans la guerre, prennent leurs invalides aux dépens du vainqueur, en s'établissant mendiants aux portes d'Alger; nous rencontrâmes des nègres de Tombouctou qui chantaient les louanges de Mohammed en s'accompagnant du tambour de basque; des soldats français qui se rendaient à la guinguette des *Ennemis de Neptune;* des Biskris qui mangeaient délicieusement de gros concombres crus, enfin le Père Enfantin, aujourd'hui membre de la commission scientifique, qui s'en allait déjeuner en mauvaise compagnie, chez un sien ami, son chef spirituel et bien digne de l'être, personnage scandaleux même en Algérie. Or, pour compléter ces aventures, comme je marchais sans prendre garde, en contemplant la mer à travers une haie de cactus et de soldats du train, je faillis être écrasé par un chameau qui s'inquiéta des soubresauts de deux chevaux arabes.... attelés à.... un.... omnibus!!! Tout est bizarre dans ce bizarre pays, et vraiment.... *Barca, barca!* (*M. Jourdain.* Que dit-il? — *Scapin.* Il dit: Tu vois bien que ton bavardage sans mesure assomme monsieur et qu'il est temps de le laisser en repos. — *M. Jourdain.*

Barca veut dire toutes ces choses? — *Scapin*. N'en faites aucun doute. — *M. Jourdain*. *Barca! barca!* Ah! Monsieur, la belle langue que ce turc, et que ces chiens d'avocats doivent être en peine dans votre pays! *Barca*, *barca*, *barca!*... Mais c'est que cela va tout seul. Hé! Nicole! — *Nicole*. Quoi qu'il y a, not' maître? — *M. Jourdain*. Allons, c'est bien, sotte. *Barca!* — *Nicole*. Barque à qui!... notre maître? — *M. Jourdain*. Comment, barcaki! que vient nous dire cette carogne? Est-ce que cela est de bon turc, M. le truchement? — *Scapin*. Du meilleur! Barque à qui; datif, barque à quoi; pluriel, barque à nous. C'est du plus fin langage des académies du Maroc, et quand on me dirait que cette fille a servi chez les Barbaresques, je n'en serais pas étonné. — *M. Jourdain*. Par saint Hilaire! Nicole qui sait le turc!) — (Saisi d'étonnement, il s'en va sans prendre garde à sa compagnie et s'enferme dans une armoire en voulant sortir.)

Excusez les fautes de l'auteur.

Louis V.

Vous voyez bien que le courrier va partir et que je n'ai pas le temps de vous dire adieu. Écrivez-moi.

XXVI

A M. Eugène Veuillot.

Alger, le 19 juillet 1841, jour de saint Vincent de Paul.

Tu as bien fait, cher frère, de m'envoyer ta dernière lettre à Alger, et non pas à Toulon, où elle m'attendrait fort tristement pour mes sollicitudes fraternelles. J'ai vu avec une joie véritable que tu te trouvais bien de tes nouvelles occupations, et surtout de tes nouvelles convictions. Ah! j'ai relu deux fois ce passage où tu m'apprends que tu es allé communier dans l'église d'Angers, au milieu des pauvres et des méprisés du monde, qui sont partout les chers enfants de Dieu. Quand je vois qu'il en est ainsi de même en tous lieux sur la terre, j'en tire deux leçons profondes; je glorifie la religion et la pauvreté, et il me semble que j'en sais plus sur l'économie politique, le gouvernement des sociétés et autres choses semblables que tous les savants qui font des volumes jaunes à ce propos. Réjouissons-nous, mon Eugène, nous qui ne sommes que de demi-pauvres, d'être admis à ces banquets divins où le Seigneur semble n'appeler que la pauvreté. Aujourd'hui, moi aussi j'ai eu le bonheur de communier en l'honneur du grand saint, du grand pauvre dont tant de nobles cœurs célèbrent la fête dans le monde entier. Que j'étais heureux de penser à tous ces chers amis qui sont comme moi engagés sous la bannière de Vincent, et parmi eux, pour la première fois, d'y voir mon

frère ! D'abord je n'y songeais pas : je pensais à Féburier, à Gabourd, à Lafon, à tous mes amis des conférences, lorsque tout à coup une voix me dit, au fond du cœur : Mais Eugène aussi en est ! Ce fut un épanouissement de sainte joie dans mon cœur, et je goûtai comme la première fois le bonheur de ta conversion. Voilà donc ce que Dieu fait de nous. Il y a six mois nous demeurions ensemble et quelque chose nous séparait : je ne savais pas si je te verrais chrétien. Le souffle de Dieu nous envoie, moi en Afrique, toi à Angers, et de si loin nos cœurs s'unissent plus étroitement que jamais dans le cœur de Jésus-Christ. Qui m'aurait dit que tu communierais dans une église d'Angers, et moi dans le vestibule du palais des beys, transformé en chapelle par un saint évêque, nouvel hôte de cette maison !

T'ai-je dit beaucoup de bien de mon cher évêque ? Oui. Alors je ne t'en ai pas dit assez. On ne peut imaginer combien il a de zèle et de simplicité de cœur. Quoique fort distingué, il n'est pas extraordinaire par ses talents ; mais c'est un saint et Dieu agit par lui d'une manière merveilleuse. Aussi se débrouille-t-il à ravir d'obstacles sans nombre, dont la plupart sont fâcheux et décourageants au delà de toute idée. En ce moment il est un peu malade ; les médecins lui conseillent l'air de France, et beaucoup d'excellentes raisons le pressent de faire ce voyage. Il s'y décidera probablement, et je reviendrai avec lui ; ainsi j'en jouirai le plus longtemps possible.

Si l'on te donne un congé de six mois au ministère, prends-le. Quand même quelque tyrannie, et je vois avec plaisir que tu n'en as guère à craindre, t'obligerait de ne pas user tout ce congé en Maine-et-Loire, nous saurions en tirer quelque autre parti.

Maintenant que je veux partir, le général est pour moi d'une merveilleuse tendresse. Cependant, si je suis encore ici ce n'est pas pour ses beaux yeux; c'est pour les beaux yeux de la question d'Afrique, lesquels sont fort laids, louches et trompeurs.

Ah! mon cher enfant, tu parles de la situation religieuse de la France! Que dirais-tu donc si tu voyais la France africaine? J'ai vu, j'ai appris tant de choses que je renoncerai peut-être aux *Esquisses du temps présent*, tout ce que j'y pourrais peindre n'étant que de l'eau claire et de la rose du Bengale en comparaison de ce que je vois ici, et qu'il est impossible d'écrire.

Je reviendrai avec une hâte extrême pour sortir de cette boue et la laisser bien loin. Du reste, Dieu ne pouvait pas me présenter un spectacle mieux fait pour m'attacher à ses saintes lois, et en plaignant ce triste monde, je dois encore, pour ce qui me concerne, me bien féliciter.

Certainement, petit frère, que je reviendrai par Angers. Je n'avais songé ni à Moulins ni aux *inexplosibles;* je les prendrai, ces inexplosibles, et tu me verras débarquer frais, dispos, guilleret et en guenilles, un de ces quatre matins, avec

une masse de projets capable d'effaroucher Olivier.... oui, Olivier en personne; et il s'en effaroucherait d'autant plus que ce sont des projets d'ouvrages, non des projets d'argent. Mais à propos d'entreprises on ne parle plus guère du *Correspondant*, ce me semble. Est-ce qu'il se serait noyé à Poissy? S'il est mort, je ne m'en plains pas; je me plains seulement qu'il ait existé; je crains bien que le pauvre ami Olivier ne profite pas beaucoup de la leçon : je crois cependant qu'elle profitera aux autres.

Adieu, mon cher enfant. Écris-moi toujours à Alger. Si tes lettres ne m'y trouvent plus, ce ne sera qu'un petit malheur; si elles m'y trouvent, je serai bien heureux de les recevoir.

Ton frère dévoué,

LOUIS VEUILLOT.

XXVII

Au même.

Alger, 27 juillet 1841.

MON DOUX FRÈRE,

Tu vas me gronder, mais écoute; je ne resterai pas très longtemps maintenant, et ma lenteur à partir est justifiable. A parler franchement, je ne m'amuse pas ici, mais comme je me porte bien et comme j'ai des choses essentielles à apprendre, je recule autant que je le puis mon départ. J'ai trouvé un certain cabinet où sont les archives du gouvernement, j'ai lu ces paperasses avec un zèle admi-

rable; j'ai pris une masse de notes qui m'épouvante; tu conçois qu'étant arrivé presque au terme de ces explorations, je ne me décide pas à décamper sans l'avoir atteint. Une seule chose m'inquiète parfois : je serai si savant que je pourrais bien n'oser plus parler. Enfin, voici ce que j'arrange définitivement. Le commandant du bateau à vapeur *le Phare*, mon très grand ami (il est de Thiviers), doit partir le 20 août pour aller chercher Mme Bugeaud : le 20 août il y aura juste, jour pour jour, six mois depuis mon arrivée en Afrique; c'est un bel anniversaire, c'est une bonne occasion, je saisirai l'anniversaire et l'occasion. D'ici là, le gouverneur doit aller à Cherchell et parcourir la plaine : je profiterai encore de cela. Enfin, toujours d'ici là, mes études spéciales seront coulées à fond à peu près.

Le gouverneur, qui me trouve du bon sens et qui reconnaît parfois que je ne suis pas bête, m'a repris en amitié; il n'est pas fâché que je fasse un livre; il veut me dicter la carcasse de deux ou trois chapitres spéciaux; cela me fait grand plaisir. Il voudrait même que j'écrivisse tout mon ouvrage ici; mais sur ce point, non! je n'en suis plus. Donc tu verras, s'il plaît à Dieu, ton aîné, riche de savoir et d'expérience, arriver chez toi du 20 au 30 août. Ah! frère, ceux qui diraient que ce jour-là ne sera pas un beau jour, selon une expression familière à notre ami Toussenel, je les regarderais comme bien peu.

Je te dirai comme nouvelle, si cela peut te faire

plaisir, que j'ai dîné vendredi dernier chez mon compagnon d'armes, S. A. R. Mgr le duc d'Aumale. Comme je n'avais fait aucune avance et que je m'étais modestement tenu très loin du prince, ne l'abordant pas, ne lui parlant jamais, ne faisant aucune visite et allant même dîner chez l'évêque lorsqu'il venait dîner chez le gouverneur, j'ai été assez surpris de l'honneur qui m'était fait. Cela vient probablement de son aide de camp, qui paraît savoir que je me mêle de littérature. J'ai très bien dîné à côté d'un capitaine de la maison du roi, qui, pour lier conversation avec moi, ne trouva rien de mieux que de se moquer de la piété de ce pauvre Clonard [1], « qui pousse, disait-il, le cagotisme jusqu'à faire maigre ». Or, comme c'était un vendredi, le pauvre capitaine s'aperçut, au beau milieu de ses arguments, que je refusais obstinément toute espèce de viande. Tu ne vis jamais un homme plus embarrassé de son discours, et je m'amusai à le faire enrager là-dessus tout le reste du dîner. Enfin, il finit par me dire qu'il était bon catholique, qu'il croyait en Dieu et qu'*il saluait toujours les morts!* Comment trouves-tu cette profession de foi? J'ai causé un moment avec le prince après dîner; il est fort aimable garçon, et il m'offrit un cigare que je fumai comme le reste de l'assistance, dans ses appartements, avec un *chic* suffisamment courtisan, militaire et civil. J'étais le seul pékin qui se trouvât là, et je fis de la fumée

1. Le capitaine Clonard, officier d'ordonnance du gouverneur. Il est mort général.

comme quatre pour la gloire de l'habit bourgeois. Après cela, si notre mère sait un jour cette aventure et qu'elle ne devienne pas philippiste, je ne saurai qu'en penser.

M. de la Moricière vient de faire une espèce de *fiasco* dans la province d'Oran. Chargé de diriger la troisième expédition sur Mascara, il a vu l'ennemi, qui ne s'était pas montré au général Bugeaud, et ne l'a pas battu ; il s'est même trouvé un peu embarrassé de son rôle, et il a fait voir qu'il lui manquait encore beaucoup de choses pour faire un bon général. Il n'y a pas eu, Dieu merci, de malheur ; mais il nous a fait perdre un peu de la supériorité morale que nous avions acquise, et 6000 cavaliers dirigés par Abd-el-Kader nous ont prouvé que la puissance de l'émir n'était pas abattue. M. de Garraube s'est très bien conduit ; il a eu trois chevaux blessés et il a reçu deux balles dans ses vêtements. Il n'est pas nécessaire de parler de cela maintenant, je ne te le dis que pour toi. Le fait est que l'armée de M. de la Moricière a senti, durant cette course, l'absence du général Bugeaud, dont on s'était peut-être un peu moqué. Je te dirai que M. de la Moricière a baissé dans mon opinion depuis que je le connais. Changarnier est plus fort, et Bedeau me paraît la meilleure tête de tous [1].

Adieu, cher frère. Prie le bon Dieu pour nous.

1. Dans l'entourage de Bugeaud on était mal disposé pour La Moricière, et il en était de même dans l'entourage de La Moricière pour Bugeaud.

XXVIII

A M. Edmond Leclerc.

Alger, 28 juillet.

Je me berce, mon cher Edmond, de l'espoir que vous vous portez bien; mais je voudrais à cet égard des certitudes; écrivez-moi très vite. Votre lettre peut-être ne me trouvera plus à Alger, cependant il est encore plus possible qu'elle m'y trouve. Depuis notre éloignement je me suis fort attaché à vous, et me voilà tout chose comme si les nouvelles de mon frère me manquaient depuis longtemps.

Nous sommes en grand travail de colonisation, à présent que les canons sont forcés de faire la sieste. Le gouverneur a des plans magnifiques; j'y perds un peu de sommeil et je ne m'en plains pas. Il me plaît de voir cette grande intelligence aux prises avec ces grandes difficultés : c'est le spectacle que je voulais. Je crois parfois que l'homme est insuffisant; je m'effraye moi-même en disant cela. Mais il reste quelque chose d'obscur dans toute âme où ne rayonne pas la foi.

La situation que je garde ici me plaît infiniment; un pied sur le bateau à vapeur, un pied sur la terre ferme, n'ayant ni l'ennui de rester ni le chagrin de partir : j'ai trouvé mon point.

Je crois pourtant que je m'en irai incessamment avec mon évêque, qui a besoin, pour sa santé et pour ses affaires, d'aller en France. S'il

ne partait pas je serais capable de rester toujours, et il finirait par me tonsurer. Je lui ai dit que vous compariez le Sidi-Mohammed de son récit à un personnage de Fénelon[1]. Cette imagination l'a beaucoup fait rire, et nous n'appelons plus le bey de Miliana que Thermosiris, Adraste, Philoctète, Idoménée, etc.; et voilà comment votre gracieux esprit (*spirito gentile*) [Petrarca] fait les bonnes heures du palais épiscopal d'Alger.

Venons aux affaires. J'écrivis il y a quinze jours à ma portière que j'allais arriver. Comme je n'arrive pas, vous feriez bien de passer chez cette digne femme pour la tirer d'inquiétude. J'aurais bien pu lui écrire, mais je n'ai que peu de temps, et j'aime mieux vous donner la commission pour avoir occasion de vous souhaiter le bonjour.

Même bonjour à mon cher Mallac.

Maintenant, adieu, je vais me remettre à la colonisation. Véritablement je sers la patrie.

Tout à vous, mon cher Edmond, de vrai cœur, de cœur chrétien.

LOUIS VEUILLOT.

Je vous apporterai un billet de Sidi-Mohammed ben Allal, ben el Ni-Barek, et un billet d'Abd-el-Kader. C'est-à-dire deux billets écrits sous leur dictée et revêtus de leurs cachets, car de si hauts personnages n'écrivent pas eux-mêmes : c'est déjà assez de concession de leur part de savoir écrire. Mon illustre et vaillant ami, le kaïd Mohammed

1. Un récit de Mgr Dupuch sur un échange de prisonniers.

ben Kaddour, s'amusait quelquefois à épeler en attendant son couscoussou. A ce propos, je vous dirai que je suis en certaine vénération parmi les douars et smilas, et qu'on m'y appelle le khodj marabout : le saint secrétaire ; excusez!

Soyez sous la garde des anges, mon cher Edmond. Vous n'y tenez pas beaucoup, peut-être, mais moi j'y tiens et j'use de l'autorité que j'ai sur les anges pour vous recommander à leurs soins. Osez m'affirmer que cela ne peut rien faire !

Ici se termine cette nouvelle série de lettres écrites d'Algérie en 1841.

XXIX

A M. Th. Foisset [1].

3 mai 1842.

Très cher ami,

Vous devez me croire mort, pour mon honneur. Je ne vaux guère mieux. Je suis mort pour tout ce qui me serait agréable. J'ai de la besogne ministérielle par-dessus les yeux ; je ne puis travailler le soir à cause de ces mauvais yeux, et à peine me reste-t-il quelques heures le matin, qui sont prises

1. Quelques mois après sa rentrée à Paris, Louis Veuillot reçut la visite de M. Théophile Foisset (voir, page 78, la première lettre que lui adressa mon frère). Leurs relations furent tout de suite intimes. Il s'ensuivit une correspondance qui, à certaines époques, fut très active. J'ai reçu de la famille de M. Foisset, par l'intermédiaire de M. H. Boissard, ancien procureur général, copie des lettres de Louis Veuillot, et je lui ai donné copie de celles de M. Foisset. M. Boissard a parlé de

par un genre de littérature tout nouveau, précieux et désagréable. Vous savez que le bon curé de Notre-Dame des Victoires m'a fait corriger les épreuves de ses *Annales;* voici maintenant les Pères de la Grande-Chartreuse qui m'envoient une notice d'une centaine de pages à teindre d'un bout à l'autre, c'est-à-dire à refaire à peu près entièrement. Vous comprenez que cela ne m'amuse pas et que cependant je ne veux ni ne puis refuser. Voilà comme mon temps passe, dévoré presque sans que je l'aperçoive et sans qu'il m'en reste rien. Il faut que vous me pardonniez de vous avoir fait attendre cette lettre, c'est bien malgré moi ; j'ai toujours eu à faire quelque chose de plus pressé. Je vous ferai aussi attendre votre article. C'est un plaisir que je suis forcé de remettre, pour moi encore plus que pour vous.

Rendons grâce à Dieu : l'*Univers* a fâché le ministère, et le lien de honte est rompu. J'en suis sûr. Pourvu maintenant qu'on ne le renoue pas ! Ainsi nous voilà donc, après que le journal s'est bien compromis, dans la même position embar-

cette correspondance et lui a fait des emprunts dans son intéressant ouvrage : *Théophile Foisset*, 1800-1873. Sans publier ici toutes les lettres de Louis Veuillot, certains renseignements me paraissant devoir être gardés pour sa *Vie*, qui sera en même temps l'histoire de l'*Univers*, je vais en donner un grand nombre et presque toutes seront *in extenso*.

La copie que j'ai reçue dénotant en divers endroits peu de pratique de ce genre de besogne, quelques erreurs de texte sont très probables, elles sont même certaines, mais elles doivent être peu importantes.

rassée qu'avant, plus mauvaise même, à cause des fâcheuses impressions qu'a reçues le public. Néanmoins je me réjouis. J'aime mieux un journal catholique mort que vendu. Je ne sais ce qu'on va faire ; j'essayerai de vous tenir au courant [1].

L'article du *Messager* paraîtra bientôt. C'est Rabou qui le fait. J'ai donné une poussée au rédacteur de la *Presse*.

Votre poète horloger est bien mollasse et fadasse. Il m'est impossible de n'être pas un peu dur si j'en parle. Le voulez-vous ? Je trouve cette lavure de Lamartine insipide, et je me demande quel besoin de lâcher des vers d'amour quand on a ce froid tempérament. Il y a des choses que je ne puis pardonner aux moutons. Franchement, conseillez-lui de faire des régulateurs, et s'il produit des cantiques, qu'il les chante, mais qu'il ne les imprime point. Il ne se doute pas de ce que c'est que la poésie ; je n'ai pu dans tout son volume en trouver une étincelle, et il n'est bon qu'à mettre la civilité puérile et honnête en vers mal rimés.

Vous avez vu le tapage des journaux au sujet de l'archevêque [2], et vous savez maintenant à quel prix et sous quelles honteuses conditions ces mes-

1. M. Boissard a reproduit ces lignes dans la Vie de M. Foisset, avec cette observation : « La direction du journal, comme si elle eût aspiré aux faveurs du ministère, le ménageait au point de se séparer du jeune pair (M. de Montalembert), qui le soutenait de ses fonds. » Cette observation sera complétée ailleurs et mise à son point.

2. Mgr Affre, archevêque de Paris. Il avait rappelé au roi que les catholiques attendaient la liberté de l'enseignement.

sieurs consentent à nous tolérer. C'est le silence qu'ils exigent partout et toujours. Je pense toujours que la paix à ce prix serait funeste et ne serait pas même la paix. Je crois que nous ne devons pas consentir à être tolérés; je crois qu'il faut qu'on nous persécute ou qu'on nous craigne. Néanmoins je n'oublie pas notre causerie, et je ne veux pas vous cacher que j'en ai gardé l'impression. Si j'écrivais, je prendrais garde aux mots violents. Mais de quelque temps je ne veux pas vous croire. Il faut d'abord que je travaille à fortifier mon cœur, afin de ne pas m'exposer à faire comme ces trompettes qui sonnent la charge à l'écart du combat, ou comme ces sophistes qui crient bataille du fond d'un cabinet, et qui referment leur fenêtre après avoir lancé des proclamations dans la rue. J'entends payer de ma personne.

Je remercie bien Mme Foisset de se joindre si gracieusement à l'offre aimable d'hospitalité que vous m'avez faite. J'accepte; Dieu sait quand j'irai. Jusqu'au mois de juillet je suis cloué ici. Adieu, aimez-moi toujours et ne m'accusez pas. Je ne suis qu'à plaindre d'apercevoir si peu de soleil. Dire qu'il y a quelque part des arbres et de l'herbe, d'y être appelé par de si bons cœurs, et de faire ce que je fais, où je le fais!

Bien à vous, en Notre-Seigneur.

LOUIS VEUILLOT.

XXX

Au même.

11 mai 1842.

Nous sommes dans l'exultation, mon cher ami, de voir enfin le *Correspondant* prendre vie [1]. Vous absent, je désespérais, mais je vois que vous tenez ferme. Nous avons demain une réunion après laquelle je vous écrirai; mais puisque j'ai un moment aujourd'hui, je ne veux pas attendre davantage à vous dire combien je suis satisfait.

. . . . . .

Rabou a fait sur vous un article bien injuste (*Messager* du 3 mai) [2]. Il exagère toutes les critiques possibles et tait absolument le bien. Je garde cet article pour le tourner dans le mien que je suis plus que jamais pressé de faire. Vous n'avez pas besoin d'être consolé, et sous certains rapports vous n'avez pas non plus à profiter de ses remarques. Il vous reproche surtout les défauts inhérents à votre travail. Quant aux mots sur lesquels il vous querelle, je suis un peu de son avis, mais ces mots sont les seules taches de style de six cents grandes et belles pages. Il les a relevées avec un soin très vigilant. Est-ce

1. Il s'agissait non du *Nouveau Correspondant*, fondé par Olivier, mais d'un *Correspondant* nouveau établi sur des bases plus larges et plus solides.

2. Cet article rendait compte du livre de M. Foisset sur la vie et les œuvres du président de Brosses.

que vous auriez eu la malhonnêteté de ne pas lire *Louison d'Arquien*[1] ?

Ce que je vous ai dit de *Fleurs des champs*, je le disais pour vous seul. Soyez bien assuré que je n'aurais pas eu ces gros mots devant le public. J'aurais été très sévère, mais non pas féroce. Adieu, mon cher ami...

Je vous embrasse.

LOUIS VEUILLOT.

Quelques députés parlaient de supprimer l'allocation supplémentaire accordée à l'archevêque. Monseigneur s'est rendu chez M. de Lamartine, qu'il connaît; il lui a dit qu'il n'aimait pas le bruit ; mais que si on lui faisait cette insolence, il refuserait tout et vivrait de son bien. Voilà ce que le père Bailly assure et dit tenir de Monseigneur lui-même.

XXXI

Au même.

19 mai 1842.

Je croyais, mon cher ami, que Wilson avait pris soin de vous écrire après la réunion de l'autre jour. Sans cela j'aurais de façon ou d'autre arraché aux devoirs qui m'obsèdent un instant pour le faire. Vos combinaisons administratives présentent des difficultés sérieuses ; elles ont effaré Wilson, qui se voit en position de signer des bil-

1. Un roman de M. Rabou.

lets, et déjà poursuivi pour ce fait grave. On les a laissées de côté, et il n'a été question que de direction philosophique et littéraire. Ce qui s'est dit là-dessus m'a satisfait. J'ai été surtout content de l'accent chrétien du membre de l'Institut [1], bien qu'il ait trouvé que je prenais de trop haut certaines questions. Trop haut, sans doute, est ici pour de travers; mais sans renoncer à ma manière de voir, et sans avoir encore trouvé dans tout ce qui m'a été dit jusqu'à présent de bonnes raisons pour la modifier, je la tiens pour suspecte, et je n'ai à faire nul effort pour croire les autres plus sages que moi. Si je vois que je ne puis parvenir à prendre l'alignement, je m'abstiendrai, ne demandant pas même à servir en tirailleur. Après cela, je puis franchement vous avouer que je pense comme vous, que j'appréhende la mollesse, les louvoiements, les longs discours pour ne rien dire, les choses enveloppées et déguisées jusqu'à n'avoir plus de vertu, enfin la monotonie. Ce que j'ai trop, je tremble qu'on ne l'ait pas assez. Vos articles de la *Revue européenne* sont la juste mesure où je voudrais me restreindre, et où je souhaiterais que les autres pussent arriver. Il me manque pour cela du savoir ; je suis trop ignorant pour n'avoir pas de la violence ; il leur manque du sang! de la haine contre une société où ils ont leur place et dont les velours et la dentelle les empêchent de voir les plaies et de

1. M. Charles Lenormant. Un converti qui se jeta tout de suite résolument dans le combat, au détriment de son avenir.

sentir les corruptions. Ils ignorent ce qui se passe dans la rue, ils n'y ont jamais mis les pieds; moi j'en viens, j'y suis né, et, pour tout dire, j'y demeure encore; eh bien, Dieu me dirait: « Ces institutions, ces arts, cette civilisation, je vais tout réduire en poudre », je me prosternerais, et je n'userais de mon droit de prière que pour lui demander de sauver les âmes. Écoutez, mon ami, j'assistais hier, dans le fond d'une tribune, à cette séance de la Chambre où l'Église de Jésus-Christ n'a trouvé d'autre défenseur que M. de Carné[1]. L'*Univers* dit ce matin que la journée a été bonne; moi je n'essayerai pas de vous rendre ce que j'ai ressenti, mais je n'ai trouvé de conviction et de chaleur que dans l'ignoble accent d'Isambert.

Carné, pâle et tremblant, s'inspirant à trois reprises du verre d'eau sucrée avant de prendre la parole, a cherché midi à quatorze heures et n'a osé se laisser voir chrétien qu'en reniant nos évêques vénérables et des écrivains dont il connaît la foi. S'il pense de Du Lac et de moi ce qu'il a dit à la Chambre, il n'a jamais osé nous le dire en face. Car toutes ces protestations l'*Union*[2] ne les a point méritées, — on ne sait pas qu'elle existe, — elles ne s'adressent qu'à l'*Univers*, et dans

1. Louis de Carné. Il était député du Finistère et appartenait depuis longtemps au groupe catholique; mais, malgré son zèle, il craignait toujours qu'on n'allât trop loin.

2. Journal catholique légitimiste fondé contre l'*Univers*, et que celui-ci absorba.

la rédaction de l'*Univers* qu'à Du Lac et à moi, qui n'avons point de ménagements. Il sait pourquoi les autres en ont. Eh bien ! quand nous le verrons, il dira qu'il ne pouvait parler autrement, qu'on l'aurait hué. Ceux qui aiment Dieu et qui ne savent pas se faire huer, pourquoi parlent-ils? La Chambre l'a écouté froidement. Elle semblait le croire dans une nécessité électorale, et pardonner beaucoup au fanatisme de ses électeurs. L'assemblée a eu un petit sourire d'esprit fort lorsqu'il a parlé de l'émotion profonde des étrangers en voyant violer à Paris la loi du dimanche[1].

Isambert est venu.

Avez-vous vu quelquefois Isambert? Il semble avoir reçu un coup de pied dans le visage ; sa voix est hideuse ; on l'a écouté froidement aussi, comme un fanatique d'une autre espèce. Évidemment la Chambre ne considère la religion que comme un cadavre, et la figure d'Isambert lui fait trouver tout naturel qu'il s'acharne après ce débris.

Dupin est venu. Celui-là ayant proclamé qu'il ne nous importait point que l'Église d'Espagne fût détruite, a excité quelque sympathie[2]; après lui, le garde des sceaux s'est expliqué. Je vous renvoie à son discours, et s'il vous contente je

1. Ce jugement, porté sous le coup d'une impression pénible, Louis Veuillot ne tardera pas à le trouver trop sévère.

2. M. Dupin avait, à titre de comparaison, parlé de l'Espagne dans ce débat sur l'allocation supplémentaire demandée annuellement pour l'archevêque de Paris.

vous trouverai facile à contenter. Il en résulte que les évêques ont le droit de parler, qu'on a le droit de n'y pas prendre garde ; qu'ils ont le droit de faire des mandements, mais que lorsqu'ils écrivent dans les journaux ils se déshonorent ; qu'ils peuvent attaquer les mauvaises doctrines philosophiques, mais non pas manquer à la charité, comme quelques-uns l'ont malheureusement fait, jusqu'à s'en prendre à celles dont les auteurs sont vivants. Ce mépris patelin, ces cajoleries impertinentes, cette condescendance qui n'admet les pontifes qu'aux doléances, et le culte qu'à la tolérance et à la protection, c'est le sentiment de l'assemblée. Voilà ce que l'on a écouté avec complaisance, avec des marques d'adhésion ; on veut la paix et on la veut dans ces termes. Pour que l'avertissement fût complet, pour que la manifestation fût entière, le nom de l'Université n'a pas été prononcé sans être salué d'éloges, et l'on a terminé en votant 75 000 francs pour aider les pasteurs protestants, qui sont presque tous pères de famille (a dit leur patron M. Delessert), à élever leur progéniture. Cela s'est fait sans discussion. Il a fallu trois discours pour emporter une augmentation de 15 000 francs au traitement ridicule de l'archevêque de Paris. La gauche a voté pour les pasteurs. Je dis que j'ai vu la France cracher sur l'Église catholique, et il résulte pour moi de cette séance que la religion n'est que tolérée. Si cela convient à mes frères, je n'ai rien à dire, mais en mon âme et conscience je ne puis

me soumettre aux conditions que l'on nous présente, et je ne m'y soumettrai pas. Ce sera beaucoup que je me taise.

Pour en revenir à l'objet de cette lettre et à la réunion de la semaine dernière, ces messieurs m'ont paru exposer des idées intéressantes. Reste à savoir si l'on trouvera des ouvriers. Je vois des gens disposés à parler qui s'excusent de prendre la plume. Néanmoins je crois que l'on prendra cœur à l'ouvrage lorsqu'il sera commencé, et qu'il ne faut pas se décourager. Quant à soutenir l'*Univers*, cinq mille francs ne signifient rien; il en faut cent mille, et une direction placée dans des mains libres de toute autre affaire et de tout autre intérêt que le seul intérêt de la religion. Je ne sais si l'*Univers* vaut la peine d'être soutenu ; je m'abstiens. Tenez, je suis dans une disposition mauvaise; je regarde comme rien tout ce que l'on fait maintenant. Je sens que j'ai besoin de solitude et de prière, et je voudrais pour beaucoup aller passer un an chez les Chartreux, et si je croyais que cela me fût permis le moins du monde, je laisserais tout en finissant cette lettre, et ne reprendrais plus ma plume, aussi souvent condamnée à parler contre les chrétiens qu'heureuse de parler pour la religion. Je ne voudrais pas même faire votre article, malgré l'envie que j'en ai. Je ne suis pas découragé, je ne suis pas fatigué, je ne suis pas désespéré, je suis dégoûté, et ce sentiment indomptable me pèse au delà de tout ce que je puis dire. Oui, j'aurais besoin de m'en-

fermer, de prier, et surtout de pleurer. Adieu, mon cher ami, recommandez-moi bien aux divines miséricordes, et pardonnez-moi cette lettre, irritée et flottante comme mon cœur. LOUIS VEUILLOT.

XXXII

Au même.

30 juin 1842.

MON CHER AMI,

J'apprends le coup qui vous frappe[1]. Je n'entreprends pas de vous consoler, mais je veux vous dire que je vous plains et que je vous recommande à Dieu. Qu'il vous fasse sentir la douceur de ses volontés, même lorsqu'elles nous accablent; qu'il vous fasse goûter la joie d'avoir un protecteur de plus dans le ciel; que le besoin d'être distrait d'une affliction si légitime vous excite davantage encore à ce saint travail, auquel votre heureux frère avait consacré sa vie. C'est, d'après ce que j'entends dire, un grand et courageux ouvrier qui vient d'accomplir sa tâche, et de recevoir du Maître le prix éternel. Ne nous affligeons pas parce que ces vives lumières s'éteignent, parce que ces laborieuses mains se joignent pour jamais. Dieu n'en agira que plus par lui-même, et d'ailleurs quand un saint meurt sur la terre c'est une prière éternelle qui naît dans les cieux.

Je savais à peine que votre frère fût malade,

1. La mort de son frère aîné, M. l'abbé Sylvestre Foisset, prêtre très distingué. Il avait pris part à la rédaction de l'*Univers*.

tant je vois peu de monde et suis depuis un mois enfermé dans mes occupations. Je le croyais même en voie de guérison, quand j'ai appris cette nouvelle. Je me suis reproché d'avoir peut-être ajouté la petite amertume de mon silence à toutes vos douleurs ; pardonnez-moi. Depuis un mois, je n'ai pas écrit à mon propre frère. J'ai quatre volumes sous presse, une besogne au ministère qui exige ma présence assidue, et des yeux affaiblis qui ne me permettent pas de travailler le soir. Personne de vos amis ne vous aime plus que moi, mais il n'y en a pas un qui puisse aussi peu disposer de son temps. Je n'ai vraiment pas de reproche à me faire. Attendez encore quelques jours le travail que je vous ai promis. Ah! mon cher ami, je suis bien pressé de m'en acquitter. Un travail agréable est le seul repos que je puisse espérer quelquefois.

Je vous embrasse de tout mon cœur,

LOUIS VEUILLOT.

Demain, jour du Sacré-Cœur, j'aurai le bonheur, si Dieu le veut, de communier aux Oiseaux, où nous avons communié ensemble; je ne vous y oublierai pas, ni les vôtres.

XXXIII

Au même.

14 juillet 1842.

TRÈS CHER AMI,

Vous m'avez écrit un petit mot qui reste bien avant dans mon cœur. Je vous en aurais déjà

remercié si j'avais à moi mon temps ou ma tête. Mais, outre mes occupations, qui ont été grandes jusqu'à la fin de la semaine, j'ai ma mère au lit, à Bercy, ma sœur au lit, à Corbeil[1], et sur les bras une bonne part du fardeau de l'*Univers*, que je voudrais bien que nous pussions faire un peu marcher en ce moment. J'ai cependant commencé votre article; mais j'ai gagné à tous ces tracas une fatigue de tête excessive, qui me rend plus difficile que vous ne pouvez l'imaginer un travail sérieux. Par surcroît, voici cet horrible événement d'hier qui me jette dans de véritables angoisses[2]. Je ne juge pas cette mort : qui peut la juger? Dieu détruit tout, laisse tout dans la plus menaçante incertitude. C'est un formidable « Garde à vous! » qu'il vient de nous crier là. Comme beaucoup de mes amis, je redoutais le règne du duc d'Orléans; mais voici quelque chose de plus foudroyant que tous les embarras de son règne. Le pauvre homme est mort sans pouvoir parler. La reine était là. Je n'ai pu, quand je l'ai appris, me retenir de pleurer.

La main de Dieu est bien visible dans cette tragique aventure : une mouche, en piquant les deux plus vieux chevaux des écuries royales, a mis fin à cette dynastie si péniblement élevée et si vaillamment maintenue contre tant de haines furieuses. Il n'y avait aucun danger; le prince n'est pas tombé de son siège; la voiture était basse

1. Notre sœur Annette.

2. La mort par accident du fils aîné de Louis-Philippe.

et facile, les chevaux se sont arrêtés aussitôt ; c'était à la porte de Neuilly, tous les secours étaient sous la main : tout a été inutile. Adorons et tremblons.

Adieu, cher ami ; il faut encore que j'aille monter la garde, et cela fait pour moi deux jours absolument perdus. Ah! que je voudrais me trouver auprès de vous, et savoir de vous si moi aussi je dois continuer l'œuvre, car je suis las, bien las. J'ai envie de me perdre dans le petit travail du journal ; j'ai envie de fuir le monde, et, n'ayant pas de vocation religieuse, de me cacher au fond d'un humble emploi. Nous ne pouvons espérer grand'-chose de l'automne : je serai peut-être retenu à mon bureau, peut-être obligé d'aller promener aux bains de mer ma pauvre sœur. L'état de ma mère n'a rien d'inquiétant ; mais elle souffre beaucoup, et je suis sa seule consolation. Priez Dieu pour nous ; aimez-moi toujours. Que je vous sais gré de m'aimer comme vous faites, et que je m'en veux de savoir si peu vous prouver combien j'en suis reconnaissant.

Tout à vous en Notre-Seigneur.

LOUIS VEUILLOT.

XXXIV

Au même.

Mercredi 16 novembre 1842.

TRÈS CHER AMI,

J'ai reçu votre miséricordieuse lettre, et elle m'a enlevé un grand poids que j'avais sur le

cœur[1]. Vous étiez un de mes remords, et vous n'êtes plus qu'un de mes repentirs. Je devrais m'excuser, mais je crois que je ferai mieux de vous laisser tout pardonner. Soyez seulement convaincu que je n'ai pas laissé passer deux jours depuis ma dernière lettre sans me proposer de vous écrire ; que M. de Brosses est sur ma table, commencé et toujours remis pour mille choses moins importantes, moins chères, moins pressées même. Et pourquoi ces remises ? Je ne sais. Toute ma vie je me suis joué ce tour-là. C'est peut-être que je m'engageais à faire un livre sur ce livre, à cause de l'attrait que j'ai pour lui, et qu'il fallait étudier, rechercher, méditer, travailler enfin. Néanmoins j'en finirai ; mais pourquoi demeurez-vous à Beaune ? pourquoi êtes-vous de l'Académie de Dijon ? C'était l'histoire de Voltaire que vous deviez écrire, et vous auriez fait l'un des ouvrages dont ce siècle a le plus besoin.

L'*Univers* marche, grâce aux efforts de Taconet, qui se conduit bien, il va, je crois, prospérer par le concours très actif et très saint de M. de Bussières et d'Eugène Boré, deux admirables propagandistes. Du Lac va revenir de Sens, où il est allé prendre l'air ; nous allons nous adjoindre Ourliac, pénitent du P. Boulanger, ancien élève du P. Perboyre (récemment martyrisé en Chine), converti de Bonald et de Maistre, et enfin mon

1. Il était fort en retard avec M. Foisset pour un article qu'il lui avait promis.

voisin. Tout s'annonce à merveille ; il ne nous manque qu'un maître homme qui puisse ici se mettre à la tête d'une agence catholique. Que ne suis-je garde des sceaux pour vingt-quatre heures !

Je ne suis pas émerveillé du premier numéro du *Correspondant* tel qu'on le prépare, et je voudrais bien donner quelque chose, mais on a peut-être un peu peur de moi, et je n'ai songé à travailler que pour le numéro suivant. Je proposais Lamartine. Il est maintenant trop tard, et je n'ai que des babioles à ma disposition. Que diriez-vous de ceci ?

Introduction, par M. Champagny.

Sainte-Beuve, par M. Foisset.

Les Colonies, par M. Lamarche.

. . . . . Montreuil ou un autre.

La Saison d'amour, par M. Veuillot.

Que ce titre ne vous effraye pas. C'est, en deux mots, un garçon qui dans une lettre à Clorinde explique toute la misère et tout le peu de sincérité de ce feu de jeunesse qui se prend à tous les falbalas qui passent, et bientôt s'éteint pour faire place au plus parfait dédain. Le morceau est écrit avec assez de soin, et je crois qu'il en reste une bonne pensée [1].

Je pars vendredi pour Lille, où m'appelle une affaire assez importante. J'y resterai quinze jours, et j'y aurai plus de loisir qu'à Paris. Peut-être

1. Ce morceau se trouve dans *Historiettes et Fantaisies*, sous ce titre : *De l'ancienne ville de Chignac*.

pourrai-je faire là quelque chose de plus sérieux. Lille est une ville de bonnes œuvres; je visiterai beaucoup de manufactures et je tâcherai de courir un peu le département; cependant je ne puis m'engager à rien.

Adieu, très cher ami! Comptez bien, malgré mes négligences, que je vous aime; et malgré mes tristesses, qui sont parfois affreuses, soyez sûr que je ne me décourage pas. Vous avez été bien éprouvé; je l'ai lu, j'en ai gémi. Que Dieu vous console, ou plutôt qu'il vous soutienne, car je ne sais pas s'il y a des consolations sur la terre, et l'espérance même, passé une certaine saison, ne semble plus donner ici-bas que des fruits pleins d'amertume; mais on vit et l'on attend.

Priez pour moi.

LOUIS VEUILLOT.

Ne me reprochez point de n'être pas allé vous voir. Je n'ai pu quitter Paris qu'un instant pour promener mes deux sœurs, et la première ligne des *Pèlerinages de France* est encore un projet; avant de l'écrire je ferai probablement des volumes auxquels je n'ai jamais pensé [1].

1. Il n'a pas, en effet, écrit les *Pèlerinages de France*, livre auquel il avait songé dès le temps où il écrivait les *Pèlerinages de Suisse*.

XXXV

Au même.

Lundi 28 novembre 1842.

Mon cher ami,

Je ne suis pas allé à Lille, et j'ai eu tant de choses à faire, tant de lettres à écrire, que le temps m'a manqué pour vous prévenir que je pouvais recevoir vos lettres ici, rue Vanneau, 30, dans le cas où vous voudriez encore m'entretenir du *Correspondant;* mais j'ai vu l'autre jour Wilson, qui m'a dit que nos embarras étaient terminés par la voie la plus courte, sinon la meilleure, puisque le *Correspondant*, après s'être tant agité dans les entrailles maternelles, finit par y mourir tranquillement, sans vouloir contempler la lumière de nos tristes jours. En deux années et plus, la haute littérature catholique aura donc laissé comme témoignage de son zèle et de son pouvoir les quatre ou cinq brochures publiées par Olivier. Croisons nos bras, reposons-nous maintenant durant quelques années, vaquons à nos petites affaires, à nos petits voyages, à nos petits volumes connus de trois ou quatre cents lecteurs pieux et de quelques milliers de petites filles ; nous avons assez fait pour les combats du bon Dieu, et la preuve de notre bravoure est visible : un libraire est presque resté sur le champ de bataille. Il s'agit maintenant d'aller dans les taudis porter des bons de soupe. Une heure de temps et vingt sous d'au-

mône toutes les semaines payeront à Dieu, à nos frères et à la société la dette de notre intelligence, de nos loisirs et de notre amour. Nous sommes de fières gens! Wilson descend de son trône directorial avec une modestie empressée. Il n'est pas sans quelque peur des ravages qu'il aurait pu faire, et s'estime heureux d'être seul dans le secret des rancunes qu'il aurait pu mériter.

Rien de ceci ne me surprend, et tout ceci m'afflige; nous sommes habitués aux avortements; mais, malgré l'habitude, il est triste de penser que toutes les opinions, toutes les sectes, toutes les friponneries ont leur recueil à Paris, et que la seule religion catholique, au milieu de tant de nécessités, n'y peut avoir le sien, à moins que quelque autre Bonnetty ne vienne s'enfermer dans quelque autre fromage, un peu plus appétissant au goût du jour que les *Annales* ou l'*Université*[1]. Sans quelques jeunes garçons, également pressés de zèle chrétien et de manie écrivassière, qui donnent leur temps et leur argent pour publier cette indigente *Revue de Saint-Paul*[2], sans un pauvre marchand de courroies et quelques autres va-nu-pieds qui s'épuisent pour faire paraître l'*Univers*, la religion serait donc représentée et servie dans la capitale littéraire du monde, uni-

1. Plus tard Louis Veuillot goûta les savants et intelligents travaux de M. Bonnetty; mais alors il voulait une revue littéraire et de combat sur les choses du jour.

2. Petite revue bibliographique publiée sous le patronage de M. l'abbé Dufriche-Desgenettes, curé de Notre-Dame des Victoires.

quement par des œuvres de parti de la valeur de l'*Union*, et par des entreprises de commerce de la beauté, de l'influence et de l'intérêt de l'*Université catholique*, des *Annales de philosophie chrétienne*, de la *Revue critique et littéraire*, du *Mémorial catholique* de Guérin, de la *Revue catholique* du libraire Parent-Desbarres. Un compositeur d'imprimerie, Buloz, a pu, sans savoir l'orthographe, sans posséder un sou, sans connaître personne, fonder la *Revue des Deux Mondes* et l'amener où nous la voyons, en se faisant porter par elle où il est. La masse catholique intelligente voit les besoins du temps; elle est formée de gens instruits, élevés, riches; elle s'agite pendant deux années, et elle produit enfin ce que vous savez. Mon cher ami, si le monde impie connaissait cette histoire, il aurait de quoi rire; mais laissons le jugement du monde et regardons plus haut : croyez-vous que Dieu n'aura rien à dire là-dessus?

Quoique regardant nos faibles espérances comme anéanties, je veux bien que vous sachiez que nous fuyons au moment le plus favorable pour vaincre. J'ai des preuves certaines que la littérature impie est dans le plus déplorable état. La *Revue de Paris* voit un désabonnement qui l'épouvante et qu'elle m'attribue en partie[1], quoiqu'il ne soit dû qu'à ses collaborateurs ; mes pauvres feuilletons la désolent à ce point que Bonnaire s'y est pris comme il a pu pour agir sur moi : je tiens de la bouche même

1. Il venait de faire dans l'*Univers* une vigoureuse campagne contre cette revue.

d'un de ses rédacteurs les plus étrangers au sentiment chrétien, qu'il voudrait bien savoir et pouvoir se mettre sur un autre pied. Buloz attendant son tour, qui viendra, m'a fait dire à quatre reprises qu'il était prêt à m'ouvrir les portes de sa *Revue*, que j'y serais libre ; et, voyant que je refusais obstinément, il m'a fait menacer d'abîmer mes livres. Que m'importent mes livres ! Mais, pour avoir si grand'peur, il faut quelque raison plus forte que l'ennui d'être piqué par moi. La raison, c'est qu'ils n'ignorent pas le dégoût du public ; ils sentent très bien qu'ils répètent d'éternelles vieilleries, que toute base leur manque ; que la critique chrétienne est autrement forte et solide que la leur ; ils devinent qu'ils ne garderaient pas le public si le public savait où aller.

Les écrivains aussi ont cette conviction ; ils sentent leur pauvreté, ils l'avouent, surtout ceux qui ont du talent, et Alfred de Musset principalement se lamente de n'être pas tombé en d'autres mains que celles qui l'ont élevé. Ils en sont venus à admirer le siècle de Louis XIV, sans pouvoir le comprendre. Ils ne le comprennent pas parce qu'ils ne sont point chrétiens. Il faut les instruire ; mais ces futiles esprits ne peuvent être instruits que par la littérature, et par la littérature actuelle. Ils ne lisent tout au plus que ce qui se publie aujourd'hui et se publie par eux et leurs amis. De bons travaux de ce genre, dans un recueil bien situé, leur ouvriraient les yeux, les intimideraient et les convertiraient peut-être plus vite qu'on ne

pense. Je me sentirais assez fort pour quelques-uns de ces travaux si nos amis n'en avaient point peur. Ourliac était encore, sur ce point et sur d'autres, une conquête précieuse, que j'avais soigneusement ménagée. Je l'avais amené à nous donner pour 100 francs la feuille qu'on lui paye 200 francs ou 150 francs dans les revues. Il nous aurait défrayé de nouvelles, et il aurait encore parfaitement traité d'autres questions; pour tout le reste, nous pouvions certainement suffire, et je suis convaincu que le succès était assuré. Voilà ce que nous perdons. Il est vrai que la mollesse du directeur et les tremblements politiques de quelques bailleurs de fonds nous auraient gênés beaucoup. Il paraît que 10 000 francs voulaient de la vigueur et 10 000 autres de la modération. Quelle pitié! Ces messieurs ne peuvent-ils confier leur argent à quelques bons et honnêtes cœurs et les laisser maîtres d'agir?

Mais n'importe! cet inconvénient aurait disparu, le succès aurait tout entraîné. Enfin, cela ne se peut. Résignons-nous. Cependant, qu'on ne vienne point me dire, comme on le fait volontiers pour colorer honorablement beaucoup de lâchetés analogues, que Dieu ne veut point de cette œuvre : Dieu la veut, j'en suis convaincu, et nous lui refusons ici notre concours.

Quant à moi, je reste, en attendant mieux, à l'*Univers;* j'y ferai ce que je pourrai, comme les autres. Taconet se conduit admirablement, et je le seconderai quand il m'en devrait coûter quel-

ques ennuis[1]. J'ai peu d'attention pour les gens qui pourraient nous constituer en force et qui aiment mieux nous regarder suer sous le faix, en criant tantôt que nous ne marchons pas, et tantôt que nous nous vendons...

Pour les spectateurs qui n'ont jamais su et ne sauront jamais que se faire des oratoires tendus de velours, qu'ils s'y enferment, qu'ils y prient à leur aise. Si on ne fait que jeter par la fenêtre leurs crucifix d'ivoire et leurs prie-Dieu sculptés, je n'y verrai pas grand mal. Ils ont raison de donner du pain aux pauvres, ils ont tort de ne pas donner la lumière aux riches, et je ne leur impute pas à ignorance, mais à couardise et lâcheté, le peu de souci où ils demeurent sur ce dernier point. Celui qui ne fait pas tout le bien qu'il pourrait faire, c'est qu'il n'aime pas tout le bien qu'il doit aimer, comme il le faut aimer. Malheur aux riches parce qu'ils craignent le combat; malheur aux trafiquants parce que dans le combat ils cherchent le gain; malheur au lâche qui ne donne une part de son bien que pour avoir le droit de jeter au loin son épée. Il sera dit de ce temps qu'il n'a pu produire un riche assez intelligent et assez dévoué pour se mettre entièrement, corps et biens, au service de l'Église. Quoi! toujours et partout de la prudence humaine; pas un homme, pas un riche, pas un lettré qui se montre transporté de

1. M. E. Taconet, fabricant d'équipements militaires, avait fourni des fonds à l'*Univers* et en était devenu, quant aux choses administratives et financières, le directeur.

la folie de la croix, et qui compte absolument sur Dieu ! Il faut que ces grandes tâches incombent toujours à des jeunes gens, ou mal pourvus d'expérience, ou dénués de fortune, ou manquant d'une certaine abondance nécessaire des dons de l'esprit, et il ne se rencontre pas enfin trois ou quatre hommes pour former, en mettant en commun ce qu'ils possèdent, l'homme qu'il faut ! Hélas, de quelle façon aimons-nous Dieu !

Pardonnez-moi, très cher ami, ce qu'il y a de dépit, et peut-être de colère, dans cette lettre. Je m'accuse plus que personne, et je suis le premier de ceux qui ne font pas ce qu'ils pourraient et ce qu'ils devraient ; mais je ne puis m'empêcher d'attribuer à la fâcheuse influence du temps une bonne part de ma lâcheté. Adieu ! Bon courage dans vos peines extérieures. Donnez-moi des nouvelles de votre famille et priez Dieu pour moi[1].

LOUIS VEUILLOT.

XXXVI

Au même.

3 janvier 1843.

Que ne l'ai-je à Paris, au lieu de l'avoir à Beaune, l'ami prompt à me censurer que vous me conseillez de si bonne grâce ? Je sens aussi bien et aussi vivement que qui que ce soit tout ce qui

1. De nouveaux efforts furent faits et le *Correspondant* parut. Il ne répondit pas aux espérances de Louis Veuillot, ni même, du moins au début, à toutes celles de M. Foisset.

me manque, mais à qui voulez-vous que je m'adresse? Si vous étiez ici, très cher, très bon et très sage ami, vous couperiez, vous tailleriez, vous seriez maître et j'en remercierais Apollon; mais vous n'y êtes pas et personne ne vous remplace. Un feuilleton est commencé le matin avec une rage que l'on garde pendant qu'on l'écrit: le cœur saute, la plume vole, le temps passe, et quand le dernier mot est tracé, il est temps de courir à l'imprimerie. On relit l'épreuve trois heures après: c'est bien le moment d'ajouter et d'effacer! Le lendemain, quand le sang se refroidit et que le feuilleton revient défiguré par des fautes d'impression, hideuses, on le voudrait à cent pieds sous terre; mais il faut bien qu'il vive les vingt-quatre heures. Que faire à cela? Ne plus écrire de feuilletons? Hélas! j'y pense, et sérieusement. Mais l'*Univers* réclame; c'est un engagement pris; on y tient même à Chignac, et tout détestable qu'il est, ce feuilleton représente encore des abonnés. Je l'ai vu pour mon supplice dans le voyage que je viens de faire à Lille. On m'a meurtri de vingt mauvaises plaisanteries dont je suis le père; je n'ose, en vérité, renoncer à ces misérables corvées qui font aller la maison. Merci pourtant de vos avis: j'y prendrai garde; je refoulerai le plus possible ce mot populaire qui me vient toujours et ces basses assimilations qui se présentent à flots, quand il s'agit de nos lettrés et de leurs vilenies[1].

1. Ces feuilletons étaient les *Propos divers*. On voit que Louis Veuillot faisait bon accueil aux conseils et critiques de

J'ai eu des chagrins à Lille, et j'y ai eu des consolations très grandes. J'ai trouvé là d'admirables chrétiens avec lesquels, après un peu de rhétorique, je me suis parfaitement entendu. Ils étaient tous plus ou moins légitimistes; je les ai tous rattachés à l'*Univers* dans les conditions du prospectus du 4 décembre, rédigé par moi contre vent et marée. Les plus distingués se sont constitués en comité de propagation et de correspondance pour l'*Univers*. Je me convaincs que ce terrain purement religieux est indiqué de Dieu pour tirer les chrétiens des décombres politiques et les réunir dans une unité d'efforts féconds pour l'avenir, et je dis l'avenir de demain, l'avenir de l'heure que j'avance. Il faudrait sur la surface de la France vingt ou trente comités comme celui-là, et à Paris un comité central, avec un homme capable et indépendant qui en ferait son affaire unique. Nous organiserions alors l'agitation pacifique dont O'Connell a tiré tant de profit. En attendant l'homme, je prépare et dispose, autant que faire se peut à mon faible individu, les instruments qu'il saura mouvoir.

Je vais courir à Nancy, j'irai ailleurs; que ne puis-je aller partout! Priez Dieu pour qu'il bénisse cette mission laïque à côté de l'heureuse mission de l'apôtre dominicain. Oh! comme je vais embrasser ce digne abbé Lacordaire et lui demander sa bénédiction! Je pars vendredi. Vous avez encore le

M. Foisset. Je dois ajouter qu'une fois la plume à la main, il en tenait médiocrement compte.

temps de m'écrire et de me donner vos commissions.

Le premier numéro du *Correspondant* est prêt. Je ne suis pas aussi content que je l'aurais voulu de l'article d'Ourliac; mais le reste me paraît bien. Wilson m'est venu voir. Il voulait un article sur Alexandre Dumas. Autant vaudrait s'occuper de Guilbert de Pixérécourt. Je lui ai offert Lamartine; il ne veut pas; il a peur. Je le conçois, et à sa place j'en ferais peut-être autant. Mais je ne puis écrire autrement que je ne pense, et je parle avec mon accent.

J'ai un roman qu'il m'a demandé : cela tiendrait cinq feuilles; c'est long. Je ne puis davantage le réduire sans le mutiler par trop. Déjà je retranche beaucoup. Je ne puis perdre deux ou trois feuilles d'un travail qui m'a pris quatre mois peut-être, mais on craint les cris; ce n'est pas à tort; qu'y puis-je pourtant? Il faut attendre que j'aie entrepris et terminé quelque autre chose qui convienne mieux. Heureusement on peut se passer de moi. Adieu, très cher ami. Priez pour moi.

Jour de l'Épiphanie. LOUIS VEUILLOT.

XXXVII

Au même.

Nancy, 29 janvier 1843.

MON CHER AMI,

Je comptais bien m'en aller de Nancy chez vous, mais la fusion de l'*Union* avec l'*Univers* dérange

tous mes plans. Il faut que je coure à Paris; je n'y serai que sur la fin de la semaine, et ce sera déjà bien tard; mais je ne puis partir avant mercredi ou jeudi. Ce pays lorrain est froid; ce que j'y ai commencé a besoin jusque-là de ma présence. Du reste, je ne suis pas mécontent du voyage. C'est quelque chose de se montrer et de parler : on réchauffe les bons, on ébranle les indécis, on jette jusqu'au cœur des indifférents et des ennemis des semences qui germeront vite, car le bon Dieu prend soin de hâter la croissance des idées salutaires. Certaines gens ont été tout stupéfaits qu'un rédacteur de l'*Univers* eût après tout l'apparence et le langage d'un honnête homme et d'un chrétien. Plus je vais, plus je crois à la durée de l'œuvre; sa durée c'est son triomphe. Le mot qui doit remuer le monde est entendu maintenant. C'est l'accord de toutes les opinions sincèrement chrétiennes, c'est la formation sous les ailes de l'Église d'une seule famille composée de tous nos débris; il faut que par le pardon, par la prière, par le travail désintéressé, par le sacrifice des désirs propres et personnels, nous méritions de n'avoir en toutes choses que la même pensée, le désir de faire de nous et du plus grand nombre d'hommes possible des gens gouvernables, qui se décideront ensuite à recevoir de Dieu un chef et un gouvernement. Au centre des partis extrêmes, formons pour l'avenir un parti de médiateurs. Dieu laisse le monde en paix pour que les uns aient le temps de mourir honnête-

ment, pour que les autres aient le temps de finir doucement. Que ces vieilles haines, trop légitimes de part et d'autre, cuisent dans leur jus, se consument elles-mêmes; que nos efforts tendent d'une part à les empêcher de se propager, de l'autre à relever ce que ceux-ci ont détruit, à remettre en lumière ce que ceux-là ont oublié. La société ne deviendra pas chrétienne par les institutions, mais par la loi de Dieu, et s'étant convertie, elle refera des institutions chrétiennes. Notre rôle est la patience; nous travaillons pour nos enfants, nous leur laisserons un bel héritage. Quant à nous, partis les premiers de la servitude égyptienne, nous ne verrons que des yeux la terre promise; nourris de manne et sans cesse combattus, nous aurons des jours laborieux, nous heurterons nos frères. Qu'importe! nous n'attendons plus le Messie; il nous attend.

Cher ami, mon cœur se réjouit de la belle destinée que Dieu nous fait : nous vivons dans les plus grandes pensées et dans les plus nobles desseins qui aient réjoui le cœur de l'homme depuis le temps des Apôtres. Partout la force de la religion illumine de son évidence. C'est en tous lieux un petit troupeau d'hommes qui mène avec rien la grande œuvre de l'univers, ce sont quelques faibles mains qui labourent ce champ immense. Cinq ou six hommes, ce n'est pas beaucoup dans une ville, dans un département; mais dès qu'il y a une voix pour annoncer Dieu, un cœur pour l'aimer, il se fait des œuvres merveil-

leuses qui se soutiennent et s'accroissent on ne sait comment. La belle histoire à écrire! Dans le Nord et ici, deux des pays les plus chrétiens que j'aie vus, j'ai serré la main de deux hommes qui, il y a vingt ans, sortant à peine de l'impiété, étaient seuls au travail. Otez çà et là quelques individus, tout croule; mais ces individus on ne peut les ôter. L'enfer conjuré contre eux ne les abat point; rien ne les ébranle. Arrive-t-il que Dieu les rappelle? contre toute attente, ils sont remplacés et tout continue de marcher, tout! Dieu est avec nous, l'on ne peut rien contre nous.

N'est-ce pas une chose prodigieuse de voir que notre journal repose sur deux ou trois hommes, qu'il a 1 700 abonnés payants, qu'il n'en eut jamais si grand nombre, qu'il est trahi, calomnié, abandonné, et qu'il ne peut mourir?

Comprendrez-vous quelque chose à ce gribouillage? J'écris à la hâte et presque sans voir. Je ne veux pourtant pas vous laisser sans vous féliciter sur votre article; il est parfait, clair, paisible, vigoureux, irrésistible, plein. Jamais on ne m'a si bien fait comprendre les jansénistes. Quel excellent journaliste vous auriez fait, mon cher ami, et quel dommage, comme le P. Lacordaire me le disait encore l'autre jour, que la famille vous ait mangé. Savez-vous qu'il m'a exhorté, devant cinq cents personnes, à garder le célibat, et le tout parce que nous avions parlé de vous dans la journée : voilà de ses tours. Continuez-nous ce véritable Port-Royal. A votre place, j'aurais eu

bien de la peine à ne pas citer une sentence de M. de Maistre : « Tout Français qui aime les *jansénistes est un sot ou un janséniste.* » J'aurais eu tort, mais je l'aurais fait. Adieu, aimez-moi seulement comme je vous aime ; et sommez-moi par une belle lettre que nous ferons lire à l'*Univers* de venir vous voir au printemps.

Tout à vous en Notre-Seigneur, à qui nous devons nous efforcer d'être tout entiers.

LOUIS VEUILLOT.

7 février.— Je rougis d'être encore ici et de vous envoyer cette lettre. Je suis resté pour organiser une souscription quinquennale afin de soutenir la presse catholique par les libres offrandes, petites et grandes, des chrétiens. Si cela prend dans tous les diocèses, nous sommes sauvés, mais il m'a fallu faire un discours à *Foi et Lumière*, et j'ai passé un mauvais moment.

XXXVIII

Au même.

Paris, 9 avril 1843.

MON CHER AMI,

D'abord j'ai vu un moment votre jeune homme, et il m'a paru charmant ; il est déjà de Saint-Vincent de Paul, du cercle catholique, des conférences de M. de Ravignan, de sorte qu'heureusement je ne puis rien pour lui. Cependant, j'ai trouvé dans cette conversation hâtive un moyen

inespéré de lui être utile. Je lui ai prêté le *Président de Brosses*[1].

Merci de votre souvenir; voilà en effet un an que nous nous sommes embrassés, et vous n'avez, je vous le promets, vieilli dans mon cœur que de la bonne façon. Je pense à vous bien souvent, mais jamais avec une tendresse plus heureuse et plus reconnaissante envers Dieu et vous, mon ami, que quand j'ai le bonheur d'être aux Oiseaux. J'ai goûté cette joie hier; je vous ai porté à la sainte table et j'ai fait vos compliments au bon abbé Aulanier, qui vous en remercie. Rendez-moi la pareille devant Dieu à l'anniversaire de dimanche. Je serai à Notre-Dame. Il faut faire nombre, et quoique je n'aie pas grand cœur, puissent tous ceux qui se rendront à cette revue y porter un semblable désir de servir !

Vous voyez que nous bataillons toujours; notre situation est étrange et ne peut guère s'expliquer dans une lettre. La fusion[2] réussit à l'extérieur mieux qu'à l'intérieur. Nous avons de la peine à nous homogéniser, et, bien entre nous, je ne sais si nous y parviendrons. Du reste la dot de l'*Union* ne s'en va pas du tout en fumée. On se réabonne. Si nous pouvons passer l'année, nous sommes sauvés. Mais nous avons des charges bien lourdes, des abonnements à servir, des dettes à payer, une rédaction beaucoup trop nombreuse, et Du

1. Ce jeune homme était M. Ernest Pinard qui, sous Napoléon III, fut procureur général, puis ministre de l'intérieur.

2. Entre l'*Union catholique* et l'*Univers*.

Lac de moins. Bien qu'il se propose de nous aider du fond de son cloître, sa place restera vide[1]. Je me suis dévoué pour la patrie. Fatigué, accablé de besogne, ayant besoin par-dessus tout d'un peu d'air champêtre, j'ai dit adieu en soupirant aux beaux plans que j'avais formés. Je me suis donné à l'*Univers* corps et biens, car j'ai quitté ma place au ministère, et je me suis mis à l'auberge chez le père Bailly. Tout irait bien si ma santé était bonne, et si mes yeux irrités de tant de veilles ne me refusaient absolument le service du soir. Ne vous effrayez pas du reste autant que je me suis effrayé moi-même; un peu de repos peut tout remettre; du moins le médecin me l'a dit; mais quelle médecine violente et fâcheuse qu'un repos comme celui-là, sans quitter Paris, et qui se borne à vaguer le soir par les rues, en proie à des tristesses sans nom, faute d'un ami chez qui je puisse aller égayer un peu mes trente ans! Trente ans, n'ai-je que cela? Je me trouve bien plus vieux, et quand je veux raisonner sur cela, je vois que c'est que je suis encore trop jeune. Avez-vous été comme moi? Je trouve ce moment le plus difficile à passer que j'aie encore connu; mais de quoi vais-je vous entretenir?

Vous me demandez des nouvelles du *Correspondant*. Je n'en ai pas, sinon que je trouve vos articles parfaits, surtout le premier. En quoi je ne suis pas de l'avis de tout le monde. Beaucoup

1. Du Lac s'était retiré à l'abbaye de Solesmes. Il rêvait de devenir bénédictin. Des affaires de famille ne le lui permirent pas.

de vos amis préfèrent le second (celui sur Cousin-Pascal). Je le trouve, moi, un peu pointilleux et embrouillé. Avec les affaires qui me tourmentent, il ne m'est pas facile de mettre la main sur Waille [1]; présentement il soigne sa femme, qui a fait une fausse couche et qui a été fort malade; elle va mieux. J'avais donné une suite de l'*Honnête Femme*, qui ne passera pas cette fois-ci. Wilson dit qu'il a trop de matière, mais je pense qu'il a été un peu offusqué, je ne sais encore de quoi. Mes idées ne sont pas toujours les siennes. Je serais probablement de votre avis sur l'*Honnête Femme*, si nous en causions au coin du feu. Cette babiole a été très bien vue par les uns, très mal par les autres qui la condamnent entièrement. Nous serions d'un juste milieu plus sensé. J'ai une tendance terrible à la charge et à l'emphase. Hélas! qu'il est difficile d'écrire, surtout quand on fait des journaux.

Adieu, cher ami; faites-nous faire l'aumône, si vous trouvez de bonnes gens qui ne nous croient pas inutiles; nous nous dévouons jusqu'au dernier excès. Taconet mange gaillardement son bien; j'ai sacrifié ma place, je sacrifie mon temps, peut-être ma santé, et j'ai bien aventuré ma vue; nous ne pouvons faire davantage; mais au moins quand nous serons épuisés, malades et sur la paille, on ne dira pas que nous avons fait la guerre dans notre intérêt: je parle de l'intérêt d'ici-bas. Adieu.

1. Le gérant du *Correspondant*.

Moi aussi je vous aime, et, je vous l'assure, d'un cœur qui sait aimer, malgré le renom de sauvagerie que certains amis me font; mais il est vrai que je me sens de moins en moins tendre pour les idées que nous n'aimons pas. Priez pour moi. Vous avez des anges dans votre maison : qu'ils prient pour moi.

LOUIS VEUILLOT.

XXXIX

Au même.

12 avril 1843.

CHER AMI,

Je vous accable; mais en lisant votre lettre je m'aperçois que je n'y ai pas répondu, du moins à un article important. Je n'approuve guère, sauf explication, l'idée qui vous est venue de faire une édition des *Pensées*. Ce n'est pas le temps de livrer des combats autour des morts, et qu'importe si le cadavre de Pascal reste à l'ennemi? Après tout, Pascal était janséniste; le grand malheur, quand on prouverait encore qu'il ne croyait pas toujours en Dieu! Son livre n'en fera pas moins le bien et le mal qu'il peut faire. Vous n'en tirerez rien qui convaincra ceux qu'il n'a pas convaincus. Je commence d'ailleurs à croire que Pascal peut prouver ce que l'on veut. Mais surtout je me fâche de vous voir employer votre temps à corriger les virgules d'autrui, à galvaniser les morts. Vivez vous-même comme vous le pouvez, comme vous le devez; ce sera bien plus

important. Un bon livre, fait par un homme comme vous, répond toujours d'une façon opportune aux besoins de l'époque. C'est une chose que j'ai remarquée souvent ; ainsi le veut l'Esprit-Saint, que nous oublions trop, par parenthèse, dans nos hommages, et qui souffle où il veut, mais qui souffle où il faut, comme il faut, et toujours avec une miséricorde infinie. Faites-moi donc au plus vite exorciser cette ombre de votre compatriote La Monnoye, qui vous obsède du désir d'écrire des préfaces. Vous êtes en arrière de cent cinquante ans. Croyez-vous qu'aujourd'hui les Anglais viendraient déposer les clefs de la ville sur le cercueil de Du Guesclin ? Il me semble que l'immuable vérité suit assez volontiers les modes, et que toujours la même, toujours belle et parfaite, elle change souvent d'habits, s'accommodant en cela aux infirmités de notre changeante nature. C'est pour cela que M. de Lamartine chevauche présentement sur ce bel axiome : *La vérité est mobile*. Non, elle n'est pas mobile, mais l'homme l'est extrêmement, et il est de l'essence miséricordieuse de la vérité de le suivre et de le poursuivre partout. Laissez là Pascal, mon ami, et faites-nous de bons articles en préparant un bon livre.

Il est vrai que la loi de l'enseignement ne sera pas présentée cette année. Villemain seul la veut dans le conseil, et l'on ne pense pas qu'il l'emporte ; mais ces gens-là ne savent jamais le matin ce qu'ils penseront le soir. Du reste, il est sûr

que cette loi sera mauvaise, et nous ne la demandons que pour la démolir. J'aime bien mieux, quant à présent, le *statu quo* et l'inconstitutionnalité. Quel mot digne de l'époque !

Qui vous écrit que votre premier article n'est pas clair[1] ? C'est un chef-d'œuvre ; il est clair comme une bouteille de bon vin de Bordeaux, et il en a l'aimable chaleur. Je l'ai lu avec délices et jamais je n'ai si bien pénétré l'histoire du jansénisme. Adieu, je vous aime.

LOUIS VEUILLOT.

XL

Au même.

20 juin 1843.

MON CHER AMI,

Je suis mal portant, je deviens aveugle et l'*Univers* me donne assurément de quoi remplir les cinq ou six heures que je puis consacrer au travail tous les jours ; mais je ne veux pas vous laisser croire que j'ai reçu sans reconnaissance vos excellents avis. Vous me reprochez de n'être pas tout à fait un saint, et je me reconnais ce tort plus que personne et plus qu'à personne. Je m'emporte, je dépasse les bornes, je suis violent : c'est vrai ; mon excuse est que j'improvise et que je n'ai pas le temps de relire deux fois mes articles ni de les remettre au lendemain. Si je pouvais les laisser dormir vingt-quatre heures, ou si je

1. Article sur Port-Royal publié dans le *Correspondant*.

vous avais là, la plupart des fautes que vous m'avez signalées — je ne dis pas toutes — auraient disparu. Peut-être seriez-vous aussi vous-même un peu plus âpre si vous lisiez tout ce que nous lisons, si vous saviez tout ce que nous savons. Mgr l'archevêque [1] m'a l'autre jour invité à dîner ; il recommande aussi la modération. Son discours a été tel que j'ai pu en conclure également deux choses : ou que je devais absolument me taire, ou que je pouvais, à la réserve de certaines vivacités, continuer. J'ai suivi le second avis, quoiqu'il penchât pour le premier, très visiblement. Mon but n'est pas de convertir les universitaires. Je n'y parviendrais pas. Des hommes qui ne peuvent supporter les lettres de l'évêque de Chartres [2] ne peuvent tolérer même une plainte de notre part ; mais j'espère enflammer les catholiques, leur mettre au cœur un peu plus de zèle, les forcer à se remuer, à vouloir prendre la liberté, car la liberté se prend et ne se donne pas. Si j'échoue, je n'ai rien à dire ; ils sont dignes de leur sort : c'est à Dieu de les punir ou de les sauver. Tout catholique qui aime mieux faire un avocat de son enfant que d'en faire un chrétien, et qui peut courir le risque de troquer la foi contre un diplôme ou contre quelque avantage que ce soit, n'est pas catholique. Il s'agit de savoir si la France en est là. Nous le saurons bientôt. Tout se prépare pour des événements immenses. Louis-

1. Mgr Affre.
2. Mgr Clausel de Montals.

Philippe a une hydropisie de cœur, il peut être enlevé d'un instant à l'autre. M. de Lamartine le sait bien, l'Université aussi, et l'on sait encore que les vieux évêques ne peuvent durer longtemps. Mon cher ami, je lisais l'autre jour dans l'*Avenir* une phrase qui m'a épouvanté, et je ne confie mes angoisses qu'à vous. Dieu me les pardonne, si elles sont coupables ! Lacordaire disait donc, en parlant des ministres de la Révolution et de leurs choix pour les évêchés vacants : « L'épiscopat qui sortira d'eux est un épiscopat jugé. » Remarquez, s'il vous plaît, dans quelles mains sont les crosses qui se sont levées contre l'enseignement de nos philosophes. L'évêque de Chartres, l'évêque de Belley, l'archevêque de Toulouse, l'archevêque de Lyon, l'évêque de Châlons, l'évêque d'Arras, l'évêque démissionnaire de Strasbourg. Aucun n'est d'origine philippienne[1]. L'évêque actuel de Strasbourg aurait dû faire insérer dans le *Journal des Débats*, par autorité de justice, une réponse à cet infâme article qui a fait tant de mal[2]. En nous envoyant ses réfutations, il nous avait d'abord prié de ne pas prononcer son nom. Il a fallu lui en faire honte pour obtenir l'aveu que vous verrez dans le journal d'aujourd'hui.

1. Les évêques qui occupaient alors ces sièges, avaient tous été élevés à l'épiscopat avant la révolution de 1830.

2. Dans cet article, le *Journal des Débats* dénonçait comme immoral l'enseignement donné dans les grands séminaires, notamment dans celui de Strasbourg.

A propos de cet article, vous me reprochez d'en faire peser la responsabilité sur Saint-Marc. C'est qu'on le lui attribue, et quels sont, je vous prie, les instincts catholiques d'un homme qui reste aux *Débats* après un semblable article, l'eût-il désapprouvé? Mais il ne le désapprouve pas, ni Villemain. Ils s'en félicitent, au contraire, et comment ne voyez-vous pas leur but, qui est de déshonorer l'Église, afin que la loi d'enseignement puisse être dirigée contre le clergé?

Vous êtes trop bon d'avoir fait attention à ces méchants vers [1] : c'était une pure plaisanterie, arrangée en quelques heures, comme le reste. Je sais que je ne suis pas poète, et surtout poète à la façon de La Fontaine. Quant aux entraînements de l'époque où Villemain a flatté le czar, et aux qualités personnelles dudit czar, qu'importe! La France était vaincue, le czar était le vainqueur. On pouvait lui reconnaître des qualités et applaudir au jugement de Dieu sur l'Empire; mais tout cela ne pouvait honorablement se faire ni en France ni en français. Une seconde invasion ne m'étonnerait pas; je ne la trouverais pas imméritée. Je n'aime guère les Parisiens; cependant j'irais chercher de bonnes blessures ou la mort sous les murs de Paris.

Ma comparaison de l'Église à un obélisque renfermé dans le *harem du pouvoir* est, dites-vous, de la déclamation. Il est sûr que *harem du pou-*

1. Une fable contre M. Villemain, ministre de l'instruction publique.

voir ne serait pas déplacé dans le *Constitutionnel*. A cela près, l'idée est juste. Qu'est-ce que le gouvernement veut faire de l'Église? Un moyen de police et une machine à bénédictions, sous la direction d'un chœur d'évêques sans virilité.

Je voudrais bien achever l'*Honnête Femme*; mais j'ai tout laissé là pour l'*Univers*. Des travaux plus importants, et pour lesquels je m'étais engagé, ont été abandonnés également. Cette guerre me coûte environ cinq mille francs, sans compter le repos, la santé et les amis. Je vous le dis pour que vous n'attribuiez pas ma persévérance à des sentiments trop humains et qui pourraient vous scandaliser. Hélas! cher ami, tout ce qu'il y a d'humain en moi me porterait à la retraite, au silence, à l'égoïsme du bien-être peut-être. Quant à la gloire et au bruit, vous savez si j'y tiens. Cinquante personnes savent que je suis à l'*Univers*. Sur ce nombre, trente au moins me classent comme animal dangereux.

Du reste, je compte partir ces jours-ci, car je suis fort fatigué. Je vais aller à Solesmes; j'y resterai au moins deux mois, et l'*Univers* ne verra plus une ligne de mon écriture jusqu'à mon retour.

Votre article est fort bon. Je l'ai lu comme tout ce qui vient de vous, avec un grand intérêt et un grand profit. Vous me faites changer d'avis sur Pascal, que j'ai là; je le méditerai dans ma retraite. Mais pour la nouvelle édition, je ne m'en soucie.

Faites-nous plutôt une bonne brochure sur la liberté d'enseignement. Tout est là.

Je vous aime, en Notre-Seigneur.

LOUIS VEUILLOT.

XLI

Au même.

26 juin 1843.

CHER AMI,

Je vous trouve je ne sais quoi de père qui me ravit et je veux vous répondre tout de suite. Je n'oublierai pas des conseils si sages et si affectueux; je m'efforcerai de me contraindre et de remplacer par la force des idées la force inutile ou blessante des mots, mais vous ne sauriez croire comme nos catholiques de Paris s'entendent bien à nous exaspérer. Vous nous reprochez quelque chose, vous; eux, ils nous reprochent tout, et le seul moyen que nous ayons de les satisfaire, c'est de nous taire absolument. Tant que nous n'en viendrons pas là, nous serons violents; notre réputation est faite. En province ce n'est pas du tout la même chose, si nous en jugeons par les lettres qui nous sont adressées. Il se forme un parti de missionnaires laïques dont il est essentiel de ne pas endormir le zèle naissant; l'*Univers* les tient en haleine.

Une affaire très sérieuse me retient encore pour plusieurs jours ici. Je voudrais aller chez vous, mais il me faut faire un livre, et beaucoup réflé-

chir. J'irai à Solesmes. Puissé-je retrouver cette force qui s'en va, et avoir ensuite à ma disposition quelque peu d'arrière-été pour aller régler avec vous le plan de la campagne prochaine. Adieu, aimez-moi comme je vous aime. Vous feriez quelque chose de moi, vous, mais pas d'autres.

Tout à vous en Notre-Seigneur.

LOUIS VEUILLOT.

XLII

Au même.

Solesmes, 13 septembre 1843.

Bien m'en a pris, très cher ami, de n'aller point passer les vacances chez vous. Je n'ai fait ici que me mal porter, et je vous envoie l'étrenne de mes yeux, que je retrouve après avoir été quasi aveugle pendant une quinzaine de jours. Je voyais clair à condition de ne point lire, de ne point écrire et de ne point regarder le jour. N'ayant qu'à méditer, j'ai réfléchi que je ne vous avais pas écrit depuis bien longtemps, et je me suis promis que ma première sortie serait pour vous dire un bonjour. Je vais beaucoup mieux, mais non pas très bien, et il paraît que je serai toujours tenu à de grands ménagements. *Amen.* Cela paraîtrait dur néanmoins s'il fallait y voir pour dire le chapelet.

Mes projets de travail ont avorté; il faut croire que je n'y perds rien, car une brochure que j'avais faite semble n'avoir pas été jugée digne du jour. On l'a imprimée, j'en ai corrigé les épreuves

il y a trois semaines, et je n'en ai plus de nouvelles. Si on se décide à la publier, vous la recevrez tout de suite et vous n'en serez pas content. Je n'entreprends pas de la justifier : le temps ni la santé ne font rien à l'affaire, et je trouve moi-même qu'elle manque de solidité. Ce n'est qu'une invective, il fallait autre chose. Elle a de plus le tort grave de paraître répondre à l'archevêque, et le fait est qu'elle était composée avant qu'il eût parlé [1].

J'ai vu Cazalès à Laval. Il m'a ravi : qu'il est heureux, que Dieu l'aime ! J'ai su par lui combien vous êtes bon pour moi ; je le savais déjà, mais il y a de ces choses que l'on aime à trop savoir.

Je vais rentrer à Paris (dans quinze jours), avec de beaux plans, auxquels j'espère ne pas manquer tout à fait. Ne vous y verrai-je pas pour me confirmer un peu dans ces grandes résolutions de travail, de sagesse, de *modération* (la vôtre, au moins, et non celle de votre ami, qu'il faut renier), de dévouement absolu ? Le 13 octobre prochain j'aurai trente ans accomplis. C'est âge d'homme, c'est l'âge de servir ostensiblement le Père qui est

1. Il s'agit de sa brochure : *Lettre à M. Villemain, ministre de l'instruction publique, sur la liberté d'enseignement.* C'est un chef-d'œuvre. Le petit retard que l'on avait mis à la faire imprimer avait fait croire à Louis Veuillot qu'on la trouvait mauvaise, et il se rangeait à cet avis. Elle eut un grand succès. Après une première édition in-8°, qui fut vite enlevée, on en fit une édition populaire tirée à dix mille exemplaires. Elle remplit quarante-huit pages de la première série du premier volume des *Mélanges*.

aux cieux, et de le servir suivant le modèle divin. Puisque vous m'aimez tant, priez pour que je ne fasse pas ma volonté, mais la volonté de Celui qui nous envoie tout. Je voudrais vraiment être chrétien, apôtre, *et le reste*.

Adieu, très cher ami; je ne vous parle pas des affaires parce qu'il ne faut point faire d'excès. Trois pages c'est beaucoup pour mes yeux, d'autant plus que je viens d'en écrire trois autres à M. de Dumast. Je vous écrirai de Paris, si nous ne pouvons nous y rencontrer.

Je vous aime et vous embrasse en Notre-Seigneur.

LOUIS VEUILLOT.

XLIII

Au même.

Solesmes, 25 septembre 1843.

TRÈS CHER AMI,

J'ai bien reçu quelques compliments sur ma brochure, mais je me disais : Attendons la lettre de Beaune. La lettre de Beaune est venue. Avant de l'ouvrir, j'ai pris une bonne pincée de tabac, la prise du courage, et je me suis adressé cet autre petit discours : Mon garçon, tu vas être frotté. Pouvais-je, cher ami, vous faire plus d'honneur, et m'en faire davantage à moi-même? Hélas! je savais bien, en écrivant, que vous hocheriez la tête ici, et là, et ailleurs, parce que j'ai l'instinct du bien; mais je n'en ai que l'instinct; je sens que je

vais de travers, et je ne puis aller droit. Aussi n'est-ce pas d'aujourd'hui que je me souhaite près de vous, ou vous près de moi, ce qui vaudrait bien mieux, car vous seriez en même temps près des autres. Vous me feriez faire un exercice de logique qui me manquera toujours. Je n'ai que la logique des cris, des pleurs et des coups de poing.

Tout ce que vous me dites est parfait de justesse. Si ces observations s'adressaient au manuscrit de ma brochure, je la referais courageusement. Je me regimbe sur un seul point : c'est l'obéissance due à Mgr Affre. Ne vous épouvantez pas.

D'abord, vous savez que ma brochure était faite et même imprimée avant la sienne. Le retard n'a tenu qu'à mon absence et aux lenteurs des presses de M. Bailly. Les observations épiscopales me sont venues trouver ici, deux jours avant mes épreuves; elles ne m'ont point satisfait, par des raisons que je n'ai nul besoin de développer à un homme qui me connaît si bien. Après avoir lu ces passages inutilement cruels contre les écrivains de journaux qui ont le malheur de ne point parler comme des évêques effrayés, je me suis jeté fort ému, je vous assure, au pied de mon crucifix, et là, j'ai sérieusement regardé mon cœur, priant Dieu de m'éclairer. Il ne m'a pas refusé ses lumières, et sur ce point du moins je me suis trouvé pur. Alors, j'ai jugé qu'il ne fallait pas changer un mot dans ce que j'avais écrit. Je n'ai pas effacé le nom de M. Desgarets. Le désavouer, c'eût été me désavouer moi-même, car l'archevêque nous rejette

de compagnie, et pour mon compte je ne reçois point cet anathème : ma conscience en appelle à Dieu, et j'en appellerais à l'archevêque lui-même qui, un mois auparavant, me déclarait que, *dans sa conviction, le ministère aurait enfermé la liberté d'enseignement*, si nous n'avions parlé et crié comme nous l'avons fait. N'importe, il faut suivre son général, dites-vous. Si Monseigneur est notre général, nous ne devons pas le suivre, nous devons nous retirer, car il nous renvoie. Prenez ses observations, et voyez si le vague de ses critiques nous laisse la possibilité de faire un article quelconque : Selon lui, nous sommes coupables entre autres choses d'avoir mal choisi nos expressions, nos adversaires et notre moment, cela est en toutes lettres; nous ne valons peut-être pas mieux au fond que les universitaires, et à leur place nous agirions peut-être comme eux. Ce bel argument nous est encore donné d'une manière fort claire. Comment voulez-vous que nous nous tirions de là autrement qu'en nous taisant tout à fait ? Pour moi, je suis assez fatigué, je veux bien me taire, mais je vous dirai que ma conscience me le défend. Entendez bien ceci, mon cher ami, toutes les critiques me laissent l'âme en paix, je reconnais bien que j'ai été malhabile, mais je sens que j'ai fait de mon mieux, et je me console d'être hué. Si je songe à me retirer, je suis assailli de remords, car je sens que je me retirerais pour mon repos, pour mon intérêt et pour mon plaisir. J'aurais beau faire des livres, je crois que Dieu me demanderait

pourquoi je n'ai pas fait des articles. J'aime mieux rendre compte d'un zèle imprudent que d'un manque de zèle ; j'aime mieux aller dans le purgatoire pour ma chaleur, que dans l'enfer pour ma tiédeur. Mon juge me reprochera de la passion, et çà et là quelques envies de blesser trop mal retenues; mais je lui ferai remarquer que je n'avais pas beaucoup le temps de me relire, et que si j'ai de la passion pour l'Église, c'est que je l'aime. Une chose me rassure : je suis pauvre, j'ai mes sœurs à marier, et j'ai gaiement perdu cinq ou six mille francs au métier que j'ai fait cette année.

Du reste, je suis comme vous, je ne désavoue personne, je ne condamne personne, mais je trouve excessif qu'on me condamne, et que ceux à qui je permets de ne point faire comme moi veuillent absolument m'amener à faire comme eux ; qu'on me reproche mon injustice, et qu'on m'accuse en même temps de manquer de charité, ce dont je n'accuse personne, moi, quoique dans le fond de mon cœur je trouve ces jugements hâtifs et peu charitables. Si la sève se modifie selon les arbres, ce n'est pas apparemment pour qu'ils donnent tous les mêmes fruits. Que le chêne soit fier de fournir du bois de charpente, à la bonne heure! mais pourquoi ne permettrait-il pas aux frêles rameaux de la vigne de produire du vin? pourquoi le juge condamnerait-il le soldat, même lorsqu'il a perdu la bataille? pourquoi le chartreux dans sa cellule crierait-il anathème au frère prêcheur? On

le fait cependant. Je ne répondrai pas; je ne tournerai point le dos à l'ennemi pour tirer sur l'arrière-garde; mais je continuerai d'aller en avant, et bon gré mal gré il faudra bien me suivre. Qu'importe qu'on me désavoue! On ne peut me désavouer qu'en réclamant ce que je réclame. Si je m'étais tu on n'aurait rien dit [1].

Je n'ai nulle rancune contre le *Correspondant;* je le laisse blâmer l'*Univers*. Si je n'ai point donné la suite de l'*Honnête Femme*, ce n'est pas mauvaise volonté; au contraire, j'ai besoin du faible prix de cet ouvrage. Mais à Paris, je n'ai pas eu le temps. Pendant trois mois, j'ai fait un article tous les jours, souvent deux, quelquefois trois. Malade, je me suis couché tous les jours à minuit passé; aveugle, j'ai corrigé mes épreuves tous les soirs, à la lueur assassine de la lampe. J'ai porté le poids de ces excès : les yeux et l'esprit m'ont refusé service. Je vais à peine mieux, et cependant je vais retourner à Paris pour succomber peut-être au bout de quinze jours. Avant de rentrer, j'essayerai de finir mon conte. Mais le *Correspondant* n'aura plus ensuite de ma copie. Je ne veux point de la collaboration de M. Forcade : il est trop sage [2].

1. Mgr Affre, sans être foncièrement hostile à l'*Univers*, craignait toujours qu'il n'allât trop loin et en avait un peu peur : de là cet écrit où, tout en se prononçant contre le monopole de l'Université, il avait blâmé les plus fermes défenseurs, dans la presse, de la liberté de l'enseignement.

2. Eugène Forcade, qui passa dès qu'il le put à la *Revue des Deux Mondes* et à la politique du gouvernement. Il avait du talent.

Adieu, très cher ami, tirez-vous de ce barbouillage que je n'ai point le temps de relire. Que ne pouvons-nous nous voir et causer? Vous me rendez coupable d'ingratitude envers ces bons moines, par le tableau que vous me faites de votre maison hospitalière et des bons soins de Mme Foisset. Daignez la remercier de la charité qu'elle aurait eue, et dont je suis reconnaissant comme si j'en avais joui. Vous m'auriez fait du bien aux yeux et aussi au cœur. C'est là que je suis malade et je ne le dis pas. Adieu en Dieu.

LOUIS VEUILLOT.

XLIV

A M. Hippolyte Violeau [1].

MONSIEUR,

Votre lettre m'ayant été remise un peu tard, j'y réponds en toute hâte sur le premier papier qui me tombe sous la main, car, dans une heure, le temps me manquerait. Reproduisez mon article si vous le jugez utile au succès de votre seconde édition; signez-le si vous croyez que mon nom

1. M. Hippolyte Violeau, qui s'est retiré trop tôt de la vie littéraire, publia en 1843 son premier volume de poésies : *les Loisirs poétiques*. Louis Veuillot en rendit compte avec une vive sympathie dans l'*Univers*, et joignit à l'étude de l'œuvre une biographie de l'auteur, écrite sur des notes de l'abbé Pèlerin, missionnaire, mort évêque de Byblos. Lorsque M. Hippolyte Violeau publia une nouvelle édition de son charmant volume, il demanda à Louis Veuillot l'autorisation de reproduire cette notice. La lettre que je donne ici est la réponse à cette demande.

vaille quelque chose; donnez-moi seulement quelques jours pour y intercaler un mot sur cet ami dont le souvenir honore tant votre cœur. Tout ce qu'un frère peut faire pour un frère, je le veux faire pour vous. Vous êtes éprouvé, c'est que Dieu vous forme. Vous êtes une voix, il faut apprendre dans la douleur à consoler les malheureux. Ne désespérez point, et ne renoncez pas à la poésie. Attendre, c'est apprendre. Laissez donc paisiblement passer cet orage. Dieu connaît le lendemain, et nous n'avons jamais sujet de douter, encore moins de l'accuser. Vous vous croyez dans le désert et il vous paraît immense, mais la bonté de votre Père qui est aux cieux a disposé des fontaines et des arbres chargés de fruits sur le chemin que vous devez parcourir. Nul ne le sait mieux que moi, fils du peuple et pauvre comme vous, et plus abandonné que vous. Voulez-vous que nous soyons en correspondance fraternelle? Écrivez-moi directement au bureau de l'*Univers*. Je ne vous répondrai pas toujours très exactement, mais aussi souvent que je pourrai. Bon courage! Travaillez, priez, laissez-vous emporter par la tempête à cent lieues de la poésie, vous reviendrez avec de beaux vers. Saluez pour moi Madame votre mère et vos bonnes sœurs. J'ai deux sœurs aussi qui me tiennent loin des travaux que j'aimerais; mais tout est pour le mieux, car c'est Dieu, le *bon Dieu*, qui le veut ainsi. Tout à vous en Notre-Seigneur.

LOUIS VEUILLOT.

XLV

A M. Th. Foisset.

25 octobre 1843.

Mon cher ami,

Depuis mon retour à Paris, j'ai reçu de vous plusieurs excellentes lettres auxquelles je n'ai point répondu. Pardonnez-moi. Je me mets en ménage avec mes sœurs; il a fallu trouver un logement, se meubler, acheter des ustensiles de cuisine. Le tout avec le secours de deux filles qui sortent du couvent. Enfin j'en suis hors, et vous avez l'étrenne de ma liberté comme celle de mes yeux, deux choses qui ne valent pas mieux l'une que l'autre. Faites votre brochure et faites-la très promptement. La brochure de l'archevêque est un coup de traître involontaire dont l'Université profitera. La loi est faite : il y a des concessions pour les petits séminaires et rien pour le reste. Si les évêques n'interviennent au plus tôt, c'est la mort. Que feront quelques prêtres de plus contre le monopole constitué et légalisé? Je me ferai mettre en prison, et ce sera tout.

Vos conventions nous conviendront parfaitement. Malgré la tiédeur catholique, votre *Lettre aux évêques* se vendra bien assez pour que nous couvrions nos frais et que nous y gagnions quelque chose. Vite à l'œuvre, très cher ami, et si vous pouvez venir surveiller l'impression, vous ferez œuvre méritoire, car j'ai bien des choses à dire

que je ne puis écrire, et un bon conseil nous serait fort nécessaire en ce moment.

La lettre du cardinal de Bonald fait grand ravage. Il y en a sous presse une de l'évêque de Châlons qui jettera de l'huile sur le feu. Vous pouvez lire dans les *Débats* d'aujourd'hui un article qui vous fera voir où en sont les passions universitaires. C'est la guerre, la grande guerre; et j'aime cela, je vous l'avoue.

Adieu. Aimez-moi malgré mes fautes, à cause de mon bon cœur et du zèle dont je suis brûlé.

LOUIS VEUILLOT.

XLVI

Au même.

Décembre 1843.

TRÈS CHER AMI,

Je vous réponds tout de suite; le temps me manque, mais il me manquerait encore plus demain. Il y a plus d'un mois d'ailleurs que je veux vous écrire, uniquement pour vous dire que je vous écris et que je vous aime. Que le sentiment parle à la faveur des affaires : premièrement, vous avez un excellent cœur qui paraît dans toutes vos gronderies et qui me touche plus que je ne puis dire, car vous me croiriez peut-être exagéré. Je vous vois dans votre lointain bourguignon, lisant l'*Univers* avec les angoisses d'une poule qui aurait par mégarde couvé des canards. Où vont-ils? ils vont se noyer! Soyez sûr que beaucoup de nos

coups de tête sont moins téméraires qu'il ne semble, et que si nous courons volontiers aux étangs, nous n'irons point nous jeter dans la mer. Sur Lamartine[1], je suis parfaitement de votre avis. J'ai vu clair tout du premier coup dans son pathos. Qu'ai-je voulu en lui sonnant cet air de trompette qui a effarouché tant de gens? 1° Montrer aux hâbleurs du journalisme et du gouvernement qu'il y a dans l'Église une opinion assez respectable qui, pour obtenir la liberté, ne recule que devant le péché; 2° encourager Lamartine à nous lire, à nous voir, à nous défendre dans la presse et dans la Chambre. Ce dernier but est atteint. Le *Bien public* a répondu aux galanteries de l'*Univers* par une ode qui rejette bien loin les sottes et perfides accusations de jésuitisme, si complaisamment propagées par la haute direction universitaire. Quant aux erreurs de l'homme, qu'importe. Le croyez-vous de trempe à faire une hérésie? Le monde à qui il s'adresse n'en sera pas plus éloigné de Dieu, mais nous gagnerons beaucoup si ce monde-là peut comprendre que le chrétien a droit d'être libre comme le premier venu. Ne demandons pas l'empire, demandons la liberté. Que l'Église n'ait plus de fers aux mains, ni de bâillon sur la bouche, je lui réponds de la couronne.

Après cela, vous faites bien, très bien, de ré-

1. Lamartine avait écrit dans son journal d'alors, le *Bien public*, de Mâcon, un long article en faveur de la liberté de l'enseignement. Il y mêlait naturellement du faux au vrai.

pondre à Lamartine ; vous faites mal, très mal, de vous soumettre à un conseil de cabinet. Suivez votre mouvement ; parlez, comptez sur Dieu pour redresser ce que vous auriez pu faire de malhabile dans la plénitude de votre bonne intention. Il n'y a rien de plus adroit qu'une conscience chrétienne, parce que Dieu se charge de bien tourner ce qu'elle a bien voulu.

Si votre brochure était faite, il faudrait la publier tout de suite ; si elle n'est pas commencée, vous pouvez attendre. Il en paraîtra prochainement deux très importantes : une épiscopale, et l'autre sacerdotale. Je ne vous dis point les noms : je suis engagé d'honneur à ne les point révéler ; mais l'une des deux au moins, que l'on m'a lue et qui est adressée aux évêques, est un chef-d'œuvre[1]. Vous pourrez dire après cela d'excellentes choses, mais il n'y a point de mal à ce que vous attendiez un peu. Souvenez-vous seulement que j'ai votre parole, et que vous devez une manifestation à la cause. Il est très important que les laïques paraissent, les journaux universitaires s'efforçant de faire croire que le clergé seul prend part au combat.

Un coup d'épée à l'Université et la vie d'un saint ; quiconque tient une plume et fait le signe de la croix doit à l'Église ces deux choses. C'est le pèlerinage de la Mecque catholique.

Un examen du travail de Villemain huit jours après (mais huit jours après !) serait une chose excellente.

1. L'auteur était l'abbé Combalot.

Lacordaire a été magnifique le premier jour, et peut-être au-dessus de lui-même le second. Lorsqu'il est monté en chaire la première fois, c'était avec la conviction que des sifflets allaient éclater de toutes parts; on lui avait annoncé même des coups de pistolet et un dessein formé de le brûler sur le parvis Notre-Dame. Je n'ai eu qu'une crainte : c'était qu'on ne l'applaudît. Tout a été admirable, l'orateur et l'auditoire. Il y avait plus de cinq mille hommes à l'entendre. Voilà la vérité. Louis-Philippe a dit en propres termes à l'archevêque : « La veille du pillage de l'archevêché, j'avais prévenu votre prédécesseur, et je vous préviens[1]. » Je le tiens de l'archevêque. Si vous voulez ma vraie pensée sur le roi, la voici en deux mots : C'EST UN VIEUX DRÔLE. L'*Univers* a gagné deux cents abonnés depuis le 1er novembre. Rien de pareil ne s'est encore vu.

La brochure de Montalembert se vend; mais le mot est donné comme sur la mienne, pour qu'il n'en soit pas question. Vous serez content de celle de Lamarche. Nous réimprimons la mienne à 10000 exemplaires à six sous.

Adieu, cher ami. Pardonnez-moi le silence où je vais retomber. Je ne puis écrire le soir à cause de mes yeux, et le ciel avare ne me donne que huit

1. Il le prévenait que si l'épiscopat, et particulièrement l'archevêque de Paris, appuyait les prêtres et les catholiques militants, et encourageait des prédicateurs comme Lacordaire, le gouvernement serait impuissant à empêcher des manifestations antireligieuses poussées jusqu'aux violences.

heures de jour, sur lesquelles il faut pourvoir aux nécessités d'un estomac délabré, faire des visites, écrire des lettres et gagner sa vie. Vous savez que je suis en ménage avec mes deux sœurs, qui me consolent beaucoup par leur tendresse charmante.

Je vous embrasse.

LOUIS VEUILLOT.

XLVII

Au même.

27 décembre 1843.

MON CHER AMI,

Qu'avez-vous donc écrit à Monseigneur[1] ? Taconet m'est venu voir ce soir, tout épouffé, me disant tenir d'un familier de l'archevêché qu'on y avait reçu ce matin une lettre de vous roulant tout entière sur les secrets d'une conversation que j'ai eue avec Monseigneur et que je vous aurais révélée. Je n'y comprends rien; vous ai-je en effet révélé des secrets?

Il me semble que je n'en puis avoir pour vous, et c'est justement pour cela qu'on ne doit pas être informé partout de ce que je vous confie. Je me souviens seulement de vous avoir écrit, pressé comme je le suis toujours, que j'avais causé avec notre archevêque et qu'il m'avait rapporté un mot de Louis-Philippe au sujet de la première prédication du Père Lacordaire. Est-ce là-dessus que

1. Mgr Affre.

roulait votre lettre au prélat? Y avez-vous parlé de liturgie, de la liberté d'enseignement, d'autres choses encore, le tout d'un ton assez animé et en me mêlant à cela d'une façon que je ne m'explique pas, si ce qu'on me rapporte est le moins du monde fondé? Je crois que vous n'avez pas été très prudent et que vous me mettez sur les bras une ennuyeuse affaire. J'ai déjà le malheur que Monseigneur ne me croit pas trop de ses amis (en quoi il se trompe, car je le trouve fort bon et fort respectable, et je me contente de n'être pas en tout de son avis); il va me supposer hostile, indiscret, dangereux, etc.

Hélas! on me fait plus diable que je ne suis noir. C'est une chose étrange qu'un pauvre homme qui ne vise qu'à défendre l'Église, qui s'y met de tout cœur, sacrifiant repos, santé, fortune, etc., n'obtienne pour premier résultat que de se faire des adversaires parmi les chrétiens; passant tout net pour un furieux dont il serait bon de débarrasser l'Église. Je n'ai nul besoin de vous dire que tout ceci est sans fâcherie et sans rancune; je n'en aurais même pas dans le cas où, par vivacité, vous m'auriez poussé dans un cas pendable. J'aimerais cependant quelques petits mots d'explication pour tout ce logogriphe, si vous aviez le temps de me les donner.

Le *Correspondant* ne nous dit rien sur Lamartine, car je compte pour rien les sottises macaroniques du bulletin. Il paraît que le conseil a craint votre prose. On aurait mieux fait de se taire absolument.

Les pauvretés du dernier numéro sont les plus pauvres qu'il se soit permises.

Le Père Lacordaire a fait merveille dimanche: tout Paris en est remué. Je table sur un millier de conversions parmi la jeunesse michelétiste pour la fin de l'Avent.

Vous voyez comment le *Journal des Débats* traite Montalembert; apprenez-vous enfin à connaître ces gens-là, et connaissez-vous un langage qu'ils puissent nous pardonner?

Obligé de dicter ma lettre pour ménager mes yeux ce soir et mon temps demain, ne craignez nulle indiscrétion : la main que j'emploie est fidèle, c'est celle de ma sœur, et comme il est temps d'aller se coucher, la pauvre enfant ne se doute guère de ce qu'elle écrit, elle dort à moitié. Adieu, très cher ami; tout à vous dans la crèche.

LOUIS VEUILLOT.

XLVIII

Au même.

1er janvier 1844.

TRÈS CHER AMI,

Bonjour, bon an, à vous, aux vôtres, que je ne puis oublier un jour comme celui-ci, bien que je ne les aie jamais vus. Je suis reconnaissant à Mme Foisset des soins qu'elle m'aurait donnés ; mon cœur les a reçus tout de bon. Donc, joie, santé, travail et paix dans votre maison; que les saints anges y habitent, qu'ils y fassent régner l'unique

pensée d'être à Dieu, de l'aimer, de le servir; que par ce moyen vous acquerriez la vie éternelle!

Vous n'avez pas écrit à l'archevêque de Paris, d'accord; mais il a reçu une lettre de vous, rien n'est plus sûr. Cette lettre ne lui a pas été communiquée par un autre, mais c'est la poste qui la lui a remise, et il a payé le port. Nouveau logogriphe, n'est-ce pas? Voici le mot: vous avez écrit à *Tours*, et la poste a lu *Paris*. Qui fut bien surpris? Ce fut le pauvre Taconet, qui, jurant sur ma foi et la vôtre que vous n'aviez pas écrit, reconnut à l'archevêché, sur l'adresse, votre reconnaissable écriture; il retomba dans ses épouffements. Il retourne cette adresse (une enveloppe conservée par bonheur), puis tout à coup il se ravise : Mais il y a *Tours*, il n'y a pas *Paris!* Le chanoine secrétaire, que nous nommons la bergère Églée[1] (et qui trouve, pour vous donner une idée des familiers du prince, que Lacordaire n'a pas le sens commun), blémit, s'étonne, court à son maître et lui expose le fait. On se rappelle alors certains passages de la lettre qui avaient paru singuliers, comme, par exemple, un endroit où l'on parlait à Monseigneur de son suffragant, l'évêque de Nantes: en sorte qu'on pensait du pauvre M. Foisset, non seulement qu'il était libre avec les princes de l'Église, mais encore qu'il ne savait guère la géographie. Vous voilà rétabli d'honneur sur ce point; je ne réponds nullement de l'autre. La sentinelle

1. L'abbé Églé.

qu'on met à la porte des évêques semble avoir pour consigne d'écarter la vérité.

Adieu, cher ami ! J'ai beaucoup à travailler pour finir l'*Honnête Femme*, et mes infirmités se sont compliquées d'un gros rhume. Vous avez sans doute lu Langres[1]; je vais dire qu'on vous envoie aujourd'hui Combalot l'apostolique; peut-être ne vous plaira-t-il pas autant qu'à moi, mais j'ai peine à croire qu'il vous déplaise. Tenez-vous prêt pour d'autres écrits sur la loi que Villemain va présenter.

Nous avons eu une séance du *Correspondant*, qui a paru fort triste à toute la *rédaction*. M. de Vogüé n'y a point été poli, ni clair. Il a parlé de la nécessité de prendre une position, de lutter, mais de ne pas combattre, ou de combattre, mais de ne pas lutter. C'était l'avis de Wilson et de Champagny à peu près; ce n'était pas celui de Carné; je ne sais pas si c'était le mien, car j'ai mal compris. De plus, M. de Vogüé a lancé un paquet à l'adresse de l'*Honnête Femme*, qu'il aurait pu mieux confectionner. En réalité, Wilson, M. de Vogüé, d'autres fondateurs, sont encore à comprendre qu'un journal est une machine de guerre, et que faire un ouvrage périodique qui ne combat point, c'est fondre un canon pour le musée d'artillerie. On n'équipe pas un soldat pour qu'il prenne position dans son lit. Décidément j'aime mieux me donner tout entier à l'*Univers*. M. de Vogüé et quelques autres trouvent aussi qu'on parle trop

1. Une brochure de Mgr Parisis, évêque de Langres.

du bon Dieu. Qu'ils aillent se promener! Tout à vous. Vive Jésus!

LOUIS VEUILLOT.

XLIX

Au même.

9 janvier 1844.

Si vous êtes disposé à vous consoler de la méprise de la poste, c'est, de mon côté, une affaire conclue. J'en ai pris mon parti, et même je m'en réjouirais, très cher ami, dans le cas où cet avis tombé du ciel aurait pu être utile; mais de ce côté je n'espère rien. Le sommeil est là, ou quelque chose qui n'en diffère pas beaucoup. Nous saurons demain si votre lettre a été acheminée à sa destination.

. . . . . .

Ah! que je vous voudrais ici pour la queue de l'*Honnête Femme!* J'en suis à peu près quitte, et je vais me donner avec frénésie à l'*Univers*; il n'y aura plus même cinq minutes pour Zaïre. Il me vient des idées d'aller à Rome en avril. Qu'en pensez-vous? venez donc avec moi. Je vous plains d'être juge autant que je me tiens heureux d'être croisé!

Est-ce que je me suis lamenté de la vie enragée qu'on me fait? Rayez cela. Mon poids m'est doux; je n'en voudrais pas ôter une once. Je me figure que j'étouffe dans une belle armure marquée d'une belle croix rouge, et que tous les horions qui me

viennent sont le fait des Sarrasins. Faut-il tant gémir et laisser là ce cher harnais ?

Adieu! Vive Jésus quand même!

LOUIS VEUILLOT.

Écrit à la chandelle, le 6 janvier 1844.

L

Au même.

24 janvier 1844.

BIEN CHER AMI,

Votre pétition, comme vous l'avez vu, n'était retardée que pour paraître au moment opportun. Hier, tous les députés ont reçu le numéro qui la contenait. Je ne vous ai pas écrit parce que maintenant je suis obligé d'aller à la Chambre, et que mon temps est réduit à deux ou trois heures par jour, dont j'ai grand besoin pour mille choses urgentes. Au lieu de dicter le soir des lettres à ma sœur, je suis obligé de lui dicter des articles, que la pauvre fille écrit en dormant, ce qui n'est guère flatteur pour l'auteur et guère réjouissant pour le frère. Avec mes mauvais yeux, je suis forcé de rester au journal jusqu'à onze heures. Vous reconnaissez que je suis trop innocent.

Je n'ai pas de jeune homme sous la main. C'est une de nos plaies. Nous manquons de cœurs encore plus que d'écus, et si nous avions des cœurs nous aurions des écus.

Ne croyez pas que l'abbé Combalot nous ait compromis. Si nos amis le pensent, nos ennemis

disent qu'un procès nous serait utile, et je le crois. Le procès n'est point perdu, et en tout cas il sera glorieux. L'abbé Combalot voulait donner sa cause à M. Berryer. Je l'en ai détourné. Il prendra un jeune homme qui le servira beaucoup mieux et dont cette cause fera la réputation, à quoi nous avons un intérêt très grand.

Fort de la discussion qui va avoir lieu aujourd'hui, je commencerai dès demain à pousser aux pétitions et au tapage.

Vous me parlez de M. de Vogüé comme si vous me supposiez de la rancune. Eh! cher ami, que vous vous trompez ! Je ne cache rien de mes pensées, mais je conçois contre moi tous les blâmes, et je n'ai pas même à les oublier. Le *Correspondant* a un excellent article : vous voyez que je ne le boude point.

La brochure du P. de Ravignan est merveilleuse et fait merveille. On dit que M. Molé, consulté sur la publication, a donné l'avis de publier et a pleuré. Larmes de crocodile, j'en ai peur.

Lacordaire a été magnifique à sa dernière conférence, éloquent comme lui-même, plus hardi que lui-même, écouté comme on n'écoute personne....

Adieu, très cher ami. Perdez vos chances d'avancement, descendez dans l'affection des hommes et montez dans leur estime, et, ce qui vaut mieux, dans l'amour de Jésus-Christ. Priez pour moi : à peine me reste-t-il un moment pour le faire.

LOUIS VEUILLOT.

LI

Lettre à Mgr Clausel de Montals, évêque de Chartres.

Prison de la Conciergerie, 11 juin 1844.

Monseigneur,

J'ai à écrire ici cent lettres arriérées ; mais je veux que la première soit pour vous. Profitant outre mesure de votre bonté, je vous ai à peine remercié de tout l'intérêt que vous avez daigné me témoigner d'une façon si douce et si paternelle. Veuillez recevoir les actions de grâces que je vous adresse du fond de ma prison, où je me trouve à ravir, et dont les rigueurs, si bien compensées, seront tout à fait effacées dans un mois, quand j'aurai le bonheur de recevoir votre bénédiction. Dieu me traite avec une bonté qui me confond. J'avais besoin de cette retraite, il me la donne ; et ces braves jurés, qui croyaient me punir, n'ont été que les instruments d'une miséricorde et d'une clémence sans bornes.

J'ai du repos pour travailler, du loisir pour prier; il ne me manque qu'un peu d'air; mais l'air de Chartres sera si bon après cette privation ! mais l'air de la foi est si vif et si bon, dans cette cellule presque monastique ! J'y vais faire mon mois du Sacré-Cœur, que je n'aurais jamais pu faire en liberté.

Daignez, Monseigneur, demander à Dieu qu'il me fasse profiter de tout le bien que cette retraite promet à mon cœur.

Je suis, Monseigneur, etc. Louis Veuillot.

LII

A M. Th. Foisset.

A la Conciergerie, 29 juin 1844.

Mon cher ami,

Je n'ai pas laissé passer un jour ici sans me promettre de vous écrire le lendemain ; voilà vingt jours que j'y suis, et vous n'avez pas encore reçu de mes nouvelles ; jugez par là si la prison est pour moi un lieu de repos.

Jamais je n'eus tant d'affaires et ne donnai tant d'audiences ; c'est à ce point que j'ai été obligé de fermer ma porte ; mais les lettres passent à travers les barreaux et les geôliers trop complaisants leur tirent les verrous. Je réponds aux inconnus, et je garde le silence envers mes amis ; pardonnez-moi. Ce que j'ai à demander aux personnes que je ne connais pas, je le demande mieux en datant mes lettres de la Conciergerie.

Il n'est point d'agréable prison, mon cher ami, sans cela ma demeure serait un lieu de plaisance; j'ai du jour, du soleil ; j'ai même un peu trop de soleil. On est plein de complaisance pour moi ; je me promène le soir dans une grande cour où je vois M. Rousselet, ce bon M. Rousselet qui regrette tant d'avoir tué son ami ! Je goûte enfin mille douceurs, et je n'ai rien à offrir au bon Dieu, si ce n'est que je voudrais bien quelquefois être dehors.

Nos amendes sont payées. J'ai même déjà refusé

quelque chose ; mais c'était un homme chargé de pauvres qui voulait me donner. Si vous connaissez des gens en train de boursiller pour nous, laissez-les cependant faire ; nous appliquerons le surplus à la rédaction littéraire.

Les protestations du clergé vont bien ; nous n'en avons que trop et ne savons où les mettre. Les évêques dissidents ne paraîtront pas dans ce concours.

Wilson attend votre Dupin ; je viens de le voir tout chagrin de ne l'avoir pas encore reçu. Dépêchez-vous donc. Le *Correspondant*, tel qu'il est constitué, est une arme de gros calibre dont il faut se servir.

Adieu, cher ami ; il faut que je vous laisse. Soyez tranquille : je vois bien pourquoi les persécuteurs n'ont jamais réussi. Quand on nous met en prison, on nous retrempe dans l'air natal.

Tout à vous.

LOUIS VEUILLOT

LIII

Au même.

29 juillet 1844.

CHER AMI,

Je ne vous écris plus, et ce n'est pas de ma faute, je suis vraiment accablé : fatigué de corps, fatigué d'esprit, fatigué de cœur ; et des affaires, des lettres, des articles, des visites toujours par-dessus les yeux.

J'aimerais pourtant à vous donner un peu plus souvent signe de vie, car je suis très sensible, moi, aux longs silences de ceux que j'aime, et je vois qu'il en est de même pour vous. Mais comment pouvez-vous penser un moment que vous imprimiez un mot quelque part et que je ne sois pas le premier qui l'ait lu? Quand vous nous avez demandé si nous connaissions votre article sur Dupin, il était déjà composé à l'imprimerie du journal; on n'a laissé passer avant lui que des choses d'urgence. Nous étions pressés de parler, car nous étions restés cois sur la question, et vous êtes bien à propos venu à notre secours. Le succès a été complet. Je n'ai reçu partout que des éloges, et des meilleurs juges : les savants admirent la solidité du morceau; les non savants, le bien-dire; tous, la clarté parfaite qui le distingue et qui vous distingue; et moi de me rengorger avec mon ami Ourliac, car nous sommes tous deux très fiers de vous. Ourliac triomphe en songeant aux revues où, me dit-il, de pareils coups de poing occasionnent des paniques durables. Quel bonheur que nous ayons le *Correspondant!* Sans lui tout cela n'aurait pas vu le jour. Le dernier numéro est merveilleux, surtout l'article de Lenormant. Il faut que je vous parle de cet homme-là. Je l'ai vu chez moi, avant-hier et hier, deux heures chaque fois. Je suis sorti de sa conversation dans le même état de cœur où je me trouve en sortant de l'église, quand l'office a été beau, que j'ai bien chanté les psaumes, bien prié, bien pleuré sous mes lunettes.

Son affaire est décidée : il s'en va, s'étant conduit non pas comme un homme de bien, non pas comme un homme de cœur, mais en homme de Dieu.

C'est un chevalier armé de toutes pièces que Dieu nous envoie. Dans quelques jours vous lirez une lettre publique sur son affaire; vous en pleurerez d'admiration, de joie et de colère. Ah ! mon ami, que Dieu fait de belles choses dans un cœur qui l'aime !

Il n'y a que trois ans que Lenormant se confesse ; et le voilà qui n'a pas balancé une heure à s'attirer des inimitiés qui lui enlèvent sa position, son avenir, qui le laissent avec une place de cinq mille francs pour nourrir ses quatre enfants et sa femme !

Votre ami profitera de l'aventure : il va être nommé ; il sera un argument pour prouver qu'on ne persécute pas les catholiques. Lenormant est accusé d'avoir fait un cours *antinational*.

Je vous remercie de vos offres pour l'*Honnête Femme*. Elle est réimprimée. J'ai oublié que vous m'aviez offert de la relire, sans quoi je vous en aurais franchement donné l'ennui. M. de Dumast m'a indiqué de bonnes corrections, que j'ai faites ; mais je n'ai rien pu changer à la charpente : je n'ai pas le temps de si bien filer mon chanvre ; je fais de la toile à voile, et c'est tout.

Adieu, très cher ami ; priez bien pour moi. J'ai de gros dégoûts, dont je n'ai pas le temps de vous parler, heureusement.

Bien à vous en Notre-Seigneur.

LOUIS VEUILLOT.

LIV

Au même.

28 août 1844.

Très cher ami,

Depuis vingt-deux jours je ne puis ni lire, ni écrire, ni même dicter : je suis aveugle, et si je n'étais qu'aveugle je serais trop heureux ; mais le médecin qui m'a mis et qui m'entretient dans cet état ne se contente pas pour si peu. Il me frotte tous les matins les yeux d'une pommade qui, pendant deux ou trois heures et quelquefois plus, change mes orbites en fourneaux où cuisent mes prunelles. Le reste du temps je le passe à cligner, pleurer, rouler du sable sous mes paupières, en désespérant d'être jamais guéri, etc., etc. Ce médecin assure pourtant que tout finira par me laisser des yeux magnifiques. Je le crois, mais je n'en vois rien, et ma confiance a même quelque peine à se soutenir, malgré les très bons garants que j'ai d'ailleurs.

Nous ferons passer votre réclame, que vous auriez dû seulement développer un peu plus.

Je vous loue de préparer quelque chose sur le *Pascal* de Faugère ; je l'ai lu par petits morceaux avant que le traitement de mon ophtalmie eût atteint sa perfection actuelle, et je suis charmé de ce génie de Pascal, que je connaissais fort peu. J'admire la balourdise qui en a voulu faire un sceptique ; je n'y vois que l'évidence de la foi la plus pleine et la plus impérieuse. J'aimerais que vous missiez cela en belle lumière, avec quelques

regards sur ce style incomparable, aussi grand et aussi majestueux dans ses langes, que Bossuet l'est dans sa chaire et dans son manteau. Je crois que cette lecture aura une grande influence sur moi, elle m'a fait voir de nouveaux horizons et des routes larges où je tenterai de marcher si le journalisme le veut bien permettre un jour.

Adieu, cher ami, c'est une fatigue pour moi, même de dicter. Je me recommande à vos prières. Mes sœurs, très honorées du bonjour que veulent bien leur adresser mesdemoiselles vos filles, leur demandent de prier aussi pour moi et vous présentent leurs civilités. LOUIS VEUILLOT.

LV

Au même.

14 novembre 1844.

MON BON AMI,

Nous n'en sommes à rien qu'à attendre que le triste état de mes yeux et un travail que je suis obligé d'achever, me permettent de donner à l'*Univers* un peu plus de vie qu'il n'en a. Qu'arrivera-t-il? Je ne sais. Si nous en croyons l'apparence, tout dort, et tout à peu près veut dormir; je ne crois pas à ces sommeils.

Nous verrons dans quelques jours si la trompette trouvera des échos, et si l'on y répondra de l'autre camp.

On veut me tuer, comme vous l'avez vu; mais je ne m'y prête guère.

Il se dit beaucoup de choses, et tout se réduit à ceci : on engage les évêques à se taire, et on leur promet que la loi sera retirée aussitôt que votée. Beaucoup le *croient*, dit-on, ou font semblant. Croire me paraîtrait d'une grande ingénuité; faire semblant me paraît pire. Il faut voir, et nous verrons bientôt.

Priez pour moi, faites prier. Je suis très éprouvé depuis quelques mois. Je ne parle pas du corps, mais de l'âme. Je me sens lâche, je me surprends dans des océans de tristesse. Mais il faudrait être cœur à cœur, bouche à bouche, pour parler de cela! Que vous apprendrais-je d'ailleurs! Que je suis chrétien par miracle, miracle d'hier, miracle d'aujourd'hui, miracle de l'heure où je vous parle! Vous le savez bien. Je vous embrasse.

LOUIS.

Notre pauvre ami Dumast qui est mourant! Savez-vous cela? Il s'est fracturé la jambe, et il est atteint d'une maladie qui lui donne des convulsions dans cette jambe; on lui ordonne une immobilité absolue, et il est couvert de cautères qu'on ne sait plus comment panser. Au milieu de cela le courage d'un martyr, la paix d'un saint! Ses amis en pleurs entourent son lit et s'édifient de cette grande leçon, la dernière peut-être qu'ils recevront de lui. Jésus crucifié, donnez-nous l'esprit de prière, faites-nous aimer la douleur et l'humiliation [1].

1. M. Guerrier de Dumast se tira de cette maladie.

Lettre de 1845.
p. t. VIII.

LVI

Au même.

28 avril 1846.

Mon cher ami,

Je pense que vous reconnaîtrez encore mon écriture, et que vous m'accorderez d'abord le pardon que je vous demande pour le long silence que j'ai gardé. J'aurais voulu que mon article sur votre excellent livre précédât ma lettre, mais jamais je n'eus tant de choses à faire et moins de facilité au travail que dans ce moment. Je suis horriblement fatigué de tout ce qui tient de près ou de loin au journal. Je l'aurais quitté depuis longtemps si je l'osais; je succomberais à cette fatigue et à ce dégoût si l'excellente créature que Dieu m'a donnée pour femme n'entretenait dans la paix et dans la joie certains recoins de mon cœur... Quand je la vois, occupée exclusivement de son enfant qui va venir, j'oublie du moins mes déboires, j'oublie les misérables petites passions qui nous divisent et nous détruisent, j'oublie cette cangue qu'il me faut porter sous les injures de nos amis. Ah! j'aurais grand besoin de vous voir pour soulager mon âme de ses accablements; mais ne venez à Paris qu'en passant, car c'est une triste chose d'y vivre. Combien j'ai été injuste envers Chignac[1]! Il n'y a point là de bons chrétiens qui cherchent à

1. La ville de fantaisie où vivent et agissent les personnages de l'*Honnête Femme*, et où des souvenirs de Périgueux sont mêlés à des fictions.

se couper le jarret pour faire avancer les affaires du bon Dieu.

Je vous afflige. Que serait-ce donc si vous pouviez m'entendre ! Le pauvre M. de Coux, le meilleur homme du monde, qu'on m'accuse de mener et qu'on accuse de m'éteindre, vous en dirait autant que moi. Il n'est pas aussi découragé, mais il ne s'en faut guère. Il était venu ici avec le projet le mieux arrêté de réparer mes torts et de se mettre bien avec tous nos amis. Il y a gagné de s'attirer les inimitiés qui me poursuivaient, et c'est tout[1]. On disait dans ce temps-là que l'*Univers* était violent, injurieux, sauvage, et qu'il compromettait tout ; on dit aujourd'hui qu'il est lâche et qu'il perd tout. Je vous assure que j'en ai par-dessus les yeux, et que si l'on pouvait m'écarter pendant quelques années, on me rendrait grand service.

Tout cela ne fait pas votre article, je le sais bien ; mais que vous dirai-je ? J'ai de la difficulté même à écrire une lettre ; au milieu de tout cela, ma femme va faire ses couches dans une semaine ou deux, et, quoique sa grossesse ait été singulièrement heureuse jusqu'à ce moment, je suis plein d'alarmes. Donnez-moi un peu de temps. Quand cet enfant sera venu et sera baptisé, quelque révolution s'opérera peut-être qui me rendra du courage, des pensées, des paroles, tout ce que je n'ai plus.

1. Ces *amis*, si disposés à se conduire en adversaires, étaient des catholiques modérés, qui, dans la suite, devinrent, pour la plupart, des catholiques libéraux.

J'ai lu votre article sur *Foi et Lumière*[1] : je l'ai trouvé bon, mais laissant trop de place à la science ; c'est un singulier reproche, et pourtant je vous le fais ; les autorités qui viennent à tout propos embarrassent votre marche, et, quand on a quelque chose à dire au public, je crois qu'il ne faut point de si longs *apartés*, même avec les Pères de l'Église.

Vous devez être en querelle réglée avec M. de Dumast pour l'avoir admonesté sur son portrait de Voltaire. Vous ne vous étonnerez pas que je sois de son avis. Le moment est venu de frapper sur Voltaire sans ménagement. Ce n'est plus assez de n'ôter point son chapeau à cette statue infâme, il faut l'insulter ouvertement. Si la chose attire des apologistes, tant mieux! on écrasera tout à la fois, la divinité et les fidèles. Samson n'aurait pas eu le sens commun d'arracher les colonnes du temple dans un moment où le temple se serait trouvé vide. Comment! la cause est instruite et jugée : Voltaire est un coquin abject, et je prendrais des précautions pour le dire, parce qu'il avait un joli style! A ce propos, Romain-Cornut va faire paraître une petite brochure à laquelle j'ai donné mon approbation et que je vous recommande. Cela est intitulé *Voltaire et la Pologne;* la correspondance avec Frédéric et Catherine à l'époque du partage en fait les frais. Il ne se peut rien voir de plus odieux que Voltaire dans cette occasion, et à mon sens de plus bête.

1. Publication catholique faite à Nancy.

Le même Cornut fera ensuite une *Vie de Voltaire*, et moi, si je renais, une *Vie de Rousseau*, que je prétends que vous applaudissiez. Adieu, cher ami! Ne vous lassez pas de m'aimer un peu; la chose devient originale. Tout à vous en Notre-Seigneur.

LOUIS VEUILLOT.

LVII

A M. Hippolyte Violeau.

18 mai 1846.

MON CHER MONSIEUR,

Votre nouvel ouvrage m'a été remis hier [1]. J'ai laissé là tout ce que je faisais pour vous lire aussitôt. Recevez mes sincères félicitations. Vous êtes en progrès, et en très grand progrès. J'admire qu'au fond de votre province, privé de ces conseils et de cette influence de Paris qui ont toujours dans leur ensemble un effet excellent sur les travaux d'esprit et particulièrement sur des premiers travaux, vous ayez su vous corriger d'une façon si heureuse et si remarquable. Je trouve que vous avez la pensée et le style plus fermes, et, en quelque sorte, la main plus leste. Vous avez acquis du métier, pardonnez-moi l'expression, sans perdre aucun des dons précieux de la pure et bonne nature, les dons qui font le poète, et à quoi nul travail ne supplée. Je compte sur un beau succès.

1. *Le Livre des mères chrétiennes*. Ce livre fut couronné en 1848 par l'Académie Française.

Je n'ai pas besoin de vous dire que j'y travaillerai pour ma part, de mon mieux et le plus tôt possible. Je ne ferai passer avant vous qu'un livre dont l'intérêt est tout de circonstance et tout religieux.

J'ai lu hier à ma femme et à sa mère, qui sont deux saintes créatures, vos *Vieillards de Plouzal*, et nous avons eu la joie de pleurer ensemble de tout notre cœur.

Maintenant, permettez-moi de vous gronder fraternellement sur votre lettre, où je vois des inquiétudes et des plaintes qui m'affligent. Il faut un peu moins songer à l'avenir, ou songer un peu plus que l'avenir est dans les mains de Dieu. Le père n'abandonnera pas ses enfants. Il est vrai que j'ai des raisons pour en être sûr, mais ces raisons sont aussi les vôtres. Voilà trente-trois ans bientôt que je vis sans un sou de revenu et sans position assurée. Dans ce moment même j'en suis là avec une famille qui va s'accroître, et, en cherchant bien, je ne vois aucune raison de me troubler plus que je ne l'ai jamais fait. Le pain quotidien a été et sera fidèle au *Pater*, et le pain quotidien est tout ce qu'il faut, sans cela Notre-Seigneur nous aurait appris à demander des rentes sur l'État au lieu de nous en donner sur la Providence. Puisque vous avez un temps de répit devant vous, travaillez comme s'il devait durer toujours. Vous ne pouvez rien faire de si excellent pour votre avenir qu'un beau livre comme homme, et que de bonnes et confiantes prières comme

chrétien. Moyennant ces simples soins, vous verrez toutes choses s'arranger admirablement par la seule action de cette Providence de qui vraiment l'on peut dire qu'elle ne se presse jamais et qu'elle arrive toujours à temps. Je ne vous promets pas que vous aurez tout de suite la gloire où vous pouvez prétendre. Les bouches de la Renommée ne s'ouvrent guère pour les chrétiens : elles ne prononcent qu'en rechignant les noms catholiques les plus illustres, et toujours sans éloge. Lacordaire est à peine regardé comme un écrivain; on ne saurait pas que M. de Montalembert a du talent s'il n'était pair de France ; il n'est pas même question de l'abbé Gerbet, qui est peut-être le premier prosateur de ce temps-ci, et que, pour mon compte, je préfère à M. de Chateaubriand. Il se passera donc du temps avant qu'on parle de vous; mais vous serez de plus en plus connu de vos frères et Dieu n'en veillera pas moins sur vos jours. Rassurez-vous donc, cher rossignol, votre nid vaut mieux qu'une étable [1].

Je me recommande à vos prières et à celles de votre famille, qui me regarde, je l'espère et j'en ai le droit, comme un ami.

Bien à vous en Notre-Seigneur.

LOUIS VEUILLOT.

1. Pour se donner exclusivement aux lettres, M. Hip. Violeau s'était démis du modeste emploi qu'il avait à Brest. Sans vouloir revenir sur cette décision, il s'inquiétait de l'avenir, non pour lui, mais pour sa mère et ses sœurs dont il était le soutien. C'est contre cette inquiétude que Louis Veuillot cherchait à le rassurer.

LVII

A M. l'abbé Mège.

10 juillet 1846.

Monsieur le curé,

Je vous remercie beaucoup, au nom de la rédaction, de la lettre que vous avez bien voulu nous faire remettre par M. votre neveu. L'inconvénient que vous nous signalez existe sans doute, mais nous ne savons en vérité qu'y faire, et il faut que nous le subissions. L'*Univers* est un journal de discussion et de doctrine, il ne peut devenir purement un journal de faits. On le compose avec des idées, non avec des ciseaux. Il perdrait absolument son importance et son utilité religieuse, s'il changeait cette manière d'être. La plupart des rédacteurs qui ont fondé cette œuvre aux dépens de leur repos et de leur avenir, l'abandonneraient, si elle devenait une affaire d'argent.

Nous regrettons sans doute les abonnés qui nous quittent, mais nous ignorons l'art de retenir des hommes qui préfèrent les nouvelles et les cancans d'église au spectacle et au poids des luttes que le catholicisme soutient contre l'impiété.

Je vous ferai d'ailleurs remarquer que si l'*Univers* contient moins de nouvelles religieuses que telle ou telle autre feuille, cela n'est guère appréciable. Beaucoup de celles qu'on lit dans le journal que vous nous citez nous sont empruntées ; les autres n'ont pas d'autre importance que de flatter les gens dont elles parlent. Nous avons pour prin-

cipe d'éviter autant que nous le pouvons de servir les petites ambitions et les petites vanités.

Au fond, je crois qu'on nous reproche plutôt le prix de l'abonnement qu'autre chose, et que ce que l'on cherche partout, c'est le bon marché. Comme nous gagnons très peu par abonnement et que nous faisons tout juste nos frais, il nous est impossible de diminuer nos prix.

Nous ne donnons pas de feuilleton, parce que la place nous manque et que nous ne sacrifierons jamais une discussion importante pour l'Église au désir d'amuser quelques faibles esprits.

Nous ne parlons point des prédicateurs, parce que ce serait ouvrir la porte à des prières et des sollicitations odieuses. Les critiquer serait déplacé; les louer serait trop souvent manquer à la vérité. Nous tromperions les évêques au lieu de les éclairer. Il est plus dangereux de louer un prédicateur incapable que d'avoir trop d'indulgence pour un pauvre livre.

J'ai cru, Monsieur le curé, répondre franchement à vos observations, elles-mêmes si franches en même temps que si bienveillantes, et dont nous vous sommes très reconnaissants.

J'ajoute que jusqu'à présent nous ne nous sommes point aperçus qu'aucune concurrence nous ait fait du tort.

L'*Univers*, depuis six mois, a conservé le même nombre d'abonnés. Cependant ils peuvent décroître, mais comme j'avais tout à l'heure l'honneur de vous le dire, nous péririons sans changer.

Nous croirions que nous avons fait notre temps, que Dieu ne veut plus de nos services, et ce serait tout; nous n'aurions ni remords ni regrets.

J'ai l'honneur d'être, Monsieur le curé, votre très humble et très obéissant serviteur.

LOUIS VEUILLOT,
rédacteur en chef adjoint.

LIX

A M. Th. Foisset.

Lundi 30 mai 1847.

MON BON AMI,

Je suis en relations suivies avec M. Dufresne sans l'avoir jamais vu; mais ses lettres sont d'un homme intelligent et de grand cœur. Plusieurs de nos amis qui le connaissent l'aiment et l'estiment beaucoup; ainsi Dieu vous a bien adressé. Qu'il en soit béni. Je comprends et je partage vos sentiments; je les ai éprouvés quand j'ai marié ma sœur.

D'un autre côté, j'ai fait par ma sœur et par moi-même une si douce expérience du mariage, que je ne saurais plus avoir de craintes à cet égard pour ceux qui courent cette grande fortune, lorsqu'ils s'y prennent chrétiennement, comme on va le faire chez vous. Vos enfants recevront le sacrement, c'est-à-dire la grâce étonnante par laquelle deux êtres qui ne se sont jamais vus deviennent réellement une même chair et s'aiment constamment, attendu que nul ne hait sa propre chair. Je félicite

bien M. Dufresne, qui va devenir tout à fait mon ami, devenant votre fils; je félicite bien votre fille, pour laquelle je prierai comme pour ma propre sœur. Elle fait bien de prendre un médecin; au moins elle ne se réveillera pas en sursaut trois ou quatre fois par nuit, comme nous faisons, ma femme et moi, croyant toujours que notre enfant a le croup. Faites-moi savoir le jour du mariage, afin que je fasse dire la messe ce jour-là. J'irai avec Mathilde; nous demanderons à Dieu de faire pour les nouveaux mariés ce qu'il a fait pour nous, qui comptons déjà deux ans de ménage et de bonheur sans le moindre trouble, et qui pouvons répondre de l'avenir, pour peu que nous restions fidèles à Dieu.

Vous ne le croirez pas, et c'est la vérité. Quand j'ai reçu tout à l'heure votre lettre, j'avais du papier devant moi et je rafraîchissais ma plume pour vous écrire.

Je voulais vous parler de votre article sur Lamartine, que j'ai lu avec une satisfaction bien héroïque, puisque j'en ai un à faire sur le même sujet. Vous m'avez pris mes meilleures pensées, et d'une façon qui ne me permet plus que de copier. Si j'avais commencé, je ne vous aurais pas gêné à ce point. Vous auriez pu répéter tout ce que j'aurais dit et être neuf.

Tant mieux puisque vous êtes content du Rémusat. Je craignais de vous paraître trop vif, quoiqu'en réalité je me sois donné des brides en plus d'un endroit. Mais tant de suffisance et tant de pauvreté me mettent hors de moi.

Adieu, très cher ami ! Ne dites pas que je ne vous aime presque plus. Cela n'est pas juste. Mon cœur froissé de tant de côtés s'attache au contraire avec une sorte de passion à tous ceux qui le ménagent, et, Dieu merci, sans en vouloir aux autres. Je vous assure que ce mélange de l'équité des uns et de l'injustice des autres produit sur mon âme d'excellents résultats : je me sens plus affectueux, plus charitable et plus détaché. C'est l'épreuve qui m'était nécessaire. Dieu soit béni !

LOUIS VEUILLOT.

LX

A Mgr Clausel de Montals, évêque de Chartres[1].

MONSEIGNEUR,

A mon retour d'un voyage que j'ai dû faire pour rétablir ma santé altérée par le travail, je trouve la lettre que vous m'avez écrite au sujet de la

1. En août 1848, Proudhon était à l'apogée de sa renommée et de son influence. De tous les journaux montagnards et socialistes, le sien était le plus répandu ; aussi fut-il supprimé. Proudhon eut alors ou prétendit avoir l'intention d'adresser à l'*Univers* des lettres sur la question sociale. Il en donnait pour raison que seul, l'*Univers* était assez sincère dans ses croyances et assez fort pour accepter le combat contre lui. Il parla dans ce sens à MM. de Montalembert et Roux-Lavergne, membres comme lui de l'Assemblée nationale. Cela fit du bruit. L'*Univers* déclara qu'il pourrait ouvrir ses colonnes à M. Proudhon, si celui-ci s'engageait à exposer ses idées sans y joindre des paroles blasphématoires et cyniques, comme il en avait coutume. Cette éventualité de voir Proudhon écrire dans l'*Univers* irrita tellement l'un de nos plus fermes appuis dans l'épisco-

ligne que suit le journal et des tendances que vous lui reprochez. Votre Grandeur me permettra de lui expliquer les intentions qui me font agir. Elle ne peut trouver mauvais que nous cherchions à reconquérir une bienveillance qui nous était si précieuse, et qui fut notre plus sûr et notre plus honorable appui dans les épreuves que nous avons traversées.

Je dois d'abord vous dire, Monseigneur, que je suis personnellement étranger aux rapports qui ont été sur le point de s'établir entre l'*Univers* et M. Proudhon. J'étais absent lorsque cet écrivain, voyant son journal suspendu pour la seconde fois, annonça presque publiquement qu'il irait demander asile à l'*Univers*, parce que, dit-il, c'était la seule feuille dans Paris qui l'eût combattu avec force et sincérité, qui fût véritablement indépendante des coteries politiques et qui ait des idées à opposer aux siennes. Il communiqua ses intentions à plusieurs représentants catholiques, à M. de Montalembert entre autres, qui, sans nous engager plus qu'il ne le pouvait, conseilla à M. Proudhon de venir nous voir. Il annonça en effet sa visite, et cela produisit une telle sensation dans l'Assemblée, que le bruit s'en répandit au dehors. Néanmoins, M. Proudhon ne vint pas. Il avait renoncé à ce bizarre projet lorsque les journaux s'en occupèrent. Ce fut alors qu'un de mes colla-

pat, Mgr Clausel de Montals, évêque de Chartres, qu'il déclara ne plus vouloir lire le journal. De là cette lettre de Louis Veuillot, écrite fin août ou commencement de septembre 1848.

borateurs publia les trois ou quatre lignes qui ont déterminé les observations de Votre Grandeur, et c'est ainsi que j'ai eu moi-même le premier avis de cette aventure. Je ne sais ce que j'aurais fait si j'avais été là, mais je n'ai pu blâmer mes collaborateurs, car, selon toute apparence, j'aurais agi comme eux.

Je n'aurais rien à répondre à vos reproches, Monseigneur, s'il avait pu être question de laisser M. Proudhon écrire dans l'*Univers* au gré de ses sophismes et de son impiété. Nous aurions été inexcusables de lui permettre de blasphémer pour avoir le plaisir de lui répondre; il est clair qu'une controverse tenue chez nous n'aurait pu franchir de certaines bornes. Je pense que M. Proudhon lui-même l'a senti, et c'est là probablement le motif qui lui a fait abandonner le projet qu'il avait annoncé.

Aurions-nous été téméraires d'accepter une dispute, même réduite à ces termes? Je ne le crois pas. Les idées de M. Proudhon, comme celles de tous les incrédules, aboutissent au néant et à l'absurde; il le sent lui-même, et ce qui le prouve, c'est que très âpre et très ardent à la dispute, il a constamment reculé devant une discussion sérieuse avec nous : nous lui avons vingt fois offert le combat, vingt fois il l'a esquivé en nous disant des injures. Obligé de discuter sérieusement et avec politesse, il aurait perdu ses meilleurs arguments. Le public aurait vu alors que tous ces destructeurs si habiles, et souvent si irréfutables

lorsqu'ils s'attaquent aux vices de la société politique, ne font cependant que ruiner certaines conséquences de leurs propres principes, et demeurent impuissants devant le roc inébranlable sur lequel est assise la société chrétienne.

Leur force vient de ce qu'on ne leur répond jamais ; ils s'adressent à un public qui n'écoute et ne lit qu'eux seuls. Les réfutations qu'on fait de leurs systèmes, au nom de la vérité éternelle, ne parviennent point jusqu'à cette masse qui veut aveuglément s'abreuver du poison de l'erreur. Si les lecteurs habituels de M. Proudhon avaient été obligés d'aller chercher ses écrits dans l'*Univers*, j'ai peut-être tort, mais je me persuade que le plus grand nombre auraient voulu lire ce qu'on lui aurait répondu. J'avoue qu'en ce cas j'eusse espéré quelque chose de la force pénétrante de cette vérité catholique, si inconnue de la plupart d'entre eux.

Le peuple, en général, ignore la religion et fait plus que l'ignorer, il a d'épouvantables préventions contre elle. Il croit qu'elle a été et qu'elle est d'accord avec les puissants de la terre pour opprimer et pour exploiter les misérables. Il ne sait rien des grandes choses que l'Église a faites et fait toujours en faveur de l'humanité souffrante. Permettez-moi de croire, Monseigneur, que vous nous trouverez au moins excusables de n'avoir pas voulu écarter sans examen un moyen qui semblait s'offrir de faire luire aux yeux du peuple quelques-unes de ces puissantes lumières

dont l'absence est le véritable, et j'ose dire l'unique péril de la société.

Voilà, Monseigneur, pour ce qui concerne M. Proudhon. Votre Grandeur ajoute qu'elle voit souvent dans l'*Univers* « des idées systématiques aussi nouvelles que dangereuses dans l'Église ». Souffrez que je vous prie, Monseigneur, au nom du grand et saint intérêt qui nous anime, de vouloir bien préciser davantage ce reproche et nous signaler nettement ces idées. Nous ne sommes que des laïques, et quoique parfaitement assurés de la pureté de nos intentions, nous savons que nous pouvons nous tromper. Mais nous ne nous tromperons jamais volontairement, et on ne nous verra point nous obstiner dans la mauvaise voie. Ce n'est pas pour désobéir à l'Église et pour exposer notre salut que nous nous sommes dévoués à des combats si persévérants et quelquefois si durs. Daignez, avec la science et la bonté d'un pasteur, comme vous l'avez toujours fait jusqu'à présent, nous indiquer nos fautes, et nous les éviterons avec autant de sincérité que nous avons pu les commettre.

Permettez-moi d'espérer, Monseigneur, que ces explications, si elles n'ont pas le bonheur de vous satisfaire, vous engageront au moins à nous en demander de nouvelles. Il nous serait trop pénible de voir s'interrompre des relations qui étaient, je le répète, notre appui et notre gloire. Elles pourraient cesser sans diminuer notre reconnaissance, mais non pas sans attrister nos cœurs, et en parti-

culier le mien, de l'un des plus vifs déplaisirs qu'il puisse éprouver.

J'ai l'honneur d'être, Monseigneur, avec la vénération la plus parfaite et le respect le plus profond, de Votre Grandeur, le très humble et très obéissant serviteur,

LOUIS VEUILLOT

LXI

A M. Th. Foisset.

10 novembre 1848.

MON CHER AMI,

Vous avez reçu ou vous allez recevoir un exemplaire des *Libres Penseurs*. Acceptez d'abord cela comme un témoignage de ma vive et constante amitié, faites violence à la loi que vous semblez vous être imposée, et dans une bonne lettre donnez-moi votre pensée toute franche sur ce bouquin[1]. Je crains qu'il ne vous plaise point partout. Cela est bien loin du ton des *Pèlerinages* et de *Rome et Lorette*. Dix ans se sont écoulés depuis ces premiers livres, et la vie a produit son effet sur mon cœur. Autrefois je m'emportais, à présent je suis amer.

J'espère que vous me pardonnez de ne vous

1. M. Foisset, voyant que si Louis Veuillot recevait toujours avec bonne grâce ses critiques et conseils, en tenait médiocrement compte, lui en donnait beaucoup moins. Peut-être aussi avait-il compris que vouloir réduire le rédacteur en chef de l'*Univers* à écrire bourgeoisement et académiquement, comme un rédacteur de la *Revue des Deux Mondes* ou du *Correspondant*, c'était faire fausse route.

avoir point écrit depuis si longtemps. Mes yeux ne me servent que pendant le jour, et encore bien juste ; pendant plus d'un long mois, ils ont été à l'infirmerie. Vous voyez ce qui me reste pour le journal. Du reste, qu'ai-je à dire à un lecteur de l'*Univers* aussi assidu que vous l'êtes certainement?

Sauf mes yeux, tout va bien chez moi ; mes deux filles jouissent d'une santé parfaite et l'aînée passe même pour une sorte de monstre, à cause de sa force et de sa santé. Elle n'a pas l'esprit moins précoce, et quand on lui demande qui elle nommera pour président de la République, elle répond tantôt Boissy, tantôt Genoude, tantôt Battur [1]. Ce dernier surtout obtient ses suffrages. Ma femme se porte aussi le mieux du monde. Elle est grosse, comme toujours, et elle accouchera au mois de février. A ce propos, ne vous serait-il pas possible de faire vanter un peu les *Libres Penseurs* dans le journal de Dijon? Je vous avoue que j'ai un peu besoin que ce nouveau livre nourrisse mon nouvel enfant. La République a diminué nos rentes, qui déjà ne nous donnaient rien de trop. Or il est convenu entre Lecoffre et moi qu'il ne me payera mon travail que s'il le vend. Adieu, mon cher ami. Aimez-moi quand même.

Tout à vous en Notre-Seigneur.

LOUIS VEUILLOT.

1. M. Battur était un avocat qui, lorsqu'il y avait une élection à Paris, se présentait et couvrait les murs d'une affiche excentrique portant ces deux mots en caractères variés : *Nommons Battur!* On ne nomma point Battur.

LXII

Au même.

19 novembre 1848.

J'ai reçu votre lettre avec une grande joie, mon cher ami; depuis longtemps je n'avais eu ce plaisir, et je laisse de côté toute affaire pour compléter ce régal de cœur. Vous recevrez en même temps mon dernier article sur l'*Ère nouvelle*. J'espère qu'il ne vous déplaira pas trop. Si j'y ai laissé quelques-uns de ces mots qui font un nuage sur le front des bons anges de la paix, c'est contre mon intention ou par nécessité, car il fallait bien aussi traiter certains points un peu scabreux. Je vous avoue que j'ai dû me contraindre pour ne pas pousser plus vivement la chose. Nos chers adversaires ont fait précisément tout ce qu'il faut faire pour m'irriter : des attaques détournées, des allusions sans nombre, de grandes phrases qui ne disent rien, et, par-dessus tout, cet étalage de sentiments charitables que je déteste dans ceux qui commencent les hostilités. Si je n'avais craint quelques *papas* comme vous, qui êtes toujours présent quoique invisible, j'aurais sabré comme sur le *Journal des Débats*. Je n'ai pas trouvé de meilleur moyen d'être sage qu'en me taisant sur Montalembert. La façon dont ils l'ont traité me faisait bouillir. Jamais, je vous l'atteste, dans mes plus grandes colères contre lui, je n'aurais eu l'idée de contester ses services

et d'attaquer en lui la cause même. Et puis, dans les jours où nous sommes, le représenter comme un absolutiste, comme un adversaire prononcé de la République! Il y a là une férocité de sectaire dont je ne me sens pas capable. C'est le pauvre abbé Maret qui a fait ce beau coup, avec son esprit de travers et ces idées nouvelles qui ne sont autres que la vieille poltronnerie du temps où l'on voulait baiser l'Université sur la bouche. Je ne dis rien de votre protégé, je vois toujours en lui l'homme qui faisait des discours au Cercle catholique contre nous, au milieu de nos querelles avec l'Université, et qui nous prédisait le sort de Lamennais. Je crois à sa vertu, je sais qu'il est sincère; mais que Dieu me préserve des vertus qui l'ont fait élever par ceux qui ont chassé Lenormant!

Au surplus tout cela est fini. Lundi, l'*Ère nouvelle*, l'*Ami de la Religion*, la *Voix de la Vérité* et l'*Univers* dînent ensemble chez l'archevêque, qui veut qu'on s'embrasse. J'essayerai de vous rendre compte de cela.

Vous me demandez comment nous sommes avec l'historien de sainte Élisabeth[1]? Dans les meilleurs termes possibles. Nous avons marché parfaitement d'accord depuis le 24 février, où il est venu nous embrasser à l'*Univers*, quand tout le monde, y compris les démocrates de l'*Ère nouvelle*, s'en éloignait. Nous n'avons pas fait tout ce qu'il a voulu, mais ces débats n'ont jamais soulevé

1. Montalembert.

le moindre nuage. J'avais toujours annoncé cette réconciliation; elle était trop faite dans mon cœur pour tarder dans le sien. Nous nous touchons par un point qui nous réunira invinciblement : le désintéressement de notre amour pour l'Eglise. J'ajoute que j'aimerai toujours sans effort ceux qui n'auront d'autre tort envers moi que de dire franchement le mal qu'ils pensent de moi.

Nous sommes très bien aussi avec l'*Ami de la Religion*. Je n'étais pas resté aussi tendre pour M. Dupanloup que pour M. de Montalembert; mais des démarches fort bienveillantes de sa part et des explications fort sincères de la mienne nous ont amenés à reconnaître qu'on nous avait brouillés officieusement, plus que nous ne l'étions. J'ai été satisfait de voir passer l'*Ami de la Religion* dans ses mains. Celles d'où il l'a retiré étaient plus que suspectes. En tout état, et quand même, ce qui n'est point probable, nous nous refâcherions, la chose serait bonne encore : l'Église en profitera. Dirigé par M. Dupanloup, l'*Ami* rendra le même son que l'*Univers*[1].

Roux[2] se trouvait à l'*Univers* quand j'ai reçu votre lettre. Je lui ai lu le paragraphe qui le concerne; il en a été flatté. C'est la meilleure âme du monde, et un très bon philosophe. Je veux qu'il fasse un livre sur les socialistes. Nul n'est plus capable de débrouiller ces systèmes, de dire d'où ils viennent, de bien montrer où ils vont et

1. C'était une illusion; elle ne dura pas longtemps.
2. Roux-Lavergne.

de prouver, chose importante, que l'Église a seule une solution à ce qu'ils renferment de sérieux.

Je vous remercie de songer à *réclamer* vous-même les *Libres Penseurs* dans le *Spectateur de Dijon*. Mais, si vous avez quelque critique trop forte pour que votre amitié veuille la faire en public, ne m'en privez point pour cela. Une seconde édition sera peut-être publiée. Je pense que vous avez maintenant reçu le livre. Montalembert l'a lu et paraît content. Mais, comme Roux, c'est un ami, ce n'est plus un juge. Quant à vous, au moral comme au physique, vous n'avez pas le cœur de moins, et vous avez la tête de plus.

Ma femme vous remercie de vos conseils. Elle dit que si vous voyiez ses enfants, vous lui conseilleriez d'en avoir douze. Il est certain que ces petites filles poussent à merveille, et qu'elle ne se porte jamais mieux qu'enceinte. Pas un étourdissement, pas un mal de cœur. C'est une bénédiction.

Adieu, très cher et très bon ami. Je vous embrasse de tout mon cœur.

LOUIS VEUILLOT.

Et la présidence? Montalembert est pour Bonaparte; Roux est pour Cavaignac; Coquille et Barrier sont pour Bonaparte; Cazalès et Taconet sont pour Cavaignac; Du Lac, Eugène et moi, nous sommes neutres, mais nous n'aimons pas Cavaignac. Chacun se dessine par à peu près. Nous

attendons le programme de Bonaparte, qu'on verra, dit-on, ces jours-ci. S'il ne dit rien, nous resterons neutres, en présence de l'inconnu qui me semble égal des deux côtés. Cependant je pencherais peut-être aussi pour Bonaparte en m'interrogeant bien. C'est peut-être un effet de mon sang bourguignon.

A propos, tâchez donc de glisser un mot de ce bourguignonnage dans votre article sur les *Libres Penseurs*. Cela me fera lire à Noyers [1].

LXIII

Au même.

24 novembre 1848.

MON BON AMI,

C'est la faute du bon abbé Chicotot si vous n'avez pas encore reçu le volume en question.

Lecoffre le lui a donné pour vous, et il a profité d'une occasion.

Je ne me suis jamais expliqué qu'on cherchât des occasions quand on a la poste.

Le fameux dîner chez l'archevêque [2] a eu lieu. On y a beaucoup parlé de conciliation ; mais quand mon tour est venu d'opiner, j'ai demandé un répit, et Monseigneur a vainement insisté. Il n'avait pas lu le dernier article de l'*Ère nouvelle*, et moi j'ai cru que mon devoir d'y répondre était trop net pour que je consentisse à me taire. J'avais d'abord songé aux quelques lignes graves que vous me

1. Notre père était de Noyers.
2. Mgr Sibour.

conseilliez, mais j'ai pensé qu'il importait de ne point passer pour battu. Il en est résulté ce que vous lirez en même temps que cette lettre, et j'en resterai là. Du reste, j'ai embrassé l'abbé Maret sans aucun effort. Si je pardonnais les torts que j'ai aussi facilement que ceux qu'on me fait, je serais un fameux homme.

Les *Libres Penseurs* vont très bien pour le temps. Il y en a un millier de vendus; mais voilà beaucoup d'orages au-dessus des boutiques. Qu'arrivera-t-il demain? Dieu le sait. On croit en général que l'étoile de Cavaignac va paraître ce qu'elle est réellement : une fusée de hasard au milieu de la nuit. Il en paraîtra quelques autres, mais l'astre véritable est encore derrière l'horizon.

Adieu, mon cher ami. Malgré mon naturel clément, j'ai quelque chose contre ce pauvre abbé Chicotot.

Tout à vous en Notre-Seigneur.

LOUIS VEUILLOT.

Vendredi soir.

LXIV

A M. Méthivier, curé de Bellegarde (Loiret).

4 décembre 1848.

MONSIEUR LE CURÉ,

Je vous confesse que j'avais reçu *Donatien*, comme nous recevons tous les jours vingt brochures que nous mettons de côté en attendant d'avoir le temps de les lire; et le temps de les lire ne vient jamais, parce que chaque jour apporte une

besogne qu'on ne peut remettre. Je n'avais pas même vu que *Donatien* était un compatriote. Si j'avais su cela, si j'avais su que l'auteur était ce curé de Bellegarde que je connais, que je révère et que j'aime depuis le temps des grandes eaux, certes, je ne l'aurais pas mis de côté : je l'aurais mis en face, avec les choses qui ne doivent pas attendre. Voilà, Monsieur le curé, ce que je vous prie de ne pas oublier à l'avenir, si votre verve donne à *Donatien* quelque vaillant petit frère; et je m'y attends, car votre verve m'a tout l'air d'être de la même famille que votre charité, je veux dire inépuisable. Frappez hardiment à la porte et dites : C'est moi! Il vous sera ouvert immédiatement, et je vous remercierai.

Je ferai un bout d'article sur *Donatien*, qui paraîtra très prochainement; mais je ne veux pas remettre à deux ou trois jours pour vous féliciter du bon sens vigoureux et spirituel qui anime d'un bout à l'autre ce petit volume, plein de si grandes vérités. Dieu soit béni d'avoir daigné se choisir dans notre pauvre Loiret des défenseurs comme Mgr l'évêque de Langres et comme vous!

Adieu, Monsieur le curé, j'aurais bien des choses à vous dire, mais je suis à la tâche. Priez le bon Dieu pour moi. Il y a bien longtemps que je désire aller faire un tour au pays. Si je puis me passer ce plaisir au printemps prochain, vous restera-t-il de quoi me donner à dîner au presbytère de Bellegarde? Je me contenterai de peu. Entre tonnelier

et charpentier, on peut se régaler sans dépense trop forte.

Votre très respectueux et très dévoué en Notre-Seigneur.

LOUIS VEUILLOT.

LXV

A M. Th. Foisset.

5 avril 1849.

MON BON AMI,

J'ai lu dans le *Spectateur de Dijon* une petite note sur *Vindex*, dont je dois sans doute vous remercier; en tout cas, j'en remercie celui qui l'a faite.

Lecoffre m'assure avoir vu dans le même *Spectateur* un article sur les *Libres Penseurs*. Cet article n'a point passé sous mes yeux. S'il est de vous, je voudrais bien le lire et vous devriez me le faire envoyer.

Le *Correspondant* nous a donné dimanche un morceau de votre façon sur la Papauté, que je me réserve pour l'entre-deux des offices du vendredi saint. Vous trouverez que c'est bien attendre, moi aussi. Mais, hélas! j'ai de quoi m'occuper. Ma femme est malade depuis ses dernières couches. Elle est au lit depuis un mois, dans un état de faiblesse telle que je ne puis la voir sans pleurer; la fièvre la mine continuellement. Il n'y a rien d'inquiétant, à ce qu'on m'assure, et néanmoins je m'inquiète beaucoup. Elle-même, épuisée par cette fièvre et par la diète rigoureuse qu'on

lui fait subir, perd de son courage, et je la surprends quelquefois à verser des larmes qui n'améliorent pas sa situation. Pour comble de disgrâce, ma petite fille Agnès (la seconde) est malade. Ce n'est rien encore : c'est la dentition. Mais elle est pâle, triste, pleurante; elle ne dort pas. Surcroît d'inquiétudes pour la pauvre mère, et nouvelle complication de sa propre maladie. Ah! que le bonheur coûte cher! Tout cela me refroidit beaucoup sur le désir d'avoir un grand nombre d'enfants.

Adieu, mon cher ami. Je me recommande à vos prières. Que le calice s'éloigne, s'il se peut, mais que la volonté de Dieu soit faite et non la nôtre. Je ne demande point la cessation de l'épreuve; je demande le courage de souffrir.

Tout à vous en Notre-Seigneur Jésus-Christ.

LOUIS VEUILLOT.

Jeudi saint 1849.

LXVI

Au même.

Saint-Valery-en-Caux, le 25 août 1849.

Vous vous demandez ce que je fais à Saint-Valery-en-Caux, mon cher ami. J'y prends le vert, dont j'avais grand besoin, et j'y fais retraite, ce qui ne m'était pas moins nécessaire. La mer est aussi bonne que belle à regarder. Elle soulève des pensées qui sont aussi fortifiantes que ses eaux. Habiter, quasi seul, une auberge sur le bord de la

mer, cela vaut presque le séjour d'un couvent. Saint François de Sales se plaisait dans les auberges, qui lui représentaient bien le passage de la vie, où nous usons des choses sans les posséder; il n'aurait pas moins aimé la profondeur, l'immensité et l'instabilité de la mer. Deux ou trois choses m'occupent durant ces courtes vacances : mon âme, premièrement; mes travaux passés, ensuite; et enfin, mes travaux futurs. Je vous parlerais de mon âme si je le pouvais faire sans papier; je vous parlerais de mes travaux passés, si j'avais assez de papier et de temps. Je crois que nous ne sommes pas en ce moment d'accord sur une affaire bien grave[1]. J'en ai regret, mais je suis sûr que vous me désapprouvez sans passion, en comprenant ce qui me fait agir; je ne suis guère moins sûr, et j'en suis désolé, que quelques-uns de nos amis, et particulièrement le plus cher de tous, vous forceront de m'approuver complètement un jour. La voie où M. de Falloux nous engage et où M. de Montalembert le suit avec une si déplorable impétuosité, est une voie funeste. Vous verrez jusqu'où se déroule le fil des concessions lorsqu'une fois on se met à le tirer. Mais ce n'est point de cela que je veux vous entretenir.

Sur le bord de la mer et dans mon auberge, entre cette double image de la grande instabilité, je songe à bâtir un monument. C'est bien de l'ambition pour moi, qui ne suis pas fort en architecture.

1. Le projet de loi sur l'enseignement, qui devint la loi de 1850.

Mais je n'ai pas cherché cette besogne, on me l'a apportée avec instance et j'ai fini par l'accepter, espérant le secours de mes amis, particulièrement le vôtre.

Un libraire très intelligent et très actif, qui a édité beaucoup de mauvaises publications et qui s'en repent à deux points de vue, désire s'exercer sur un autre champ. Il voudrait publier une espèce d'encyclopédie en cent volumes au moins, volumes non des plus gros, mais non pas aussi des plus petits. Il me demande de prendre la direction absolue de cette entreprise, c'est-à-dire que je désignerais les sujets à traiter, que je choisirais les collaborateurs et que je serais chargé de tout examiner et de tout relire, tellement que rien ne serait envoyé à l'imprimeur sans mon bon à tirer. Il s'agirait de tirer au moins dix mille exemplaires de chaque ouvrage, pour les pouvoir donner à trente sous. C'est donc un million de volumes à répandre dans le public. Vous voyez où cela va.

Je voudrais que cette Bibliothèque contînt une réponse à toutes les difficultés, à toutes les objections actuelles, qu'elle fût la solution catholique de tous les problèmes du temps. J'y donnerais une grande place à l'histoire des États modernes, pour faire comprendre comment ils ont dévoyé; ce que la politique y a fait, ce qu'elle y peut faire; ce que l'Église y ferait, ce qu'elle a essayé d'y faire.

La philosophie y serait ramenée à des points clairs et certains. Il y aurait un cours aussi long qu'il le faudrait de religion appliquée. Vous m'en-

tendez bien. Pour la littérature, on dirait de quelle société la littérature est l'expression, et en analysant les chefs-d'œuvre on ferait nettement voir de quels hommes vient leur sagesse, où elle tend, à quoi elle a abouti. Les sciences seraient une démonstration évangélique.

Voilà les grandes lignes de ma bâtisse, à laquelle je n'emploierais que des ouvriers purs.

Je désire, mon cher ami, que vous méditiez un peu là-dessus et que vous m'en écriviez sérieusement et longuement. Vous avez plus de lumières que moi. Examinez l'ensemble et entrez dans le détail. Dites-moi enfin comment vous comprendriez une encyclopédie catholique au temps où nous sommes, à l'usage de tous les enfants de quinze à soixante ans.

Je vous laisse pour aller prier saint Louis, mon cher et grand patron, dont c'est aujourd'hui la fête. Je vais lui demander de vous envoyer de bonnes inspirations, puisqu'il s'agit toujours de combattre le Sarrasin. Il aura son histoire à part dans notre collection.

Adieu, mon bon ami. Aimez-moi quand même.

LOUIS VEUILLOT.

LXVII

Au même.

8 octobre 1849.

MON CHER AMI,

Je vous ai écrit de Saint-Valery-en-Caux, le mois dernier, une lettre à laquelle je suis étonné

que vous n'ayez pas répondu, et je crains qu'elle ne vous ait point été remise. Je vous consultais sur une affaire très importante pour moi et pour nous tous; une espèce de contre-encyclopédie en cent petits volumes (assez gros sur toutes les matières qui peuvent intéresser la religion). On veut me donner la direction de cela; et je l'accepterais, non comme capable de faire, mais comme n'étant pas hors d'état de faire faire, moyennant certains secours entre lesquels je compte le vôtre comme le plus précieux. Je vous demandais vos idées sur le plan général. Dites-moi si vous avez reçu ma lettre, afin que je la récrive si elle s'est perdue ; et, si vous l'avez, répondez-y; c'est un service particulier et un service public que vous ne pouvez refuser.

Ma femme va beaucoup mieux, sa santé est même rétablie, mais elle a encore la jambe faible et ne marche qu'avec des béquilles. Ce n'est plus qu'une affaire de temps, et nous n'y regardons pas, après une si belle peur. Mes filles poussent à merveille, toutes les trois. Pauvres enfants! pour quel avenir les élevons-nous?

Je crois que l'évêque de Langres, à travers des réserves qui ne seront comptées pour rien, votera la loi de M. de Falloux. Elle passera donc, si Dieu n'y met obstacle; mais jusqu'au dernier moment, je douterai. Je croirai que Dieu est bien irrité contre la France, si je vois qu'il lui permet de se donner un clergé universitaire.

Adieu, mon bon ami! Je vous embrasse.

LOUIS VEUILLOT.

LXVIII

A Mgr Marilley, évêque de Lausanne et Genève[1].

Paris, 10 octobre 1849.

MONSEIGNEUR,

L'*Univers* est tout à votre disposition. Nous recevrons toujours avec beaucoup de respect et de reconnaissance les communications dont vous voudrez bien nous honorer. Notre dévouement pour la cause de l'Église n'a point faibli ; vous savez mieux que personne, Monseigneur, que c'est une cause qu'on ne se lasse point de servir. Nous sommes, comme par le passé, tout spécialement dévoués à nos frères persécutés de la Suisse, si dignement et si saintement personnifiés en vous. Le manque de renseignements positifs nous a seul empêchés depuis quelque temps de suivre vos affaires et d'associer autant que nous le pouvons le monde catholique à vos souffrances et à vos travaux. Nous reviendrons avec empressement et respect recueillir les *Actes sincères* de ce long martyre. Puissent nos prières en abréger la durée, ou tout au moins servir à le rendre fécond !

Je n'ai pas besoin de vous promettre, Monseigneur, la discrétion la plus scrupuleuse. Vos lettres ne seront ouvertes que par moi ou par mon

1. Mgr Marilley, expulsé de Suisse par les radicaux et les conservateurs protestants, demandait à l'*Univers* de s'occuper plus fréquemment des affaires de son diocèse, et offrait à Louis Veuillot de lui envoyer des renseignements, dont il ne faudrait pas indiquer la source.

frère. Pour plus de sécurité, Votre Grandeur peut les adresser chez moi, rue du Bac, 44.

Mon frère est bien touché, Monseigneur, du souvenir que vous daignez lui accorder. Il se joint à moi pour solliciter votre bénédiction, que nous vous supplions d'étendre à toute notre famille.

Je suis à vos pieds, Monseigneur, avec les sentiments du plus profond et du plus filial dévouement.

LOUIS VEUILLOT.

LXIX

A M. Th. Foisset.

Octobre 1849.

Votre lettre, adressée à Saint-Valery, m'attendait au Havre, d'où je l'ai fait revenir, mon cher ami. Elle me jette dans l'immensité. Nous serons incapables, à moins de nous enfermer tous dans un Port-Royal à cent lieues de Paris (et que ne le pouvons-nous !) de mener à fin une telle entreprise. Qu'y ferais-je surtout, moi, à moins qu'on ne me chargeât de mettre au net les copies illisibles ? Il s'agit de publier simplement cent volumes contenant chacun la matière d'un in-octavo de 400 pages, et formant une bibliothèque élémentaire. J'y mettrai un peu de tout, mais particulièrement de l'histoire, pour faciliter l'intelligence du mouvement ou de la défaillance actuelle de l'Europe. Au surplus, j'ai rédigé un petit plan, qui vous sera soumis d'ici à peu, si le projet n'est pas abandonné comme trop

difficile ; et il l'est déjà beaucoup dans les proportions restreintes où je l'ai renfermé.

Je laisse cela pour vous conter l'anecdote que vous me demandez et que je croyais déjà vous avoir détaillée par le menu, pour ce que j'en sais.

Avant d'entrer au ministère, M. de F... (Falloux) réunit un petit conseil catholique, pour savoir ce qu'il devait faire. J'opinai seul pour qu'il n'acceptât point le portefeuille. Je donnai quelques raisons, facilement réfutées et qui l'étaient déjà ; je fus forcé de taire les meilleures. La résolution du consultant était si bien prise qu'il parla aussitôt des difficultés de son entourage. Il lui fallait surtout un directeur des cultes. Divers noms furent mis en avant. Je prononçai le vôtre. Montalembert s'étonna de son oubli et m'appuya, comme je l'aurais fait à sa place. Tout le monde fut d'accord que vous conveniez merveilleusement. F... seul me parut froid, et j'augurai qu'une fois encore il n'était pas de mon avis.

Nous ne sommes point destinés à nous entendre. Néanmoins on convint de vous écrire. Je demandai plus tard où en était l'affaire. Montalembert, sans s'être aucunement refroidi sur votre compte, me dit que vous aviez fait quelques observations ; mais que surtout notre ministre n'épousait que faiblement nos désirs. Je lui répondis qu'on ne vous prendrait pas et qu'il était dans l'esprit et dans la voie de M. de F... de garder autour de lui ce qu'il avait trouvé en entrant, qu'il ne placerait point de catholiques si tranchés, qu'il garderait

Durrieu comme il gardait Genin. Montalembert me laissa voir qu'il en pensait tout autant. Je compris que nous nous entendions et je ne le poussai point [1].

Néanmoins je voulais en avoir le cœur net, et je me promis de me faire donner une explication catégorique par le ministre lui-même, lorsque je le verrais. Je le trouvai chez Montalembert, un soir. Il vint à moi et me reprocha, fort poliment et fort gracieusement, comme toujours, mais avec un fond d'aigreur, d'avoir reproduit quelques épigrammes du *Charivari* contre Genin; je répondis que lui seul méritait des reproches et qu'il avait trop de générosité de garder près de lui un ennemi de l'Église et qui le trahissait. Il insista. Je répliquai que Genin ne méritait nul intérêt. Il finit par me dire que si l'*Univers* l'attaquait ainsi, on m'accuserait de vouloir sa place. « Si vous entendiez dire cela, répondis-je très sèchement, vous sauriez que répondre. » Et je lui tournai le dos, en sorte que je ne parlai point de vous.

La vérité est que Falloux a pris soin, dès le premier jour, de ne donner par son entourage aucun ombrage à l'Université....

Il n'a placé que ses amis ou ses familiers. Je n'ai pu, même en faisant agir Montalembert, obtenir une place de dix-huit cents francs pour Aubineau,

1. M. Durrieu et M. Genin, surtout celui-ci, étaient très hostiles aux catholiques. M. Genin appartenait à l'Université et écrivait dans le *National*.

qui a tous les titres, tous les services, tous les diplômes et tous les droits possibles [1].

Ce n'est point hasard ni mauvaise volonté, c'est système. Vous n'entriez pas dans le système ; voilà tout [2].

Adieu, cher ami! Votre bien dévoué,

LOUIS VEUILLOT.

LXX

Au même.

16 décembre 1849.

MON BIEN CHER AMI,

Je vous fais adresser par Lecoffre le *Lendemain de la victoire*, orné de plusieurs épisodes nouveaux, les uns supprimés par Buloz, les autres faits depuis la première publication [3]. J'espère que vous voudrez bien lire cela par amitié pour moi, et que vous me pardonnerez de m'être traduit si tardivement à votre tribunal. La vérité est que je ne trouve pas souvent le moment d'écrire une lettre, et qu'il n'y a pas de jour où je n'oublie au moins dix choses que je m'étais proposé de faire.

1. M. Léon Aubineau, élève de l'École des chartes, était alors archiviste du département d'Indre-et-Loire.

2. Si l'on pensait que M. de Falloux fit au moins une exception pour M. Auguste Nicolas, qu'il nomma directeur au ministère, il faudrait noter que le savant et très catholique auteur des *Études philosophiques sur le christianisme* était déjà dans les fonctions publiques et n'avait pas pris part aux combats contre l'Université.

3. Le *Lendemain de la victoire* avait d'abord paru dans la *Revue des Deux Mondes*.

J'abrège ce billet. Je vais en Belgique. Je profite d'une occasion qui m'est offerte de causer avec le prince de Metternich, ou plutôt de l'entendre causer. J'irai ensuite dans un endroit belge, où je trouverai quatre lettres inédites de M. de Maistre sur la question de l'instruction publique. Priez pour moi pendant ce voyage.

Il y en a un autre que je voudrais bien faire, et vous seriez mon aubergiste si je le faisais. Ah ! que nous emploierions bien un tête-à-tête de quarante-huit heures ! J'espère que je trouverai un de ces jours au moins le prétexte de la nécessité, pour alléger ma conscience de comptable et ma conscience de journaliste, qui m'ordonnent toutes deux de bien peser mes dépenses et mes démarches.

Votre tout dévoué,

LOUIS VEUILLOT.

LXXI

Au même.

7 janvier 1850.

MON CHER AMI,

J'espère toujours faire mon encyclopédie, et si je la fais, vous aurez ma visite. J'irai passer quarante-huit heures auprès de vous. Il me faut malheureusement une occasion comme celle-là, et que l'amitié se cache sous la nécessité.

Que je serai heureux de vous voir! Je ne crois pas que mon cœur se sente nulle part mieux qu'auprès du vôtre, et voilà précisément pourquoi je

vous écris si peu. Je trouve que c'est une chose insupportable de se borner à barbouiller quelques mots, lorsque l'on aurait tant de choses à dire. Comment vous raconter M. de Metternich dans une lettre qu'il faut écrire en un quart d'heure? Je me borne à un seul mot : M. de Metternich m'a édifié. Je l'ai vu quatre fois en huit jours, et la moindre de nos conversations a duré trois heures.

J'espère que vous aurez bientôt les lettres de M. de Maistre. Je n'attends plus qu'une introduction, que je suis allé demander à Brugelette, au Père (ci-devant prince) Gagarin, et qui sera un curieux et excellent morceau si tout y ressemble à ce que j'en connais.

Il y a deux mots dans votre billet qui me font venir l'eau à la bouche. Qu'est-ce qui vous empêche d'écrire pour l'*Univers* un article ou trois sur la question des lois et sur celle de la protection des femmes dans le cas de séparation de corps?

Adieu, cher ami! Notre petite souscription pour l'*Observateur*[1] ne va pas aussi bien que je le voudrais. Néanmoins, nous espérons leur envoyer quelques centaines de francs. Faites mes compliments à vos enfants lorsque vous leur écrirez. Pour moi, je ne peux me passer la jouissance d'écrire à deux amis en un jour.

M. de Dumast va bien; il est bon et aimable, en dépit de sa lotharingomanie, qui est bien redoutable, à la vérité, pour ses amis journalistes.

1. Journal catholique de Genève.

Le pauvre Lenormant a perdu sa petite fille, qui avait six ans et qui était charmante.

Je vous embrasse en Notre-Seigneur.

LOUIS VEUILLOT.

LXXII

Au même.

29 janvier 1850.

MON CHER AMI,

Puisque vous voilà conseiller, certainement le bon Dieu l'a voulu, et ainsi je vous fais mon compliment. Je me tairais si je n'étais convaincu que Dieu, vous donnant la fonction, vous donnera aussi la grâce, et j'ajoute que mon compliment ne porte ni sur l'accroissement de dignité, ni sur l'accroissement de fortune. Sur quoi porte-t-il donc? Je ne sais. Mon compliment veut dire tout simplement que Dieu changeant votre situation, ce qui est toujours grave, je fais le devoir d'un bon ami en le priant pour vous et en vous souhaitant bonne garde au nouveau poste où vous voilà placé. Il me vient à l'esprit que les hommes ne savent guère ce qu'ils font lorsqu'ils s'adressent, suivant les cas, des félicitations ou des condoléances. En quoi est-il plus heureux pour vous que vous soyez conseiller, ou que, par exemple, le feu ait pris à votre maison? Il est bien vrai que nous devrions nous entreplaindre quand nous péchons, et nous congratuler de tout le reste; tout le reste (pris, bien entendu, dans le sens où Dieu l'envoie) étant heureux, puis-

qu'il n'y a là qu'un emploi que Dieu nous donne dans sa miséricorde pour les autres et pour nous. Voilà que vous allez porter la bonne odeur de Jésus-Christ dans cette cour et dans cette ville de Dijon. J'imagine là-dessus que vous n'y serez pas de trop. J'aurais bien envie de plaindre Beaune; mais quoi? Ou vous ne saliez plus en cet endroit-là, ou Dieu n'y veut plus perdre son sel. Quant à l'importunité de déménager et de quitter votre lieu, je n'en dis rien : vous savez comme moi et mieux que moi que nous ne logeons nulle part que pour apprendre à déloger.

Toute cette belle raison que j'étale n'empêche pas que je ne fasse à part moi mes petites réflexions, et que je ne considère en ma sagesse combien j'aurais mieux arrangé les choses. Je ne vous aurais pas enlevé de Beaune pour vous loger, vous verrouiller, vous cadenasser à Dijon : vous siégeriez beaucoup plus près de l'*Univers* et de la *Bibliothèque nouvelle ;* il n'y aurait point de malle-poste entre vous et mes imprimeurs.

> C'est dommage, Veuillot, que tu n'es point entré
> Au conseil de celui que prêche ton curé.

Mais acceptons cependant ce qu'il fait, car tout lui réussit comme il le fait.

Adieu, mon cher conseiller. Ce titre semble fait pour vous. Il ne faudrait pas des milliers de juges de votre espèce pour que l'iniquité perdît beaucoup des vastes domaines que nous lui avons donnés en ce monde.

Priez pour moi comme je prie pour vous et aimez-moi comme je vous aime.

Votre tout dévoué,

LOUIS VEUILLOT.

Votre nomination paraît dans le *Moniteur* le jour de Saint-François de Sales; d'où je conclus que le saint évêque a voulu faire son petit cadeau aux compatriotes de Mme de Chantal. Il s'y entend.

LXXIII

A Mgr de Marguerye [1].

15 février 1850.

MONSEIGNEUR,

J'ai lu avec attention et respect les reproches que Votre Grandeur m'adresse au sujet de la polémique de l'*Univers* contre le projet de loi Falloux. J'avoue que je ne crois pas les mériter; mais je n'en suis pas moins prêt à les rendre publics. Je l'aurais déjà fait si je n'avais craint d'outrepasser vos désirs, et j'attends à cet égard les ordres que Votre Grandeur voudra bien me donner. Quels que soient les torts de l'*Univers* et ses emportements si souvent allégués, on ne lui reprochera ni d'avoir esquivé une objection, ni d'avoir supprimé une pièce, ni d'avoir caché un fait. Nous avons voulu qu'il fût toujours possible de faire, avec notre seul témoignage, une histoire exacte et impartiale de

1. Il était alors évêque de Saint-Flour; il est mort évêque d'Autun.

la discussion. On y trouvera les raisons et les autorités de nos adversaires comme les nôtres. Ce scrupule, que d'autres n'ont point éprouvé, suffira, je l'espère, pour nous décharger du blâme dont vous nous frappez, principalement celui d'avoir voulu former à l'avance l'opinion du public, pour l'opposer aux résolutions que pourrait prendre ensuite l'épiscopat.

Rien n'a été plus loin de nos vues; notre attitude a été entièrement contraire à ce dessein. Il n'est pas étonnant, Monseigneur, que là-dessus mes souvenirs soient plus présents que les vôtres. Nous avons commencé la discussion en demandant que l'épiscopat fût consulté; nous l'avons poursuivie avec l'approbation, je pourrais dire avec le concours de plusieurs évêques des plus anciens et des plus vénérables. Longtemps avant qu'aucune manifestation eût été faite en faveur du projet, Mgr de Chartres et Mgr de Nancy[1] l'avaient publiquement combattu; Mgr de Langres avait fait, dans ses entretiens, des réserves encore plus accentuées que dans ses discours; Mgr de Luçon avait écrit au Saint-Père; d'autres, que je ne suis pas autorisé à nommer, mais que, sans doute, Votre Grandeur connaît, exprimaient des pensées et des appréhensions semblables. Si j'ai vu, plus tard, des évêques pencher pour la loi, ou plutôt pour la cessation du *statu quo*, un seul avant vous, Monseigneur, m'avait écrit pour m'exprimer une désapprobation formelle. Il n'a pas voulu que sa lettre fût publiée,

1. Mgr Minjaud. Il fut premier aumônier de Napoléon III.

y ayant, je crois, découvert quelques inexactitudes. Encore aujourd'hui, après les adhésions conditionnelles qui ont été mises au jour on ne sait comment, et en tout cas d'une manière peu convenable, personne ne peut dire que la majorité ni la minorité de l'épiscopat ait manifesté l'intention d'accepter la loi. On voit seulement vingt ou vingt-cinq vénérables évêques qui se résignent à la préférer au *statu quo*. Parmi ces derniers, deux, à ma connaissance, trois, si l'on y ajoute Mgr d'Orléans, ont directement blâmé l'attitude de l'*Univers*.

En formulant ce blâme, deux sur les trois ne donnent au projet qu'une adhésion pleine de réserves. Selon vous-même, Monseigneur, il offre « des inconvénients et des *dangers* ». C'est beaucoup plus, en deux mots, que l'*Ami de la Religion* n'a jamais dit. Il avoue d'une façon générale les inconvénients, sans les montrer, sans les combattre; des dangers, il n'en voit pas, et il a retranché du premier discours de Mgr de Langres le passage où ce mot est prononcé.

Cependant, Monseigneur, l'*Ami de la Religion*, que Votre Grandeur semble trouver irréprochable, a parlé et parle comme s'il était tout l'épiscopat. *Il s'érige en juge suprême des controverses, il lance l'anathème contre ceux qui ne se croient pas obligés de se ranger à ses sentiments;* il leur interdit ou leur enlève, autant qu'il le peut, la parole : rien des lettres de Chartres, rien des mémoires de Nancy et de Luçon; ratures dans le premier dis-

cours de Mgr l'évêque de Langres; silence sur le retrait de l'adhésion de Mgr de Beauvais; silence sur les détails, cependant curieux, que Mgr l'évêque de M...[1] a voulu publier, touchant la manière dont le mémoire adressé au Saint-Père est présenté à la signature des évêques! L'*Univers*, qui a tout publié, qui a laissé chacun donner librement et longuement son avis, peut s'étonner d'entendre tomber sur lui le reproche de précipitation téméraire et de violence exercée envers l'épiscopat.

Quant aux *exagérations*, aux *aigreurs*, aux *personnalités offensantes*, aux *injures grossières*, je ne prétends point m'excuser de ces fautes, s'il est vrai que j'ai eu le malheur de les commettre. Je voudrais qu'on me donnât l'occasion de les désavouer et d'en demander pardon, en les mettant sous mes yeux. Mes collaborateurs et moi, nous sommes d'autant plus disposés à faire cette réparation, qu'elle ne coûterait guère à notre amour-propre. En ces circonstances, il est ordinaire de pécher sans le vouloir et sans le savoir. Ce qui n'a, dans l'intention de celui qui parle, que l'accent de la discussion prend souvent, aux oreilles de celui qui écoute, l'accent de la dispute. Je vous demande, Monseigneur, la permission d'en citer un exemple que votre lettre me fournit. Si c'était l'*Ami de la Religion* qui nous appelât une *feuille qui ne se respecte pas et qui ne respecte pas ses lecteurs*, nous croirions peut-être qu'il veut nous

1. Mgr Doney, évêque de Montauban.

outrager, tandis qu'il ne ferait qu'exprimer avec franchise la douleur qu'il éprouve à ne pas nous voir de son avis. Que de fois il s'est lui-même récrié contre l'expression bien moins forte de nos sentiments! Ce sont les accidents de la polémique. Il faut tâcher également de les éviter pour soi et de les pardonner aux autres. Je les pardonne toujours et je les évite le plus que je puis. Je n'y réussis pas, à ce qu'il paraît. Cependant, je ne me rappelle ni personnalités offensantes, ni injures grossières envers des amis près desquels je compte bien me retrouver un jour. Je conviens que nous avons pu paraître trop durs, à l'occasion de cette prétendue lettre de la province de Tours, annoncée avec tant d'appareil et exploitée avec tant de succès, au moment où l'Assemblée législative allait discuter l'important amendement de M. de Cazalès. Cette supposition d'un document qui n'existait pas, après la suppression de tant de documents qui existaient fort bien, nous a fait perdre le sang-froid. Il fallait croire à une erreur. Qu'aurait-on dit si l'*Univers* en avait commis une semblable? Cependant, malgré le mouvement naturel que cette erreur si hardie excitait en nous, nous avons su adoucir les termes du démenti qu'elle a reçu; et, le lendemain, nous avons encore supprimé quelque chose dans la lettre de Mgr l'évêque de M..., sur les moyens employés pour faire signer le *Mémoire au Pape*. « Il y a ici, nous écrivait ce prélat, tant d'inconvenance, il y a un air d'intrigue si marqué, qu'on dirait qu'il s'agit

d'obtenir notre consentement d'une manière subreptice. C'est une espèce d'émeute morale, dont les chefs, comme il arrive toujours, restent cachés.»

J'aurais beaucoup à ajouter, Monseigneur; mais je crains d'abuser de vos moments, et les miens sont courts. Vous voudrez bien considérer que c'est un devoir pour moi de me défendre auprès de vous. Je tiens d'autant plus à me justifier devant Votre Grandeur, qu'Elle daigne m'apprendre que plus d'une fois Elle a bien voulu nous donner son appui. J'ignorais cette circonstance et je croyais même, je l'avoue, tout le contraire, ayant cru souvent, et depuis longtemps, reconnaître les traits de l'*Univers* parmi ceux des journaux que vous conseillez de ne pas lire. Je suis heureux de savoir que je me suis trompé, et de joindre l'expression de ma reconnaissance à celle de l'ancien et invariable respect avec lequel je suis et serai toujours, Monseigneur,

Votre très humble serviteur,

LOUIS VEUILLOT,
rédacteur en chef de l'*Univers*.

LXXIV

A M. Th. Foisset.

14 février 1850.

Je n'ai pas le temps, mon cher conseiller, de vous écrire une lettre pour accompagner ce prospectus[1]. Veuillez le lire, le méditer, le corriger, et

1. Le prospectus de la *Bibliothèque nouvelle*.

m'envoyer ensuite votre avis, qui me servira pour le prospectus définitif. Vous aviez compris cela d'une manière plus grandiose, mais il faut se borner au possible. Où seraient les écrivains, les lecteurs et le temps nécessaires aux grands livres?

Nous devons viser au populaire. Le volume contiendra huit ou neuf feuilles, jolie impression. Il sera payé *quinze cents* francs au maximum. Je compte qu'un homme qui posséderait bien sa matière pourrait faire sa besogne en moins de deux mois, s'il y mettait tout son temps. La propriété reste aux éditeurs. Des calculs qu'ils ont mis sous mes yeux ne leur permettent quelque bénéfice qu'à ce prix.

J'espère en vous, non seulement pour le conseil, mais pour l'œuvre. Voyez, dans la nomenclature sommaire de la deuxième page, ce qu'il vous conviendrait de faire. Je ne donnerai aucune tâche à personne que vous n'ayez fait votre choix. J'appelle votre attention sur la partie intitulée *Critique générale et Réfutation*. Je crois que c'est une bonne idée, mais je n'en serai sûr que quand vous me l'aurez dit.

Je voudrais toujours obtenir votre approbation, et je regrette ce qui vous a paru trop dur dans les derniers numéros du journal. J'ai quelquefois de la peine à me modérer, et encore plus à modérer les autres. Il faut convenir que l'*Ami* s'entend à impatienter son monde. Le lisez-vous? Le monde ne voit que ce que nous écrivons; j'espère

que Dieu tient compte de tout ce qui s'efface. Je vous aime de tout mon cœur.

LOUIS VEUILLOT.

LXXV

Au même.

Paris, le 22 mars 1850.

TRÈS CHER AMI,

Notre malheureuse et interminable discussion m'a empêché non seulement d'aller vous voir, mais de vous écrire. Ce n'est pas faute d'envie. Je suis charmé que vous me promettiez votre concours.

Je mets la main sur presque tout ce que vous m'offrez, et si je ne prends que presque tout, c'est que je ne puis pas attendre tout. J'aimerais bien de votre façon :

1° La vie de Notre-Seigneur et l'histoire apostolique;

2° L'histoire grecque ;

3° L'histoire du moyen âge;

4° (Plus que tout), la Papauté.

J'avais songé à prier dom Guéranger de me faire cela, non dans le genre de l'abbé Dupanloup. Il est trop occupé; mais il me propose quelque chose qui aurait bien aussi son mérite , l'*Inquisition*.

Du Lac me fera une Doctrine chrétienne; je crois qu'il y réussira très bien, car il a plus de théologie que l'on n'en porte généralement en France.

Donoso Cortès m'avait promis avant vous un volume ou deux sur le Protestantisme, le Socialisme et la Révolution. Il y travaille, et j'aurai son livre ici avant qu'il ait paru à Madrid.

Ce n'est pas à dom Guéranger, c'est à moi-même que j'ai demandé *les Fêtes et les Cérémonies de l'Église*. Cela va vous surprendre? C'est que je veux que cet ouvrage ne soit pas savant. Je le composerai de mes impressions de paroisse, et, si je l'osais, je l'intitulerais *le Paroissien complet*. Vous voyez de Dijon ce que j'ai dans la tête.

Mais une autre chose qui vous conviendrait, je crois, très bien, et que je suis étonné que vous ne m'ayez pas demandé, c'est le *Plan d'une éducation*, un *Émile* catholique. Moi qui n'ai que des petits bouts de filles de rien du tout à élever, j'ai déjà la tête pleine de choses à dire là-dessus. Dites-les, vous qui avez élevé fille et garçon. Quel beau sujet, et qu'il serait utile ! Je crois que je n'ai qu'à vous le montrer pour vous mettre en ébullition.

Sans m'attendre à produire une révolution, je n'accepte pas votre fâcheux pronostic et j'espère sincèrement que nous ferons quelque chose de supérieur à l'*Histoire du monde* des Riancey, et pour mille raisons, dont la première me dispensera de quelques autres, c'est que je ne demanderai rien aux Riancey. Rétorquez-moi cela.

Je compte sur la meilleure épée de votre panoplie pour les *Critiques et Réfutations*. Moi aussi, j'aimerais bien attendre que tout fût fait pour commencer cette série destinée à boucher les trous

des autres; mais ce serait trop longtemps laisser vivre trop d'erreurs. J'aime mieux commencer cette série tout de suite, sauf à la compléter quand tout le reste sera fini.

Adieu, mon cher ami; mettez-vous à l'œuvre pour l'amour de Dieu.

Tout à vous en Notre-Seigneur.

LOUIS VEUILLOT.

LXXVI

Au même.

Paris, le 26 avril 1850.

MON CHER AMI,

Je m'applaudirai toute ma vie de vous avoir fait écrire une Vie de Notre-Seigneur. C'est le sujet de bien des petits volumes, mais je n'en connais pas qui vaille celui que vous ferez. Je suis donc pour que vous traitiez en deux parties et l'œuvre du Maître et celle des disciples. Cependant, si vous aimez mieux ne faire du tout qu'un seul ouvrage, vous êtes meilleur juge que moi et je m'en rapporte à vous. Ne perdez pas de vue, en tout cas, la réfutation de Strauss. Faisant l'histoire, vous vous obligez à écraser le mensonge.

Si vous voulez me permettre de vous donner un avis, je vous engage à tenir en écrivant vos yeux fixés sur votre greffier, le bâtonnier et quelques-uns de vos collègues. Je n'en connais aucun, mais plusieurs d'entre eux ont certainement sur les yeux les verres que nous voulons briser. C'est là que

nous devons viser, plus, je crois, qu'au peuple proprement dit, sur qui les livres, et surtout les nôtres, ne peuvent pas produire grand effet.

Je m'associe bien vivement aux inquiétudes que vous donne Mme Foisset. Hélas ! je connais ces angoisses. Quand je vous ai écrit l'autre jour, tout allait bien dans ma maison. Hier, ma femme est revenue de la campagne, me ramenant mes deux filles aînées, l'une avec la coqueluche, l'autre avec une effroyable brûlure à la jambe, et elle-même avec un gros rhume.

Les deux enfants sont au lit, et la mère aurait besoin de s'y mettre. Ces accidents me gênent cruellement au milieu de tous mes travaux, et toutefois je n'ose m'en plaindre.

Nous n'emporterons d'ici-bas que le petit trésor de soumission que nous aurons pu retirer de tant de douleurs.

Je crois que nous vous donnerons Leclerc; je ne m'y engage point ; je m'engage encore moins à rien sauver par cette élection [1]. Mon cher ami, nous verrons la justice de Dieu, et ce sera très beau ; nous le verrons manifester sa puissance, et pour ses amis et contre ses ennemis. Il préservera le plus grand nombre des premiers, il appellera les plus aimés à la gloire du martyre ; qu'il ait pitié du reste ! Je vous embrasse. LOUIS VEUILLOT.

1. Il y avait une élection à Paris. M. Leclerc, un industriel qui avait largement fait son devoir contre les insurgés de juin 1848, était le candidat des conservateurs, et le romancier Eugène Sue, devenu socialiste, le candidat des révolutionnaires. Eugène Sue fut élu.

LXXVII

A Mgr Clausel de Montals, évêque de Chartres.

2 août 1850.

Monseigneur,

J'ai sans doute vu avec beaucoup de regret et de douleur le dissentiment qui existe entre votre manière de voir et celle du représentant du Saint-Père. Vous savez mieux que personne combien la rédaction de l'*Univers* aime à se tenir derrière vous et de votre côté. Forcés d'opter, nous nous sommes humblement rangés à l'avis du nonce. Nous ne nous sommes pas permis de juger, ni surtout de condamner le sentiment de Votre Grandeur, pour qui nous avons et nous aurons toujours la plus grande vénération, la plus vive reconnaissance et le plus profond respect. Nous savons quelle est l'autorité divine des évêques. Elle nous est, s'il se peut, plus sacrée en vous qu'en tout autre. A Dieu ne plaise que nous tombions jamais dans l'erreur et dans le crime de ceux qui l'ont méprisée. Mais, Monseigneur, il y a un évêque des évêques, il y a un pasteur des brebis qui commande aux pasteurs des agneaux, et qui doit être obéi quand il parle. Si celui-là aussi peut, dans certains cas, se tromper et être repris, on ne peut appeler de son opinion qu'à lui-même, et le devoir des fidèles est de se soumettre en attendant qu'il ait définitivement prononcé. Où en serions-nous si nous ne tenions pas cette règle, et que deviendrait l'unité ? Un évêque dit ceci, mais un

autre dit cela, et un autre, autre chose encore, et tous sont établis de Dieu pour régir son Église. Il faut s'en remettre à celui qui est la pierre même sur laquelle cette Église est édifiée, et qui sera ferme à jamais. On le peut, je crois, sans manquer à son devoir envers son propre pasteur ni envers aucun autre; et, pour mon compte, ma profonde et entière soumission au Pape ne m'empêche nullement de dire anathème à la secte antiépiscopale dont vous parlez, et que je crois aussi impuissante en son genre que la secte antipapiste. Entre ces deux sectes, il y a la vérité, le corps catholique, qui est assez vaste pour que l'on puisse s'y établir solidement. Au cinquième siècle, il y avait de saintes âmes qui, par horreur de Nestorius, suivaient Eutychès, et d'autres qui, pour fuir l'impiété d'Eutychès, tombaient dans celle de Nestorius. Quels étaient ceux qui ne se trompaient pas ? C'étaient ceux qui s'attachaient à la foi et aux définitions de Rome ; c'est le parti que nous prenons et que nous devons prendre, nous autres simples laïques, au milieu de tant de difficultés que nos faibles lumières ne savent point résoudre et ne peuvent pas trancher.

Veuillez agréer, Monseigneur, etc.

LOUIS VEUILLOT.

LXXVIII

A M. l'abbé X...[1]

6 août 1850.

Monsieur,

Permettez que je revienne encore une fois sur les prodiges qui s'accomplissent en ce moment en Italie. Je suis fâché, je vous l'avoue, de vous entendre tenir sur ce sujet un langage exactement semblable à celui des journalistes les plus hostiles à la religion : ils parlent comme vous de l'absurdité de ces miracles ; ils se raillent comme vous de la sotte crédulité ou de la fourberie (car il n'y a pas de milieu) des évêques et des prêtres italiens ; enfin, ils font les mêmes objections que vous sur la possibilité d'opérer par des moyens mécaniques ce que plusieurs populations italiennes regardent comme un ouvrage de la puissance divine. Quand je dis : ils *font*, je devrais dire : ils *faisaient ;* car, après avoir avancé ces diverses explications, ils ont fini par les trouver eux-mêmes insoutenables, et ils se bornent à rire, ce qui dispense de tout, même d'aller voir à Rimini comment les choses se passent. Quant à vous, Monsieur, vous ignorez sans doute que la toile merveilleuse a été soumise publiquement à toutes les investigations possibles, touchée, maniée,

1. L'*Univers* avait publié des lettres de Rome où l'on parlait avec respect et conviction de la Madone de Rimini, dont des milliers de témoins affirmaient avoir vu remuer les yeux. L'abbé X... s'était plaint avec raillerie de ces lettres.

exposée à tous les effets de lumière, et tout cela avec la plus grande bonne foi. C'est trop simplifier les choses que de vouloir qu'une pareille supercherie, qui serait une bêtise en même temps qu'une impiété, trouve pour complices des milliers d'individus, et parmi eux un très grand nombre de prêtres. Pourquoi voulez-vous que tant de gens disent et attestent qu'ils voient ce qu'en effet ils ne verraient pas? Vous prétendez que l'évêque de Rimini peut fort bien ne pas voir clair. Je pense qu'il y a des lunettes à Rimini comme ailleurs. Vous vous en rapporteriez mieux, dites-vous, à des yeux de berger qu'à des yeux d'évêque. Je diffère en cela de vous, et j'en croirai toujours mieux l'œil grave et éclairé d'un évêque que celui d'un berger ; mais enfin, il y a de quoi vous contenter, et il est probable que tous les paysans de Rimini, à dix lieues à la ronde, seraient maintenant en état de vous rassurer.

Maintenant, que le miracle se fasse sur la toile ou dans les yeux, dans l'imagination ou dans le cœur des spectateurs, qu'importe! Les prophètes voyaient-ils de leurs yeux, entendaient-ils de leurs oreilles ce qu'ils ont dit avoir vu et entendu? Qui le sait? et qu'importe! Quand le sang de saint Janvier se liquéfie à Naples, est-ce une apparence ou une réalité? Apparence ou réalité, il se passe à Rimini et dans quelques villes de l'Italie, et devant quelques images, ce qui ne se passe point en d'autres villes ni devant d'autres images. Pourquoi cela? Pourquoi, dans toute ville, toute

image de la Madone ne remue-t-elle pas les yeux? Vous n'en savez rien, ni moi non plus. Il y a beaucoup de choses que nous ne savons pas et que nous croyons. Dieu ne daigne pas toujours nous faire connaître la raison de ses merveilles.

Je ne prétends pas qu'il faille tout croire; mais, s'il faut des raisons pour croire, il faut des raisons pour douter. Les raisons de croire abondent ici, et les raisons de douter manquent. Ce prodige « absurde » est attesté autant qu'il peut l'être avant la sentence définitive de l'Église; par ce prodige « absurde », Dieu convertit les âmes; et enfin, ce prodige « absurde » n'éclate pas pour la première fois. Vous ignorez sans doute qu'on célèbre à Rome une fête des miracles de la sainte Vierge, en mémoire de prodiges tout semblables à ceux qui ont remué Rome et l'Italie à la fin du siècle dernier.

Voilà, Monsieur l'abbé, ce que je voulais vous répondre. Je termine en vous priant humblement de vouloir bien éviter, en parlant d'un tel sujet, des expressions plaisantes que je suis accoutumé à lire dans les journaux voltairiens, mais qui, venant de vous, me blesseraient jusqu'au fond de l'âme.

J'ai l'honneur d'être votre très humble serviteur,

LOUIS VEUILLOT.

LXXIX

A M. Terret.

12 septembre 1850.

Mon cher Monsieur,

Je vous remercie très tendrement de la part que vous prenez à mes épreuves, et très sincèrement des conseils que vous voulez bien joindre à vos consolations [1]. J'ai pris l'habitude de m'entendre parler avec franchise, et ce n'est pas seulement parce que les reproches, même durs, n'ont jamais été ménagés aux journalistes, mais aussi parce que j'aime qu'on me parle franchement. Les reproches que l'on me fait à Lyon ne sont pas nouveaux pour moi. Quelques-uns sont fondés, quelques autres sont des banalités à l'usage de gens qui ne connaissent ni les nécessités ni les devoirs de la presse parisienne ; il y en a de tout à fait injustes. Vous ne vous étonnerez pas que les reproches qui me paraissent fondés me paraissent aussi les moins graves. S'il en était autrement, ne pouvant me corriger, j'aurais depuis longtemps abandonné une œuvre où, par suite de mes défauts, le mal eût été plus évident que le bien. Il se peut que l'*Univers* soit trop habituellement sarcastique et ne respecte pas assez une chose très forte et très respectable en ce monde, je veux dire la sottise. En cela, je con-

1. L'archevêque de Paris, Mgr Sibour, venait de publier un mandement contre l'*Univers*.

céderai que nous manquons de politique, je nie que nous manquions de charité. La sottise fait beaucoup de ravages; nous avons pitié des malheureux qu'elle intimide ou qu'elle séduit. Quant à la sottise et aux sots, le plus grand service que la charité puisse leur rendre en public, c'est de les effrayer en soufflétant avec éclat leur vanité. Ils en deviennent plus modestes, grand point de gagné pour eux-mêmes et pour autrui.

Et puis, dites-moi comment on en finirait jamais, s'il fallait raisonner avec cette multitude d'idiots présomptueux qu'un bon coup de sifflet met en déroute. Voilà très longtemps que je fais des journaux et que j'étudie l'art du journalisme. Le journalisme, c'est la conversation. Tout journal qui veut disserter fait le rôle et obtient le succès d'un pédant parmi des gens qui veulent causer.

Je repousse absolument, je tiens pour rien du tout les reproches qui tiennent à l'ultramontanisme, au ton tranchant, au crime de vouloir gouverner les évêques, à l'antipathie contre l'Université, que je hais comme le diable et que l'on ne saurait trop haïr. J'écris précisément pour faire prévaloir les doctrines romaines, pour détruire l'Université, pour former en France une opinion, non pas qui gouverne les évêques, ce qui est absurde, et, grâce à Dieu, impossible, mais qui fournisse aux évêques les moyens et la force de gouverner. Quand les adversaires de l'Église me reprochent ce rôle, je les comprends; quand ce sont

des chrétiens et des prêtres, je hausse les épaules.

Je suis aussi fort peu sensible au malheur de ne pas convertir les impies; ce n'est pas à cela que je m'attache : je m'attache à réveiller, à encourager, à convertir les fidèles, à les faire marcher au combat, à les y engager même malgré eux. Et toutes les fois que j'en vois un sortir de sa torpeur, si j'y ai pu contribuer pour quelque chose, je m'en applaudis comme d'un grand succès, car j'ai fait d'une statue un homme, j'ai ouvert une bouche fermée, j'ai armé et rendu viril un bras indolent. Celui-là fera des œuvres qui convertiront les impies. C'est une manie étrange de reprocher au soldat qui écarte l'ennemi, au bûcheron qui coupe les arbres, au pionnier qui déblaye le terrain et comble les fondrières ; c'est une étrange manie, dis-je, et même une étrange injustice de reprocher à tous ces ouvriers de ne pas bâtir la maison. Ceux-là peuvent convertir qui peuvent absoudre; c'est l'œuvre du prêtre, et non pas celle du laïque. Quand nous aurons, par la liberté de l'enseignement, doublé les rangs du sacerdoce, et par la liberté de l'Église, mis cette armée sacerdotale en position de livrer bataille partout à l'ignorance et à l'incrédulité, nous aurons beaucoup fait pour la conversion du monde, eussions-nous irrité pendant un temps quelques impies imbéciles, qu'il est fort douteux que notre silence béat et notre oisiveté timide eussent convertis. Et nous pourrons mourir en paix, car nous aurons servi Dieu.

Vous le voyez, cher Monsieur, c'est toujours la même querelle, et tout ce qu'on nous impute revient à demander : Pourquoi M. Veuillot ne fait-il pas, par exemple, comme M. Ozanam? Je laisse poser la question et je ne prends nul souci d'y répondre, me permettant seulement de faire remarquer à tous ces apôtres de la tolérance et de la modération que je suis beaucoup plus tolérant et beaucoup plus modéré qu'eux, car je tolère parfaitement que M. Ozanam ne fasse pas ce que fait M. Veuillot. Je crois que chacun a sa vocation et sa voie qu'il doit suivre chrétiennement, suivant l'impulsion de sa nature et de sa conscience, sans se permettre d'accabler ceux qui prennent un autre chemin. Il est sans doute bon que des catholiques entrent à l'Académie; il est bon aussi que d'autres catholiques qui n'y sont point portés n'y entrent pas.

Je ne vous dis rien de notre situation. L'attitude que nous avons prise est en général et presque unanimement approuvée. Je n'ai rien fait que de concert avec le nonce; je sais qu'à Rome on était fort content de nous, du moins avant le mandement. Je le tiens de mon frère, qui le tient de Pie IX; enfin, je sais encore mieux que, si j'ai dû, pour défendre une œuvre que je crois utile, provoquer un avis souverain, je me rangerai à cet avis, quel qu'il soit, non seulement avec une obéissance parfaite, mais avec une parfaite allégresse. Tranquille sur ma conduite et sur mes dispositions, je laisse tout dire : l'éloge et le blâme passent au-dessous de ma raison et de ma foi.

Mille remerciements de la lettre de M. de Maistre. Elle est bien belle et bien de lui; mais je crois comme vous que la copie est inexacte sur quelques points.

Bien à vous, cher Monsieur.

LOUIS VEUILLOT

LXXX

A M. Léon Aubineau.

Septembre 1850.

Je voudrais vous écrire un peu long, très cher ami, mais c'est beaucoup déjà de vous jeter quelques mots, dans la situation où nous sommes; situation fort calme intérieurement, mais fort affairée. Eugène est à Rome, Coquille, à Auxerre; Gondon boite; Du Lac, surmené et paralytique, n'est guère bon qu'à jouer des ciseaux; B... ne fut jamais bon à rien. Restent Roux et moi qui sommes valides, et c'est peu. Pour tout dire en un mot, je n'ai pas eu le temps de préparer seulement le papier de notre appel.

Vous savez tout ce qui s'ajoute à ma besogne ordinaire de lettres, de visites, d'etc. Tous les etc. dans ce moment abondent, et je ne sais ce qui me retient de me coucher de tout mon long et de crier que je n'y suis plus et que je n'en veux plus.

Quant à la grande chose, ne vous inquiétez pas : je veux et je saurai obéir; mais, conseil pris et bien pris, il m'a semblé que je ne devais pas laisser

étouffer d'un coup dans mes mains, par un acte que je crois trop prompt, toute la presse catholique. Vous comprendrez cette raison. Elle suffit pour le public. Il y en a une autre. En même temps que nous étions condamnés ici, nous recevions à Rome, dans les oreilles d'Eugène, et de la bouche du Pape, l'approbation la plus douce et la plus complète qui nous ait été jamais donnée. C'est là l'autre autorité *également respectable* (je ne disais rien de trop) qui a balancé pour nous celle de notre archevêque. Il nous est sans doute permis de ne pas croire mauvaise, ni funeste, ni même inutile, une œuvre que le cardinal Antonelli qualifie de bonne œuvre bien faite, et que le Pape a annoncé vouloir récompenser après l'avoir tendrement bénie.

Eugène a été reçu à Rome avec quelque chose de plus que la grande bienveillance et la faveur. Il a demandé une audience de Sa Sainteté le 17 (août), à onze heures du matin : il l'a obtenue immédiatement, pour le jour même, et le soir, à sept heures, il baisait la main de Pie IX. *Non fecit taliter omni nationi.*

Le coup de Paris vient de beaucoup de sources, qu'un œil exercé peut découvrir. L'archevêque est entouré de rédacteurs de l'*Ère nouvelle*, et tient de près à ceux du *Moniteur catholique*. Il n'est pas ou n'est plus ultramontain; il s'est mis en tête de convertir Chambolle, qu'il voit souvent; et on sent de reste, à le lire, qu'il aime à faire partager ses avis. Son *Avertissement* est plein de

choses exagérées, et tous les faits n'y sont pas exacts.

Ce n'est rien; mais fallait-il laisser étrangler l'*Univers?* Pour moi, je le veux bien; mais seulement, l'*Univers* vaut la peine qu'on ne le supprime pas sans réflexion. Si le Pape en est d'avis, il saura nous le dire, et tout sera dit. Il n'y aura ni hésitation ni murmure de notre part, vous le savez; vous savez que je serai très convaincu que cette fin sera heureuse, pour moi premièrement, et ensuite pour la chose publique.

Du reste, en attendant, Monseigneur aura toute satisfaction, et nous donnons de notre déférence, poussée jusqu'au scrupule, la plus belle preuve du monde, en nous abstenant de reproduire les abominables éloges que son mandement obtient du côté des rouges, et les critiques respectueuses, mais fortes, qui s'élèvent du camp opposé. Nous ferons mieux : le bref que nous attendons, ce bref approbateur, nous le garderons dans notre poche, et nous n'en parlerons pas. Vous voyez, cher ami, que nous sommes en sûreté, et que cette tempête nous trouve déjà dans le port. Ne doutez pas que nous y resterons. Je défie ceux mêmes qui me prêchent charitablement la modération de m'en faire sortir.

Priez pour nous et pour moi.

LOUIS.

Jusqu'à présent nous sommes approuvés presque sans aucune exception. Dans la foule de lettres

que je reçois, et il y en a d'épiscopales, une seule m'annonce que je prends la route de tous ceux qui se sont perdus. C'est le pathos d'un bonhomme qui s'étonne de ne pas lire dans l'*Univers* un article de l'*Ami*. Il s'attendait à nous voir fraterniser; quand le moment viendra, nous ferons quelque chose de mieux que les phrases de soumission : nous nous soumettrons sans phrase.

Ma maison va bien : tout marche, tout mange, tout dort.

LXXXI

A M. Th. Foisset.

18 septembre 1850.

Mon cher ami,

Voici bien la centième lettre, ou plutôt la centième réponse que j'écris sur notre affaire. On m'a écrit de tous côtés, et de tous côtés dans les meilleurs et les plus catholiques sentiments. J'aurais été bien malheureux si on avait vu, et surtout si on avait loué en moi des pensées de résistance qui me feraient horreur; mais ma situation est bien comprise et partout approuvée. Dans ces cent lettres, il y en a plusieurs d'épiscopales, et ce ne sont pas les moins fortes. On me dit de conserver l'*Univers*.

Pour le conserver, j'ai été forcé, plus que vous ne semblez le croire, d'agir comme je l'ai fait. Le principal avantage que j'y ai vu tout d'abord a été d'esquiver la nécessité de répondre publiquement, si

peu que ce fût, aux avertissements durs et inexacts de notre archevêque, et en même temps la possibilité d'éviter un replâtrage qui n'accommoderait rien.

Vous n'êtes pas ici, mon cher ami, et je ne puis vous mettre au courant des choses par une lettre; qu'il me suffise de vous dire que je n'ai rien fait que par le conseil du nonce, lequel, et non sans raison, considère cette affaire comme le regardant plus que nous. C'est lui qui m'a dit d'exposer la situation et de réfuter les griefs spécifiés par l'archevêque, dans un mémoire auquel je travaille maintenant et qu'il enverra au Pape avec ses observations. Hélas! la réfutation est trop facile. Vous la lirez et vous en serez consterné, non pas pour nous. Vous verrez, entre autres choses, que l'évêque de Digne[1] nous a pressés de faire tout ce que nous reproche l'archevêque de Paris, et que sur aucun des points où il nous frappe nous n'avions les torts qu'il nous attribue.

En particulier, nous n'avons soulevé aucune des questions dites compromettantes; nous les avons toutes prises sur le tapis, où la polémique les traitait et les maltraitait, suivant sa coutume.

Une chose qui m'a encore décidé, c'est qu'au moment où l'on nous frappait à Paris, l'on nous approuvait à Rome. Le mandement a paru le 31 août. Le 17 août, mon frère, reçu par le Pape, avec des égards et une bonté rares, en audience

1. Mgr Sibour avait été évêque de Digne.

secrète, entendait le Saint-Père louer entièrement, parfaitement, chaudement et sans réserve, les travaux du journal. Pie IX lui donnait spontanément sa bénédiction pour nous tous et pour notre œuvre, et lui annonçait des témoignages de sa satisfaction paternelle. Avant de supprimer un journal ainsi traité, c'était bien le moins que nous demandions si le journal doit périr.

Mais pourquoi appeler? dites-vous. C'est que cette position est inextricable autrement. Un arrangement ne tiendrait pas, et le seul arrangement que veuille accepter l'archevêque, c'est d'être rédacteur en chef. Il y aurait sans doute encore un journal, mais non plus l'*Univers*. Ce serait le *Moniteur catholique*, l'*Ère nouvelle*, tout ce que je ne veux pas et que personne ne veut, sauf à l'archevêché.

Je ne sais si le Saint-Père restera dans les dispositions où mon frère l'a vu. Je ne m'en inquiète guère.

Il verra, il réfléchira, il jugera, il fera tout pour le mieux et il sera obéi instantanément. Je ne demande point une décision publique, surtout si je suis excusé. Je demande une direction qui me bâillonne ou qui me laisse parler en sûreté de conscience. En dépit de tout ce que je reproche aux actes de Paris; en dépit de la promptitude, de la passion, des erreurs que j'y vois, ils mettent ma conscience en doute sur le mérite du journal. Je ne sais plus, comme je le savais, si ce journal est utile et nécessaire; il faut que le Saint-Père pro-

nonce là-dessus, autrement je n'y tiendrais plus.

Adieu, mon cher ami.

Tout à vous en Notre-Seigneur.

LOUIS VEUILLOT.

LXXXII

Au même.

12 octobre 1850.

MON AMI,

J'aurai soin que Roux ne fasse pas attendre le *Président Riambourg*. Il m'eût été bien agréable de faire ce compte rendu, car j'ai toujours sur le cœur d'avoir négligé votre autre Président. Mais le temps me manque. Le travail le plus dur, le plus long pour moi, et le seul qui m'effraye, c'est d'analyser un livre. S'il s'agit de philosophie, l'effroi devient de l'épouvante et de la terreur; ce n'est pas que je n'aimasse à creuser ce puits, mais il me faudrait les outils et n'avoir pas autre chose à faire. Alors, je ferais un volume où peut-être il se trouverait de bonnes choses.

Vous voilà content de notre arrangement; moi, je n'en suis pas fâché; mais il est loin de satisfaire tout le monde. Les amis murmurent et les ennemis grincent. En somme, ce que j'y vois de très bon, c'est que j'ai voulu agir chrétiennement, et par cette seule raison je suis convaincu d'avoir agi politiquement.

Nous n'avons rien perdu et nous avons plutôt gagné à cette affaire. Quand on a vu ce pauvre

journal si près de sa fin, plus d'un, qui avait souvent essayé de lui passer la corde au cou, a frémi qu'il ne fût étranglé. Je me vante d'avoir été, de tous ceux que la chose intéresse, un de ceux qui ont pris l'aventure le plus tranquillement. Je ne me suis pas senti le moindre goût humain pour la vie, encore moins pour le triomphe. Cette œuvre qu'on a voulu m'arracher tant de fois et de tant de façons, je la tiens sur mes mains, et non pas dans mes mains; et c'est ainsi, je vous le dis devant Dieu, que je l'ai toujours tenue. A ceux qui la voulaient prendre, j'ai dit vingt fois : Prenez ! Aussi je ne puis m'expliquer que par des mouvements de passion les accusations violentes d'ambition, d'orgueil et même de ruse dont j'ai été l'objet. Je n'ai jamais fait qu'une chose, qu'on ne peut pas en conscience me reprocher : je me suis refusé à être un plastron et un homme de paille, et à prendre la responsabilité en abandonnant l'autorité. J'ai dit : Si vous voulez faire le journal, répondez-en ; pour moi, si je dois en répondre, je veux le faire ; mais je ne tiens pas à le faire ; j'y serai tant qu'on voudra en second, en troisième, en dernier, si l'on veut ; et si l'on ne veut pas que j'y reste, je n'y resterai pas. Pouvais-je donc me montrer plus conciliant ? On se méprend bien sur mon cœur et sur les mobiles auxquels il obéit constamment. M'a-t-on vu chercher à me pousser, à devenir quelque chose ? Il y en a qui pensent que je tiens au journal parce que j'en ai besoin pour vivre ; il est très vrai que c'est mon gagne-pain, et je n'en rougis

pas. Oui, j'ai besoin du journal pour vivre; mais je n'ai pas besoin de vivre. Par orgueil ou autrement, j'aurais bientôt fait de vendre mes meubles, de congédier mes servantes, de monter dans un grenier et de faire moi-même ma cuisine, aussi simplifiée que mes revenus. Nos amis puissants n'en seraient pas plus fatigués de moi pour cela, et ne me verraient pas plus souvent qu'aujourd'hui.

Mais, tant que le journal restera dans mes mains, à part des modifications insignifiantes, il restera ce qu'il est. *Sit ut est, aut non sit.* Je ne crois pas utile, et il ne m'est pas possible de le faire autrement. Si j'ai pu quelquefois caresser la chimère de contenter tout le monde, elle est aujourd'hui complètement évanouie. Mgr l'archevêque de Paris m'a plongé dans une méditation à fond et m'a fait instruire une enquête complète sur les conditions d'existence et d'utilité de la presse catholique. Je suis sorti de là comme un homme qui a éclairé de tous les côtés sa route et qui reprend d'un pas ferme et convaincu son premier chemin.

Ah ! mon cher ami, je ne suis pas fâché pour vous que vous n'en ayez pu faire l'expérience cruelle ; mais, je vous le dis avec une certitude entière, au bout de six mois d'exercice, vous auriez été de mon avis ou vous auriez abandonné avec tristesse une œuvre qui n'eût été qu'un champ de bataille intestine ou l'instrument de quelques individus. Voyez en quoi s'entendent et en quoi vous vous entendriez aujourd'hui avec la plupart

de ceux qui vous proposaient l'entreprise. La première condition d'un journal catholique, c'est d'être fait par des manières de moines, qui ne dépendent ni de la politique, ni de l'Ordinaire, ni d'eux-mêmes, et qui veulent servir la vérité dans l'humilité et dans la pauvreté.

Adieu, je vous embrasse.

LOUIS VEUILLOT.

LXXXIII

A M. l'abbé Combalot.

Paris, 9 septembre 1851.

TRÈS CHER ET VÉNÉRABLE AMI,

Je viens de lire avec douleur votre lettre en réponse à Mgr Dupanloup. Permettez-moi de vous conjurer de cesser cette lutte. On ne comprendra pas votre simplicité, et elle fournira des armes contre vous à ceux qui veulent vous perdre. Je vois déjà beaucoup de bonnes âmes très sincères et qui vous aiment, qui vous accusent de manquer de mesure ; d'autres diront que vous manquez d'humilité, et ceux qui comme moi vous aiment sont forcés d'avouer que vous manquez d'adresse. Remarquez que tout ce public à qui vous vous adressez ne vous connaît pas et ne connaît pas vos adversaires. Autant vous compromettez vos avantages, autant ces derniers savent ménager et utiliser les leurs. Ils sauront vous déchirer et vous écraser, sans paraître oublier les convenances ni la charité. Vous aurez beau avoir cent fois raison :

quand le mal sera fait, il sera fait, et qui en souffrira? La religion toute seule. On a eu bien de la peine à pardonner à l'évêque de Chartres, malgré ses quatre-vingt-deux ans et sa belle renommée, ce que l'on a sottement regardé comme un acte d'indiscipline envers son métropolitain. On pardonnerait bien moins à un simple prêtre les duretés qu'il dit à un évêque. Ou je me trompe fort, ou votre lettre vous nuira plus dans l'épiscopat que ne l'auraient fait toutes les foudres d'Orléans et de Paris. Laissez rouler ces tonnerres impuissants, ou n'y répondez qu'avec tranquillité et respect, sans récriminer, sans faire d'allusions ni d'épigrammes. Mais le mieux serait de ne pas répondre du tout et de continuer vos prédications.

J'ajoute qu'il est souverainement regrettable d'entendre accuser un évêque de jalousie et d'ambition. A quoi bon? Cela ne corrige personne, ne remédie à rien, et ne sert qu'à réjouir les ennemis, qui voient chez nous les mêmes passions, les mêmes emportements, les mêmes manœuvres que chez eux. Mgr Dupanloup a tort, et vous savez que je ne le dis pas pour feindre d'entrer dans vos sentiments; mais c'est un évêque, et sa qualité doit obtenir de nous les respects que nous pourrions être tentés de refuser à sa personne. Croyez-moi, cher et vénérable ami, n'allez pas plus loin, ni envers lui ni envers d'autres. Satisfait d'avoir loyalement combattu des doctrines qui vous semblent dangereuses, laissez de côté les personnes, à

commencer par la vôtre. Votre zèle apostolique, que tout le monde connaît; vos services, votre piété, plaideront bien mieux pour vous que vous ne sauriez le faire vous-même, et plaideront sans fournir matière à réplique, ce qu'il faut éviter lorsque l'on a devant soi de tels ennemis, car ils veulent blesser et ne veulent pas être convaincus.

Croyez, cher et vénérable ami, à mon dévouement et à mon amitié. Je ne crois pas vous en avoir jamais donné de meilleure preuve qu'aujourd'hui.

Tout à vous en Notre-Seigneur.

LOUIS VEUILLOT.

LXXXIV

A M. Th. Foisset.

10 octobre 1851.

MON CHER AMI,

Indigné contre Roux-Lavergne à cause de sa paresse, j'ai voulu qu'il vous répondît avant moi. Vous aurez trouvé, en lisant son article du 9 octobre [1], que ce n'était pas la peine de le faire attendre; mais je n'en ai pu tirer que cela, et quant à faire moi-même ce travail, je n'en ai ni le temps ni la faculté. Un livre de philosophie m'épouvante, et il me semble toujours que je n'y entends rien. D'ailleurs, vous voyez comme je travaille, quoique vous ne voyiez pas tout. Ajoutez à ces articles des livres en train, des lettres aux quatre coins du

1. Sur les *Œuvres* du président Riambourg, éditées par M. Foisset.

monde, des lectures, des visites à recevoir, le souci de cinq enfants, chiffre actuel de mes filles, et vous me pardonnerez tous les silences et tous les oublis. Savez-vous que j'ai eu, le mois dernier, une cinquième fille, bien venue comme les autres? Elle se nomme Thérèse, elle est filleule de Donoso Cortès et d'une Petite Sœur des pauvres; elle tette, elle crie, n'a point de difformité, et nous espérons qu'elle sera carmélite.

Je ne sais comment je parviens à suffire matériellement et moralement à tant de soins de tous genres. C'est un mystère de la bonté divine. Remercions-la et priez pour moi.

Tout à vous.

LOUIS VEUILLOT.

J'aurai demain trente-huit ans accomplis; dimanche sera l'anniversaire de mon baptême.

Priez pour moi, priez pour moi.

LXXXV

Au même.

16 décembre 1851.

MON CHER AMI,

J'ai reçu vos deux lettres; pardonnez-moi de ne vous en avoir pas accusé réception plus tôt [1]. En vérité je n'ai pas eu le temps; mais j'ai eu le

1. Dans ses lettres, écrites au lendemain du coup d'État du 2 décembre, M. Foisset conseillait la réserve vis-à-vis de Louis-Napoléon.

temps de les lire et de les méditer, comme je lis et médite tout ce qui vient de vous.

Il faut être prudent, je compte l'être; *après avoir donné*, je commence à retenir. Soyez assuré que je ne veux me jeter à la tête de personne. Néanmoins, je suis plus confiant que vous et moins touché des scrupules de légalité. Il n'y a plus de légalité en France depuis longtemps. Nous assistons aux jeux de la force. Remercions Dieu qui les modère, et prions-le de nous rouvrir la source du droit.

Les événements ont répondu pour moi à plusieurs de vos craintes. Jusqu'à présent, vous avouerez que cela ne va pas si mal. Vous avouerez aussi que la révolution du 2 décembre est une véritable contre-révolution, et que c'est un bien plus grand pas que le pas déjà si grand du 24 juin[1]. Voilà deux défaites considérables pour l'émeute ; et la seconde, opérée sans le concours de la bourgeoisie, est aussi une défaite de la bourgeoisie. Pour moi, c'est un point capital.

Les gens qui tiennent le pouvoir sont pleins de bonnes intentions. Ce ne sont point des chrétiens, mais ce sont de bons diables, point voltairiens, point philosophes, point gallicans : trois bons points ! Ils sentent une force dans l'Église et ils sentent que cette force doit rester libre. S'il plaît à Dieu, ils nous serviront mieux que nous ne pourrions le faire nous-mêmes. Dites *oui* samedi prochain, comme tout le peuple. Il faut être avec le

1. La défaite de juin 1848.

peuple, lorsque la conscience ne le défend pas : c'est la force, et la bonne force.

Adieu, mon cher ami! Tout à vous en Notre-Seigneur. LOUIS VEUILLOT.

LXXXVI

A M. Alexandre de Saint-Albin [1].

18 janvier 1852.

MON CHER MONSIEUR,

L'article que vous voulez bien approuver était une première réponse à votre lettre ; j'espère que celui qui a suivi ne vous aura pas déplu, et que vous y verrez un signe de plus de la conformité de nos pensées et de nos efforts. Oui, il faut faire un vrai parti de gouvernement, et ce parti ne peut être que profondément catholique. Autrement rien ne tiendra, rien ne vivra. Le roi légitime, avec le parti légitimiste, ne ferait pas mieux aujourd'hui que Louis-Napoléon, peut-être même ne ferait pas aussi bien, et n'aurait pas plus de chances de durée. La stabilité qu'il nous promettrait aurait, selon toute apparence, le double résultat de nous endormir, nous autres, et d'exaspérer nos ennemis, qui sont toujours les mêmes. Il n'est pas mauvais qu'ils attendent et que nous ayons peur. Pendant ce temps, d'excellentes destructions s'opèrent, sous les coups de ce bélier à qui la Révolution donne toutes les prérogatives que les filles de joie accor-

1. M. de Saint-Albin était alors rédacteur en chef du journal d'Angers *l'Union de l'Ouest*.

dent à leurs amants, y compris celle de les battre et de les ruiner. Laissons faire, profitons du bien; n'abandonnons rien aux hommes, mais tout à Dieu. Bonaparte peut passer, c'est probable; toutefois nous n'en savons rien. Ne décrétons pas de nous-mêmes ou la vie ou la mort. Dieu permet que nous sachions ce que nous devons faire aujourd'hui ; seul Il sait ce qu'Il fera demain.

Vous avez vos difficultés et votre tactique ; j'ai les miennes. Trouvez bon que je ne condamne pas l'*Univers* à périr, et que je m'arrange pour conserver le plus longtemps possible un droit d'opinion et de conseil, dont je crois fermement que je puis tirer bon parti. Ceux qui sont le moins gênés le sont un peu. Je le suis comme un autre ; mais je ne regrette pas ce que je ne puis écrire, quand je songe à tout ce qui ne s'écrit plus.

Adieu ! Je suis très heureux de votre amitié et de vos sympathies : conservez-les-moi, et croyez à ma sincère affection.

LOUIS VEUILLOT.

Le bruit court ici que M. de Falloux veut se présenter aux élections pour le Corps législatif. Est-ce possible ?

LXXXVII

A M. Th. Foisset.

10 mai 1852.

MON TRÈS CHER AMI,

Si je vous fais du chagrin, vous me le rendez bien, et si, malgré le chagrin que je vous fais, vous

m'aimez toujours, je ne suis pas plus en reste de ce côté que vous de l'autre. Il n'y a pas le moindre doute que je vous combattrai, si vous ne me donnez pas d'autres raisons que celles de M. Lenormant et de l'évêque d'Orléans. De bonne foi, les trouvez-vous concluants? les trouvez-vous seulement modérés? Je suis désolé du cri d'alarme que vous ont arraché mes articles contre l'évêque d'Orléans. Tout le monde les a trouvés modérés et pacifiques, et j'ai vingt lettres qui en témoignent.

J'attends avec impatience ce que vous direz pour me prouver que les trois quarts des jeunes gens (et je dis trop peu) ne sortent pas de classe ignorants, païens, et surtout non chrétiens.

J'ai un beau-frère très doux, très intelligent, qui a été élevé dans un petit séminaire... Il connaissait tous les héros de Plutarque, et pas un martyr des premiers siècles, pas un saint des croisades! tout de l'antiquité païenne, rien du moyen âge. Il savait les noms et quelques bribes des auteurs païens, rien des Pères de l'Église.... Cela ne peut durer; le système qui fait cela est mauvais.

On croit, dites-vous, que tous les évêques pensent comme l'*Univers*. Tous, non; mais la plupart, et, passez-moi le mot, les meilleurs. Nous le savons, et nous en avons les preuves. Où est le mal? Vous ajoutez que, pour comble de malheur, le chef suprême de l'Église, dans cette question, ne dira rien contre nous; cela est bien vrai. S'il ne dit rien, nous sommes donc libres : pourquoi ne pas user de cette liberté? Mais ici, nous sommes

de ce côté-là plus que libres : nous sommes encouragés.

Vous vous faites un monstre d'une chose toute simple. On étudiera, on corrigera; ni le grec ni le latin n'y perdront et l'Église y gagnera, ne fût-ce qu'une correction plus sévère des livres de classe. Ce sera comme la discussion pour la liberté de l'enseignement : a-t-elle fait tant de mal? Mais qu'aurions-nous gagné de ce côté, si nous ne pouvons pas réformer de vieilles et vicieuses méthodes, d'où tant de mal est venu? Vous avouerez bien qu'au moins le paganisme règne sans contrôle et sans limite dans l'Université. Comment convertirons-nous l'Université si nous ne nous convertissons nous-mêmes? Vous avez pourtant lu l'article d'Alloury [1]!

Adieu, cher ennemi, je vous embrasse avant, pendant et après.

Tout à vous.

LOUIS VEUILLOT.

LXXXVIII

Au même.

1852.

MON CHER AMI,

J'ai reçu tant de lettres et j'ai dû faire tant de réponses, qu'il m'a été impossible jusqu'à ce moment de venir à vous. J'espère que vous n'en êtes pas blessé. Les meilleurs amis passent les derniers

1. M. Alloury était l'un des rédacteurs importants du *Journal des Débats*.

dans ces circonstances, et vous ne pouvez pas plus douter de mes sentiments que je ne doute des vôtres. J'ai bien cru que l'*Univers* mourrait de ce coup[1], et j'étais bien sûr que vous en seriez affligé. Mais le mandement et les adhésions me faisaient une situation que je ne pouvais accepter, je ne dis pas humainement, mais chrétiennement. C'est le chrétien qui a tenu bon jusqu'ici dans ce poste effroyable. Si j'écoutais l'homme, je serais libre depuis longtemps. Publiquement blâmé par quelques évêques, et soutenu par les autres en secret seulement, j'aurais eu l'air d'être ce que l'on dit que je suis, un brouillon effronté qui veut s'imposer à l'Église. C'eût été un scandale, et qui, loin de nous sauver, nous eût perdus; car on aurait poussé cette pointe, qui n'a pas été affilée dans un autre dessein. L'évêque d'Arras a tout arrangé comme il le fallait, et rempli mes vœux, sans qu'un seul mot ait été échangé entre nous. La déclaration proposée par Orléans aux gallicans a fait cet ouvrage; autrement je doute que nous eussions été soutenus. Or, comme mon métier n'est pas de me battre contre les évêques, ni même de paraître mépriser, leur autorité, je me retirais et je ne pouvais rien faire de mieux.

Maintenant que la question de l'*Univers* est terminée, nous allons continuer celle des classiques. Je ne sais quel sera l'effet de la discussion ouverte dans le journal; mais jusqu'à présent je continue d'aller beaucoup plus loin que vous, et je crois

1. Un nouvel acte de Mgr Dupanloup contre l'*Univers*.

que vous serez battu. Toutes les lettres qui m'arrivent, parmi lesquelles il y en a beaucoup d'anciens professeurs et de professeurs en exercice, me prouvent que la réforme est nécessaire et qu'elle doit être profonde. Ne vous alarmez pas trop des caquets de l'Université et de l'épouvante de bonnes gens qui croient toujours que la chose va périr lorsqu'on touche à l'abus. Vous savez bien que nous ne voulons pas brûler la Grèce et Rome, et par conséquent que nous ne les brûlerons pas. Quand on verra que ces objets précieux restent intacts, alors on nous laissera dire et l'on finira par nous écouter, même par nous comprendre[1].

Adieu, mon cher ami! Priez pour moi. Par la grâce de Dieu, je conserve une paix intérieure parfaite au milieu de ces grands combats et de ces grands dégoûts; mais c'est un breuvage amer que l'injustice, et si je vois un jour l'évêque d'Orléans, je prendrai la liberté de lui dire qu'il ne faut pas l'administrer indifféremment à tout le monde. Quant à moi, j'espère qu'il n'aura eu d'autre effet que de me fortifier.

Tout à vous en Notre-Seigneur.

LOUIS VEUILLOT.

1. Cette question des classiques finit par mettre du froid entre M. Foisset et Louis Veuillot.

LXXXIX

A Mgr Gignoux, évêque de Beauvais.

5 août 1852.

Très bon et très vénéré Seigneur,

Nous avons lu, ma femme et moi, avec une grande consolation la lettre que vous avez bien voulu nous écrire au sujet de la mort de notre enfant[1]. J'en avais reçu moi-même, la veille, une autre, à propos de l'écrit de Mgr de Chartres, qui ne m'avait pas moins attendri. J'ai reconnu votre charité dans cette promptitude à me donner courage. Il est certain que la signature de l'évêque de Chartres sur le mandement de Mgr Dupanloup offrait quelque chose de bien cruel; mais ce qui m'a le plus affligé, ce n'est pas l'atteinte que j'en ai reçue, c'est celle que ce vénérable vieillard se donne : car, en vérité, seul peut-être entre tous les évêques, il n'a pas le droit de faire de telles choses contre nous sans blesser un peu la conscience publique. J'avais regardé comme une impiété envers sa renommée et ses cheveux blancs le seul fait d'aller lui demander une signature, et je suis persuadé que les mêmes influences l'ont conduit à cette publication. Il en a eu lui-même regret; le journal d'aujourd'hui vous en a donné la preuve. J'ai hésité à mettre cette nouvelle lettre sous les yeux du public; mais il m'a semblé que je

1. Sa fille Thérèse, morte à dix mois. Elle avait eu Donoso Cortès pour parrain.

devais, en cette circonstance, suivre comme lui le mouvement de mon cœur.

Hélas ! Monseigneur, je voudrais bien que tout fût fini par là, et qu'il ne fût plus question de cette affaire. Ce n'est pas moi qui ai semé la division dans l'épiscopat ; ce n'est pas moi qui veux l'entretenir. Tandis que l'on remuait tout contre moi, que l'on écrivait lettres sur lettres, que l'on envoyait de tous côtés des émissaires, que l'on faisait agir à la fois le nonce, M. Guizot et l'abbé Chatenay, et les rédacteurs du *Siècle*, je ne bougeais pas, je n'écrivais rien, je ne faisais aucune démarche, et vous êtes témoin que mes meilleurs amis n'ont pas reçu signe de vie de ma part. Devant Dieu qui voit mon cœur, j'étais aussi résolu que devant les hommes, et plus encore, à ne point me défendre, à tout souffrir, à supprimer du même coup le journal et mon amour-propre, si ceux qui voulaient nous détruire avaient seuls parlé. Que pouvais-je faire de plus ? Veut-on que j'abandonne des doctrines pour l'amour desquelles, seul, je supporte ces contradictions ? Ce serait une trahison. Or, tant que nous conserverons ces doctrines, nous serons haïs, calomniés, persécutés. Si vous saviez ce que l'on fait, Monseigneur ! si vous aviez entendu les reproches que m'ont adressés en confidence quelques évêques signataires de la Déclaration ! Il y a un parti de mauvaise humeur, de mauvais procédés contre Rome, qui ne recule devant rien. On va flatter bassement le Président, et on lui demande secours pour les évêques fran-

çais tyrannisés par le Pape. Certes, je n'ai nulle envie de faire la moindre imprudence ; mais ces choses me pénètrent d'horreur, et j'aimerais bien mieux mourir comme journaliste et comme individu que d'en être complice.

Tout cela, cependant, n'a pu se faire sans blesser vivement un grand nombre d'évêques, dont les sentiments, grâce à Dieu, sont bien autres. Ils ont vu surtout avec une profonde et légitime inquiétude le système pratique de la Déclaration. Ils croient qu'on ne doit pas laisser s'établir un pareil précédent, et que tout ce que l'on peut faire de plus dangereux est de ne pas protester contre ce qu'il a d'inusité et de menaçant pour l'avenir. Plusieurs ont écrit à ce sujet, et je doute qu'aucune considération puisse les empêcher d'en appeler à l'opinion, surtout si Mgr l'évêque d'Orléans persiste, comme je le crois, dans son plan de campagne contre l'*Univers*. S'il ne s'agissait que de ce journal, on le laisserait sans doute égorger : les évêques, ou ne croiraient pas de leur dignité de le défendre, ou y verraient plus d'inconvénients que d'avantages ; mais il s'agit aussi des doctrines romaines, et, pour les écraser, il faut bien s'appuyer sur les préventions gallicanes. C'est là que l'on voudra et qu'il faudra se défendre à tout risque et à tout prix.

Je n'ai point voulu avoir et je n'aurai point la responsabilité de ce combat. Un certain nombre des pièces et des protestations dont je parle sont entre mes mains. Non seulement je n'ai pas voulu

les publier, quoique j'en eusse la permission; mais même je me suis abstenu de les faire publier sans paraître y toucher, ce qui m'eût été facile. Ce procédé, si employé contre nous, m'inspire une aversion profonde. Je n'y aurai point recours. Je laisserai tout faire à Dieu. Mais certes, si la lutte s'engage, je ne m'y épargnerai contre aucune puissance, et je ne fais qu'une prière en ceci : c'est d'être également sourd aux conseils de l'amour-propre et à ceux de la peur [1].

Je suis, avec le plus tendre et le plus profond respect, Monseigneur, etc.

LOUIS VEUILLOT.

XC

A M. l'abbé de Bogenet, vicaire général de Mgr l'évêque de Limoges [2].

9 octobre 1852.

MONSIEUR LE GRAND VICAIRE,

J'étais absent de Paris lorsque vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, et c'est aujourd'hui seulement que j'ai pu prendre connaissance de

1. Cette lettre et plusieurs autres indiquent une situation religieuse et des *dessous* qu'il serait bon d'éclairer; mais ce n'est pas ici le lieu; je me réserve de le faire ailleurs. Mon dossier sur les faits de cette époque est riche, particulièrement comme correspondance avec les évêques. J'en extrais seulement quelques pièces.

2. M. de Bogenet avait écrit très affectueusement à Louis Veuillot, — et un peu au nom de son évêque comme au sien, — pour lui conseiller de ne pas prolonger le débat sur la question des classiques.

votre lettre. Comme vous l'avez vu, mes sentiments étaient semblables aux vôtres, et j'ai suivi votre conseil sans savoir que vous me le donniez. Si maintenant cette affaire des classiques n'est pas terminée, ce n'est pas ma faute. Du reste, l'amertume qui s'y est mêlée ne venait point de nous, et je ne cesserai de dire, avec le sentiment profond de la justice, que l'*Univers* y a constamment observé les lois de la modération et de l'équité. Ce n'est pas nous qui avons soutenu des polémiques *acharnées* contre des catholiques; ce sont des catholiques, suivant moi fort mal inspirés, qui ont commencé et poussé la polémique contre nous avec acharnement : j'entends par là avec une passion évidente et une bonne foi très suspecte. Qu'avons-nous fait? Nous avons soutenu, non toute la thèse, mais la pensée mère d'un livre publié par un ecclésiastique savant et vénérable, appuyé par le cardinal Gousset, encouragé par Montalembert et Donoso Cortès, qui sont sans doute des catholiques, encouragé aussi par l'évêque d'Arras. C'est alors que Mgr l'évêque d'Orléans s'est jeté dans la querelle avec une âpreté sans égale et qui convenait aussi peu à ses forces qu'à son caractère. Je lui ai répondu. Je crois fort que j'en avais le droit, et je suis certain qu'à une phrase près, qui ne méritait pas d'être si chaudement relevée, je n'ai point passé les limites du respect. S'il n'avait pas été évêque, j'aurais dit bien des choses que j'ai passées sous silence, car jamais homme n'a davantage prêté le flanc. Son mande-

ment est venu là-dessus. J'y ai été traité personnellement sans charité, sans dignité et sans justice. Je ne me suis pas défendu. J'ai seulement repris la question après que les lettres de deux cardinaux et les manifestations de plusieurs évêques l'eurent déclarée libre. Parmi tous nos adversaires, qui donc (à l'exception du P. Cahours) s'est montré modéré, et qui peut produire de moi une phrase où je ne le sois pas? Battu sur le fait de la Déclaration, Mgr l'évêque d'Orléans a voulu prendre sa revanche sur la question des classiques : il a fait faire des livres; il a poussé le cardinal Donnet, le cardinal Mathieu, etc. On me traite comme un ennemi de l'Église, on me compare à M. de Lamennais, on m'injurie et on me menace d'user injustement d'un droit sacré si j'ose répondre ; voilà où la chose en est. Est-ce de moi qu'il faut se plaindre? Après douze années de combats et de dévouement, j'ai l'avantage singulier d'être aujourd'hui l'écrivain français que les évêques français ont le plus maltraité; je reçois des coups que n'ont pas reçus les plus audacieux ennemis de l'Église : il y a des mandements contre moi ; il n'y en a pas contre Eugène Sue, contre Proudhon, contre Michelet, contre tant d'autres ; et cependant on ne trouve à me reprocher aucune erreur contre la foi. Je ne dis pas tout. Il y a des détails dans cette iniquité qui la rendent plus amère et que j'ensevelirai dans un religieux silence. Mais enfin, vous me permettrez de trouver un peu pénible qu'après tout cela on

vienne encore me recommander la modération.

Du reste, grâce à Dieu, cette modération, dont je crois être pourvu, ne m'est pas difficile. J'ai *toujours* (et on le saura plus tard, car on m'obligera de me justifier) fait des sacrifices à la paix ; j'en ferai toujours. Mais il ne suffira pas qu'un catholique, même un catholique que je révère, vienne se mettre en travers d'une thèse bonne, légitime et autorisée, pour que j'y renonce. Si j'avais poussé jusqu'à ce point l'amour de la paix, l'*Univers* se serait abstenu dans les questions les plus importantes de ce temps-ci, ou il aurait donné dans de tristes travers. Ce que je puis faire, ce que j'ai fait et ce que je ferai, c'est de compter ma personne pour rien, et d'ôter aux blessures personnelles que je reçois cet âpre venin que leur donne l'amour-propre blessé. Je vous exprime confidentiellement, et pour répondre à la confiance que vous me témoignez, ce que j'ai sur le cœur. Je n'en dirai rien au public, et ces ressentiments, qui seront vite oubliés, ne guideront jamais ma plume, qui ne leur a jamais obéi.

Je vous prie, Monsieur le vicaire général, de communiquer cette lettre à Mgr de Limoges, que je remercie très humblement de son intérêt, et de me croire votre très reconnaissant et très dévoué serviteur,

LOUIS VEUILLOT.

XCI

A Mgr Gignoux, évêque de Beauvais.

26 novembre 1852.

Très cher et vénéré Seigneur,

Que Dieu vous rende le bien que vous faites à mon cœur désolé. Je vais m'unir aux prières que vous adresserez à Dieu pour cette sainte âme qui avait toujours compté sur votre charité. Elle est morte comme elle avait vécu, doucement et saintement. Les grandes douleurs qu'elle a souffertes pendant trois jours lui ont laissé quelque relâche pour lui permettre de recevoir les sacrements en pleine sérénité, et de faire son sacrifice. Elle avait cet héroïsme modeste qui s'ignore et qui plaît tant à Dieu. Je la crois bien près de la paix éternelle, si elle n'y est déjà ; mais moi, très vénéré Seigneur, je suis dans la vie, et dans quelle vie ! cinq orphelines dont l'aînée n'a pas sept ans, et dont la dernière n'avait pas sept jours quand leur mère a rendu le dernier soupir.

Par la grâce de Dieu, j'ai une sœur digne de remplacer cette mère chérie, autant du moins qu'on peut remplacer une mère. Elle est venue à moi et m'a offert sa vie. Je l'ai acceptée. Si je n'avais pas eu ce secours, Monseigneur, je vous aurais donné mes enfants comme vous me les demandez. Priez bien pour moi. J'ai besoin de beaucoup de courage, et il faut que j'acquière de grandes vertus. Dieu me montre un chemin bien

étroit, bien rude ; mais la couronne est au bout. Je la vois ; il faut maintenant que je veuille la saisir, et c'est ce que la grâce de Dieu peut seule me permettre de faire. Obtenez-moi cette grâce, vous m'aurez donné tout.

De Votre Grandeur le très humble et très reconnaissant serviteur,

LOUIS VEUILLOT.

XCII

A M. Th. Foisset.

28 novembre 1852.

Merci, mon cher ami ; je suis soumis à la volonté de Dieu ; je serais consolé si je pouvais l'être. Mon frère est près de moi, ma sœur se dévoue à mes cinq orphelines ; ma pauvre femme est morte saintement, et je sens que Dieu lui permet d'adoucir sa main justement irritée. Je ne me trompe point sur les desseins de la Providence. Dieu me veut meilleur que je ne suis. Priez afin que je ne perde point cette grâce terrible, afin que je conserve mon immense douleur.

Tout à vous en Notre-Seigneur Jésus-Christ.

LOUIS VEUILLOT.

XCIII

A Mgr l'évêque de Nevers [1].

6 décembre 1852.

Monseigneur,

Nous croyons n'avoir pas manqué à la résolution que nous avons prise de ne plus traiter la question des classiques dans l'*Univers*, en publiant des pièces officielles que nos adversaires ont pour la plupart données les premiers, et qu'ils nous reprochaient même de ne pas faire connaître à notre tour. Il est vrai que les lettres de Votre Grandeur ne nous ont pas été communiquées; mais elles avaient déjà paru dans cinquante journaux quand l'*Univers* les a reproduites. Il était difficile de penser que cette reproduction sans commentaire et qui ne violait assurément aucun secret, pût davantage blesser aucune convenance.

Quant à la défense de M. l'abbé Gaume, qui par le fait était aussi la nôtre, l'approbation si formelle de S. Ém. le cardinal Gousset lui donnait une importance qui ne permettait pas de la laisser dans l'obscurité. Comment aurions-nous appréhendé de manquer de respect pour l'Église et pour les évêques en faisant lire un écrit approuvé par un si savant et si vénérable prélat? L'*Univers* ne peut pas paraître plus coupable en ceci que ne l'est

1. Mgr Dufètre, évêque de Nevers, très hostile à la thèse de Mgr Gaume, son ancien grand vicaire, avait écrit avec raideur à l'*Univers*, pour lui reprocher de prolonger indirectement la polémique sur les classiques chrétiens.

tous les jours l'*Ami de la Religion*, lorsqu'il loue et copie des livres écrits avec moins de mesure et qui ne sont revêtus d'aucune approbation.

On nous signale sans relâche comme des gens isolés et entêtés dans une erreur monstrueuse. Cependant l'exacte vérité est que de vénérables évêques, de savants et illustres catholiques pensent avec nous qu'une réforme est nécessaire dans l'enseignement classique. Si tout le monde ne partage pas toutes les idées de M. l'abbé Gaume, le nombre de ceux qui en admettent le principe est considérable ; c'est ce qu'il m'a paru légitime et permis d'indiquer dans la note qui a paru récemment sur les diverses traductions du *Ver rongeur*. Nous ne pouvons pas répondre avec plus de modération à ceux qui disent que notre opinion a changé. Nous nous taisons pour ne pas donner lieu à des mesures qui détruiraient une œuvre dont la religion a tiré et peut tirer encore quelque avantage ; mais la conscience nous oblige à dire que nous sommes toujours du même avis.

Je prie Votre Grandeur d'accueillir avec bonté ces explications. C'est la réponse que je dois à la lettre qu'Elle m'a fait l'honneur de m'adresser le 2 de ce mois. Dans le cas où vous voudriez que cette lettre fût publiée dans le journal, j'obéirais immédiatement. Je n'en aurais pas différé l'insertion, si j'avais pu démêler clairement quelles sont à cet égard les volontés de Votre Grandeur.

Daignez agréer, Monseigneur, l'expression de mon profond respect. LOUIS VEUILLOT.

XCIV

A Mgr Gignoux, évêque de Beauvais.

8 décembre 1852.

Monseigneur,

Je rends grâce, du fond de mon cœur, à votre charité. Je sais combien mes pauvres petites seraient protégées par vous; mais de graves raisons m'engagent à les garder. Le mérite de ma chère sœur est au niveau de son courage; elle a l'esprit ferme et net, l'âme pieuse et douce; elle est très capable de faire cette éducation. Une fois élevée, Marie, qui s'annonce très bien, l'aidera pour élever les autres, et la besogne sera moins forte. Vous voyez tous les avantages d'affection et de joie que j'y trouverai. Je les sacrifierais. J'y trouverai aussi des avantages d'économie, parce que cinq enfants élevées chez moi me coûteront moins qu'ailleurs aux plus douces conditions, et même tout à fait gratuitement. Je sacrifierais cela encore, si l'intérêt des enfants le voulait; mais il y a une raison plus forte. Ces pauvres petites n'auront point de plus grande fortune que de se connaître, de s'aimer, et de se préparer auprès de nous à la vie la plus humble et la plus restreinte possible. Il faut leur conserver ce trésor. Dispersées çà et là, elles se verraient à peine quelques jours chaque année; il serait difficile de leur inspirer cet esprit de famille qui a été dans tous les temps notre unique richesse et qui fait aujourd'hui notre consolation, et je craindrais aussi que malgré tout leur

éducation ne fût un peu haute pour l'humble condition à laquelle elles sont réservées.

Ma sœur se jette dans ma pauvreté avec un dévouement angélique. Je n'ai rien à lui donner, et je ne lui donnerai rien. Elle m'a dit : « Sois tranquille, je demanderai au bon Dieu non seulement les tendresses, mais les faiblesses d'une mère. » Où pourrais-je trouver mieux pour mes enfants et pour moi ? Cependant, Monseigneur, je ne m'engage pas contre la Providence. Si elle juge bon de me frapper de nouveau, je demanderai de nouveau secours. Dieu merci, je ne prétends pas résister par mes propres forces. Dans ce cas, je saurai reconnaître l'amitié que vous daignez me témoigner, en m'adressant d'abord à vous. Je n'ai aucune fierté ridicule, et je suis loin de me trouver humilié d'être un pauvre de Jésus-Christ.

Je n'entreprends pas de vous dire à quel point mon âme se réjouit de savoir que vous priez pour ma chère Mathilde et pour moi. C'est à ces prières que j'attribue le courage inattendu que je me sens, et cette profonde lumière qui me montre ici la volonté de Dieu et me la fait aimer.

Daignez, Monseigneur, remercier, pour moi et pour les miens, Madame la supérieure du Sacré-Cœur. Nous sommes tous à vos pieds.

LOUIS VEUILLOT.

XCV

A M. l'abbé Eugène Boré[1].

Paris, 10 décembre 1852.

Mon cher ami,

Vous avez appris mon malheur, et je ne doute pas que vous n'ayez tout de suite donné à la chère femme que j'ai perdue le secours de vos prières. Cependant je viens tout spécialement vous demander de prier encore. Elle était pieuse, bonne, humble, elle aimait les pauvres ; elle a vécu saintement, elle est morte saintement ; mais Dieu nous veut parfaits. Offrez quelques-unes de vos bonnes œuvres, mon très cher Boré, pour suppléer à l'insuffisance des siennes et à l'absence des miennes, hélas ! Je vous le demande au nom de votre amitié, au nom de ma foi pleine de douleur ; je vous en conjure par le Cœur de Jésus-Christ.

Votre bien dévoué et bien reconnaissant,

Louis Veuillot.

Elle m'a laissé cinq pauvres petites filles, dont la plus âgée n'a pas sept ans.

1. M. Eugène Boré était alors à Constantinople. Il est mort supérieur général des Lazaristes.

XCVI

Au commandeur de Fabres, président de l' « Insigne artistica Congregazione de Virtuosi al Pantheon ».

Rome, fin mars 1853.

Monsieur le commandeur,

En m'appelant au nombre de ses membres, l'Insigne Académie artistique du Panthéon m'a fait un honneur que mes faibles travaux ne me permettaient pas d'espérer, et ma reconnaissance s'accroît de tout ce qui manque à mes titres. Cette distinction est la première que je reçois ; elle ne m'en laisse désirer aucune autre ; je n'ai plus que l'ambition de la mériter.

Rome, la première patrie de tout cœur catholique, est, à certains égards, pour moi, la terre natale. Là, mes yeux se sont ouverts à la lumière divine, et ce nom sonne depuis quinze ans dans mon cœur comme celui de ma mère. C'est vous dire, Monsieur le commandeur, quel sentiment me fait éprouver la bienveillance de vos confrères. Je ne suis plus entièrement étranger dans cette grande Rome : vous m'y inscrivez sur des tables d'honneur. Désormais, revêtu de quelques-unes des précieuses prérogatives des fils de la cité, je puis dire que j'ai ma place au foyer romain. Que ne puis-je l'occuper toujours, cette place si chère ! Vos leçons et vos exemples, objets de mon étude assidue, me rendraient moins indigne de vos encouragements.

Mais Dieu a placé loin d'ici les tombeaux où je dois prier, les berceaux confiés à ma garde et le champ sur lequel il faut que je répande mes sueurs. Après quelques jours passés au milieu de ces merveilles des arts, dont vous entretenez la splendeur et dont vous augmentez le nombre, je retournerai à mes travaux. Ils me paraîtront plus faciles, puisqu'ils ont obtenu votre approbation.

D'ailleurs, plusieurs de vos pensées étaient déjà les miennes ; et, quoique je n'aie pas eu la gloire de les manifester avec l'éclat qu'elles reçoivent de vous et de vos illustres confrères, c'est par là cependant que j'ai pu être recommandé à votre attention.

J'ai toujours dit que le christianisme avait appelé les beaux-arts à une perfection nouvelle, et que ces nobles fleurs de l'intelligence humaine ne pouvaient parvenir à tout leur épanouissement que dans l'Éden restauré par le sang de Jésus-Christ.

Florent in domo Domini. La maison du Seigneur est un enclos immense où l'amour divin a voulu que la liberté de l'homme se jouât sous sa garde, entre la profondeur des mystères et les souillures du péché. Il y a là place pour tous les essors du génie, et rien ne peut excuser l'esprit téméraire qui franchit ces limites.

L'art se glorifie lorsqu'il glorifie Dieu. Il devient accessible aux intelligences, il parle aux cœurs, lorsqu'il cesse de flatter en esclave la corruption des sens, pour instruire et consoler ces multitudes

parmi lesquelles il doit être l'un des plus persuasifs auxiliaires de la religion. L'on peut dire du disciple des beaux-arts ce qu'un pieux auteur a dit de l'homme même : *Il a deux ailes pour s'élever de terre : la simplicité et la pureté.* Mais, pour que ces deux ailes s'ouvrent vers les cieux, il faut d'abord gravir les degrés du temple. C'est de là que tout ce qui aspire véritablement à s'élever doit prendre son essor.

Il y a décadence et péril, non seulement pour le goût du beau, mais pour le sens du vrai, lorsque l'art, méprisant l'inspiration religieuse, demande aux passions un gain misérable et de honteux lauriers. Ces hommes qui trahissent le don de Dieu, ces artistes infidèles qui entraînent tant d'âmes à leur suite dans les voies de la corruption, ne sont pas les moins redoutables ennemis de la civilisation chrétienne.

Le corps que vous présidez si dignement, Monsieur le commandeur, les combat au nom de la religion qu'ils offensent, au nom de l'art dont ils dégradent le saint caractère; et, par là, vous rendez à la société elle-même de signalés services.

Je m'honore d'avoir, suivant mes faibles forces, soutenu comme vous ce combat auquel tout chrétien doit prendre part. Fier de votre suffrage, je poursuivrai plus hardiment une carrière où je savais bien que le devoir m'appelait, mais où je ne pensais pas qu'aucune distinction pût me rencontrer. Si quelque bruit de mes fatigues arrive jusqu'à vous, et si je réussis à revêtir nos communes

pensées d'une forme qui obtienne un peu d'estime, la plus grande joie que j'y prendrai sera de n'avoir pas tout à fait trompé votre attente, et de pouvoir ainsi adresser à l'Insigne Académie artistique du Panthéon le seul remerciement qui soit digne de sa haute renommée.

Veuillez agréer, etc.

LOUIS VEUILLOT.

XCVII

A M. Th. Foisset.

24 juillet 1853.

MON CHER AMI,

Je viens de lire l'article de M. Nault sur votre *Pascal*. Il est fort contestable, à mon avis; mais à Dieu ne plaise que j'entre dans cette controverse avec vous, et l'article passera prochainement. M. Frantin, qui nous a si bien habillés il y a quelques mois, verra par là que nous avons quelque chose de bon, ou plutôt il ne le verra pas. Et qu'importe ?

Je conteste les idées de M. Nault, point sa forme, qui est excellente et vénérable.

Il n'aurait pas attendu si j'avais vu l'article tout de suite. Je ne sais comment cet article a mis plusieurs jours à venir dans mes mains.

Pardonnez-moi les langueurs de ma correspondance. J'ai de mauvais yeux, plus mauvais que jamais, et un travail forcé au milieu de beaucoup d'inquiétudes. Depuis deux mois, j'ai toujours

l'une ou l'autre de mes filles malade; ce qui est plus cher encore que la santé et m'oblige à barbouiller pour les libraires. Vous verrez paraître coup sur coup quatre ou cinq volumes, où tout, j'espère, ne vous déplaira pas.

Bien à vous en Notre-Seigneur.

LOUIS VEUILLOT.

XCVIII

Au même.

7 novembre 1853.

MON CHER AMI,

Gémissez tant qu'il vous plaira : je vous félicite du gendre que votre fille vous donne et de la forme sous laquelle elle le prend. Servante des pauvres, c'est bien ; mais servante des pauvres pécheresses, c'est mieux. Songez-y donc : courir pieds nus à travers les épines et les pierres, pour retrouver la brebis perdue et galeuse! J'ai cinq filles; je ne serais pas fâché de les partager entre diverses familles : une carmélite, une sœur des pauvres, une ursuline, etc.; et, si elles voulaient entrer toutes au Bon-Pasteur, je ne dirais pas ouf! ni holà! Dieu sait pourtant si je les aime et si je les trouverais de trop autour de mon lit de mort, à supposer que je meure dans un lit. Mais il faut les aimer pour elles, et non pour nous, conformément à la loi de Dieu, qui est aussi celle de la nature. Nous ne possédons pas plus nos enfants qu'un poirier les poires. La maturité venue, le fruit

tombe. Heureux celui qui tombe dans les mains de Dieu ! Heureuses les vierges qui suivent l'Agneau ! Heureux le père qui voit sa fille à l'abri du cloître ! il garde tout ce qu'il peut garder de son amour ; elle ne l'oubliera pas, elle priera pour lui, elle lui rendra au centuple la dot qu'il lui a donnée. Donc réjouissez-vous, mon ami, et ne versez que de douces larmes, et souhaitez-moi votre bonheur.

M. Lachat m'a apporté votre compte rendu ; je vais le faire passer, bien content d'avoir un article sur son livre et que l'article soit de vous.

Tout à vous en Notre-Seigneur.

LOUIS VEUILLOT.

XCIX

A M. Auguste Bouchet, rédacteur en chef du Journal du Puy-de-Dôme.

Paris, 12 décembre 1853.

MONSIEUR,

J'ai eu le plaisir de lire les articles que vous avez publiés dans le *Journal du Puy-de-Dôme*, à l'occasion des vers de M. Hugo [1]. Je vous remercie de vos sympathies. Je me suis convaincu, en cette circonstance, que la haine la plus enragée ne peut rien contre la réputation d'un honnête homme, et ne fait qu'avilir ceux qui l'éprouvent. Il y a nécessairement dans le monde un troupeau de niais et de

1. M. Victor Hugo, exilé *volontaire*, se vengeait d'avoir été sifflé par Louis Veuillot en publiant contre lui, à Bruxelles, des vers pleins de rage et de mensonges.

méchants qui sera toujours contre quiconque défendra hardiment la vérité et la justice. Mais qu'importe cela? Ce troupeau, immense par le nombre, ne pèse absolument rien dans la balance de l'opinion. Le *Siècle*, avec ses vingt-cinq mille abonnés, n'est que la voix d'un seul imbécile. Si j'avais besoin d'encouragement pour continuer la lutte à laquelle j'ai voué ma vie, je puiserais plus de force qu'il ne m'en faut dans le sentiment que soulèvent ces attaques stupides et sauvages, sentiment dont vous avez donné, Monsieur, une si vigoureuse expression.

Grâce à Dieu, mon drapeau n'a point à rougir de moi. Je l'ai servi avec zèle, avec constance, avec désintéressement; je n'ai jamais demandé ni accepté aucune récompense. Je n'ai voulu être ni fonctionnaire ni député, et je n'ai pas plus sollicité les petits que les grands; je n'ai jamais franchi les portes de l'Élysée ni des Tuileries; je n'ai frappé ni à la porte de la réputation, ni à celle de la fortune. On dit que je suis riche et que l'Église me fait des pensions. Je ne demande à l'Église que les sacrements pendant ma vie, et, après ma mort, les prières qu'elle accorde à tous les chrétiens. Je n'ai pas de terre, pas de revenu; je vis humblement de mon travail, plus près, grâce à Dieu, de la pauvreté que de l'aisance, et je suis enfin du petit nombre de gens qui ne veulent pas s'enrichir. Pardonnez-moi cet épanchement tout confidentiel. Comme je n'ai pas l'honneur d'être connu de vous, je me suis laissé aller au plaisir de vous montrer

que l'homme privé n'est pas indigne de la considération que vous avez témoignée à l'homme public.

Je vous renouvelle mes remerciements, Monsieur, et vous prie de croire à mes sentiments les plus distingués.

LOUIS VEUILLOT.

C

A M. l'abbé X... [1]

27 décembre 1853.

Les pralines ont été reçues, mon cher abbé, et très bien reçues. On en cause deux fois par jour au moins. Il y a tout plein de bonnes choses dans ce Berry, malgré les inconvénients qui s'y mêlent, comme partout. L'ecclésiastique y a ses charmes. Tous n'ont pas ce gros ventre que je n'ai point vu, et cette crasse d'esprit et de corps que je me rappelle trop. Quant aux X... de tous les numéros, ceux qui n'ont que le numéro 2 ne peuvent pas décemment se plaindre à ceux qui ont possédé le numéro 1. D'ailleurs, c'est une suite du péché originel. Le diable a inventé la sottise comme son chef-d'œuvre le plus parfait et le plus agaçant. Il faut lui jouer le bon tour d'en profiter en s'exerçant à la patience. Oh ! que ceux qui auront été patients avec les sots auront une belle couronne

1. Cette lettre et la suivante nous ont été envoyées du collège de Chézal-Benoît, avec ce renseignement : « Lettres trouvées au collège de Chézal-Benoît (Berry). »

dans le ciel! Mais je crois qu'il n'y en aura pas beaucoup.

Je vous remercie de la compassion que vous me montrez quand vous me voyez aux prises avec les méchants, qui sont les sots armés en guerre, et d'autant plus sots. Ce misérable Hugo m'a en effet frappé au cœur, en mêlant le nom de ma très digne et très vénérable mère dans la potion qu'il voulait me faire avaler. J'ai ressenti le coup plus vivement que je ne ressens ordinairement ces choses-là ; quoique Dieu ne m'ait pas fait la grâce de m'y rendre complètement insensible, je les supporte bien et je les oublie vite, mais ce trait m'a fait saigner plus longtemps. Heureusement que je n'en garde aucun ressentiment personnel. Ils peuvent faire ce qu'ils voudront : ils m'auront toujours pour adversaire, jamais pour ennemi.

Adieu, mon cher abbé! Toute ma maison va bien ; ma sœur vous salue, et je vous embrasse. Rappelez-moi à M. le curé du Chautay.

Bien à vous en Notre-Seigneur.

LOUIS VEUILLOT.

CI

Au même.

Lundi, 9 janvier 1854.

MON CHER ABBÉ,

L'esprit de Cantù est, comme dit l'abbé Migne dans ses comptes rendus sommaires de la librairie, *bon et mauvais*. C'est un chrétien plus qu'un ca-

tholique ; il est Italien, il est Milanais, il est avancé. Mais vous corrigerez aisément cela, et je ne crois pas qu'il y ait rien de meilleur en fait d'histoire générale, Rohrbacher excepté, bien entendu.

L'*Encyclopédie* a un peu le même inconvénient. Elle a été revue par l'abbé Receveur, qui est presque un Cantù ecclésiastique ; mais ici encore il n'y a rien de mieux. Si vous prenez ce livre, vous aurez l'édition de choix au prix de la vulgaire.

Le curé de S. est admirable de consentir à lire l'*Univers* à vos frais. Voilà un trait à mettre dans les *Annales de l'Église du Berry au dix-neuvième siècle*. Cependant je vous admire encore plus, et je vous assure qu'après une pareille action vous n'avez pas besoin d'envoyer des pralines pour vous faire chérir, de moi du moins ; je ne parle pas pour mes filles.

J'ai bien ri du grec de X... II, que je vous propose de nommer *R. à la houppe*, en mémoire de Perrault et de son cheveu recroquevillé sur le sommet du crâne : bel indice de la sève qui bout dans cette marmite de carton-pierre ! En fait de X..., il ne faut point donner de chiffre, parce qu'il n'y a point d'inégalités dans cette catégorie. Du moment qu'on est X..., on est X... premier.

Sur ce, tenez-vous en patience. Songez que si Dieu a donné aux X... tout ce qui se mange, il ne leur a rien donné de ce qui se goûte, et que ces pauvres gens sont les plus mal partagés.

Tout à vous. LOUIS VEUILLOT.

CII

A Mgr Berteaud, évêque de Tulle.

Paris, 21 avril 1855.

Très vénéré Seigneur,

Je me demande depuis longtemps s'il me sera aussi difficile d'envoyer une lettre à Tulle que d'y aller moi-même ; mais cette perpétuelle remise, que quelque nouvelle affaire m'impose chaque jour, est ridicule ; elle fait souffrir mon cœur, et, quand je devrais me borner à un billet, je vous écrirai aujourd'hui. C'est la prétention d'écrire une lettre et de vous dire beaucoup de choses qui m'a condamné au silence sur la chose que j'avais surtout à cœur de vous dire, savoir, que je suis revenu d'auprès de vous pénétré de reconnaissance, et, j'ose ajouter, de la plus tendre et de la plus dévouée affection. Vous avez été si bon, et je suis revenu si charmé ! Comment ai-je pu me taire deux mois ? A mon retour, j'ai trouvé une parente qui mourait. Morte, elle nous a laissé quelques affaires ; puis le carême, puis un mal d'yeux qui me force de me livrer aux oculistes et qui ne me laisse, depuis deux semaines, que trois ou quatre heures par jour ; enfin, le journal, ce grand preneur de temps ; et les mois ont passé comme si mon cœur n'avait aucune attache à Tulle.

Vous, Monseigneur, vous m'avez écrit. Ce beau mandement sur l'Immaculée Conception, je l'ai reçu comme une lettre dont j'ai été très heureux

et très fier. Je l'ai lu avec toute la joie de l'admiration, je me le suis fait relire, et, pour n'en pas jouir tout seul, je le mets tout entier dans le journal. A ce propos, permettez que je vous prie de me faire envoyer un autre exemplaire, chez moi, rue du Bac, 44, afin que ma collection ne soit pas incomplète. Je vous ai retrouvé tout vivant en ce bel ouvrage, Monseigneur. Je vous voyais, je vous entendais; je sentais à certains moments ces effets de l'objection qui vous font *ricocher* comme le boulet et puiser dans l'obstacle une nouvelle force. Tout m'était si présent, que j'en ai profité pour donner à mon frère et à ma sœur une idée plus nette de cet évêque de Tulle dont j'ai fait tant de descriptions; et vous pouvez bien penser que je n'ai pas négligé de laisser tomber et de ramasser ma calotte.

Daignez maintenant, Monseigneur, souffrir que je vous soumette une critique et que je vous demande une correction. Vous dites de la sainte Vierge : « Cette noble *tueuse* des hérésies ». Je crois que ce mot ne peut passer. *Tueur* n'a qu'une acception vulgaire et basse, et qui ne saurait être relevée; le génie de la langue lui a refusé un féminin; il est contraire à l'idée de dignité dans l'homme, encore plus dans la femme. Une *tueuse*, c'était Théroigne de Méricourt. On pousserait trop de clameurs sur ce mot, et, à mon avis, tout autre vaudrait mieux, même une platitude. J'ai mis « ce noble vainqueur »; vous auriez trouvé mieux. Mais cette faiblesse disparaîtra dans les magnificences

de l'ensemble ; personne n'y prendra garde ; tout le monde s'arrêterait à *tueuse*, et quelques bonnes gens ne verraient plus que cela. Ce n'est pas la peine de les soustraire au tourment de l'admiration. Songez, s'il vous plaît, Monseigneur, aux regards éplorés que l'évêque d'Autun jetterait vers le ciel, entendez les cris de l'Éminence que citent si à propos les grands écrivains modernes, voyez l'effarouchement de Mgr l'ancien curé de Toulouse.

A présent, Monseigneur, il faudrait, s'il vous plaît, songer à un autre mandement : vous rappelez-vous notre conversation avec votre préfet et votre journaliste, sur la sanctification de l'humanité par la viande et la machine à vapeur ? C'est l'hérésie régnante. Il faudrait la prendre au corps, telle qu'elle se présente à ces esprits et qu'elle les charme. Il y en a beaucoup qui croient honnêtement que l'humanité n'a commencé à être heureuse qu'en 89, et que jusque-là Dieu avait jeté sur elle des regards de colère. Il faudrait établir théologiquement et physiquement, par la constitution même de l'humanité, âme et corps, dans quelles conditions elle peut trouver réellement sa petite somme de bonheur et sa grande somme de dignité. L'autorité doctrinale est ici nécessaire, parce qu'un grand nombre de bons chrétiens sont imprégnés de l'air du temps et croient beaucoup plus à la fumée de la cuisine qu'à celle des encensoirs. C'est en particulier l'illusion de ceux que nous nommons les *charitains*, qui sont d'excel-

lentes gens, priant, pratiquant les sacrements, et cependant matérialistes comme les plus grossiers philanthropes, avec qui ils font alliance.

Je n'ai pas abandonné l'idée dont je vous ai parlé, de faire imprimer en livre quelques-uns de vos mandements. Il me semble que celui sur les Indulgences, celui sur la Science de la foi, celui de l'Immaculée Conception ou du Saint-Esprit, et un quatrième sur le Matérialisme, feraient un juste volume, fort utile en ce temps-ci. Je vous débarrasserai bien volontiers des soucis d'éditeur pour le choix du libraire, la correction des épreuves, la préface, etc.

Il n'y a point de nouvelles en dehors des journaux. Je n'ai point essayé de voir l'empereur, malgré la promesse que je vous avais faite ; mais tout ce que j'aurais pu lui dire, à peu près, lui a été dit par un de mes amis[1], et de ma part. Ses paroles ont été bonnes. Il a éloigné des dignités du conseil d'État un homme qui nous inquiétait, et ses idées sur les évêques à élire sont rassurantes. C'est lui-même, et lui seul, malgré ses ministres, qui a voulu l'érection de l'évêché de Laval, que le cardinal Mathieu va, dit-on, attaquer au Sénat. Sur d'autres questions, notamment sur celle de l'inspection des couvents, il n'y a rien à faire, attendu que la plupart des évêques, et le nonce avec eux, disent qu'on peut en passer par là, et qu'il n'y a plus en France, à proprement parler, de clôture.

1. Le comte Gustave de la Tour.

Mes yeux se brouillent, Monseigneur, et je suis forcé de m'arrêter court. Daignez vous souvenir de moi devant le bon Dieu ; souvenez-vous aussi de mes petites filles, sur lesquelles je voudrais tant voir descendre votre bénédiction.

Je suis, Monseigneur, avec les sentiments les plus dévoués,

Votre très humble et très dévoué serviteur,

LOUIS VEUILLOT.

CIII

Au R. P. Contamin, recteur du collège d'Iseure.

Paris, 21 avril 1855.

MON RÉVÉREND PÈRE,

J'ai été bien heureux de recevoir votre lettre, et bien édifié des détails qu'elle contient ; j'ai été aussi bien fâché de tant tarder à vous répondre. Mes mauvais yeux en sont la cause. Je suis forcé de subir un traitement qui ne me laisse la possibilité de travailler que trois ou quatre heures par jour. Mais du moins j'ai fait tout de suite votre commission, et j'espère que le journal vous parvient régulièrement. Ne vous étonnez pas de recevoir l'édition quotidienne, au lieu de celle que vous avez demandée : c'est un cadeau que l'administration, à ma requête, a été heureuse de vous offrir. Nous avons pensé que si vous n'avez pas le temps de lire le journal tous les jours, vos malades sont moins occupés que vous. A travers toutes les injustices et toutes les injures dont la Compagnie de Jé-

sus est l'objet, Dieu la bénit d'une façon glorieuse en lui donnant des œuvres comme celle que vous faites et des ouvriers comme vous. Ce bien même sera une semence de contradictions nouvelles, puisqu'il accroîtra le nombre des envieux et des ingrats ; mais qu'importe ? Je ne saurais vous dire combien nos cœurs se sont enorgueillis saintement des sympathies que vous nous témoignez. C'est une grande consolation dans nos petites traverses, de nous sentir de tels amis, et nous y puisons plus de courage et plus de forces que nos heureux devoirs n'en exigent. Dieu permet ainsi que ses soldats de tout rang se sentent les coudes sur l'immense champ de bataille où il les a distribués, et sa garde impériale ne méprise pas les plus pauvres petits fantassins. Ah! que nous devons tous le bénir de nous avoir appelés sous ce beau drapeau! Priez, mon Révérend Père, pour que nous fassions bien, c'est-à-dire humblement, tranquillement et persévéramment. Je vous parle au nom de tous mes collaborateurs, et je suis celui de tous qui a le plus besoin de secours.

Votre bien reconnaissant et entièrement dévoué serviteur,

LOUIS VEUILLOT.

CIV

A M. Th. Foisset.

Paris, 23 avril 1855.

Mon cher ami,

En prenant un mois de Marie dans Bossuet, je n'ai pas du tout entendu confisquer la source, et je suis enchanté que d'autres aient eu l'idée d'y puiser dans le même dessein. Cela me prouve que je ne suis pas seul à avoir horreur des dévotionnettes courantes. J'espère que votre demoiselle a mis plus de soin que je n'en ai pris à cette besogne, car j'ai simplement marqué les sermons, et l'imprimeur s'est chargé du reste.

Je vous remercie des nouvelles que vous me donnez, parce que tout ce qui vous regarde m'intéresse, et parce que je conclus de là que vous me faites l'amitié de n'en pas douter. Les doux, les modérés, les voletants, les larges, enfin toute l'école de l'amour m'a excommunié sous tant de formes, que j'ai plaisir à me trouver encore en communion avec quelqu'un, et j'aime bien que ce quelqu'un soit vous.

Pour vous envoyer aussi ma gazette, je mène, grâce à Dieu, une douce et paisible vie. Je suis comme un moine dans sa cellule, sans rapports avec le monde. Je n'ai point d'affaires matérielles, ma sœur se charge de tout ; et point de disputes, car je n'appelle pas disputer écrire tous les jours quelques lettres et recevoir quelques réponses. Je suis

sans ambition, sans projets, et sans haine, et sans regrets. Je regarde ce qui se passe; je dis mon avis, sans concevoir la moindre amertume contre ceux qui en ont un autre et qui disent que le mien est d'un sot ou d'un méchant. Si je suis sot, ce n'est pas ma faute; méchant, je sais que je ne le suis point. Pour plaisir et pour récompense, je vois croître sous mes yeux, comme dans un jardin, cinq belles fleurs que le bon Dieu cultive plus que moi. Elles parent de grâce et de vie un tombeau qui n'a jusqu'ici enfermé que mon bonheur, et je me dis que la racine qui a poussé ces rejetons charmants n'est pas morte, bien que je ne la voie plus. Que Dieu donc soit béni! S'il me traite avec miséricorde, il se fiancera bien une ou deux de mes filles; s'il les voulait toutes, je ne les lui refuserais pas. Il en sera suivant sa sainte volonté, et je ne lui demande en somme que de mourir avec les sacrements.

Adieu, mon cher ami! Bien à vous quand même. Soyez persuadé que je ne vous en aimerai jamais moins, fallût-il nous battre un peu.

LOUIS VEUILLOT.

CV

A Mgr Gignoux, évêque de Beauvais.

2 juillet 1855.

MONSEIGNEUR,

Ma petite Gertrude aussi est morte. La sévérité de Dieu, qui m'éloigne du dernier soupir de mes

enfants, ne m'a pas permis d'arriver à temps pour la voir mourir. J'étais en Alsace, auprès de Madeleine, malade aussi, et qui nous a bien inquiétés. La Mort s'est promenée sur toutes ces chères enfants, et Dieu lui a permis d'en frapper deux. Conjurez-le de me faire grâce et de me laisser les autres. Qu'il ait au moins pitié de ma pauvre sœur, qui souffre comme une mère. Pour moi, je suis un pécheur; écrasé sous la main qui me punit, je la reconnais, je l'adore, je la remercie; mais elle seule peut me donner la force de ne pas succomber.

Que vous êtes bon pour moi, Monseigneur; j'accepterais l'hospitalité que vous m'offrez, si je pouvais quitter ma sœur et mes autres enfants. Je serais bien auprès de vous pour prier et pleurer.

Cette petite Gertrude est celle que vous avez portée dans votre voiture l'été dernier. Elle est morte tenant à la main un crucifix qu'elle baisait souvent; sans qu'on le lui demandât, lorsqu'on lui présentait une médecine, elle faisait le signe de la croix et prenait tout sans montrer la moindre répugnance. Marie, qui avait neuf ans, nous charmait par ses qualités et nous édifiait par ses vertus. Priez pour nous, Monseigneur, surtout pour moi. Vous me pardonnerez de ne vous avoir pas répondu plus tôt. On ne m'avait pas envoyé votre lettre en Alsace, et je ne l'ai lue qu'à mon retour, aujourd'hui. Je l'ai lue avec consolation. J'espère que Dieu, touché de tant de bonnes prières qu'on lui adresse pour moi, ne me laissera pas perdre

les grâces que m'apportent ces coups de foudre.

Daignez agréer, Monseigneur, les sentiments profondément reconnaissants et dévoués que mon cœur vous a voués depuis si longtemps.

LOUIS VEUILLOT.

Lettre déjà publiée au t. I, cxxxiv, p. 317-8.

CVI

Au R. P. dom Gardereau.

Paris, 9 juillet 1855.

MON BON PÈRE,

Je vous remercie de votre charité, je vous remercie de me rappeler les grandes vérités de la foi. C'est là le vrai baume de toute douleur. Par la miséricorde de Dieu, nos cœurs n'en ont pas été privés. Nous croyons, nous aimons, nous espérons. A travers nos larmes, nous voyons que la mort n'est qu'un des mensonges de ce monde. Écartant le fantôme avec le signe de la croix, nous n'en voyons que mieux la véritable vie, et nous y aspirons davantage et plus efficacement.

L'hospitalité de Solesmes me serait la plus douce en ce moment-ci. Que j'ai été heureux là, et que je le savais peu ! Mais je ne puis en ce moment quitter la maison. Ma sœur, affligée comme une mère, a besoin de ma présence, et les enfants qui nous restent, encore mal rétablies, ouvriraient dans mon âme une source d'angoisse intolérable, si je les perdais de vue. Songez, mon Père, que je n'étais pas là quand ces deux chères petites ont

fermé les yeux, et que j'ai trouvé l'une au cimetière, l'autre au cercueil.

Adieu, mon bon Père ! Priez bien pour moi, afin que je serve Dieu et que je gagne à mon tour le beau ciel qu'il a donné à mes enfants.

Votre tout dévoué en Notre-Seigneur,

LOUIS VEUILLOT.

CVII

A M. Th. Foisset.

Novembre 1855.

MON CHER AMI,

Vous portez des coups, on les pare, et vous criez qu'on vous fait du mal. Je n'ai jamais attaqué le premier un catholique, et j'ai bien souvent négligé de répondre à ceux qui nous attaquaient ; mais il y a des cas où le devoir même commande de se défendre. Si je comprends mal les pensées de mes adversaires, ce n'est pas ma faute. Autant que je peux, je cite textuellement. J'ai horreur de l'allusion, qui permet d'être injuste sans responsabilité, et je regarde comme une bassesse de faire dire à un adversaire ce qu'il ne dit pas. C'est pourquoi je ne me contente point de citer, et j'accorde à tout le monde le droit de s'expliquer chez moi, quoique je ne revendique presque jamais ce même droit pour moi chez les autres. Malgré cela, la contradiction a ses épines. Il faut se taire ou savoir les accepter, et je crois prêcher d'exemple.

Toute parole a ses conséquences logiques, que

l'adversaire peut tirer. Vous ne pensez qu'à Racine, mais vous allez à Ponsard. Quand, d'accord avec tous les évêques, sauf deux ou trois, nous faisons honneur à un gouvernement que Montalembert proclamait, avant et après le 2 Décembre, le plus chrétien qu'on eût vu depuis des siècles, vous dites fort bien que nous avilissons la dignité des catholiques, et vous ne croyez pas du tout nous faire tort. Quand nous soutenons qu'une des sources du paganisme est dans l'enseignement des auteurs païens, vous dites que nous sommes des butors, des croisés en sabots qui voulons abolir les belles-lettres parce que nous ne les goûtons pas, et cela vous paraît fort légitime. Quand nous critiquons les plus dangereux païens de ce temps-ci, les éclectiques en tout genre, le *Correspondant* a soin d'établir, suivant une distinction d'Ozanam, deux écoles : celle de l'amour, où il se met; celle de la haine, où il prétend que nous sommes, et il est très convaincu qu'il reste dans les bornes de la modération. Je suis très convaincu du contraire, je le dis, et je veux le dire davantage, si l'occasion se présente davantage.

La pensée et la conduite de l'*Univers* sont aussi loyales, aussi désintéressées, aussi réfléchies que toute autre pensée et que toute autre conduite.

Je ne vois pas du tout que je doive laisser plus longtemps dire ou insinuer le contraire. Je n'attaquerai pas ; mais comptez que je ne laisserai passer ni les attaques directes ni les insinuations, encore moins les insinuations que les attaques. Je

ne les laisserai point passer, par la raison qui fait que je m'abstiens d'en user. Je n'ai aucun scrupule de cette polémique. Sans doute, mieux vaudrait qu'il n'y en eût pas et que nous fussions d'accord. Mais, puisque nous différons, ce que nous avons de mieux à faire est certainement de nous expliquer. Peut-être arriverons-nous ainsi à nous modifier réciproquement : j'entends le *Correspondant* et l'*Univers*. Vous nous donnerez du mors, et nous vous donnerons de l'éperon. Si vous désespérez de ce résultat, et si vous croyez que la paix entre nous vaut mieux, alors, mon cher ami, c'est que vous trouvez que les deux lignes sont acceptables. Dans ce cas, laissez-nous notre train, suivez le vôtre ; mais je crois que vous verserez encore une fois, faute d'ennemis naturels, et parce que le soin de ménager ces ennemis vous en fera chercher d'autres. Je dis vous, le *Correspondant*. Dans l'appréciation que je fais du journal, je ne peux pas tenir compte seulement de ce que vous écrivez. Mais croyez que tout ceci ne me fait pas passer dans l'école de la haine, et c'est bien sincèrement que je vous serre la main[1].

LOUIS VEUILLOT.

1. Montée à ce point, la correspondance devait cesser. Cependant cette lettre ne fut pas la dernière ; mais on ne s'écrivit plus que de loin en loin et par exception.

CVIII

A Mgr Gignoux, évêque de Beauvais.

9 décembre 1855.

Monseigneur,

Je vous demande pardon de répondre si tard à votre bonne lettre. L'*Univers* vous aura montré combien je suis occupé dans ces courtes journées que mes mauvais yeux me défendent d'allonger. Les articles, les visites, les conférences, ne me laissent pas un instant, et c'est à peine si je pourrai ce matin terminer ce billet.

J'avais bien prévu que nos polémiques avec le *Correspondant* vous affligeraient. Elles m'affligent moi-même, mais elles me paraissent indispensables. Le *Correspondant* est un journal politique créé contre l'*Univers*, pour jeter les catholiques dans l'opposition parlementaire. Il y a là un péril général bien plus important que toutes les questions secondaires ou personnelles qui pourraient s'élever. Jamais le *Correspondant* n'a été bienveillant pour l'*Univers*. J'ai longtemps laissé passer toutes les allusions malignes et injustes qui remplissaient chacun de ses numéros ; mais il y a terme à tout, et l'on ne peut pas exiger de nous que nous nous laissions détruire en détail, au profit d'une prétendue conciliation sur le terrain politique, avec des gens qui sont et qui resteront les ennemis de l'Église. Je n'ai jamais commencé une querelle contre un catholique, et la plupart du

temps j'ai longtemps attendu avant de répondre à ceux qui commençaient. M. de Montalembert inonde la France et l'Europe de lettres où les rédacteurs de l'*Univers* sont représentés comme des hommes *fanatiques* et *serviles*. J'ai attendu qu'une de ces lettres devînt publique, et publique à Paris, pour me défendre. M. de Falloux écrit contre nous à Rome, et fait courir sur notre compte des propos fort peu dignes de sa réputation de loyauté[1]. Je ne dis rien. J'attends que cela se produise. Ce n'est pas d'hier que le P. Lacordaire nous montre son antipathie. Elle date de la *levée de boucliers* de 1847 contre les Jésuites, qu'il voulait abandonner et que nous voulions défendre; elle s'est manifestée dans bien des occasions. Je me suis défendu l'autre jour pour la première fois. Comment puis-je faire? Faut-il que je laisse tout dire? On dira tout, et le public croira tout. Je crois que cela ne serait pas prudent, et que même je n'ai pas le droit de laisser avilir des travaux honorables dont je ne suis pas le seul auteur. Je crois en outre qu'il importe de ne pas laisser penser au gouvernement que les catholiques lui sont hostiles.

Il est sans doute regrettable que tant d'hommes importants et distingués s'éloignent de nous. Mais pourquoi s'éloignent-ils? et quels moyens avons-nous de ne pas les voir s'éloigner, à moins de les suivre dans une voie et dans des alliances qui

1. Cette réputation était déjà entamée, et il la perdit tout à fait.

ne sont celles ni du Souverain Pontife ni de l'épiscopat ?

Voilà, Monseigneur, les raisons que j'ai eues d'agir comme je l'ai fait. Je conviens qu'il serait bon de parler *sans blesser* personne ; mais rien n'est moins aisé, et je trouve que nos adversaires s'y entendent moins encore que nous. Quelle injustice dans cet article du *Correspondant*, en réponse au mien ! et quel mauvais procédé, de la part de l'*Ami de la Religion*, de reproduire cet article, lorsque nous n'en voulions point parler ! Enfin, Monseigneur, je tâcherai de profiter de vos avis, et je demande de tout mon cœur au bon Dieu de m'en donner la force. S'il suffisait de vous aimer tendrement pour cela, ce serait fait. Daignez me croire toujours votre bien humble et bien dévoué serviteur,

LOUIS VEUILLOT.

CIX

A M. L. de Loverdo, conseiller à la cour impériale d'Orléans [1].

Mars 1856.

MONSIEUR,

Notre ami commun, M. Aubineau, m'a communiqué votre lettre au sujet des injures que m'attire l'entente cordiale de MM. Jacquot et Lavedan. Les mar-

1. M. de Loverdo, lecteur de l'*Univers* et ami particulier de notre collaborateur Léon Aubineau, avait écrit à celui-ci, pour qu'il la communiquât à mon frère, une lettre où il flétrissait la campagne que le *Moniteur du Loiret*, rédigé par M. Léon La-

ques de sympathie que j'ai reçues de tous côtés, et dont votre lettre est une des plus précieuses, ôtent tout mérite à la patience avec laquelle je suis disposé à prendre ces sortes de choses et ces sortes de gens. On ne peut faire aucune espèce de guerre sans recevoir des coups, et celle que je fais en a toujours attiré plus qu'une autre, puisqu'elle s'adresse spécialement à celui qui s'appelle légion et légion de légions. Mais elle a des consolations et des réconforts qui compensent tout et au delà; je le sais par expérience. Une seule chose m'a semblé dure en cette occasion-ci, et cette chose était extraordinaire : je veux parler de cette manière d'apostille mise sur l'écrit de Jacquot par une main qui ne devrait toucher à rien de pareil[1]. C'est à cela que j'ai répondu, non au reste; et je n'y ai rien gagné, comme vous voyez. Je ne veux rien faire de plus. Il me semblerait que j'en ai besoin, et je rougirais de prendre garde à l'injure, plus que de l'injure elle-même, qui tombera bientôt toute seule. Pour ma vie passée, qui n'a vraiment pas été si affreuse, j'en ai publiquement demandé

vedan sous l'inspiration de Mgr Dupanloup, faisait contre Louis Veuillot. Sa lettre se terminait ainsi : « Le *Moniteur du Loiret*, devenu bêtement taquin et légitimiste, s'est déjà attiré deux avertissements. Il ne dépendrait donc que de M. Veuillot, en obtenant contre lui, pour diffamation, une condamnation certaine, qui, par suite des antécédents, entraînerait de plein droit la suppression du journal, de faire disparaître une feuille qui devient, de gaieté de cœur, l'égout des saletés de M. Eugène, dit de Mirecourt. J'ai donc fait sentir à mon homme que, *s'il vivait*, il ne vivrait plus que par la grâce de Veuillot. »

1. La main de Mgr Dupanloup.

pardon à Dieu et aux hommes ; pour ce qui regarde mes pauvres écrits, ils répondront par eux-mêmes. Pour ma vie depuis que je suis chrétien, c'est à moi de faire en sorte qu'elle ne donne pas raison à la calomnie des hommes et qu'elle obtienne la miséricorde de Dieu. Je n'en désespère point. Si j'étais attaqué là-dessus je me justifierais, par devoir de position ; mais on ne m'impute que mes *fureurs*, et c'est un point où j'espère aussi peu rectifier le jugement des hommes que je crains peu le jugement de Dieu. Quant à me venger en faisant supprimer le *Moniteur du Loiret*, comme il n'y aurait là aucun avantage public, je n'en suis pas tenté.

En acceptant mes remerciements, veuillez, Monsieur, en faire part à M. Leroux[1], que je n'ai pas l'honneur de connaître, mais dont vous parlez de manière à me faire sentir en lui cette sympathie, et, j'oserai dire, cette confraternité qui me rend si fort et si heureux.

Je suis, Monsieur, avec la plus haute considération, etc. LOUIS VEUILLOT.

CX

A M. l'abbé Soymier.

22 avril 1856.

MONSIEUR L'ABBÉ,

Je vous demande pardon de n'avoir pas encore répondu à votre bonne lettre. Cette chaude affaire

1. M. Leroux était, comme M. de Loverdo, conseiller à la cour d'Orléans.

au sujet de laquelle vous m'écrivez, est tombée sur moi dans un moment où j'étais privé de mes collaborateurs les plus actifs, et j'ai dû, presque seul, faire face à tout. Me voilà un peu délivré ; mais je m'aperçois que je n'ai pas seulement négligé de vous répondre : j'ai encore oublié de vous faire adresser le journal. Je répare aujourd'hui cette inadvertance. J'y fais joindre un exemplaire de ma brochure en réponse à M. de Falloux. Permettez-moi de vous recommander ce petit écrit. Je crois utile de le faire circuler. Nos adversaires sont riches : ils donnent gratis leurs pamphlets. Contre ce nerf de la guerre qui nous manque, Dieu merci, nous avons le zèle de nos amis, qui vaudra mieux.

Vous appréciez parfaitement la fureur des hostilités dont nous sommes l'objet. Sous le voile des correspondances privées et des conversations, cette fureur va plus loin encore et ne recule pas devant les plus basses calomnies. J'en ai la triste preuve. Néanmoins, tout cela ne réussit pas comme on l'espère. Dieu protège une œuvre qui veut être à lui. Le secours vient toujours au moment opportun, souvent du côté où nous ne l'attendions pas. Les vives et fortifiantes sympathies comme la vôtre, Monsieur l'abbé, ne manquent jamais : les cœurs droits sentent ce qui est droit, et ils protestent pour nous contre ces efforts d'injustice qui se ruent périodiquement pour nous écraser. Le plan était parfaitement conçu cette fois. On écrivait publiquement contre

nous à Paris, confidentiellement à Rome. Ceux qui nous attaquaient avaient des compères très importants qui gémissaient de cette guerre perpétuelle, si funeste à la religion, et qui renaissait et se soutenait, disait-on, uniquement par la faute de l'*Univers*. Après les articles, le pamphlet anonyme, fait avec une perfidie effrontée, pour servir de pièces à l'appui. Tout cela préparé, on devait ou lancer une sentence collective, ou provoquer une condamnation dans un concile. Un recueil de calomnies pour servir de matériaux aux canons d'un concile! c'est un excès devant lequel ils n'ont pas reculé, et qui les peint *par eux-mêmes*.

Tout cela a croulé devant l'évêque d'Arras et devant le dégoût de l'opinion catholique, et les voilà maintenant embarrassés de leur ouvrage; ils s'en tireront comme ils pourront, et ils recommenceront ensuite. Ils se sont, malheureusement pour eux, engagés dans une voie où l'on ne recule guère.

Pour nous, nous ne reculerons pas davantage. Ce que vous dites si bien du rôle de l'*Univers*; de ce lien et de ce feu qu'il porte parmi les cœurs qui veulent se dévouer à l'Église; de cette vie qu'il entretient en faisant connaître ses combats, ses souffrances, ses héros et ses martyrs, c'est ce que nous avons toujours rêvé. A Dieu ne plaise que nous abandonnions volontairement une œuvre si belle, avant qu'il en donne lui-même le signal! Prêts à obéir immédiatement au moindre désir du Saint-Père, nous résisterons à toutes les machi-

nations de l'ennemi. On pourra nous assassiner, mais on ne nous fera pas fuir.

Adieu, Monsieur l'abbé! Continuez de prier pour nous, et agréez les sentiments respectueux avec lesquels j'ai l'honneur d'être

Votre très humble et très obéissant serviteur,

LOUIS VEUILLOT.

CXI

Au R. P. Félix Philpin, de l'Oratoire de Saint-Philippe.

30 juillet 1856.

MONSIEUR,

En m'annonçant que vous avez été chargé par le R. P. Faber de remercier M. de Falloux, qui lui avait envoyé sa brochure contre l'*Univers*, vous voulez bien ajouter pour moi des paroles bienveillantes, dont je vous remercie.

M. de Falloux consacre ses talents, son influence et sa fortune à faire tout le mal qu'il peut à une œuvre qui contrarie sa politique. Pour ruiner l'œuvre, il diffame les ouvriers, particulièrement moi. Vous paraissez soupçonner cette injustice; vous n'en douteriez pas si vous aviez lu la réponse de l'*Univers*, à laquelle M. de Falloux n'a rien répliqué. L'opinion ne lui a pas donné raison dans le débat, où il s'est attiré le désagrément de recevoir le démenti le plus incontestable sur les faits qui lui étaient le mieux connus.

Il s'en soucie peu, à la vérité, et il montre en ceci plus d'audace qu'il ne sied à un chrétien d'en

avoir. Je m'étonne qu'il ait osé quêter les remerciements des Oratoriens anglais. Il devait craindre que ceux-ci, se souvenant des efforts de l'*Univers* en faveur du P. Newman, auquel il a fait parvenir une souscription de soixante-dix mille francs, ne fussent pas disposés à croire que l'*Univers* ne peut faire aucun bien. *Audaces fortuna juvat.* Il a réussi, et le suffrage du R. P. Faber est une conquête d'autant plus flatteuse pour lui, qu'il devait moins l'espérer.

C'est une grande vertu, Monsieur, que la politesse, et j'en suis trop convaincu pour me permettre de faire au R. P. Faber la moindre observation. Cependant, quand la politesse peut causer un dommage à la justice, elle perd de son mérite. Un religieux légitimement entouré de la considération publique pourrait éviter de donner une approbation, même indirecte et de pure courtoisie, à un écrit de polémique personnelle, qui offre tous les caractères du pamphlet, contre des catholiques dont le Saint-Siège n'a condamné ni les intentions ni les travaux. Voilà près de vingt-cinq ans que l'*Univers* combat pour la cause de l'Église, et souvent, en Angleterre et en Irlande, ses efforts n'ont point paru sans utilité. Le haut respect que j'ai pour le R. P. Faber me porterait à désirer qu'il n'eût pas oublié cela en lisant l'attaque injuste et passionnée de M. de Falloux.

J'oserai vous prier, Monsieur, de dire au R. P. Faber que j'ai réfuté l'écrit de M. de Falloux

par des faits positifs. Cette réfutation, qui a déjà paru dans l'*Univers*, va être réimprimée. Je ne vous demande pas de la lire. Vous avez un meilleur emploi à faire de votre temps ; mais il me serait agréable que le R. P. Faber sût qu'elle existe et que les rédacteurs de l'*Univers* n'acceptent pas du tout et ne croient pas du tout mériter les procédés étranges dont ils sont l'objet.

Je n'ai pas besoin d'ajouter que je reste, comme par le passé, tout entier au service de l'Oratoire et de ses membres.

J'ai l'honneur d'être, Monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur,

LOUIS VEUILLOT.

CXII

A Mgr Landriot, évêque de la Rochelle [1].

Déjà publié t. V, 420-2

Paris, 6 septembre 1856.

MONSEIGNEUR,

Je n'ai assurément pas besoin de vous exprimer le plaisir, ou plutôt la joie que m'ont donnée les bonnes paroles que Votre Grandeur veut bien me faire entendre. Ces bonnes paroles, j'espérais les recevoir un jour, et je les aurais provoquées di-

1. Dom Pitra avait ménagé une réconciliation entre M. l'abbé Landriot, évêque nommé de la Rochelle, et Louis Veuillot. De là cette lettre. Par malheur, Mgr Landriot en conclut que Louis Veuillot lui demandait des avis et même des ordres sur la conduite du journal, et il en résulta que la réconciliation ne tint pas.

rectement, si, dans les circonstances actuelles, j'avais cru pouvoir me les permettre sans indiscrétion. Vous ne vous êtes pas trompé là-dessus, Monseigneur : votre cœur, pressé de se répandre, a parfaitement discerné celui où le *Pax vobis* apporterait le plus de consolation. Je vous en remercie avec un sentiment profond de reconnaissance. Déjà l'évêque avait droit à mon obéissant respect, car je ne suis rien si je ne suis le serviteur des évêques et l'écho de leur voix ; et en cela mon cœur est pleinement d'accord avec mon devoir, vers lequel il m'a lui-même constamment incliné.

Vous avez voulu qu'il y eût entre nous quelque chose de plus, et qu'une douceur particulière vînt s'ajouter à cet attrait dont l'obéissance par elle-même est accompagnée ou tout au moins suivie : je vous en rends grâce en mon nom et au nom de mes collaborateurs, à qui j'ai communiqué votre lettre, et qui n'en sont pas moins heureux que moi.

Vous mettrez le comble à vos bontés, Monseigneur, en m'envoyant tout ce que vous ferez imprimer. Lors même que ces écrits ne seraient pas destinés à la publicité du journal, il y aura toujours quelque chose à prendre pour le publier, et surtout toujours un profit particulier pour moi dans cette lecture, qui me fournira, comme chrétien, des sujets de méditation et de lumières, et comme écrivain, des modèles.

Daigne Votre Grandeur agréer le respect et

le dévouement avec lesquels j'ai l'honneur d'être son très humble et très obéissant serviteur,

LOUIS VEUILLOT.

CXIII

A Mgr Parisis, évêque d'Arras [1].

Paris, septembre 1856.

MONSEIGNEUR,

Sur les instances répétées de Mgr le Nonce, j'ai cru devoir ne pas publier les lettres de NN. SS. les évêques de Gap et de Soissons. J'y étais d'ailleurs porté, parce que chacun d'eux cassait une vitre : Mgr de Gap rappelait une conversation qu'il a eue avec le Saint-Père au sujet de l'*Univers* et de son rédacteur en chef; Mgr de Soissons disait que le motif principal des colères déchaînées contre l'*Univers* est le concours qu'il a donné à la liturgie romaine. Je craignais un peu la divulgation de ces deux mérites; et, d'un autre côté, je craignais beaucoup de blesser les deux prélats en leur faisant, par le fait, garder le silence lorsqu'ils avaient jugé bon de le rompre. Je ne me trompais pas. Mgr l'évêque de Soissons s'est plaint. Je l'ai prié de m'excuser en lui faisant connaître mes motifs

1. Cette lettre est relative à l'affaire dite de l'*Univers jugé par lui-même*. J'ai donné, dans le VIe volume de la *Correspondance*, plusieurs lettres sur cette même affaire. Depuis lors j'en ai reçu d'autres. Je ne les donne pas. Les renseignements qu'elles contiennent trouveront place ailleurs, car ils appartiennent à l'histoire de l'Église en France au dix-neuvième siècle.

et en lui disant qu'il pouvait me reprendre publiquement, ce qui lui fournirait l'occasion de dire surtout ce qu'il a principalement sur le cœur : l'indignation que lui inspire la désobéissance provocante de l'*Ami de la Religion*.

Il m'a répondu qu'il ne voulait pas même avoir l'air d'être sévère pour moi, mais qu'il allait publier sa lettre à l'*Univers* sous forme de circulaire épiscopale, trouvant l'occasion favorable à dire des vérités qui ont besoin d'être connues.

De son côté, Mgr l'évêque de Poitiers, fort mal édifié aussi de l'attitude de l'abbé Sisson, m'annonce un projet semblable. Je vous envoie un passage de sa lettre. Il est important que Votre Grandeur soit au courant de tout.

Enfin, Mgr l'évêque de Strasbourg croit aussi avoir quelque chose à faire, d'autant que l'abbé Sisson l'a mis formellement en demeure. Ce prêtre, qui serait dangereux s'il avait du talent, se sent appuyé par Mgr l'archevêque de Paris et n'a pas de peine à le sentir. Il veut passer sous sa dépendance. A cet effet, il a écrit à Mgr de Strasbourg pour lui demander s'il se croit des droits sur lui, et, dans ce cas, ou de le rappeler ou de l'excorporer. Si on le rappelle, il dira qu'il n'est pas libre, étant lié par des engagements temporels, et ayant d'ailleurs une tâche à remplir dans l'intérêt de la religion ; si on l'excorpore, tout sera dit. L'archevêque de Paris le reprendra, et il continuera sous son patronage cette mission dont il s'est déjà acquitté si glorieusement.

. . . . . .

Il paraît qu'on avait promis à l'abbé Sisson ou une place à la Faculté de Paris, ou la supériorité du petit séminaire d'Orléans.

Le mystère de ces fameuses adhésions (à une déclaration de Mgr Dupanloup) commence à s'éclaircir. Ce sont des encouragements obtenus avant la lettre de Votre Grandeur. Il y en a quatorze, avec des réserves et la clause expresse pour la plupart de ne les point montrer. Néanmoins, Son Exc. le Nonce a toujours craint cela, et le craint encore. Si j'avais absolument suivi ses avis, je n'aurais publié aucune autre lettre après la vôtre.

Un papier que l'abbé Sisson a entre les mains, avec permission de le montrer, mais qu'il ne montrera pas, est celui-ci, tracé sur son numéro du 2 août, renvoyé de Rome :

« Je n'ai pas l'habitude d'accepter ce qui est manifestement contre la justice, contre la prudence et contre la charité chrétienne.

« Le Card. Altieri. »

Je suis, de Votre Grandeur, etc.,

Louis Veuillot.

CXIV

A M. E. Mallac.

Doué-la-Fontaine, 14 septembre 1856.

Mon cher ami,

Je vous remercie d'avoir fait passer dans votre journal ma note de Rome, et je vous remercie aussi de votre lettre, quoiqu'elle m'afflige. Vous m'imputez des torts que je ne me reconnais pas. Vous me diriez cent fois que je hais la maison de Bourbon et que j'adore Bonaparte, que je n'en croirais rien, parce que je suis sûr de ne point haïr et de ne point adorer. Je crois que les Bourbons s'en vont; il se peut que les Bonapartes les remplacent. Je ne suis pour rien dans ce départ ni dans ce remplacement, et je regarde, préoccupé d'un seul intérêt, celui de l'Église. Or Bonaparte, à ce point de vue, unique pour moi, est supportable : c'est tout ce qu'il me faut, et je demande à Dieu de le bonifier. J'aurais la même attitude et je ferais les mêmes vœux, si M. le comte de Chambord régnait. Je ne me fâcherai pas s'il revient, parce que j'aurai cru qu'il s'en allait. Ce que je crois en ce genre est fort peu de chose à mes yeux, et j'y attache tout juste l'importance que met au succès de tel ou tel cheval de course un spectateur qui n'a point parié. Si le jockey vert m'a paru le mieux monté et que néanmoins le jockey bleu arrive, va pour le jockey bleu! J'aime celui qui ne marche pas sur mes plates-bandes, quelle que soit la couleur de sa casa-

que. Vous qui avez votre couleur, vous regardez mon indifférence comme un crime, et même vous m'accusez de partialité; mais je sais bien que je suis impartial.

Quant à votre fusion, c'est autre chose[1]. Elle marche sur mes plates-bandes en plein, et même elle me foule aux pieds plus que je ne puis le tolérer. Si vous avez quelque part l'exemple d'une haine semblable à celle qui me poursuit de ce côté-là, je serais curieux de la connaître. Que leur ai-je fait, cependant? J'ai une opinion qui n'est point la leur. Je n'aime pas la presse, ni le système parlementaire, ni l'académisme politique. C'est une raison pour me combattre; en est-ce une pour me diffamer? N'est-ce pas là ce qu'ils font? N'ont-ils pas recours aux moyens les moins avouables? Tous leurs journaux ne se jettent-ils pas sur moi avec une déloyauté impudente? Si je n'étais pas convaincu que leur politique est mauvaise, je le connaîtrais aux armes dont elle se sert. Ils me reprochent ce que je ne fais pas, parce que ce que je fais, ils ne peuvent l'attaquer comme catholiques.

Voilà Montalembert qui vient après les au-

1. M. Mallac était l'un des membres les plus agissants du groupe orléaniste qui demandait la *fusion* entre les royalistes fidèles à la maison d'Orléans et les légitimistes fidèles au comte de Chambord, c'est-à-dire à la royauté. Louis Veuillot disait que l'accord devait se faire, non par une *fusion* marquant une égalité de droit, mais par la *soumission* des princes d'Orléans et de leurs partisans au représentant du droit royal. Les monarchistes parlementaires et les catholiques libéraux étaient presque tous fusionnistes.

tres, et sous quel prétexte? Ils se joignent à la dernière canaille pour me calomnier, et aucun d'eux ne rougit de tremper ses mains dans cette fange. Moi, cependant, je les ménage et je me tiens simplement sur la défensive. Mais s'ils croient me faire reculer ou me fatiguer, ils se trompent; ils ne parviendront pas même à me pousser plus loin que je ne veux aller, et ils ne me jetteront dans les bras de personne.

Pour vous, mon cher ami, je vous sais gré de me défendre encore auprès d'eux; je vous en suis reconnaissant, quoique je n'y gagne rien. Mais vous ne le feriez pas que ce serait la même chose. Quand l'inimitié arrive à un certain degré contre un honnête homme, il peut alors se passer d'amis; il sent ce que vaut le témoignage de sa conscience, et il puise là plus de force qu'il ne lui en faut. Jamais toutes ces violences n'ont fait naître dans mon cœur un sentiment de haine; à présent, elles n'y provoquent pas même un mouvement d'impatience, et je suis comme un homme qui n'a bu que de l'eau parmi beaucoup d'autres qui ont bu trop de vin. Je n'en veux pas même à ceux qui me jettent les bouteilles à la tête, et mon seul souci est de fermer les fenêtres qui donnent sur la rue. Vous, Mallac, vous avez aussi votre pointe, mais vous restez bon et vous voulez être juste, aussi, quand même, par conscience, vous croiriez devoir me laisser égorger, je ne vous en voudrais pas, et je tomberais en vous tendant la main.

Adieu, mon cher ami. LOUIS VEUILLOT.

CXV

A Mgr Gignoux, évêque de Beauvais.

28 novembre 1856.

Monseigneur,

Cette main étrangère est une main très amie; elle tient à un bras qui tient lui-même à un cœur qui ne vous est pas moins dévoué et moins reconnaissant que le mien, ce qui fait que j'ose l'employer pour me donner la joie de vous écrire sans me crever les yeux.

Vous m'avez écrit une lettre où j'ai reconnu votre bonté vigilante et un peu inquiète sur mes écarts d'enfant terrible. Mais vous avez vu depuis que j'avais su m'arrêter à temps et remplir vos désirs. Mon « Inquisition [1] » a passé comme une lettre à la poste. J'avoue même à Votre Grandeur, qui me le pardonnera, qu'un peu de contradiction ne m'aurait pas déplu : car j'avais quelques arguments très doux à produire très doucement, qui auraient, je crois, coulé la question. Puisqu'ils n'ont pas été nécessaires, cela vaut encore mieux.

Quant au procès [2], Votre Grandeur voit comment il se dessine et à qui nous avons affaire. Si je me désiste, on dira que je fuis, et on réimprimera la brochure avec l'assurance que donne l'impunité; si je plaide, on dira que j'avilis le caractère sacerdotal. Voilà, du moins, ce que l'on

1. Un article où il exposait ce qu'avait vraiment été l'Inquisition.

2. Le procès contre le libelle *l'Univers jugé par lui-même.*

se propose ; mais j'ai trop bon droit pour être embarrassé si facilement, et je saurai faire valoir mon droit sans scandale.

Un grand chagrin frappe en ce moment Mgr de Paris, et m'empêche de l'occuper de mon procès, comme j'y étais résolu. Mgr l'évêque de Tripoli a été pris hier d'une attaque d'apoplexie qui l'a tenu toute la nuit sans connaissance, et qui, après s'être renouvelée le matin, s'est terminée par une paralysie totale d'un côté du corps, depuis l'œil jusqu'au pied. On doute qu'il se rétablisse, et même qu'il résiste longtemps.

Ma sœur, pour prix de son travail de secrétaire, réclame votre bénédiction ; et moi, Monseigneur, j'en demande autant, en vous priant de me croire toujours pénétré de la plus vive gratitude et du plus tendre respect.

LOUIS VEUILLOT.

CXVI

A Mgr Pie, évêque de Poitiers.

27 avril 1857.

MONSEIGNEUR,

On m'envoie une obole pour l'église que vous avez illustrée par l'oraison funèbre de Mme de la Rochejaquelein. Je vous la transmets, heureux d'avoir cette occasion de me rappeler à votre souvenir.

J'attends toujours votre lettre synodale, et bien d'autres l'attendent. On demande de l'évêque de

Poitiers. Si vous faites encore une oraison funèbre, il y aura des vœux homicides. Et, à ce propos, il pourrait bien s'en présenter une dans quelques jours, et d'une certaine importance : celle de l'*Univers*, tout simplement. Nous voici à la fin de la société; il ne faut qu'une voix pour déterminer la mise en vente aux enchères publiques, et M. de Montalembert est actionnaire. Mettre le journal en vente, c'est par le fait le donner au gouvernement, dont l'autorisation est nécessaire pour se rendre acquéreur; et il donnera cette autorisation à qui bon lui semblera. Je crois que, pour mon compte, je ne lui semblerais pas bon. Mais si l'on veut avant tout se délivrer de la rédaction actuelle, qu'importe qui la remplacera? Un banquier ou le gouvernement conduisant l'œuvre laisseraient le champ libre à l'*Ami*, au *Correspondant*, à l'*Union*.

Il serait assurément cruel de voir ainsi finir une œuvre qui a coûté tant de peines. Quant à moi, qui ai mis là quinze ans de ma vie, trop pour pouvoir recommencer, ce serait mourir sur pied. La chose sera décidée lundi. J'ose vous demander d'en parler au bon Dieu. Si je puis continuer à servir, j'en serai content; si mon œuvre est faite, je n'en serai pas fâché : mais dans les deux cas il faut l'assistance d'en haut. Il n'est pas si facile de ne rien faire[1] !

1. Il y eut des combinaisons diverses pour enlever alors l'*Univers* à Louis Veuillot. Elles ne réussirent pas. Nous en parlerons ailleurs.

Daignez agréer, Monseigneur, les sentiments toujours respectueux et dévoués de

Votre très humble et très obéissant serviteur,

LOUIS VEUILLOT.

CXVII

A un ancien élève du petit séminaire de Saint-Pé[1].

Paris, 27 mai 1857.

Je partais pour Rome, quand vous m'avez écrit, Monsieur, et je n'ai pu vous répondre depuis ce temps. Même quand je me repose, je suis dans un tourbillon dont la douce régularité de votre séjour actuel ne peut vous donner aucune idée. Je vous souhaite de ne jamais connaître ce trouble, qui peut paraître séduisant, vu de loin. Il n'y a de beau que l'ordre, et il n'y a de doux que la paix. Si vos montagnes se mettaient à valser, le spectacle pourrait paraître intéressant; mais les montagnes seraient moins belles et vous ne tarderiez pas à leur préférer une plaine toute plate et toute dépouillée. Cependant vous entrez dans la vie à une époque où les montagnes valseront, et où la paix ne sera connue que des cœurs assez fermes pour rester dans l'ordre au milieu du désordre universel. Profitez du temps qui vous est donné; apprenez à connaître les conditions de l'ordre, à les observer invinciblement. La grande condition de l'ordre, la grande condition de la paix, la grande condition

1. Je tiens la copie de cette lettre du R. P. Etchécopar, supérieur de Notre-Dame de Betharam.

de tout bien et de toute récompense, je crois vous l'avoir dit : c'est l'obéissance. Ce mot suffit pour vous, puisque par la grâce de Dieu vous savez à qui vous devez obéir. Bien des hommes autour de vous voudront le savoir, et ne le sauront pas, et sécheront de douleur, faute d'avoir appris à qui l'homme doit obéir. Vous le savez : rendez grâces à Dieu, et profitez du don de Dieu. J'ai été heureux, Monsieur, de vos remerciements. Plaise à Dieu que j'aie été pour vous l'occasion de quelque bien ! Vous vous promettez de défendre la cause de l'Église ; il n'y a pas de meilleur emploi de la vie. Quant à la manière, il faut attendre les éclaircissements d'en haut, et ne rien arrêter par vous-même. La vocation d'écrivain est laborieuse et périlleuse ; elle a de grandes séductions, qui bientôt, quand on est engagé, paraissent de grandes illusions. Ceci n'est pas une plainte, c'est un avis. Ma vocation m'est chère, mais je ne l'ai pas choisie ; elle s'est imposée à moi.

Adieu, Monsieur ! Que la grâce et la paix en Notre-Seigneur soient avec vous. Je me recommande à vos prières.

LOUIS VEUILLOT.

Je vous fais adresser un petit recueil d'articles sur la papauté, que j'ai fait imprimer à part à cause des choses du moment. Je désire qu'il contribue à vous faire aimer l'Église.

CXVIII

A M. l'abbé Combalot.

Les Nouettes (Orne), 1er décembre 1857.

Mon vénérable ami,

Je vous demande pardon de vous répondre si tard. J'étais venu me reposer chez Mme de Ségur, où l'on m'a envoyé votre lettre, et j'y ai trouvé un rhumatisme qui m'a tenu cinq jours au coin du feu, dans une entière incapacité d'écrire. J'ai vu d'ailleurs que mes amis ont fait ce que j'aurais fait, et qu'une longue citation de votre écrit a annoncé aux catholiques ce nouveau service que votre infatigable zèle vient de rendre à la religion. Il me tarde d'être de retour à Paris pour tout lire. En attendant, recevez mes humbles mais bien sincères félicitations pour ce que j'ai lu. Vous avez raison de voir et de montrer du venin dans M. Guizot. Il y en a, il y en a beaucoup, plus peut-être qu'il ne le croit et ne le veut lui-même. C'est une moitié d'honnête homme au service d'une moitié de sectaire. Je souhaite qu'il en soit moins coupable ; mais il en est plus dangereux, et nous l'avons trop ménagé. Voilà Montalembert qui le cite comme un des Pères de l'Église constitutionnelle, et pour lui faire compliment ! Vous venez à propos pour nous faire comprendre ce que les fils de l'Église de Jésus-Christ peuvent attendre des Pères de cette Église du diable. Le pauvre Montalembert ne vous entendra point, mais d'autres entendront.

Adieu, mon vénérable ami. Je me mets sous la protection de vos prières. Demandez à Dieu pour moi ces vertus où vous puisez le hardi courage de ne rien concéder aux ennemis de la vérité. Je suis, avec un respect tout filial,

Votre très humble et dévoué serviteur en Notre-Seigneur.

LOUIS VEUILLOT.

CXIX

A Mgr de Langalerie, évêque de Belley [1].

Paris, 26 février 1858.

MONSEIGNEUR,

J'ai lu avec autant de respect que de chagrin la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire. Dans sa forme bienveillante, elle condamne le travail de toute ma vie, et elle porte contre moi l'accusation la plus grave que l'on puisse articuler contre un chrétien, celle de manquer de charité.

Je ne dirais pas ce que je pense si je n'ajoutais que les textes cités par Votre Grandeur, pris à la lettre, condamnent toute polémique contre le vice et contre l'erreur. Si la patience et la bénignité de la charité, si l'amour des ennemis nous

1. Mgr de Langalerie, grand ami de la paix et de la douceur, avait trouvé Louis Veuillot trop dur dans certaine polémique avec M. Arthur de la Guéronnière, alors conseiller d'État, chef du service de la presse et l'un des écrivains qu'employait Napoléon III. M. Arthur de la Guéronnière, qui attaquait personnellement Louis Veuillot, se cachait dans cette polémique sous le nom d'un comparse.

imposent l'obligation de ne rien dire aux méchants et aux errants dont leur orgueil puisse être irrité, les mêmes raisons nous défendent d'éclairer ceux qu'ils séduisent; à quoi nous ne pouvons arriver qu'en rendant évidentes leur fourberie et leur incapacité.

Pour moi, j'ai toujours cru que je défendrais efficacement la vérité en ruinant le crédit des sots et des hypocrites qui l'attaquent et qui tirent beaucoup d'influence de leur réputation usurpée. Je cherche à tourner contre eux la puissance du ridicule, dont ils ont usé contre nous. Par là je m'attire leur haine, mais je diminue leur force; je leur rends service à eux-mêmes en les intimidant. C'est l'exemple des Pères de l'Église. Le doux saint François de Sales, qui employait le miel à l'égard des séduits, versait le vinaigre sur les séducteurs. Il faut, disait-il, crier au loup; il faut les décrier tant qu'on peut. Saint Bernard n'a pas manqué de charité envers Abélard et Arnold de Bresce. Il les a cependant traités comme je n'ai jamais traité personne.

On dit volontiers que la haine perce dans tout ce que j'écris. Je ne l'ai jamais cru, parce que je n'ai jamais senti la haine dans mon cœur. Si j'y trouvais ce mauvais sentiment, je renoncerais aussitôt à des combats que je ne livrerais plus en chrétien. Je n'ai pas dévoué ma vie aux injures et aux contradictions pour perdre mon âme.

Je me crois d'ailleurs le droit et même le devoir de me défendre lorsque je suis attaqué dans mon

honneur personnel, aussi gratuitement et aussi grossièrement que le font certains écrivains, même catholiques, et que l'a fait dans un autre camp celui envers qui Votre Grandeur me recommande la charité. Mes plaisanteries fort permises sur son anonyme n'autorisaient certes pas ce débordement, d'ailleurs conseillé par un ecclésiastique que je connais, et que l'*Ami de la Religion* a reproduit en défigurant avec impartialité et charité mes réponses.

Il me serait très facile de vivre en bonne harmonie avec tous les incrédules : je n'aurais qu'à leur faire des compliments; à dire, contre ma conscience, qu'ils ont du talent et qu'ils sont dans la bonne foi. Ils me rendraient des civilités et ils attaqueraient l'Église avec un redoublement d'insolence. Mais me préserve le Ciel de chercher mon avantage aux dépens de la vérité, ou de la défendre de telle sorte que je ne sois pas outragé avec elle !

Au surplus, Monseigneur, cette polémique était finie lorsque vous avez pris la peine de m'écrire. Mon adversaire, reconnaissant son tort, m'avait fait demander la paix, et je la lui avais accordée. On s'était, comme vous l'avez pu voir, proposé de remettre sur le tapis toute la fâcheuse affaire du mandement de Mgr Sibour et de la condamnation prononcée par lui contre l'*Univers*, dans des termes qui ne sont pas des modèles de douceur. J'ai évité ce scandale.

J'ai besoin de dire à Votre Grandeur que je ne me suis pas mépris sur le sentiment qui l'a animée.

Je crois profondément qu'Elle a voulu, comme Elle daigne le dire, me donner une marque de son affection. C'est une grande consolation à la peine que j'ai ressentie ; et cette peine vous fera, j'en ai la confiance, excuser ma sincérité.

J'ai l'honneur d'être, avec les sentiments du plus profond respect, etc.,

LOUIS VEUILLOT.

CXX

A Mgr Landriot, évêque de la Rochelle [1].

Paris, 17 avril 1858.

MONSEIGNEUR,

Il m'a semblé, comme à mon frère, que Votre Grandeur se méprenait sur le travail de M. Bensa. Vous n'y êtes pas nommé, et l'allusion que vous relevez est un de ces traits qui s'adressent à tout le monde. M. Bensa combat en bloc les objections élevées contre la réforme des classiques : il a pu atteindre, parmi beaucoup d'autres, quelques arguments autrefois fournis par M. l'abbé Landriot; il n'a mis directement en cause ni Mgr l'évêque de la Rochelle ni personne. Je n'aurais pas consenti que l'*Univers* se rendît l'organe de cette guerre, même dans les limites permises. Sur une question où les esprits s'échauffent si facilement, je prends

1. Mgr Landriot, évêque de la Rochelle, avait, étant vicaire général d'Autun, pris une part active, passionnée, au débat sur les classiques. Cette lettre dit dans quelles conditions il voulut le reprendre.

le soin nécessaire d'écarter les noms propres.

Ainsi, à mon avis, M. Bensa n'a point donné à Votre Grandeur le droit personnel et judiciaire de lui répondre par la voie du journal.

Je n'ai cependant nullement songé à retirer la promesse que mon frère s'était empressé de vous faire. Il est de règle pour nous, on l'a vu, que la publicité du journal appartient à NN. SS. les évêques de la France et du monde entier, autant qu'ils désirent en user, non seulement contre les ennemis de l'Église, mais contre nous-mêmes. Ce que j'aurais refusé, s'il m'eût été demandé en vertu d'une légalité que je ne puis reconnaître dans l'espèce, j'étais donc prêt à l'accueillir, suivant la parole de mon frère, « comme document émanant d'un évêque ».

Mais, Monseigneur, je ne prévoyais pas le caractère de la réponse que vous prépariez. Sur ce que j'en ai lu, j'ai le regret de vous déclarer que je regarde comme un devoir d'en refuser l'insertion. Malgré ma répugnance, je résisterais jusque devant les tribunaux avant de consentir à publier dans l'*Univers* des pages qui n'y pourraient paraître sans réveiller de toutes parts la polémique, plus enflammée que jamais.

Il ne s'agit nullement de ce qui me touche : de la forme épistolaire et de l'absence de toute forme de courtoisie ; de l'impression, commencée dans un autre journal avant que j'aie pu réclamer la moindre modification, lorsque des modifications pouvaient me sembler si nécessaires, et peut-être,

Monseigneur, vous paraître si justes, puisque le respect doit m'interdire toute défense publique, ou tout au moins la gêner beaucoup. Je me plains confidentiellement, et à vous seul, Monseigneur, de ces procédés irrités. Ils me font craindre que l'évêque de la Rochelle, sur le faîte où Dieu l'a élevé, ne se ressouvienne des anciens différends de l'*Univers* et de M. l'abbé Landriot.

Si j'étais seul en cause, Monseigneur, je n'hésiterais pas : je publierais tout, je ne répondrais à rien ; je me confierais silencieusement à l'opinion de ceux qui n'ont pas oublié vingt années de persévérant travail, et je laisserais passer des accusations et des amertumes qui voudraient mettre en doute jusqu'à ma sincérité.

Mais ce silence, je n'ai nul droit, nul moyen de l'imposer aux personnes respectables que vous prenez à partie, que vous accusez, que vous jugez, que vous raillez avec une vivacité souvent très mortifiante. En publiant l'écrit de Votre Grandeur, je leur donnerais, sans contestation possible, ce droit de réponse que je me crois fondé à vous nier ici.

Mgr Gaume et le R. P. Ventura, dont Votre Grandeur s'occupe plus que de M. Bensa lui-même, ne sont pas en cause contre vous dans les articles de ce dernier. Mgr Gaume n'est pas l'auteur de ces articles, consacrés à rendre compte, non pas du *Ver rongeur*, objet principal de vos critiques, mais d'un livre où il a voulu appeler l'histoire à l'appui de sa thèse. Quant au R. P. Ventura, je ne saurais admettre qu'en faisant l'éloge

de ses beaux et courageux sermons prononcés devant la cour, j'aie donné à personne le droit de les déchirer à la place même où je les ai loués. Si mon éloge a été trop général et demandait des réserves, je me permets d'observer que la censure privée de Votre Grandeur est trop générale aussi et exige des réserves bien plus grandes.

Mais, laissant une discussion inutile, je me borne à dire que j'essayerais vainement d'empêcher M. Bensa, Mgr Gaume et le R. P. Ventura de défendre, toujours dans le journal, et chacun à son tour, leur caractère, leurs intentions, leurs ouvrages; de repousser les interprétations, les attaques et les accusations dont on les poursuit; d'y employer chacun, s'ils le trouvaient bon, deux fois la place que le travail de Votre Grandeur aurait remplie, et d'éterniser de la sorte, aux dépens du journal, dont je ne serais plus le maître, et au grand dommage de la paix, une discussion que je ne veux pas éteindre, mais que je crois urgent de ne point pousser à de tels développements.

C'est pourquoi, Monseigneur, à regret, mais résolument, j'userai dans cette circonstance du droit que la loi donne aux journaux, de refuser toute réponse où des tiers se trouvent nommés, invoqués, combattus. Sans cette disposition prévoyante, un journal n'appartiendrait plus à ses propriétaires, mais à qui voudrait s'en emparer, et on y verrait alors des vivacités qui surpasseraient toutes celles où peuvent s'oublier l'expérience et le sang-froid des journalistes de profession.

Permettez-moi, Monseigneur, encore un mot avant de clore cette longue et pénible lettre. Votre Grandeur sait dès longtemps que, sans prendre la responsabilité de tout ce que peut penser et écrire Mgr Gaume, à travers toutes les contradictions, mon esprit lui est resté fidèle, dans la mesure indiquée par l'encyclique; mesure qui est certainement la sienne aujourd'hui, à supposer même que précédemment il ait été plus loin. Je n'ai ni la volonté ni la crainte de manquer à personne en honorant Mgr Gaume, en louant ses travaux, en proclamant que la pensée qu'il a eu le mérite d'introduire reste debout, en disant que j'en espère un grand bien. J'ai souhaité ne pas vous laisser un doute à cet égard dans l'entrevue que vous me rappelez, et qui vous avait fait, me dites-vous, espérer quelque chose de meilleur. Je n'ai pas non plus oublié cet entretien. J'en ai rapporté, pour ma part, je dois l'avouer, des appréhensions que voilà réalisées, mais qui ne pouvaient être assez fortes pour me faire abandonner à la fois mes affections et mes convictions.

Il y a quelque chose encore, Monseigneur, à quoi je ne renoncerai pas davantage : c'est à ma vieille habitude de prompte déférence et de profond dévouement pour l'épiscopat. Jamais dissentiment particulier ne me la fera perdre ni ne pourra l'affaiblir, si peu que ce soit, envers aucun évêque.

Votre Grandeur en aurait déjà la plus grande preuve que je puisse donner, si j'étais, je le répète,

ou si Elle me permettait d'être seul en cause dans ce débat.

Malgré le refus que je suis condamné à lui opposer, Votre Grandeur me permettra donc de lui dire que je demeure, en toute sincérité et en tout respect,

Son très humble, très obéissant et très dévoué serviteur,

LOUIS VEUILLOT.

Cette polémique par correspondance n'en resta point là. Mgr Landriot écrivit d'autres lettres et fit une brochure. Ce fut un épilogue au débat sur les classiques, où d'autres questions furent mêlées. Je donne ici une seconde lettre de Louis Veuillot, qui suffit à indiquer le caractère de cette correspondance.

CXXI

A Mgr l'évêque de la Rochelle.

Aux Nouettes, 8 octobre 1858.

MONSEIGNEUR,

Malgré le caractère pénible que prend notre correspondance, je crois devoir la continuer, pour éviter de plus graves inconvénients. Votre Grandeur prépare sans doute une manifestation publique, et j'ai lieu de craindre de sa part un langage qui serait à regretter. Je veux le prévenir autant que possible par quelques éclaircissements.

Ma dernière lettre, Monseigneur, n'exprime pas la dénégation que vous signalez touchant l'article

du 11 septembre, en réponse à M. Rigault. Je dis positivement que si j'ai du même coup réfuté d'autres adversaires, je n'ai point à m'en justifier. Ce n'est pas là un désaveu.

Votre Grandeur rappelle d'autres dénégations, pour leur donner une physionomie que je ne saurais admettre. J'ai en effet nié que vous eussiez à vous plaindre des articles de M. Bensa, et je le nie toujours : premièrement, parce que vous n'y êtes pas désigné; secondement, parce que l'épithète d'*humanistes exagérés* n'est pas une injure. Quant aux articles de M. Roux-Lavergne sur les écrits de M. l'abbé Landriot, je persiste à croire qu'ils n'ont point passé les bornes. Il me semble d'ailleurs que ces articles et ces écrits, vieux de sept à huit ans, ne doivent plus être allégués : autrement, aucune discussion ne finirait, et, pour avoir été adversaires une fois, on le serait toute la vie.

Depuis que j'ai l'honneur d'écrire dans l'*Univers*, je me suis fait un devoir principal d'être sincère. J'ai dû et j'ai su reconnaître des erreurs et avouer des fautes; j'ai soutenu à tout risque ce que j'ai cru être le droit et la vérité. Quelque responsabilité qui pesât sur moi, je n'ai jamais cherché à l'éluder par ces basses dénégations que vous m'attribuez sans motif. J'ai toujours cru que la honte n'est pas de s'être trompé, ni de s'excuser lorsqu'on a failli, mais de mentir. Dans le moment même où vous montrez un souvenir si vif des moindres et des plus anciennes piqûres de la discussion, vous m'accusez de mensonge. Je prie

Votre Grandeur de peser la différence entre cette inculpation directe et la qualification d'*humanistes exagérés*, jetée dans le vague à une classe d'adversaires qu'on laisse inconnus.

Souvent j'ai vu ceux qui m'accusent de violence, se donner ainsi envers moi les torts qu'ils m'attribuaient gratuitement envers eux; mais je souhaiterais que ce trait de nature n'échappât jamais aux hommes que leur élévation doit mettre particulièrement en garde contre de semblables soudainetés. Des coups tombant de si haut risquent d'être trop durs. Même lorsqu'il y a crime, il sied mal aux juges de se mettre en colère, moins encore de prendre le rôle et la passion des avocats. La sagesse profane leur recommandait déjà d'être comme les lois, qui punissent parce qu'elles sont équitables, non parce qu'elles sont irritées : *Optandumque, ut ii, qui præsunt reipublicæ, legum similes sint, quæ ad puniendum non iracundia, sed æquitate ducuntur*. Je n'ai pas besoin de transcrire ici le conseil plus étroit que saint Paul donne aux évêques.

J'ai eu la douleur de me trouver dans ces circonstances où l'inférieur, maltraité plutôt que jugé, peut avoir quelque mérite à ne pas oublier ce qu'il est devant ceux qui paraissent ne plus se souvenir assez de ce qu'ils doivent être. Je n'ai pas été tenté de manquer au respect, et je me suis préoccupé de ne rien faire qui pût l'affaiblir. A cet égard, je suis sans reproche, après des épreuves que n'a dû subir aucun écrivain vivant, même

parmi les plus ennemis du christianisme, lesquels, Monseigneur, faisant comme moi un journal, enseignent comme moi et plus que moi dans les diocèses. Telle a été ma conduite envers vous; telle elle sera, si vous venez à me frapper publiquement. Je laisserai à qui de droit le soin de juger la sentence; et, en dehors de ces juges, qui connaîtront assez la cause pour que je me dispense de plaider, je dédaignerai les vaines opinions d'un public dont il faut parfois redouter l'approbation plus que la censure.

Mais, dans le secret des relations privées, il me sera permis de dire et il est désirable que vous sachiez, Monseigneur, que je ne dois pas tout à fait la même chose au particulier et à l'évêque. L'évêque peut user bien ou mal de son autorité, condamner à propos ou hors de propos. Je suis, dans une certaine mesure son justiciable : je m'incline, même s'il outrepasse la mesure. Le particulier, s'adressant à moi en particulier, est tenu aux égards ordinaires, ou doit souffrir que je me plaigne s'il s'en affranchit. Lorsqu'il conteste ma droiture, lorsqu'il s'abstient même des formes les plus banales de la politesse, ce n'est pas moi, c'est lui-même qui oublie le caractère auguste dont il est revêtu. En m'en plaignant, je montre que je m'en souviens. Monseigneur, je crois qu'un évêque n'a le droit d'écrire une lettre sans courtoisie à personne, pas même à moi. Le titre de rédacteur en chef de l'*Univers* peut me recommander d'une façon plus spéciale à la surveillance des évêques, il ne me cons-

titue pas dans un tel état d'ignominie qu'il y ait lieu de me mettre avec ceux à qui l'on ne dit plus *ave*.

Quand je m'étonne de ces procédés méprisants, si éloignés de la bénignité épiscopale et même des simples usages, j'estime que ce n'est plus le moment de démasquer un caractère qui s'était par là même trop voilé, et de me demander si j'oublie que je suis catholique et que j'écris à un évêque. Non, Monseigneur, je n'oublie pas votre dignité d'évêque; je suis surpris et affligé de vous voir oublier ma dignité de chrétien. Je ne crois pas que le bâton pastoral puisse servir à trancher dans l'intimité, et de cette façon, des dissentiments personnels.

Vous ne croirez pas vous-même que j'aie mérité d'être traité de la sorte pour avoir défendu le livre du R. P. Ventura contre des citations arrangées. En produisant l'intégrité du texte, trop abrégé par mon adversaire, je n'ai pas commis une *falsification inouïe* des paroles de saint Augustin, puisque c'est le P. Ventura, et non saint Augustin, que je cite; et si le P. Ventura lui-même a faussement appliqué la pensée du saint docteur, ce tort n'excuse pas l'adversaire qui l'a voulu rendre ridicule en cachant qu'il traduisait. Il fallait, suivant l'observation que j'en ai faite, contester l'application, mais reconnaître la traduction. Quel devoir ai-je méconnu en constatant que l'auteur, accusé d'une expression violente et excessive, donnait cette expression comme une traduction?

Je m'explique aussi peu pourquoi vous m'aver-

tissez, Monseigneur, de ne pas invoquer ici mon attachement au Saint-Siège. Je n'ai, ni de près ni de loin, mêlé le nom du Saint-Siège à ces contestations trop mesquines, et Votre Grandeur m'attribue encore gratuitement une pensée basse, pleine à la fois d'irrévérence et de frivolité.

Premièrement, mon attachement pour le Saint-Siège n'est pas une *tactique;* secondement, je me flatte d'avoir assez d'intelligence pour comprendre que le Saint-Siège ferait peu de cas de cet attachement, si ma conduite et mes opinions méritaient d'ailleurs sa censure. Ni vous ni moi, Monseigneur, ne croirions qu'il dût se montrer moins vigilant à me réprimer, parce que je dirais que je l'aime. Nulle *tactique* ne serait donc, je ne dirai pas plus *usée*, mais plus vaine. J'ai toujours pensé honorer le Saint-Siège comme il convient, en comptant beaucoup sur sa justice et nullement sur sa complaisance.

D'un autre côté, je me trouverais digne de blâme si j'accusais un évêque de s'animer contre mes travaux à cause de mon attachement pour le chef, le pasteur et le rempart des évêques. Loin de supposer que mes sentiments à cet égard puissent m'attirer les disgrâces que Votre Grandeur m'annonce, j'espère plutôt qu'ils les écarteront.

En effet, à moins que vous ne me fassiez sérieusement le tort de douter que j'aie des sentiments chrétiens (Votre Grandeur le donne à entendre, mais c'est un mouvement d'impatience), quelque chose doit plaider victorieusement pour moi au

fond de tout cœur d'évêque : c'est ce dévouement au Saint-Siège qui s'est soutenu durant vingt années de luttes sans relâche. Puisque j'aime tant ce que vous aimez plus que votre vie même, voilà entre nous la base d'une invincible sympathie. Vous dites, il est vrai, que je fais *le plus grand mal à l'Église romaine;* mais je ne doute pas que vos propres réflexions ne réforment bientôt une opinion précipitée, contredite d'avance par le témoignage de tant de vénérables évêques, et bien plus par le jugement que l'Église elle-même a rendu.

Après l'encyclique de 1853, précédée et suivie de tant de marques de protection de l'épiscopat; et, d'un autre côté, après tant de coups et d'embûches qui l'ont laissé debout, comment croire que *l'Univers fait le plus grand mal* à l'Église, soit à Rome, soit en France, soit ailleurs?

Si cependant, éclairée par de nouvelles animadversions, l'Église trouvait que cette œuvre est devenue mauvaise ou seulement inopportune, Votre Grandeur peut s'assurer que le mal se prolongerait peu. Il ne sera pas même nécessaire de prononcer le mot qui pourra toujours détruire le journal; un désir suffira. Nous ne céderons pas à des attaques sans justice, à des opinions controuvées et contestées; mais nous faisons une œuvre d'obéissance, et, quand nous devrons obéir, nous obéirons, aussi prompts à disparaître que nous avons été persévérants à combattre.

Nos adversaires sont nombreux; ils ont beaucoup parlé de nos emportements, de nos entête-

ments, de nos ambitions, et j'ignore quelles idées Votre Grandeur a pu se former de nous. La vraie idée qu'il en faut avoir, c'est que nous voulons servir et obéir.

Tels sont les éclaircissements que j'ai cru devoir adresser à Votre Grandeur. Je la prie d'excuser ce qui peut, malgré moi, y sentir encore l'amertume et le chagrin qu'elle m'a fait éprouver, et je termine en lui offrant de nouveau les sentiments sincères avec lesquels j'ai l'honneur d'être

Son très humble et très dévoué serviteur.

LOUIS VEUILLOT.

CXXII

A Mgr de Salinis, archevêque d'Auch.

14 octobre 1858.

MONSEIGNEUR,

Je n'ai rien fait de ce que vous désiriez et je ne vous ai pas même écrit : pardonnez-moi, si vous croyez avoir à pardonner ; mais il n'y a point de ma faute. Du Lac et moi nous sommes seuls au journal, engagés jusqu'au cou dans le Mortara[1]. Nous

1. L'*affaire Mortara* fit beaucoup de bruit alors, et ce bruit dura longtemps Je rappelle ici en deux mots ce qu'elle était : un enfant juif de Bologne ayant été baptisé *in extremis* par une servante chrétienne, le gouvernement pontifical, en exécution de la loi civile aussi bien que de la loi religieuse, ordonna que cet enfant chrétien fût retiré de la maison de son père et élevé chrétiennement. De là une campagne violente des juifs et des révolutionnaires contre le gouvernement pontifical. La presse officieuse, soutenue ou même poussée par les ministres de Napoléon III, parla comme les révolutionnaires et les juifs.

n'avons pas le temps de faire autre chose que la besogne du jour. Eussions-nous eu d'ailleurs plus de loisir, nous n'aurions vu aucune nécessité ni aucun moyen d'ajouter quelque chose à la relation de Lectoure que vous nous avez envoyée. Elle nous a paru excellente dans sa simplicité, et bien supérieure aux autres. Vous serez de cet avis en la relisant; on sent que c'est *quelqu'un* qui l'a faite. Vous n'êtes pourtant pas amant de la rhétorique, Monseigneur; vous savez comme elle refroidit l'auditeur, lorsqu'elle ne le repousse pas. La relation de Mgr Gerbet a une physionomie honnête, sincère; elle dit tout sans extase; et l'imagination, qu'elle ne cherche point à pousser, n'en prend que mieux son vol sur ces splendeurs si tranquillement racontées.

Pour vous dire un mot de ce qui nous occupe tant, la grosse affaire Mortara, je la crois en meilleure voie dans l'opinion; mais comme le gouvernement a tristement donné à gauche ! C'est, dit-on, M. Rouland qui a rédigé l'article du *Constitutionnel*, d'autres nomment M. Delangle. Tous deux en sont capables[1]. Ce qui est certain, c'est que le *Constitutionnel* l'a reçu tout fait. A présent, Rouland se plaint de Renée[2], qui s'est, dit-il (dit-on), fort mal servi des *notes* qui lui avaient été remises. On avait annoncé que le *Moniteur* parlerait. Il s'est tu jusqu'à présent, et j'espère qu'il continuera de se taire. Néanmoins, il est trop manifeste

1. M. Rouland et M. Delangle étaient tous deux ministres.
2. Rédacteur en chef du *Constitutionnel*.

qu'il y a de très mauvais instincts dans le gouvernement, et *le maître* ne l'ignore pas et ne s'y oppose pas.

Je crois qu'il serait très opportun, Monseigneur, qu'un évêque français intervînt dans cette question, et je souhaite bien vivement que vous ayez cette gloire. Le Saint-Siège a été cruellement abandonné dans cette circonstance. La plupart des journaux catholiques ont, ou gardé le silence ou même lâché pied, et si dom Guéranger n'avait pas élevé la voix (un peu par surprise — c'est la *Variété* ordinaire que nous avons mise en premier-Paris), le seul ecclésiastique des Gaules qui eût parlé serait l'abbé de la Couture[1].

Votre Grandeur est juge du mode d'intervention, et saura mieux que nous ce qui convient; mais, à mon avis, le plus direct sera le meilleur, et je crois qu'un long cri d'allégresse des fidèles y répondra. Puissiez-vous avoir l'inspiration d'insister sur la douleur que doivent éprouver les catholiques en voyant des catholiques évoquer la cause du Souverain Pontife, se déclarant prêts à le juger avec impartialité, lorsqu'ils seront instruits des faits!

Ma famille va bien. Mon terrible frère[2] est allé se promener en Allemagne avec sa femme. J'ai mis mes filles au couvent des Oiseaux. Elles s'y

1. Un prêtre très gallican, qui écrivait dans la *Gazette de France*.

2. Mgr de Salinis s'amusait à dire que mon frère, livré à lui-même, eût été très doux dans les polémiques, mais que Du Lac et moi nous le poussions à être dur.

plaisent et elles y plaisent. Me voilà libre maintenant de me consacrer au journal, et je veux donner une grande poussée pour la fin de l'année. Nos affaires, sous ce rapport, continuent de marcher admirablement; toutes les injures que l'on m'adresse assemblent autour de nous des curieux dont quelques-uns deviennent des amis. Je n'en ai pas moins de chances pour être un jour pendu. Ainsi soit-il.

Du Lac se joint à moi pour vous baiser la main. Vous savez, Monseigneur, combien nous vous aimons et avec quel tendre et profond respect je suis votre très humble et très obéissant serviteur,

LOUIS VEUILLOT.

CXXIII

A M. de Saint-Bonnet.

Novembre 1858.

MONSIEUR ET TRÈS CHER AMI,

Nous n'avons pas encore reçu votre vin, mais il est si bon qu'il nous porte déjà au cœur cette douce chaleur et à la tête cette bonne gaieté que vous souhaitez qu'il produise. J'avoue que j'ai été bien charmé de cette marque de votre souvenir, et bien surpris. Je n'aurais jamais imaginé qu'un philosophe m'envoyât du vin; mais vous êtes de toute manière un philosophe à part. A présent que le coup est fait, je le trouve tout simple et je vous reconnais là, comme en vous voyant et en vous

écoutant j'ai reconnu vos livres. Recevez, avec les remerciements de ma maison, ceux de M. Coquille, à qui je serai obligé de donner de mes bouteilles, ou qui prendra le parti de venir boire son vin chez moi, car il ne daigne pas avoir un ménage. M. Du Lac est absent et sera bien étonné de la fortune qui l'attend au logis. Il se raffermira en pensant que ce n'est pas pour la poursuivre qu'il s'est mis en voyage.

Que n'étiez-vous à Paris avec votre lettre, hier! Le journal dînait chez moi, en l'honneur de Mgr Mislin, et l'évêque de Poitiers est venu lui faire visite dans la soirée. Il en est résulté une conversation où vous auriez de grand cœur donné et pris votre part. Je pensais et je pense à ce propos que vous vous tenez trop éloigné de Paris. Il y faudrait venir passer un mois l'hiver. Je vous ferais voir quelques personnes qui seraient heureuses de vous connaître, entre autres l'évêque d'Arras, à qui j'ai beaucoup parlé de vous et qui a ici des séjours obligés. Vous n'avez pas besoin qu'on vous ouvre l'esprit, mais ces conversations vous donneraient bien des adresses où vous auriez de bonnes paroles à envoyer. Il n'est pas difficile de réunir à Paris des gens qui viennent de tous les coins du monde et qui ont bien vu l'endroit d'où ils arrivent. J'avais dernièrement une société chinoise et indienne qui m'a déroulé l'avenir de l'extrême Orient comme si c'était déjà de l'histoire. Que je vous aurais donc voulu là! Enfin, mon cher ami, venez boire de votre vin, ou tout au

moins venez nous le voir boire. Jamais on n'aura trinqué de meilleur cœur à votre santé.

A quand *l'Infaillibilité?* C'est là ce que j'attendais, et comme vos pensées me sont encore plus secourables et fortifiantes que votre vin, je donnerais joyeusement mon vin pour avoir le livre. L'évêque d'Arras l'attend comme moi, tout prêt à inspecter le manuscrit et à vous donner le témoignage que vous désirez.

Tout à vous en Notre-Seigneur, très cher et illustre ami.

LOUIS VEUILLOT.

CXXIV

A M. Arthur Murcier.

Rome, 25 janvier 1859.

Mon Arthur et mon Octavie, je vous embrasse. Ça va bien, ça va très bien. Nous nous raconterons de jolies choses quand nous serons de retour, mais pour le moment il faut se trémousser. Nous sommes occupés à nous défendre du soleil. Jamais Rome ne m'a paru si belle et si douce. Élise est dans le ravissement, et elle a laissé les migraines à Paris.

Remettez à Eugène, mon Arthur, la ci-jointe, où vous trouverez quelques détails sur nos affaires. N'aurai-je point l'exemplaire relié? Le livre, en ce qui est de vous, me paraît charmant.

Mes amitiés à l'oncle de Nevers[1]. Je n'ai pu en-

1. Mgr Gaume.

core m'occuper de son objet; ce sera pour la semaine prochaine.

Adieu, enfant. J'embrasse Marguerite[1]. Aimez-vous bien; c'est ce que je demande à Dieu pour vous.

LOUIS.

Remettez la lettre pour le Nonce à Eugène.

CXXV

A M. E.-A. Segrétain.

6 juin, année de Magenta.

Zut pour Rivoli !

MON FILS,

Ma tendresse assidue vous donne l'avis suivant:

Ce soir, six heures et demie, l'évêque de Sinite, du milieu de la Chine. Autour de lui, M. et Mme de Pitray, M. et Mme Eugène, le docteur Tessier, peut-être Maisonneuve. Tout gros monde. Où peut-on être mieux?...

Pardonnez l'impromptu. C'est réglé d'hier seulement. Ma sœur devait vous écrire, et elle prétend qu'elle croyait que je vous avais écrit. Oh! les femmes!

Peu de variété, mais salubrité et suffisance; du Saint-Bonnet à discrétion; un verre de champ...

Par amour,

LOUIS.

1. La fille de M. Arthur Murcier.

CXXVI

A Mme la comtesse de Ségur, née Rostoptchin.

Paris, juillet 1859.

MADAME ET TRÈS CHÈRE AMIE,

Si le vaillant et triomphant La Guéronnière pouvait lire votre lettre, je serais bien vengé de son avertissement; mais vraiment je n'ai pas besoin qu'il sache ce que vous pensez de lui, pour ne lui point garder rancune. Je crois d'ailleurs qu'il n'aurait pas le saisissement de la surprise, et que votre opinion sur son compte est la sienne au fond. Je le plains donc d'être toujours dans la chemise d'un sauteur, et je me réjouis d'être toujours si près de vous. J'ai écrit à M. le duc de Padoue qu'il devrait bien prendre garde à ce qu'il signe, quand ce sont de tels particuliers qui le lui présentent à signer. Cela fait, je me suis réjoui de la paix, comme si je n'avais pas reçu du *Moniteur* le dernier coup de fusil piémontais ; au fond, ce lâche coup de fusil ne m'a pas fait grand mal. Je crois que mon ami Falloux l'a reçu plus en plein que moi. Avouez qu'il est bien juste que Falloux soit blessé par La Guéronnière.

J'étais d'ailleurs prévenu que l'on me ménageait cela. Rouland, compère de La Guéronnière, y tenait beaucoup. Ils en avaient gros sur le cœur depuis le commencement de la guerre, depuis les articles sur About. Ils ne me pardonnaient pas d'avoir dit qu'Antonelli est au moins aussi hon-

nête homme que n'importe quel ministre de S. M. l'empereur des Français; ce qui peut toujours se dire sans mettre le cardinal Antonelli trop haut. Cependant, si la nouvelle de la paix était arrivée deux heures plus tôt, je n'aurais pas reçu l'avertissement, et à quatre heures on a offert à M. Taconet de le retirer, s'il voulait le demander. Il a répondu noblement : « Il est inique; mais, puisque je l'ai, je le garde. » Ah! que ce fabricant de gibernes a bien plus de cœur qu'une quantité de gentilshommes académiciens de notre connaissance !

Au fond, il n'y a pas de danger : quoique l'*Univers* puisse être supprimé légalement demain, je ne le crois pas plus en péril de suppression qu'il y a huit jours. Il faudrait pour cela un coup de canon rayé, qui ne se tirera point sans la permission du maître.

Adieu, Madame et très chère amie. Réjouissons-nous : notre empereur n'est point bête ; il vient de monter bien haut en deux mois, et la paix est plus belle que n'a été la guerre. Quelques heures avant de se décider à traiter, il avait reçu une lettre du Pape qui n'a pas été sans influence sur sa résolution. Cette lettre disait, entre autres choses, que le roi de Sardaigne allait être excommunié nominativement. L'impératrice s'est très bien conduite [1]....

1. Je supprime ici un passage qu'il faudrait annoter trop longuement. Il trouvera place ailleurs. Je rappelle seulement que les catholiques espérèrent alors que Napoléon III saurait imposer

J'achève deux gros volumes de babioles pour vos lectures d'octobre[1]. Ah ! si je trouve moyen de les porter aux Nouettes !

Votre très humble et très reconnaissant,

LOUIS VEUILLOT.

CXXVII

A M. Eugène Veuillot.

Des champs, septembre 1859.

Je m'arrache délicieusement au plaisir de ne rien faire et je reviens demain pour recevoir ma nièce ou mon neveu. Si ce n'était la pudeur, cher frère, je serais déjà revenu. J'arriverai les mains totalement vides. Reçois-moi tout de même, sans me souffler mot de ma paresse. Je tâcherai de réparer cela. J'ai lu avec fureur; mais je me sentais incapable d'écrire. Peut-être que je suis ramolli. J'en serais vexé. Parmi mes lectures, il y a un article de Rémusat et cinq volumes de Lamartine (*Histoire de la Restauration*), dont j'aimerais à dire un mot, et même deux. Ce Lamartine m'inspire un peu d'admiration et beaucoup de mépris. Quelle linotte perverse ! Si j'avais reçu la lettre d'Auch[2] assez tôt, je lui aurais écrit; mais !...

Adieu, frère. LOUIS.

aux italianissimes l'observation de la paix de Villafrauca. Cette paix était bonne, le Pape l'approuva ; mais le traité de Zurich en changea les conditions, et l'empereur, complice ou « bête », laissa tout faire.

1. *Çà et là.*

2. Mgr de Salinis.

CXXVIII

A Mme la comtesse de Ségur, née Rostoptchin.

12 septembre 1859.

MADAME ET TRÈS CHÈRE AMIE,

Je charge Élise de vous envoyer mon pauvre petit bâtard[1]. Vous le recevrez mal, c'est votre droit; son devoir est de se présenter à vous. Je ne l'ai pas fait en mauvaise intention; sa mère est très comme il faut, puisqu'on l'appelle la sainte Écriture. Et enfin, à cause du mauvais accueil que beaucoup de gens lui réservaient, je ne le produis pas dans le monde. Voilà tout ce que je me permets de dire pour le recommander ou me recommander à votre indulgence. J'ajoute que si c'est le miel qui vous déplaît, vous n'en trouverez guère dans ces pages d'avance réprouvées. Isaïe n'est pas précisément mielleux. Avez-vous donc cru que ma poésie se composerait de bouquets à Iris? Vous m'avez fait tort en ce cas, et vous me ferez réparation.

Aimez-moi malgré mes péchés, très chère Madame, comme je vous aimerai toujours malgré vos sévérités. Vous aurez bien la bonté de faire mes compliments à Monseigneur.

Je suis, avec tous les tremblements d'un justiciable et toutes les confiances d'un ami, Madame, votre très humble, très obéissant, très reconnaissant, très dévoué serviteur. LOUIS VEUILLOT.

1. *Les Filles de Babylone*, qu'il publia d'abord sans y mettre son nom.

CXXIX

A M. Alfred de Courcy.

19 septembre 1859.

Avec joie, mon cher ami. Je songeais à vous exprimer doucement ma peine, et je suis enchanté de n'avoir rien à moduler sur ce rythme. Mon frère aurait été libre mercredi, à plus forte raison le sera-t-il jeudi.

Je profite de l'occasion pour vous envoyer un petit volume bâtard[1] que l'on m'a pourtant dit de cacher. Mais un père est toujours père, et je ne puis me retenir de produire cet avorton chez les gens que j'estime. Vous m'en direz franchement votre avis, si vous en pensez du bien; sinon, gardez le silence. Je ne comprendrai que trop.

Bien à vous.

LOUIS VEUILLOT.

CXXX

A M. le commandant de Maisonneuve.

2 novembre 1859.

MON CHER AMI,

Si vous êtes guéri et libre lundi prochain, faites-nous l'amitié d'accepter à dîner. A cause de vous, on tâchera d'avoir une dinde. Autour de cette dinde, on réunira mon frère Eugène et le docteur Tessier. Vous inviterez vous-même M. du Règne

1. *Les Filles de Babylone.*

en mettant son adresse sur le billet ci-joint. C'est toute la tablée, avec ma sœur Élise, président. Dîner de garçons : conversation politique, géographique, prophétique, etc.

Bien à vous, mon très cher ami.

LOUIS VEUILLOT.

CXXXI

A Mme Testas.

3 novembre 1859.

Je ne l'avais pas oublié, le bon saint Zacharie, mais je n'en suis pas moins heureux que vous me le rappeliez. Ça tient. Souvenez-vous de vos promesses : point de luxe, un seul plat de viande, un seul légume, et les radis, concombres et autres horreurs à discrétion. Point de meringues, ni de toutes ces vanités bourgeoises; rien au delà d'un bon régal de bon petit peuple à son aise. Vous verrez comme j'irai là-dessus. Quant aux livres et images, puisque le cher Auguste ne m'a point trouvé, il est juste que je les porte.

Adieu, ma chère amie; adieu, mon cher ami, adieu mes chers amis.

VOTRE AMI LOUIS.

CXXXII

A M. Eugène Veuillot.

4 novembre 1859.

Mon jeune frère,

La fête vivétienne est transportée à lundi. J'ai arrangé cela très bien, et tout le monde sera satisfait. Tu verras le savant Caillette, mais il y aura d'autres coquillages.

Je t'envoie une lettre d'Arras. Elle est sucrée[1].

Élise permet les vers. O bonheur ! Il faut seulement que le choix soit sévère et que jamais plus je ne m'adonne à la rime. Je promets tout.

De renoncer aux vers je te fais le serment.
Tendre sœur, c'est fini. Je descends du Parnasse.
Si Phébus me voulait reprendre dans sa nasse,
Je lui dirais : Monsieur, cessez absolument !
Un poète jamais ne ment.

Mille tendresses à Pierre. Que Dieu le garde des Muses ! elles font le malheur des familles.

Louis.

CXXXIII

A M. E.-A. Segrétain.

12 novembre 1859.

A celui-là que son parrain comprit
Lorsqu'il le nomma t'Esprit.

Hélas ! mon cœur, c'est moi qui vous invite,

1. Une lettre de Mgr Parisis sur les affaires du journal.

ayant ce soir Aire[1], et peut-être Toulouse[2] à dîner. Venez avec un habit et une figure d'ancien quelque chose. A cause de l'évêque d'Aire, Élise ne sera pas aussi pingre que de coutume; et nous nous acheminerons un autre jour chez Mozart, passant par votre cuisine sérieuse et aimée.

Moins que toi,

LOUIS.

CXXXIV

A Mme la comtesse de Montsaulnin.

17 novembre 1859.

MADAME,

J'ai été dur envers moi-même depuis mon départ de Bernay. Je m'étais promis de ne pas me détourner un instant, sauf pour le journal, jusqu'à ce que mon malheureux livre fût terminé[3]. Je me suis tenu parole : j'ai terminé hier, et le premier usage que je fais de ma liberté est pour me rappeler à votre bon souvenir. Si vous ne m'aviez pas pardonné ce long silence, je vous demande formellement pardon. J'espère que vous serez indulgente pour un pauvre ouvrier commandé et tyrannisé par l'ouvrage. J'ai écrit ou récrit mille pages : cela fait une terrible montagne de papier. Je suis très reposé en pensant que vous lirez cela dans une quinzaine de jours, et que vous y prendrez quelque plaisir. Je vais maintenant attaquer une autre

1. L'évêque d'Aire.
2. L'archevêque de Toulouse.
3. *Çà et là.*

montagne, celle que forment mes lettres en retard. Elle est bien haute aussi. Pour me donner courage, j'ai voulu commencer par la dame de B...

Je suis toujours en disgrâce et très menacé, dit-on. Dernièrement, on[1] m'a su très mauvais gré d'avoir parlé de l'empereur Julien, et de Celui qui fait des cercueils pour tous les hommes, même pour ceux qui se croient tout-puissants. J'ai été averti officieusement. On commence à tomber dans les craintes ridicules et à prendre peur de l'histoire. Mauvais signe et inutile colère. L'histoire ne parle jamais si haut que lorsqu'elle est bâillonnée.

Votre très humble et très dévoué serviteur,

L. V.

CXXXV

A M. le supérieur du petit séminaire de Saint-Pé (Hautes-Pyrénées).

24 novembre 1859

Monsieur le Supérieur,

Je me permets de vous offrir, pour la bibliothèque de Saint-Pé, un petit livre[2] que j'ai dû traiter à la spartiate. Mes amis l'ayant jugé défectueux, je ne l'ai pas condamné à mort : il était trop tard ; mais il n'a reçu qu'une demi-existence, et il n'aura point de nom de famille. Mais l'Église est le refuge de toutes les misères, et son infir-

1. Napoléon III.
2. *Les Filles de Babylone*, 1re édition, non signée.

mité ne l'empêchera pas d'être fort bien reçu chez vous.

Je suis heureux de trouver cette occasion de me rappeler à votre bon souvenir. Ma sœur ne veut pas que je l'oublie. Si vous aviez le temps de nous écrire un mot et de nous dire où en sont les affaires de Lourdes, vous nous feriez un très grand plaisir.

Je suis avec respect, Monsieur le Supérieur, votre très humble et très obéissant serviteur,

LOUIS VEUILLOT.

CXXXVI

A M. l'abbé Haderne, curé de Bagnères-de-Bigorre.

27 novembre 1859.

TRÈS CHER ET VÉNÉRABLE AMI,

Permettez-moi de vous envoyer comme souvenir un malheureux petit livre que je n'aurais pas dû faire imprimer et que l'on m'a conseillé de ne pas publier. Il n'a été tiré qu'à un petit nombre d'exemplaires, pour les amis. Vous y avez droit, et vous ne trouverez pas que c'est une charge de l'amitié. En tout cas, elle n'est point lourde.

J'avais depuis longtemps le désir de venir frapper à votre porte, qui a été si hospitalière pour moi. Je voulais vous remercier de la bonté que vous avez mise à nous procurer un asile à Bagnères, et j'ai eu bien regret de n'en pouvoir profiter. Ma sœur veut que j'ajoute ses remerciements

aux miens. L'enfant pour qui nous voulions aller aux eaux a été guérie avec du fer.

Je suis, avec les sentiments les plus reconnaissants et les plus dévoués, cher et vénérable ami,

Votre très humble et très obéissant serviteur,

LOUIS VEUILLOT.

CXXXVII

A Mgr Gerbet, évêque de Perpignan.

Novembre 1859.

MONSEIGNEUR,

Le premier millier des *Observations*[1] s'est écoulé en quelques jours : on va faire un nouveau tirage. Nous avons visé au bon marché, et le profit pour les Petites Sœurs ne sera pas bien grand ; néanmoins, si la vente continue sur le pied de cette première semaine, il y aura quelque chose. Proportionnée à l'admiration des lecteurs, la somme serait belle.

Nous sommes arrivés bien juste à temps pour annoncer l'ouvrage. Un jour plus tard, il aurait été trop tard. La note du *Moniteur* nous rend désormais bien difficile de parler des manifestations des évêques. Déjà nous ne les annoncions plus qu'en bravant les avertissements *officieux*. C'est une vraie persécution. Je ne me promets pas du tout de n'y point succomber. On cherche manifestement des prétextes pour nous donner un second

1. Un écrit de Mgr Gerbet.

avertissement, qui sera le prélude d'une mesure plus grave. On s'arrangera pour que nous ne paraissions point martyrs ; nous le serons cependant. En tout cas, nous ne serons ni apostats, ni traditeurs, ni même plus prudents qu'il ne faut.

Nous avons craint qu'on ne voulût point laisser paraître les *Observations*. On a pris, au ministère, près d'un jour pour donner au libraire l'acte de dépôt qui permet de mettre en vente. Si M. About, le Voltaire du moment, publiait un livre, on ne ferait pas tant de façons. A propos de ce charmant Monsieur, on dit tout de bon qu'il est invité à Compiègne. Les journaux belges, ses confidents, rapportent qu'il a adressé à l'impératrice des vers pour sa fête, dont Sa Majesté a été on ne peut plus charmée. Cela est bien effrayant par l'excès de la sottise, qui dépasse encore celui du scandale.

Moi aussi j'ai fait des vers. J'ai essayé une imitation de quelques chapitres d'Isaïe, avec le dessein d'ôter à l'Écriture Sainte la perruque à la Louis XIV dont on l'affuble ordinairement en français. Mgr l'évêque d'Arras a trouvé que mes vers étaient fort bons ; *mais* il m'a conseillé, après mûre réflexion, de ne les point montrer, de peur qu'on ne vînt à siffler Isaïe ou moi. J'ai eu plus peur pour moi que pour Isaïe, et j'ai suivi le conseil de l'évêque. L'ouvrage a été tiré à cent exemplaires seulement, pour ne pas perdre la composition, qui était déjà faite. Je vous l'envoie, parce que vous ne sifflerez pas sans miséricorde, et que je n'ai pas le droit de faire n'importe quoi

sans vous le montrer. Dans quelques jours paraîtront deux gros volumes de prose sur des choses en l'air, mais pas tellement en l'air que tout le monde ne les puisse prendre avec la main.

Vous savez, Monseigneur, avec quels sentiments de fils et de disciple je suis, de Votre Grandeur, le très humble et très dévoué serviteur,

LOUIS VEUILLOT.

CXXXVIII

A M. E.-A. Segrétain.

Novembre 1859.

MON AMI TRÈS CHER,

Votre pâté était bon, et votre volaille aussi ; mais quand vous me demandez la *Revue des Deux Mondes*, vous devriez au moins me dire où je l'ai fourrée. Sans cette indication, l'œil même de Buloz, même éclairé par votre vin de Bourgogne, c'est-à-dire voyant double ; non, cet œil sublime, cet œil unique ne la trouverait pas.

Pour mon cœur, je sais toujours où le trouver quand il s'agit de vous l'envoyer. Prends-le, et venez me le rendre dimanche, à la soupe. Il y aura quelque chose.

LOUIS.

CXXXIX

A Mgr Pie, évêque de Poitiers.

30 novembre 1859.

Monseigneur,

L'alguazil du ministère de l'intérieur a fait hier une apparition dans nos bureaux. Il nous a priés bien respectueusement, sous peine de mort, de ne plus publier les discours des évêques qui, sous le prétexte de glorifier saint Émilien et les autres personnages morts depuis fort longtemps, parlent en réalité des choses de l'époque et font des mandements déguisés, sur des sujets périlleux[1]. Cela ne peut que nuire à la religion et gêner le gouvernement dans les bonnes intentions qui l'animent au sujet du Saint-Père. Il est étonnant que les évêques ne s'en aperçoivent pas, et semblent se plaire à exciter ainsi les mauvaises dispositions de la presse révolutionnaire.

Je m'attendais à cette visite. On est résolu, et on veut étouffer la voix des évêques. Bientôt on nous défendra de les nommer, et, pour être plus sûr de notre obéissance, on nous fermera la bouche.

Nous avons été, en même temps, avertis de ne plus rien dire qui puisse désobliger l'Angleterre. Voilà un coup cruel pour notre collaborateur, M. X. de Fontaines!

1. Il est certain que le panégyrique de saint Émilien, que venait de prononcer à Nantes Mgr Pie, contenait plus d'une allusion sévère aux choses du temps et du moment.

Toute l'indignation et tout le mépris que j'éprouve ne me peuvent faire parler sérieusement de cette persécution, tant elle est basse et trahit le désarroi. Il est vrai pourtant que j'ai la corde au cou et que le nœud coulant est fait ; mais ma conviction est que cette misérable corde cassera ou que quelqu'un d'un peu plus lourd y sera suspendu. Ce quelqu'un-là sera tout de même étranglé ; mais, puisque la corde cassera, il aura fait son œuvre.

Vous savez, Monseigneur, avec quels sentiments respectueux et dévoués je suis de Votre Grandeur le très humble et très obéissant serviteur,

LOUIS VEUILLOT.

CXL

A M. l'abbé Delacroix, curé doyen de Bagnols (Gard).

1er décembre 1859.

MONSIEUR L'ABBÉ,

Je me sens un peu effrayé du plaisir que j'ai pris à lire votre article sur les *Filles de Babylone*. Je me croyais plus détaché de cet enfant perdu. Quelques parents, consultés à sa naissance, l'ayant déclaré mal venu, je l'ai traité en Spartiate, tout gaumiste que je suis [1]. Le bien que vous en dites remue en moi un fond de tendresse qui m'était resté malgré tout, et le banni me devient cher. Je

1. Allusion à la controverse sur les auteurs païens comparés aux auteurs chrétiens.

n'irai pas sans doute jusqu'à le reconnaître publiquement; mais, puisque rien n'a pu vous empêcher de le louer, rien ne m'empêchera de vous remercier. Votre appréciation de l'œuvre est aussi indulgente que possible; et vous avez surtout admirablement expliqué le dessein que j'aurais eu en la publiant [1]. Les eaux de Jouvence de la poésie coulent dans la Bible, et ces eaux semblent particulièrement destinées à la poésie française, qui doit être une poésie raisonnable, puisque la langue française est une langue raisonnable. De là l'universalité du génie français. Génie d'imitation, si l'on veut (je dirais plutôt génie d'assimilation); et cette qualité lui constitue une originalité incomparable. Le Français voit, dans ce qu'il imite, ce que les autres ne voient pas, et le leur fait voir. Ainsi Claude Lorrain imitait la nature, et Raphaël la physionomie humaine.

Quand je me suis pris à Isaïe, je ne songeais d'abord qu'à me distraire. J'avais le cœur et les yeux très malades. Je voulais contenir par la fatigue de l'esprit une douleur qui m'obsédait; mais mes yeux se refusaient à toute autre fatigue que celle des larmes. J'imaginai de faire de longues promenades; et, pour ne pas pleurer à travers les rues, j'emportais dans ma tête un chapitre du prophète, que je tournais en vers, tout en battant le pavé de Babylone. Je pris goût à ce travail, qui se

1. L'ouvrage n'avait d'abord été tiré qu'à cent exemplaires, destinés aux amis. L'un d'eux avait été communiqué à M. l'abbé Delacroix par le célèbre boulanger poète, J. Reboul, de Nîmes.

trouva plus facile que je ne l'aurais cru, et alors je cherchai une voie entre deux écueils qui m'avaient toujours frappé. Je vis que nos anciens donnaient à la Bible une certaine perruque Louis XIV, tandis que les modernes, peintres et poètes, l'affublaient en bédouine. Je cherchai quelque chose entre ce vieil apprêt et cette fausse sauvagerie moderne. Je voulais que ce fût la Bible et que ce fût du français, et que tout s'ajustât aux besoins du temps, et que cette poésie d'en haut eût toujours raison et ne tombât jamais dans l'ignominie de parler pour caresser uniquement l'oreille. Enfin, je conçus tout l'ouvrage comme un argument en notre faveur dans la thèse des classiques chrétiens. On m'a dit que l'argument ferait siffler la thèse et moi-même : je l'ai supprimé. Si j'avais réussi, il eut été excellent. Je souhaite bien qu'on le reprenne et qu'on le fasse valoir. L'art et la société y sont plus intéressés qu'on ne le veut croire.

Je me permets de vous adresser un exemplaire des *Filles de Babylone*, purgé de toutes les fautes d'impression qui abondent dans les premiers exemplaires tirés. J'ai à écrire à M. Reboul ; je le remercierai de son amicale indiscrétion. Il a le cœur comme l'esprit : tout est grand, doux et plein de flamme ; il est admirable et charmant. La communication qu'il vous a faite m'a valu des éloges dont je suis trop flatté ; je m'en applaudirai davantage, si je puis espérer qu'elle m'a valu un ami.

J'ai l'honneur d'être, Monsieur l'abbé, votre très humble et très obligé serviteur,

LOUIS VEUILLOT.

CXLI

A M. de Saint-Bonnet.

2 décembre 1859.

Je pense, Monsieur et illustre ami, que mon silence ne m'a pas nui dans votre cœur et que vous n'y avez vu aucun indice de l'oubli du mien. Ma vie est bien différente de celle que votre sagesse a pu embrasser. Toujours accablé d'occupations toujours pressées, je remets sans fin tout ce qui n'est pas immédiatement nécessaire, et la chose que j'aimerais davantage à faire est celle que je fais le plus tard ou que je ne fais pas du tout. Depuis vingt ans, je ne me suis pas couché une fois avec la joie d'avoir terminé ma besogne. Lorsque je finis une chose, une autre est déjà commencée, et je suis assuré d'en trouver une autre à commencer le lendemain. Je dois sûrement vous l'avoir dit, vous vous en êtes souvenu, et, avec votre excessive indulgence, vous m'avez plaint sans m'accuser.

Je ne vous étonnerai pas extrêmement en vous disant qu'au milieu de ce continuel souci des choses pressées, j'ai néanmoins trouvé du temps pour une chose inutile. Il y a trois ou quatre ans, j'avais à la fois les yeux et le cœur très malades.

Il fallait consacrer tous les jours plusieurs heures à battre le pavé. Dans cette détresse, ne sachant comment remplir le vide et occuper mon esprit loin du chagrin qui l'accablait, j'ai essayé une chose que j'avais souvent rêvée, et j'ai mis en vers de ma guise certains chapitres d'Isaïe. J'ai entrepris d'ôter au prophète la perruque à la Louis XIV dont nos anciens l'ont affublé, et cependant de ne pas lui donner l'air d'un Bédouin, comme font les modernes. J'ai eu la faiblesse de n'être pas trop mécontent de mon ouvrage; mais un ami, consulté au moment de le livrer au public, n'en a pas pensé comme moi. Je me suis exécuté à demi, et cent exemplaires seulement ont été tirés pour les intimes. Voilà pourquoi vous recevez avec cette lettre un petit volume intitulé *les Filles de Babylone*. Cette longue explication vous disposera à l'indulgence. L'ouvrage étant pour les amis, je ne pouvais me dispenser de vous l'envoyer.

Je ne vous dis rien des affaires; elles sont plus que tristes : elles sont hideuses. Il y a dans ce qui se passe du crime et de l'escroquerie, et ces deux choses sont les deux signes caractéristiques du temps. Il me semble que vos espérances sont trahies comme les miennes, et que l'empereur blanc ne diffère pas beaucoup de l'empereur tricolore. Mon ami, il n'y a plus de souverains, et la Révolution finira par une dépossession totale des couronnes, et probablement des propriétaires. Le bon Dieu donnera au monde des têtes nouvelles, ou le monde décapité n'a plus que des tressaillements que l'on prend

pour l'agonie et qui sont déjà la mort. Toute la couche supérieure de la société est indigne, et les destructeurs, qui se croient des assassins, sont simplement des bourreaux. Nous vivons ici en plein dans l'air précurseur des catastrophes. Il n'y a pas une conscience qui ne s'attende à quelque chose d'affreux et qui ne dise : C'est juste ! Heureux sommes-nous de savoir d'où vient le tonnerre, et comment nos âmes au moins seront à l'abri de la foudre.

Bien à vous en Notre-Seigneur Jésus-Christ, *cujus regni non erit finis.* LOUIS VEUILLOT.

CXLII

A M. l'abbé Delor.

2 décembre 1859.

MON CHER AMI,

Je vous prie de mettre l'adresse sur la lettre ci-jointe, destinée à un prélat de vos environs : la poste n'est pas aussi curieuse chez vous que par ici.

Dites à M. l'abbé Gay[1] que les alguazils du ministère sont venus nous trouver à l'occasion du discours sur saint Émilien[2], et nous ont priés de remarquer que ce saint Émilien était fort mal à propos sorti de son obscurité pour faire dire à un autre évêque des choses fort déplacées et aux-

1. Mort évêque d'Anthédon.

2. Discours de Mgr Pie, évêque de Poitiers, prononcé à Nantes.

quelles un journal qui tient à vivre ne doit pas servir d'écho. On nous a pardonné pour cette fois-ci, à cause de notre candeur. Néanmoins, cette candeur même donne des doutes, et on a enfin les yeux sur nous. J'aimerais bien à raconter moi-même cette aventure à M. l'abbé Gay lui-même, vous présent, et, sur la table, quelques pommes de terre et quelques châtaignes fournies par vos frères. Ce serait encore plus beau si nous étions tous à table.

Que dira-t-on quand la *voix* se fera entendre, *magna tuba veritatis?* Hélas ! et comment ferons-nous entendre la voix? Mais il faudra bien qu'elle éclate, et partant je trouverai bien un moyen de la faire éclater.

Je n'ai point de réponse du général Montauban. Je suis fâché pour votre protégé du peu de crédit que m'accordent les puissances de ce monde. Si on ne l'emmène pas, qu'il se console, et surtout que sa mère se console. Je doute que cette expédition soit autre chose que l'essai malheureux qui rendra nécessaire un plus grand effort.

Ne m'oubliez jamais autour de vous. Je chéris véritablement tout ce qui vous touche. Nos séances chez votre bonne mère, nos dîners dans les jardins sont au nombre de mes meilleurs souvenirs. Je vois souvent ces bons visages et ces tables d'autrefois, si différentes de celles d'aujourd'hui, et que nos neveux ne connaîtront plus.

Quand vous rencontrerez le bon curé de Saint-Yrieix, dites-lui que je lui serre la main. Je ne

doute pas qu'il n'aime toujours mieux Saint-Yrieix que Paris, et il a raison; mais Tulle est supérieur à Saint-Yrieix.

Je vous embrasse en Notre-Seigneur.

LOUIS VEUILLOT

CXLIII

A Mgr Gignoux, évêque de Beauvais.

24 décembre 1859.

MONSEIGNEUR,

La nouvelle brochure[1] est, comme l'autre d'il y a un an, une composition de M. de la Guéronnière. L'empereur y a probablement travaillé ; il l'a certainement connue, autorisée, commandée, et nous pouvons être assurés qu'elle nous fait connaître ses idées et ses projets. Quant à Mgr l'évêque de Troyes, je crois qu'il n'y est que pour peu de chose. Il a peut-être fourni un mémoire sur lequel on a broché. Certaines phrases répandues çà et là ont un accent et traînent une queue à la fois ecclésiastique et oratoire. S'il était complètement étranger à l'œuvre, les confidents belges ne l'auraient pas nommé comme ils ont fait. Il partage d'ailleurs les principes de ce détestable écrit, et un de mes amis a eu la douleur de l'entendre les exprimer. Voilà le scandale du moment; il passe tous les autres, et il l'emporte même sur la foule de ceux qui signalèrent les derniers mois de

1. La brochure *le Pape et le Congrès*.

Louis-Philippe. Je crois que nous sommes près des catastrophes et qu'elles seront mémorables. Rien ne paraîtra trop sévère aux hommes qui auront bien vu les choses de ce temps.

Les seuls évêques qui n'ont rien dit en faveur du Pape, sont Mgr d'Angoulême, Mgr de Troyes et Mgr de Tulle ; encore ce dernier, dont le silence est inexplicable à qui ne connaît pas son aversion pour écrire, a-t-il parlé publiquement dans la retraite qu'il a prêchée cette année au clergé de Paris. Je comprends moins le silence de Mgr l'évêque d'Angoulême, prélat très pieux, dont les principes sont romains, et qui écrit comme il parle, avec beaucoup de facilité.

Son Éminence le cardinal Mathieu, qui s'est fait beaucoup attendre, a publié son mandement. Il est arrivé à Paris avant-hier, daté du 12.

Nous nous sommes décidés à publier une adresse au Pape. C'est un cas de suppression, ou tout au moins d'avertissement, si je m'en rapporte aux avis officieux qui m'ont été donnés et prodigués depuis quelque temps. Mais il n'y avait pas moyen d'observer plus longtemps un silence qui me pesait comme un scandale et comme une lâcheté. Après tout, j'aime mieux finir assassiné que suicidé.

Je vous remercie, Monseigneur, de prier pour nous. Nous sommes vraiment en péril, mais vraiment aussi il est doux de souffrir avec le Pape et pour la cause de Dieu. Dieu donne la force de supporter toutes les épreuves qu'il envoie ; mais

qui pourra porter le poids de ses vengeances ? Elles éclateront, et tout ce que nous aurons à souffrir nous paraîtra léger.

Pardonnez-moi de vous écrire par la main de ma sœur, qui profite de l'occasion pour vous offrir ses respects : mes pauvres yeux me défendent le travail du soir.

Vous savez, Monseigneur, avec quels sentiments de tendre vénération j'ai l'honneur d'être, de Votre Grandeur, le très humble et très obéissant serviteur,

LOUIS VEUILLOT.

CXLIV

A M. Quid'beuf.

Décembre 1859.

MONSIEUR,

Il n'y a d'autre cause à mon silence que l'impossibilité de répondre à toutes les lettres que je reçois. J'ai malheureusement le droit de ne pas m'en excuser. Ne concevez donc aucune crainte. Je crois toujours que vous pouvez écrire ; mais il faut travailler et *savoir se borner :* c'est le grand art. J'ajoute que la profession littéraire est périlleuse et qu'on ne risque rien à la prendre tard.

Agréez, Monsieur, mes sentiments très sincères.

LOUIS VEUILLOT.

CXLV

A M. et à Mme Testas.

Janvier 1860.

Mes chers amis,

La triste et infâme politique ne me laisse pas un moment. Je n'ai pu vous répondre depuis trois jours, étant toujours en lettres, en conseils, courses, etc. Bien m'en a pris d'ailleurs, car ce matin encore je vous aurais donné rendez-vous pour demain, et voilà que je n'y serai pas. Si la cause de tous ces dérangements était moins sainte, combien je me dépiterais! Mais il ne faut pas murmurer, puisqu'il s'agit de sainte Mère Église, épouse de Jésus-Christ. Toutefois, comme sainte Mère Église ne veut pas qu'on se tue, nous prendrons un moment de repos, et je médite de mettre votre cuisinière en travail samedi prochain. Qu'en dites-vous?

Je vous demande spécialement pardon, ma vieille amie Félicie, aujourd'hui Augustine, de ne vous avoir pas envoyé ce que vous me demandiez pour vos petits[1]. J'étais râflé, et j'attendais la crue; la crue est venue et m'a laissé plus râflé que je n'étais, et c'est une véritable panne. Les premières ondées qui viendront rafraîchir ce triste terrain seront pour vous, du moins quelques gouttes. En attendant, méritez que Dieu vous assiste par l'hé-

1. Des secours pour les élèves de la salle d'asile que tenait Mme Testas.

roïsme de vos vertus, et qu'Auguste puisse se nommer Félix. Vous voyez, Auguste, que je ne lui tiens pas de mauvais discours.

Tout à vous, mes bien chers amis. Je vous aime vraiment de grand et sincère et tendre cœur.

LOUIS.

CXLVI

A Mgr Berteaud, évêque de Tulle.

Janvier 1860.

MONSEIGNEUR,

Je vous apporte un remords. J'en suis désolé, malgré la grande joie de vous écrire, et je m'abstiendrais, si je croyais qu'il me fût permis de ne point chercher un guide et une lumière, lorsqu'il m'est ordonné de voyager en pays inconnu. Voici donc mon cas :

Je suis embarqué dans un travail sur Raphaël. Je veux montrer comment il a peint en docteur, et il y a plusieurs très utiles et très belles choses à tirer de là. Les peintres verront que ce grand Raphaël est un enfant, un disciple de l'Église. Ils le verront pur dans sa vie, docile dans ses œuvres, humble, savant, inspiré, docteur. Tout cela est neuf. Parmi tant de livres sur Raphaël, je n'en connais point où il soit considéré à ce point de vue capital, et dans la plupart il n'est pas même indiqué. Je suis à peu près en mesure de dire tout cela. Mais il y a quelque chose à dire de la peinture en elle-même, de l'art. Ce quelque chose que je pressens et

que je n'ai point, se trouve certainement dans des livres que j'ignore et que certainement vous connaissez. Vous voyez, Monseigneur, que je suis obligé de vous demander l'indication de ces livres. J'ai trouvé dans un catalogue qu'un théologien espagnol, Ayala, religieux de la Merci, a fait un in-folio intitulé : *Pictor christianus, eruditus*, etc. C'est peut-être mon affaire ; mais je ne peux mettre la main sur cet Ayala. J'ai idée qu'il demeure à Tulle. Si je ne me trompe pas et qu'il vous plaise de lui donner congé pour quelques jours, vous me rendrez grand service. Vous le voudrez bien, j'en suis sûr. Mais il faut prendre la plume et le papier à lettre : voilà ce qui brisera mon espérance et causera votre remords.

Je profite de l'occasion, Monseigneur, pour vous offrir nos vœux de bonne année. Sœur et filles sont avec moi, et nous repassons ensemble les beaux jours de Tulle. Beaux jours déjà loin ! et nous voici en 1860, l'année qui doit voir officiellement proclamer la déchéance du Christ comme roi terrestre. Ils se sont souhaité la bonne année aussi, ceux qui veulent faire cela. Qu'ils le fassent ou non, l'année sera meilleure pour nous. A vos pieds, Monseigneur, avec le sentiment le plus filial.

LOUIS VEUILLOT.

CXLVII

A M. Armand de Pontmartin.

30 janvier 1860.

Mon très cher ami,

Je voulais aller vous remercier hier. J'en ai été empêché par ce petit accident que vous connaissez [1]. Quoique ce soit bientôt fait de mourir par le temps qui court, cela ne laisse pas de prendre encore quelques heures. J'ai remis à aujourd'hui, mais je suis dans l'horreur des funérailles. Tout le monde veut savoir comment je me porte depuis que je suis mort. Il faut pourtant que vous ne m'accusiez pas d'ingratitude, ou que vous ne me soupçonniez pas d'être peu touché. Ma sœur m'en voudrait. Merci donc, merci de tout mon cœur! Quand vous auriez su que j'allais mourir et que vous faisiez une oraison funèbre, vous n'auriez pas pu vous montrer plus indulgent. Il n'y a que l'amitié pour être si indulgente, si éloquente, si adroite, pour parer un visage si décrié. Je me regarde avec moins d'horreur dans ce portrait. C'est l'amitié qui l'a si bien *réussi*, et voilà de quoi je suis fier.

Adieu! à bientôt! Je vous écris au milieu de la presse des condoléances, répondant à droite, à gauche, en face et par derrière, sans bien savoir ce que je dis ni ce que j'écris; mais vous savez lire

1. L'*Univers* avait été supprimé par décret le matin même.

dans mon cœur, et vous voyez tout ce qu'il renferme de gratitude.

Voulez-vous me permettre d'offrir mes respects et mes excuses à Mme de Pontmartin? J'aurai l'honneur de la saluer lorsque je pourrai sortir de mon cimetière.

Bien à vous, mon cher ami.

LOUIS VEUILLOT.

CXLVIII

A Mgr Gignoux, évêque de Beauvais.

6 février 1860.

MONSEIGNEUR,

Votre bonne lettre est la première qui soit venue me consoler dans le désastre du pauvre *Univers;* c'est la première aussi à laquelle je réponds. Depuis huit jours, je n'ai pas eu un moment de liberté. Les funérailles ont été belles ; et ce mort, si décrié de son vivant, avait bien des amis ; mais il est mort, et très mort, tué de main de maître.

Nous nous sommes mis tout de suite à chercher ce que nous pourrions faire ; tout a paru ou impossible ou inutile. On ne peut rien publier sans la permission du gouvernement. Il ne nous a pas supprimés pour nous ressusciter. M. Taconet s'était fait là-dessus quelques illusions : il pensait qu'avec un autre titre et moi et mon frère de moins, il serait autorisé à faire un journal de nouvelles pour servir les abonnés; il n'a pas

reçu de réponse ; je crois qu'il n'en recevra pas[1].

Je me suis mis aux ordres du Saint-Père. S'il désire que j'aille en Belgique, j'irai ; mais il faut l'obéissance pour me décider à ce parti, dont je n'attends pas grand'chose, et qui deviendra peut-être un exil définitif.

M. Taconet perd une propriété qui valait 500 000 francs. Il reste en avances de 200 000 francs sortis de sa poche, qu'il ne reverra jamais. A peu près tous les rédacteurs perdent à peu près tout : M. Du Lac, mon frère, M. Rupert et d'autres vont se trouver fort embarrassés. Mais, grâce à Dieu, nous avons tous la conscience tranquille et même heureuse dans notre douleur, qui n'est pas du tout pour nous. C'est la publication de l'encyclique qui nous a tués, mais nous ne pouvions pas échapper longtemps. Nous étions résolus, et nous l'avions dit, de ne pas obéir aux injonctions qui nous étaient faites de ne pas publier les documents émanés du Saint-Père. C'était assez d'avoir obéi en ce qui regardait les évêques, et cette obéissance n'était que provisoire et conditionnelle.

Nous vivions en vertu d'une encyclique ; nous sommes morts par suite d'une encyclique. Belle vie et belle mort! et nous rendons grâce à Dieu de l'une et de l'autre.

Vous nous avez été bon, Monseigneur, toujours et jusqu'au dernier moment. Je vous en remercie du fond de mon cœur, au nom de tous mes frères.

1. Il en reçut une : il put faire paraître le *Monde*, à condition que Louis Veuillot et Eugène Veuillot n'y seraient pas.

Priez pour que Dieu nous accorde la volonté de le servir dans tout ce que nous ferons désormais.

Je suis, avec les sentiments les plus respectueux et les plus dévoués, de Votre Grandeur, le très humble, très obéissant et très reconnaissant serviteur,

LOUIS VEUILLOT.

CXLIX

A Mgr Laurent, évêque de Chersonèse.

Paris, 6 février 1860 [1].

MONSEIGNEUR,

Si je pouvais être consolé dans un désastre qui atteint l'Église, votre lettre aurait fait ce miracle. Mais, hélas ! elle ajoute plutôt à mon affliction en me montrant ce que les cœurs catholiques attendaient de nous, et quel admirable faisceau de pensées et de prières ce coup brutal vient de briser. Lorsque vous me louez de ce que j'ai voulu faire, j'entre dans une angoisse immense, parce que je dis aussi que mes péchés ont pu nuire à l'œuvre dont j'ai été chargé. C'est là une croix très lourde ajoutée à celle qui pèse sur nous, ou plutôt c'est toute la croix. Je ne parle pas des reproches injustes qui ont été faits à la rédaction de l'*Univers* par un certain nombre de catholiques, et qui se retrouvent dans les motifs hypocrites du décret de suppression. Ces misères n'ont jamais produit

1. L'*Univers* venait d'être supprimé pour avoir publié la bulle *Nullis certe*.

en moi un scrupule. Je parle de mes fautes personnelles, assez grandes et assez nombreuses pour écarter la grâce de Dieu, et je ne puis recevoir aucune louange qui ne me fasse trembler et pleurer. Je vous ouvre ici le fond de mon cœur, Monseigneur, et je vous parle comme à un ami de mon âme, quoique je ne vous aie jamais vu. Mais j'ai su avec quelle tendresse paternelle vous preniez part à nos luttes. Je vous en conjure, priez pour moi.

Depuis huit jours, nous essayons de toutes les voies pour relever au moins une ombre de l'*Univers*. Tout est impossible. La crainte, la langueur, de stupides divisions, assez folles pour résister même à ce coup, s'accordent pour nous lier les mains. L'*Univers* est bien mort. Il s'était établi, il avait vécu par miracle ; un miracle seul peut le relever. Ceux qui l'ont tué ont fait ce qu'ils voulaient faire. Sauf un journal de littérature que nous essayerons peut-être, nous sommes hors d'état de rien tenter. J'ai aussi pensé à m'expatrier. Le Saint-Père sait que je suis prêt à tout ce qu'il ordonnera, et plusieurs de mes collaborateurs me suivront. J'accepterais cet exil volontaire, dût-il devenir définitif, par obéissance, en expiation de mes fautes. Mais, pour tenter un pareil moyen, dont j'espère peu de chose, j'ai besoin d'obéir.

Vos prévisions les plus sombres sur notre situation présente et future n'ont rien d'exagéré. La terreur règne sur les journaux ; elle existait déjà, et l'exemple de la suppression de l'*Univers*

l'a portée au comble. Ceux qui voudront faire comme nous périront comme nous. J'espère à peine que deux ou trois s'y exposent[1]. On ne comprendra pas qu'il n'y a d'utile que de périr, et on se prêtera à leurrer l'opinion d'un semblant de liberté qui ne sert qu'à rendre la tyrannie plus dure et plus sûre de ses coups. Cependant je suis convaincu que rien n'aura prise sur la conscience de nos évêques ; c'est dans leurs rangs que l'on rencontrera la chose la plus rare de notre temps : des hommes.

Daignez agréer, Monseigneur, les sentiments de parfaite vénération avec lesquels j'ai l'honneur d'être, de Votre Grandeur, le très humble, très obéissant et très reconnaissant serviteur,

LOUIS VEUILLOT.

CL

A Mme Testas.

6 février 1860.

MADAME ET TRÈS CHÈRE AMIE,

Non seulement je ne puis vous aller voir, mais, comme vous le voyez, je ne puis vous écrire, puisque je réponds aujourd'hui seulement à votre affectueuse lettre d'il y a quatre jours. C'est quel-

1. Il n'y en eut pas un seul à Paris, et il y en eut dans le courant de l'année, deux en province, la *Bretagne*, placée sous l'influence de notre ami et collaborateur le comte G. de la Tour, député des Côtes-du-Nord, puis la *Gazette de Lyon*.

que chose d'affreux que d'être obligé de s'enterrer soi-même. A présent que le convoi est à peu près fini et que j'ai achevé de recevoir les gens de bien qui viennent me dire à quel point ils sont fâchés de ma mort, je vais écrire la même chose à cinq cents amis qui m'écrivent la même chose. Ce concours est bien touchant, mais il est bien pesant. Cela va me prendre une quinzaine de jours ; après quoi tout sera fini, et l'herbe poussera sur le pauvre *Univers*, et les rédacteurs se couvriront de toiles d'araignées.

Tout passe, tout meurt. On le sait, et ça surprend. Néanmoins je pleure sur l'*Univers*, mais pas sur moi. Il me sera moins dur de me taire, qu'il ne me sera doux de tomber dans l'oubli. Je ne serai plus traité de scélérat, et surtout, chose incomparablement plus désirée, je ne serai plus traité de saint et de héros. Cette cruelle humiliation, qui me donnait envie de marcher à quatre pattes et de prier les passants de cracher sur moi, va finir. Voilà ma consolation dans le désastre dont nous sommes atteints. Ce désastre n'en est pas moins une chose très amère, à cause de l'iniquité qui le produit et du mal qui en résultera. Que de vérités ne seront plus dites ! Mais Dieu tonnera un jour, et tout sera dit en une fois.

Adieu, ma chère amie ! Je coupe court. Ceci est trop sérieux pour être écrit à une simple petite femme de l'île Saint-Louis ; et si on trouve cette lettre dans votre cassette, vous ne paraîtrez plus digne de faire chanter *B A ba*. Gare la destitution !

mes amis ne sont pas en bonne odeur. Je me glisserai cependant un de ces samedis, à la brune, vers Auguste et vers vous, et je vous donnerai le mot pour que Bably soit sous les armes. Je place ici deux gros baisers de persécuté. Donnez-en un à Auguste ; faites de l'autre ce que vous voudrez.

Je suis toujours, mes amis, votre ami,

LOUIS,

Ci-devant journaliste.

CLI

A M. Th. Foisset.

Rome, 18 février 1860.

MON CHER AMI,

J'ai quitté Paris inopinément, sans avoir le temps de vous répondre; mais cette lettre est la première que j'écris d'ici. Je n'ai pas besoin de vous dire combien vous m'avez fait plaisir en me tendant la main. Quand on fait de ces choses-là, on en connaît la portée et la douceur. Je vous ai trouvé comme un trésor dans mes ruines ; avec ce trésor-là, je finirai par en trouver d'autres, et je vérifierai une fois de plus que, à quelque chose malheur est bon.

Je me tais de nos contestations passées ; elles étaient bien loin, elles sont plus loin encore ; à la fin, elles n'auront prouvé que la solidité de nos cœurs. Soyez convaincu, mon cher ami, que rien ne sépare le mien de ceux que mon esprit a com-

battus, même de ceux qui croient me repousser encore.

J'ai trouvé ici la tranquillité éternelle. D'ici on voit toujours le ciel à travers les nuages, et la terre ferme au delà de la tempête. J'y prends haleine, j'y prends des forces, et mes plumes arrachées repoussent.

Adieu, mon très cher ami! à revoir dans les bras de sainte Mère Église!

LOUIS VEUILLOT.

CLII

A M. E.-A. Segrétain.

Rome, 26 février 1860.

MON CHER GROS AMI,

Vous êtes pardonnable d'avoir pensé à me rappeler votre affaire, parce qu'enfin j'ai mes défauts. Pourtant ce soin n'est pas délicat, et je suis content de pouvoir vous dire que je n'en ai pas mérité l'injure. Déjà vos papiers étaient dans mes papiers. Vous pouvez compter que je ferai le possible et l'impossible pour vous donner contentement.

Je suis à Rome, voilà le charme. Pour le surplus, j'habite une *locanda;* il pleut, il tonne, il fait froid; je fais, je reçois, je rends des visites, et je n'ai plus ma sœur ni mon frère, ni mes frères, et je lis le *Monde* en lieu et place de l'*Univers*. Il y a du déchet!

Des affaires du temps et du lieu, je n'en dis rien : ce serait trop long et trop triste. Ah ! que le miracle est visible !

Adieu, mon ami. Ceci n'est qu'une poignée de main en courant, pour vous montrer qu'on pense à vous. A la maison vous aurez des nouvelles de ma situation, qui est celle d'un homme entre deux selles... le pied levé. Je ne compte pas rester longtemps sans visiter la première pièce de votre petit intérieur. Il s'y fait des choses complètement inconnues ici.

Bien à vous, LOUIS VEUILLOT.

CLIII

A M. Eugène Veuillot[1].

Rome, 3 mars 1860.

J'ai vu une seconde fois le Saint-Père, mercredi dernier, cher frère ; j'en écris quelques détails au frère Du Lac, qui te les communiquera. Nous n'avons que peu parlé des affaires du *Monde*, parce que j'attendais des nouvelles. J'en veux de plus complètes avant de le revoir, et alors

1. De toutes les lettres que mon frère m'écrivit de Rome en février et mars 1860, je donne seulement celle-ci et je ne la donne pas intégralement. Les autres, à cause des renseignements qu'elles contiennent, doivent être réservées pour la *Vie de Louis Veuillot* et l'histoire de l'*Univers*. J'ai fait de même d'ailleurs, et dans la même pensée, pour presque toutes les lettres que Louis m'adressa de Rome à différentes dates, notamment en 1853.

nous prendrons une décision, si quelque décision est possible. En attendant, je fais des visites plus que je ne voudrais, et des courses pas autant que je voudrais. Tu sais le goût que j'ai aux visites. Je prendrais la situation plus en patience si je pouvais travailler, me promener un peu seul, ou rêvasser dans les églises. Les curieux, les amis, les affaires, les fâcheux enfin, avalent tout. Il y a eu une journée presque entière pour les La... ! Ils sont bons, mais quelle journée ! Il a fallu batailler pour n'aller pas loger chez Lubiensky, place Navone, où il a un palais, dont chacun des salons est plus grand que mon logement tout entier, avec plafonds peints, boiseries dorées, statues antiques, chapelle et deux tribunes dans l'église de Sainte-Agnès. Il paye cela 2 500 francs. J'aurais accepté deux petites chambres et un de ces salons, si je n'avais refusé le cardinal Villecourt, plus empressé que jamais, mais bien fatigué. J'ai dîné chez lui aujourd'hui. Quelle cuisine ! Je ne dis pas qu'elle n'est pour rien dans la crainte que j'ai de gêner cet excellent cardinal[1].

J'ai vu le prince Lucien. Il a été fort gracieux, et nous avons arrêté une partie pour la semaine prochaine. Il a grossi, il a pâli, et il n'y a point de buste en marbre qui ressemble tant à Bonaparte le Grand. Il est peu bonapartiste. On ne l'est guère ici, dans le monde chrétien, et il n'y a qu'un jésuite qui tient encore. A propos de jésui-

1. Le cardinal Villecourt, ancien évêque de la Rochelle, avait la situation spéciale de cardinal français résidant à Rome.

tes, ils sont toujours charmants pour moi, sans exception et sans relâche.

Le banquier Tervagne nous a donné hier à dîner. Le général de Goyon y est venu le soir, et nous avons eu une longue conversation. Il est dans ses petits souliers, le pauvre homme! Il m'a dit qu'il briserait plutôt son épée que de rien faire contre le Pape. Je crois qu'il en a bien l'intention, et, comme le confrère de notre ami Tessier, il voudrait de tout son cœur être honnête homme.

. . . . . .

Adieu, frère. Dis à Nanon que je lui écrirai la prochaine fois. Embrasse Louise et Pierre. Je tâcherai d'écrire à maman et à Louise. Pauvre maman! elle regrettera le chemin de fer. Il est bien chaviré pour moi [1]. Je pense que tu as reçu, sous le couvert de Rosalie Hatte, la lettre où je t'ai expliqué tout cela. Envoie-moi l'adresse de Mme d'Aquin. Fais mes compliments au Nonce.

A toi. LOUIS.

J'écris à Tulle. J'écrirai par le prochain courrier à Taconet, qui ne m'envoie plus son *Monde*.

1. On lui avait offert la position d'administrateur délégué des chemins de fer romains, et, sur le conseil du Pape, il l'avait refusée.

CLIV

A la Révérende Mère Sophie, supérieure des Oiseaux.

Rome, 14 mars 1860.

Ma très honorée Mère et bienfaitrice,

Vous avez bien plus qu'un larcin de papier à vous faire pardonner envers moi : vous m'avez fait commettre un des gros péchés de vanité où je me sois laissé tomber dans ma vie. Je me suis dit qu'il fallait donc que cette lettre fût bien belle pour vous inspirer l'envie de la garder ; et là-dessus je me suis promené, très fier et très rengorgé, parmi les monuments en ruine des triomphateurs romains. Heureusement cette fumée commence à tomber ; elle fait place à un sentiment meilleur, plus légitime et plus durable. Ce n'est pas ma lettre qui a fait merveille, c'est votre constante bonté pour moi. Malgré ma barbe, ne suis-je pas un peu et beaucoup l'enfant des Oiseaux ? Quand je suis revenu de Rome pour la première fois, il y a vingt-deux ans, mon refuge a été aux Oiseaux. J'y ai été accueilli, nourri, encouragé et soulagé de toutes manières, et véritablement *élevé*, dans le meilleur sens du mot. Personne n'a eu autant de charité pour moi que vous, ma très honorée Mère. Vous avez reçu mes sœurs, et maintenant j'ai la consolation de vous voir prendre soin de mes enfants. Après tout cela, comment n'auriez-vous pas pour moi un cœur de mère, quand vous m'avez fait un cœur de fils ? Et toute mère est faible pour ses en-

fants, et voilà pourquoi ma lettre vous a plu.

Il est vrai, ma Mère, que j'aurais du goût pour rester à Rome. J'aimerais que mon devoir, d'accord avec mon cœur, pût m'y retenir. Je voudrais demeurer près de ce saint Pontife, si grand au milieu des douleurs que lui font subir l'aveuglement, l'ingratitude et l'iniquité des hommes. Néanmoins je ne fais aucun effort pour me procurer cette joie. J'ai appris aux Oiseaux qu'il faut uniquement se mettre à la disposition du bon Dieu. C'est à quoi je me suis appliqué, et j'ai dû premièrement briser le lien d'or qui semblait m'attacher à Rome. Cela est fait. Maintenant j'ignore à quoi je serai appelé, mais tout me porte à croire que j'irai travailler loin d'ici. Le Saint-Père en décidera. J'irai où il voudra m'envoyer ; s'il me laisse libre, je reviendrai à Paris. Paris a un grand mérite et un grand charme à mes yeux : il a les Oiseaux, c'est-à-dire la source la plus douce et la plus abondante où mes enfants puissent trouver l'habitude de la vie chrétienne. Tant qu'il me sera possible de les entretenir là, je le ferai. Il me faudrait toute ma foi dans la prévoyance de la miséricorde divine, pour me consoler, si je me voyais obligé de les confier à d'autres mains.

Je suis bien heureux, ma très honorée Mère, que vous m'ayez fourni cette occasion de vous exprimer les sentiments avec lesquels je suis pour jamais votre très humble, très obéissant et très reconnaissant serviteur,

LOUIS VEUILLOT.

CLV

A M. E.-A. Segrétain.

Rome, 17 mars 1860.

Mon cher ami,

Je vous trouve léger, mais vous n'en êtes pas moins au fond de mon cœur, ce qui ne veut pas dire que vous soyez *coulé* le moins du monde. J'aurais bien des petits harpons à vous lancer dans ce port tranquille et sûr; mais je n'en ferai rien, faute d'être en humeur de rire. Le temps n'est pas au beau dans le lieu d'où je vous écris; *l'horizon est couvert de nuages* qui m'empêchent de vous taquiner. Quelque autre chose m'empêche de vous faire de la politique: c'est l'heure de dîner, qui est venue. D'ailleurs, je viens de servir à votre raison suffisamment de politique en vous disant que l'horizon..., etc. C'est de la politique, ou Riancey et Chantrel ne s'y connaissent point. La vérité est qu'on meurt, et qu'on ne voit rien à faire contre la mort que de l'attendre bravement et de ne lui rien donner. Cette expectative irrite les turbulences françaises. Peut-être pourtant n'y a-t-il rien de mieux, au point où les circonstances sont venues. S'il y avait moyen de ne les point laisser venir là, plusieurs l'affirment, mais *chi lo sa?* et elles y sont.

J'ai vu le cardinal Antonelli à votre sujet, et si vous saviez comme j'aime peu à le voir, vous sauriez toute la force de mon amitié. Cela représente

une soirée, deux cent cinquante marches gravies, trois heures de voiture, une heure et demie d'antichambre, une heure et demie de conversation diplomatique. En faites-vous autant pour moi tous les jours? Et quand je vous appellerais Mon gros, de tels services ne m'en donnent-ils pas le droit? Avez-vous cependant vos papiers? Je n'en sais rien; cela dépend de l'humeur tudesque du P. Theiner[1], lequel est un Trissotin fort jaloux. Je ferai le possible, comptez là-dessus.

Vous me parlez de votre petit intérieur. Hélas! hélas! hélas! jamais je ne fus si loin de cette cuisine chérie. Vous ne savez pas ce qui me pend au nez, et quand vous le saurez, votre cœur se fendra. Il y a bien des chances, mon très cher, pour que le prochain dîner que vous me donnerez soit un dîner d'adieu. Si vous voulez que je vous le rende, vous prendrez un passeport. Voyez-vous le gris de ma situation? Il n'y a que la peine qu'elle me fait qui me puisse donner un peu de plaisir. Je vais expier tous mes péchés : c'est le triste beau côté de la chose.

Là-dessus, je vous dis bonsoir. Si j'ajoutais un mot, je me répandrais en imprécations contre les tyrans. A quoi bon? Il était écrit que je ferais un métier de héros : résignons-nous, puisque l'heure est arrivée.

Tout à vous. LOUIS.

1. Alors bibliothécaire du Vatican.

CLVI

A M. et Mme Testas.

Rome, 21 mars 1860.

Mes très chers amis,

Je compte quitter Rome dans une huitaine, et bientôt après je serai à Paris, où je vous raconterai mon voyage, tout en rongeant quelque bœuf. Quinze jours sont bientôt passés dans la vie de ce monde, qui passe elle-même si vite. Mais je ne veux pas avoir reçu vos bonnes et aimables lettres sans vous répondre un mot. Je ne vous ferai point de récit de voyage, et je ne vous donnerai point de nouvelles politiques : le récit serait trop long pour mon temps, les nouvelles trop tristes pour vos cœurs. Je vous dirai tout simplement ce que vous savez bien ; mais j'aime à vous le dire, parce que vous aimez à l'entendre : c'est que je vous aime toujours, et toujours beaucoup ; c'est que votre humble maison est l'un des asiles après lesquels je soupire au milieu des magnificences de Rome, qui me sont bien chères cependant. La plupart de ces magnificences sont vides pour moi ; votre maison est pleine de votre amitié.

Les souvenirs que je vous destine sont déjà prêts. Vous aurez l'un et l'autre ce que vous désirez, et même un peu plus. Pour les prières, je l'avais fait, et je le ferai encore ; pour le reste, j'y avais pensé. Plus d'une fois je me suis proposé de vous écrire ; mais, depuis que je n'ai rien à faire,

je suis terriblement occupé. Je suis constamment en courses, en visites et en écritures, au point de travailler même la nuit, en dépit de mes yeux. Je fais tout cela pour atteindre un résultat qui vous semblera très amer et qui le sera beaucoup aussi pour moi; mais le devoir parle : il ne peut être question que d'obéir. Priez bien pour moi : j'en ai grand besoin.

Votre ami très dévoué,

LOUIS VEUILLOT.

CLVII

A MM. Gaume frères et Duprey [1].

Mardi 21 mars 1860.

MON TRÈS CHER GAUME FRÈRES ET DUPREY,

Vous êtes bien assez perspicaces pour savoir à quelle demoiselle vous devez faire parvenir sans délai ce billet doux, écrit par une main qui s'est fatiguée à votre service, et qui espère néanmoins continuer longtemps. Faites-vous payer le port, et ne perdez pas l'habitude de m'aimer, parce que je vous occasionne un léger dérangement. Je vous aime beaucoup, Gaume frères et Duprey, et tout ce qui est autour de vous. Votre frère Carthur m'a écrit une lettre qui m'a fait grand plaisir. J'espère que celle-ci trouvera tout le monde (fichu mot!) en bonne santé, y compris les nouveaux venus.

VOTRE AMI DE ROME.

1. Les éditeurs de Louis Veuillot. Son beau-frère, M. Arthur Murcier, qu'il appelait mon Carthur, était leur associé.

J'embrasse mon Carthur; je lui suis tout dévoué, je l'estime infiniment. S'il fait une quatrième édition de *Çà et là*, je ne sais plus où s'arrêtera ma tendresse. Le Pape m'a donné un chapelet pour maman Murcier. Carthurette et les Carthurinets seront contents de me revoir, j'en répends.

Bien des choses aux autres Gaume frères et Duprey, à commencer par les anciens.

Le frère Gaume et Duprey qui lit ceci est prié de filer au plus vite rue du Bac[1], quand même cent insensés seraient dans le magasin à demander du *Çà et là*. M. Bricon est là pour faire ça, et il faut aller rue du Bac.

CLVIII

A Mgr Mislin.

Rome, 25 mars 1860.

MONSEIGNEUR,

L'aimable précepteur des enfants de Mme la comtesse Apponyi m'a remis votre bonne lettre; je l'ai lue avec un grand plaisir, mêlé d'un peu de regret. Mes projets sur Vienne, à peine formés, ont dû s'envoler comme tant d'autres projets. De là mes regrets, car vous m'auriez fait un si bon accueil et j'en aurais été si content! Mais il faut repartir pour la France par le chemin le plus court. On m'y rappelle et j'y suis peut-être renvoyé. On me donne quelque chose à faire qui ne

1. Chez lui.

souffre point de retard ; mais pourrai-je le faire, pourai-je seulement l'essayer ? Lorsque vous en serez averti par moi ou par la voix publique, vous comprendrez que je ne m'en charge pas d'un cœur très joyeux.

La suppression de l'*Univers*, déjà vieille de deux mois, est la dernière joie bien vive que j'aie ressentie. Elle l'emportait, en vérité, sur la douleur, qui était grande pourtant; mais c'était bien finir, et la bonne fin est la chose essentielle dans toutes les choses de ce monde. Depuis sont venues des incertitudes poussées jusqu'à l'angoisse, des ennuis poussés jusqu'au dégoût. La vue de Rome ne m'a pas consolé. Rome est le Calvaire. La croix se dresse pour le Juste, et les regards de la victime ne voient guère que des ingrats, des méchants et des fuyards. Quelques-uns pleurent. Oh! que le Pape aurait bien sujet de leur dire : « Ne pleurez pas sur moi, pleurez sur vous et sur vos enfants »! L'Italie et Rome seront foulées aux pieds dans une boue sanglante. Mais quelle terre ne sera pas foulée, et quelle force et quelles splendeurs ne joncheront pas de leurs ruines ce sol infâme de l'Europe qui refuse ou qui se laisse arracher Jésus-Christ! Les hommes seront coupables ; Dieu sera juste, et sa justice sera terrible.

Vous me dites que si j'avais fait le voyage de Vienne, j'aurais laissé là encore quelques illusions. Hélas! non, Monseigneur : je n'ai plus rien de ce genre à laisser nulle part. Je suis bien

placé ici pour voir la scène du monde. Je la contemple, et toutes les illusions sont tombées. Mais ce dénuement des choses humaines qui m'attriste sans mesure, et plus même que je ne le devrais, n'est pas pourtant sans avantages du côté de la foi. Plus les hommes sont petits, plus le miracle est grand. Voilà ce qui sera tout à l'heure notre consolation, lorsque les morts auront enterré leurs morts. Ce supplicié que nous voyons sur la croix, insulté ou trahi de toute la terre, est pourtant le roi de la terre, et toute la terre lui obéira, et cela même devient visible aux yeux de la simple raison. Comment vivra-t-on sans autorité, et où ira-t-on chercher l'autorité, si ce n'est en lui? Ou le monde expire, ou le rôle de la papauté devient plus grand que jamais. Et pourtant je suis triste, parce qu'enfin tout ceci est le Calvaire, et l'iniquité, et le crime, et la mort.

Où vous reverrai-je? quand vous reverrai-je? Quels noms porteront, dans un an d'ici, les terres européennes? serons-nous en France, à Paris? serons-nous en Autriche, à Vienne? serons-nous en Belgique, à Bruxelles? Mais qu'importe? La patrie que l'on veut surtout nous arracher, l'Église, est la seule qui restera, et nous nous reverrons dans notre patrie.

Adieu, Monseigneur. Priez pour moi. Personne ne se peut dire d'un cœur plus sincère

Votre très humble et tout dévoué serviteur,

LOUIS VEUILLOT.

Je décachète ma lettre pour vous apprendre mon destin. Le Saint-Père m'a exprimé le désir, ou plutôt m'a donné l'ordre que je fasse un journal. Il m'a ainsi condamné à l'exil et à la mendicité. Je vais tâcher de trouver de l'argent pour m'établir à Bruxelles. J'en ai déjà quelque peu, mais trop peu. Si vous connaissez quelqu'un qui veuille *donner* à cette propagation de la foi, je prends de toutes les mains qui ne demandent en retour que le service de la vérité. J'ai reçu hier, après vous avoir écrit, la bénédiction du Saint-Père, et je pars dans deux jours pour la France. Je serai à Paris vendredi prochain. Si vous avez à m'écrire, prenez quelques précautions.

CLIX

A M. l'abbé Barrère.

Paris, 9 avril 1860.

Monsieur l'abbé,

C'est aujourd'hui seulement, huit jours après mon retour de Rome, que j'ai pu lire votre lettre datée du 25 mars. Je m'empresse de vous répondre, très heureux de pouvoir vous donner le renseignement demandé.

Le colonel T*** des *Français en Algérie* est bien votre homme. Je l'ai peint dans ce croquis comme je l'ai vu sur le champ de bataille, près de Médéah. Toute l'armée parlait de sa bravoure, et elle en parle encore. C'était une bravoure chevaleresque

et naïve, une bravoure de héros qui veut toujours payer de sa personne.

Si Tartas avait vécu du temps de Bayard, il aurait détesté comme lui l'invention des armes à feu, qui empêche les combats corps à corps. Je n'ai pas revu le général Tartas, et j'ai malheureusement oublié les belles histoires que l'on se racontait de lui au bivouac, en 1841 ; mais vous trouverez bien quelques-uns de ses compagnons de guerre de ce temps-là, qui en ont entendu davantage, et qui ne peuvent avoir tout perdu.

On l'aimait extrêmement, parce qu'il n'était pas moins franc et loyal que brave. C'est cette loyauté qui l'a ramené à la religion. Parmi toutes ces nobles figures de nos soldats d'Afrique, dont un si grand nombre sont devenus chrétiens, c'est peut-être la sienne que je me serais attendu dès lors à voir un jour devant les autels.

Agréez, Monsieur, mes sentiments très respectueux et dévoués,

LOUIS VEUILLOT.

CLX

A M. Granier de Cassagnac, rédacteur en chef du Pays [1].

14 avril 1860.

MONSIEUR,

Vous avez annoncé, d'après les journaux belges, que les papiers saisis sur moi, à mon retour de

1. Je donne ici cette lettre, parce que, publiée à sa date, elle a été reproduite après la mort de Louis Veuillot; mais je

Rome, m'avaient été rendus. Le jour même où les journaux belges publiaient cette nouvelle, on me rendait, en effet, *une partie* de mes papiers, mais en me déclarant que l'on gardait le reste pour instruire contre moi, si plus tard on le trouvait bon. Il y a de cela aujourd'hui huit jours. J'ai employé la semaine à réclamer, autant que je l'ai pu, ou mes papiers ou un procès ; je n'ai rien obtenu, sauf l'assurance que mes démarches n'aboutiraient d'aucun côté à aucun résultat. Cette situation entre la justice dont j'aurais été menacé et la grâce qui m'aurait été faite, ne me paraît tenir ni de l'une ni de l'autre.

Les correspondants des journaux ont répandu d'autres inexactitudes, soit sur mon aventure, soit sur le contenu de mes papiers. Je me borne à dire qu'il n'a point été fait de perquisition chez moi. On a simplement saisi mon portefeuille de voyage. Outre les paquets cachetés à l'adresse de S. Exc. le nonce apostolique, il renfermait des lettres de famille et d'affaires privées, des notes prises en vue d'une relation que je comptais publier, et enfin du papier blanc. On m'a rendu les lettres de mes enfants, la plupart des autres, une partie de mes notes. On retient le reste, y compris le papier blanc.

Je connais, Monsieur, votre bienveillance ; mais, comme elle pourrait ne pas suffire pour vous dé-

n'y joins aucun renseignement sur la saisie des papiers de mon frère : cela doit être réservé pour la *Vie*.

cider à insérer textuellement cette lettre, vous me pardonnerez d'invoquer mon droit.

J'ai l'honneur d'être votre très humble serviteur, LOUIS VEUILLOT.

CLXI

A M. le comte du Val de Beaulieu.

9 mai 1860.

MONSIEUR ET TRÈS CHER AMI,

J'ai reçu votre lettre du 1er mai, comme un message du printemps. Elle m'offre la tranquillité sous de beaux arbres, en compagnie d'un bon cœur. C'est tout ce que j'aime. Si j'avais été libre, je vous aurais tout de suite répondu un seul mot : Je viens. La tyrannie de mes occupations ne m'a pas même permis de vous répondre merci. J'ai deux imprimeurs sur les bras, et d'autres besognes encore. Jamais je ne me suis trouvé moins de loisir que depuis que je n'ai rien à faire.

Notre comte de Villermont m'est venu voir l'autre jour. J'ai longtemps causé avec lui de mes projets d'établissement en Belgique. Il vous dira comment j'y ai dû renoncer, ou du moins les ajourner. Votre bonne volonté, qui les rendait possibles, en aurait fait aussi l'agrément. Je ne pourrais vous dire avec quels sentiments d'estime et d'admiration j'ai vu votre dévouement pour cette œuvre. De tous ceux qui m'ont offert secours et concours, vous avez été le premier et le plus persévérant : j'ai senti les battements d'un cœur vrai-

ment catholique. Quand vous me demandez de me donner le nom d'ami, vous allez, cher comte, au-devant de mes vœux et vous me faites l'honneur que j'ai toujours le plus apprécié. David adressait à Dieu cette belle prière : « Faites, Seigneur, que ceux qui vous aiment ne rougissent pas de moi. »

En ajournant tout établissement en Belgique, je ne renonce pas à la pensée d'y faire un voyage, et vous donnez à cette pensée toute l'ardeur d'un désir. Mais, après avoir réfléchi, je vois qu'il faut attendre l'automne. Nous restons premièrement à Paris, jusque vers le 20 mai, pour la première communion de ma fille Agnès et la naissance de deux volumes. A partir de là nous entrons dans une série de petits voyages, qui nous tiendront sur les routes jusque vers le milieu de juillet. Ensuite viendront les vacances. L'automne étant arrivé, si vous êtes chez vous, je vous demanderai probablement de me donner asile. J'aurai besoin d'une retraite pour revoir le travail que je compte faire tout en courant, durant la belle saison.

Adieu, mon très cher ami. Je vous remercie de nouveau en mon nom et au nom de tous les miens. Je vous assure que nous avons bien senti l'accent de votre cœur. Ma sœur se rappelle tout particulièrement au souvenir de Madame la comtesse du Val ; soyez assez bon pour lui offrir aussi l'expression de mon respect.

Je suis, avec les sentiments les plus reconnaissants, votre dévoué serviteur et ami,

LOUIS VEUILLOT.

P.-S. — Vous me dites que vous m'adressez votre lettre sous la même forme que la dernière. Je n'ai pas reçu de lettre de vous depuis celle que vous me fîtes l'honneur de m'écrire au moment où j'allais partir pour Rome. J'ai trop lieu de croire que toutes les lettres qui me sont adressées ne me parviennent pas, et que toutes celles que j'écris n'arrivent pas.

CLXII

A M. l'abbé Barrère.

Paris, 11 mai 1860.

MONSIEUR L'ABBÉ,

Je suis très certain d'avoir vu le général Tartas dans l'expédition que fit le général Bugeaud pour ravitailler Médéah et débloquer Cavaignac. Bien que l'on fût entré dans Médéah sans coup férir, on ne s'est pas moins battu entre Blidah et le col de Mouzaïa, et le colonel Bedeau y fut même très exposé. Ensuite on ne laissa pas de faire plusieurs petites charges contre les Arabes, et Tartas n'était pas homme à manquer la moindre occasion de dégainer et de courir. On le plaisantait de cela dans l'armée, plaisanteries qu'il prenait fort bien, et qu'il avait sujet de bien prendre.

Quant à l'expédition de Tagdempt et de Mascara, je suis moins sûr de mes souvenirs. Il se peut qu'au lieu d'avoir vu Tartas, j'aie seulement entendu parler de lui. Son nom revenait souvent dans les causeries du bivouac, où l'on se disait

cent traits de sa naïve et vaillante humeur. Il y a vingt ans de cela, et j'ai vu depuis bien des choses qui m'ont fait oublier les détails de ces expéditions, qui n'étaient pour moi qu'une escapade.

Vous me ferez un vrai plaisir en m'envoyant votre livre. Il me fera bien connaître une figure que j'ai toujours aimée, et me ramènera vers des spectacles qui me rajeuniront.

Agréez, Monsieur l'abbé, l'assurance de mes sentiments respectueux et tout dévoués.

LOUIS VEUILLOT.

CLXIII

A M. E.-A. Segrétain.

Mai 1860.

MON CHER AMI,

Je réfléchis sur une observation que vous m'avez faite il y a deux mois, quand j'étais à Rome. Je prétends que je n'ai pas eu tort de vous appeler « Mon gros ». Vous demandiez si, Dieu vous ayant donné une bosse, je vous appellerais « Mon bossu »? Non, certainement. — Eh donc! dites-vous. — Eh donc! dis-je. Pourquoi ne vous appellerais-je pas bossu? Parce que *bossu* est une disgrâce, mais *gros* ne l'est pas ; et la preuve, c'est que je vous ai appelé spontanément « Mon gros ». Si vous aviez jamais aimé, vous sauriez que la langue de l'ami ne fourche jamais. « Bossu » est laid, et l'on avance bien des choses sur le caractère des bossus. Celui donc qui aime un bossu, ou ne le voit pas bossu, ou,

averti par l'instinct de l'amitié, ne donne pas à son bossu d'ami ce titre de bossu qui caractérise la laideur. « Mon gros » est si charmant, si rond, si fleuri, si joyeux, que l'amitié n'hésite nullement à qualifier gros non seulement les gros, mais les maigres.

Et quand je vous ai dit : *Mon gros*, c'était pour vous dorloter. Si vous avez des préjugés que je ne pouvais pas prévoir, ce n'est pas ma faute.

Comment veux-tu que je ne te dise pas gros, quand je vois la place que tu tiens dans mon cœur ?

Je médite sur ce point, et je juge important que nous dînions ce soir ensemble, pour tirer une conclusion, d'autant plus que le dîner de lundi ne peut tenir. Il faut de toute nécessité que je dîne chez moi lundi avec Eugène et quelque autre ; et vous avez tort de m'en vouloir : car le tort n'est qu'à vous d'avoir pris pour ami un homme qui a des affaires d'État.

Votre tout dévoué, LOUIS.

CLXIV

A M. Arthur Murcier.

11 mai 1860.

MON CHER ARTHUR,

J'ai lu les vers de M. l'abbé Orband. Ils sont vraiment beaux et d'un mouvement très poétique, surtout la seconde pièce.

Il y a de grandes et fortes pensées, rendues avec

bonheur. L'auteur pourrait devenir un poète remarquable. Je souhaite pour lui qu'il résiste aux séductions de la muse et qu'il s'applique d'abord à devenir un bon prêtre. Il n'en fera que de plus beaux vers, si l'inspiration s'obstine. Il trouvera dans la vie sacerdotale une source toute nouvelle et dont notre littérature a besoin pour se rafraîchir et s'épurer. Soyez assez bon, mon cher frère, pour remercier M. l'abbé Orhand, dont vous ne m'avez pas laissé l'adresse. D'ailleurs je n'ai pas le temps d'écrire, avec la besogne que vous me donnez.

Bien à vous.

LOUIS VEUILLOT.

CLXV

A M. l'abbé Charbonnel

Paris, le 12 mai 1860.

MONSIEUR L'ABBÉ,

Je vous remercie des sympathies que vous avez la bonté de m'exprimer. Je me vois avec regret réduit à l'impuissance ; mais je ne souffre pas tant que vous croyez, ni du côté des événements ni du côté des hommes. En m'appelant à une vie de combats, Dieu m'a donné un caractère fait pour soutenir les mauvaises rencontres et supporter les revers. J'ai toujours su que je pourrais être prisonnier, ou tomber sur le champ de bataille, ou tout simplement passer aux invalides. J'ai l'amour de la justice pour me consoler, et la prière pour combattre encore. Aucun

ennemi ne peut m'ôter cela. Les paroles qui ont été récemment prononcées contre moi par un homme[1] qui devrait chercher d'autres adversaires, sont regrettables pour lui. En ce qui me concerne, je suis habitué de sa part à de tels procédés; et d'autres, du même parti, en ont de pires. Je n'y attache aucune importance.

Il n'est pas vrai que je songe à entrer dans l'état ecclésiastique. J'ai de jeunes enfants, à qui ma présence et surtout mon travail sont encore nécessaires. Ma fille aînée, Agnès, fait sa première communion, le jour de l'Ascension. Je la recommande à vos prières.

Agréez, etc... LOUIS VEUILLOT.

CLXVI

A M. E.-A. Segrétain.

12 mai 1860.

L'UNIVERS (*il est mort*)
Journal quotidien
Rue de Grenelle, 13.
RÉDACTION (*n'y en a plus*).

Si je te répondais en vers, Élise rirait de travers, et je me ferais un'querelle. D'ailleurs, en ce temps rembruni, il faut laisser chanter Chantrelle. Mais avec un plaisir inouï, je te réponds en prose : Houi !

C'est plat, mais tu en as d'autres. Toutefois je crois devoir taire mon nom.

L. V.

1. M. de Falloux.

CLXVII

A M. l'abbé E. Talobre, curé de Rabastens.

Paris, 13 mai 1860.

Monsieur l'abbé,

En partant pour Rome, quelques jours après avoir reçu votre lettre, j'avais chargé ma sœur de vous exprimer ma reconnaissance. Elle a trouvé que cette lettre était d'un caractère qui ne me permettait pas de répondre par procuration. Il est certain qu'il ne m'en a pas été adressé de mieux faite pour consoler et pour affermir mon cœur. Vous savez quelles misérables tracasseries m'attendaient au retour de Rome. Ce coup de police m'a pris du temps et je n'ai pu vous remercier aussitôt que je l'aurais voulu. Je le fais aujourd'hui en vous priant d'excuser mon retard. Je vous offre, ainsi qu'à vos vénérables confrères, l'expression de la gratitude la mieux sentie et la plus durable. Il me semble que si l'iniquité du pouvoir avait pu abattre mon courage, de tels témoignages le relèveraient. Grâce à Dieu, je n'ai point faibli et mon âme n'est pas vaincue. Lorsque l'*Univers* pourra reparaître, il reparaîtra tel qu'on l'a vu, et prêt à succomber encore. Maintenant, rien n'est possible, ma plume est proscrite. On me laissera peut-être faire de la littérature ; je ne trouverais pas dans toute la France, en ce moment, un journal ni un imprimeur pour publier une page signée de mon nom sur une question politique. J'attends, je prie

Dieu que son règne arrive. Demandez-lui pour moi l'unique grâce de bien achever ma vie.

Je suis, avec les sentiments les plus respectueux et les plus dévoués, Monsieur l'abbé, votre très humble et très obéissant serviteur,

LOUIS VEUILLOT.

CLXVIII

A M. E.-A. Segrétain.

Mai 1860

Al sol di gloria, commendatore di Credenti, strada del' Onore (anticamente de Lille), n° 3, primo piano.

MON CARISSIME,

Puisque vous savez la chose[1], je ne vois pas pourquoi votre *ringraziamento* attendrait la notification officielle. Ce n'est point ici le cas de tourner sept fois la langue dans sa bouche, et il sied d'improviser. Réservez la réflexion pour les jours où il s'agira d'exécuter un ami tombé dans le malheur, je veux dire dans la distraction.

Je me borne sur la joie vive que je ressens, je crains de n'avoir plus cette vigueur d'expression dont mon génie me favorise quand il s'agit d'externer l'horreur. Mais enfin je suis content. Il me plaît que sainte mère Église, bien facile à donner ses rubans, montre qu'il lui en reste un

1. Louis Veuillot avait demandé et obtenu pour M. Segrétain une décoration pontificale, juste récompense des services que notre ami avait rendus à la cause religieuse comme maire de Laval, député de la Mayenne et écrivain.

peu pour les bonnes et fidèles brebis. Vous avouerez qu'elle y met de la bonne grâce.

Les lenteurs sont le fait du diable, mais de la part du Pape la douceur est spontanée. *Dunque, viva Pio nono!*

Votre cousine est bien bonne et vous êtes *buonissimo* de me copier son paragraphe. Je vous chargerai de quelque chose pour elle, si vous le voulez bien.

Et vivez en paix comme vous méritez de vivre, jouant avec votre soierie. J'aime les gens à qui les babioles font plaisir : ce sont de bonnes gens.

Godo che questa fortunata circostanza mi abbia portato l'occasione felicissima di dirmi, signore commendatore, colla più distinta stima, di Lei.

Umillimo ed obb^mo servitore. LUIGI.

CLXIX

A un professeur de petit séminaire [1].

19 mai 1860.

MONSIEUR,

Je viens bien tard vous remercier de la lettre si gracieuse et si glorieuse que vous avez eu la bonté de m'écrire, de concert avec plusieurs de vos respectables confrères, à l'occasion de la suppression de l'*Univers*.

Vous croirez aisément qu'il ne m'a pas été pos-

1. Ce professeur, au lendemain de la suppression de l'*Univers*, avait transmis à Louis Veuillot une adresse signée de plusieurs prêtres.

sible d'acquitter plus promptement un devoir si doux. J'ai fait un long voyage, j'ai subi de nombreuses tracasseries, et il m'est resté de tout cela beaucoup d'affaires. Le convoi était long à la suite du pauvre journal exécuté sans procès. J'ai ressenti une vive affliction, je la ressens encore. Il est cruel en ce moment de porter un bâillon! Néanmoins, la grande affaire de cette vie étant de bien mourir, je suis loin de murmurer contre le sort qui a été fait à une œuvre que j'aimais, et en qui je vivais plus qu'en moi-même.

Plus d'une fois j'ai redouté pour elle une autre fin. Longtemps j'avais craint qu'elle ne périt dans la misère; ensuite, j'ai tremblé qu'un fratricide ou quelque autre crime ne la fît disparaître. Mais l'*Univers* a succombé sur le champ de bataille et de la main de l'ennemi, et j'ai vu une glorieuse phalange de frères autour de son tombeau. Tout cela est fait pour me consoler dans ma situation d'ombre, et l'espérance est au fond de mon cœur, sur le bord de cette tombe honorée.

Veuillez agréer, etc.

LOUIS VEUILLOT.

CLXX

A M. E.-A. Segrétain.

Juin 1860.

MON AMI,

Le vrai baromètre est dans le cœur ou dans l'estomac. Je me disais, voyant ce chien de temps : Que d'eau demain dans notre vin! et dans quel vin! Et

voilà que, par une sympathie admirable, vous m'ouvrez le plus charmant parapluie du monde. Ce serait bien de quoi vous grandmercier en vers, mais pas moyen. Que voulez-vous que je réponde à une ode? J'aime mieux vous envoyer bêtement ces *Mélanges* si joliment réclamés. Les voici. J'improviserai un envoi quand j'aurai le temps de m'y mettre. Pour le moment je suis dans le Talmud, colligeant des textes rabbiniques. C'est le grand jeu du casse-tête. La muse fuit, son jupon sur les yeux, montrant à ces gueux de rabbins la seule chose qu'ils soient dignes de voir, et demain nous rirons tout de même, ou nous serons bien changés.

Avez-vous lu Grandguillot, sur la défunction de papa Jerôme[1]? Il invite la France régénérée à verser toutes ses larmes. C'est tout de même humiliant, ce Grandguillot.

LOUIS.

CLXXI

A M. le comte de Guitaut.

5 juillet 1860.

MONSIEUR ET TRÈS CHER AMI,

Nous sommes arrêtés au moment de partir. Ce matin même, ma fille Agnès a été prise d'un mal de gorge, et le médecin, en essayant de nous rassurer, nous a cependant dit d'éloigner notre autre

1. Un article de M. Grandguillot dans le *Constitutionnel*, sur la mort du prince Jérôme Bonaparte.

enfant et de rester. Si ce n'est rien, nous le saurons demain. Ce mal s'annonce comme celui qui m'a déjà pris trois enfants. J'étais tranquille il n'y a qu'une heure et tout riait autour de moi ; nous voici maintenant dans une angoisse horrible. Nous nous recommandons aux prières de Mme de Guitaut[1].

Votre très humble et tout dévoué serviteur.

LOUIS VEUILLOT.

CLXXII

A M. E.-A. Segrétain.

7 juillet 1860.

MON CHER AMI,

Méry m'envoie une stalle pour la représentation de *Sémiramis*. Il m'a dit que ses vers n'empêchaient pas la musique de Rossini d'être de la musique, et que les décorations sont les plus belles du monde. Toute la gloire de la terre y sera : Fould, Bading, Rigolboche, Lambert Thiboust ; mais on donnera de l'air.

Pour moi je file, et je vous envoie cette place sollicitée dans un moment de politesse.

Je vous l'enverrais encore, quand même je ne filerais pas, car vous êtes plus amateur que moi de ces curiosités. Si vous ne pouvez en profiter, il serait galant de la renvoyer à Méry, qui n'en avait que très peu à donner. Il demeure de l'autre côté de l'eau, et l'*Almanach des* 25 000 *adresses* sait le point précis.

1. Dès le lendemain il fut pleinement rassuré.

Adieu, mon très cher. J'ai été vexé de ne vous point voir hier, après la terrible secousse qui m'a été donnée[1]. Si j'avais su que vous ne viendriez pas, j'aurais été vous embrasser dès l'aurore. Venez nous retrouver quand nous serons à Arcachon. Nous irons voir Tulle dans son lieu et nous causerons du poème.

Bien à vous. LOUIS.

CLXXIII

A M. le comte de Guitaut.

8 juillet 1860.

Voilà mes paquets, pour ne pas dire mes trésors, et vous pensez bien, Monsieur et très cher ami, que maintenant je ne tarderai guère. Époisses l'emporte sur toutes les combinaisons, sur tous les rêves de montagnes. Quand on a un peu délibéré, on reconnaît bien vite que c'est trop bête d'avoir Époisses et d'aller ailleurs. J'ai des idées aussi bêtes que qui que ce soit de mon espèce ; mais, ce qui fait mon étonnement perpétuel, cela finit assez volontiers par des actions sages. Je vais donc remanger du claque-en-bec[2] et revoir le petit X... Oh! tiens-toi, mon cœur!

Ce n'est point tout ceci que je voulais dire : « Je mets la main à la plume » pour vous prier d'embrasser Agnès et Luce suivant les anciens us.

1. Ses craintes pour la santé de sa fille.

2. Fromage blanc assaisonné de ciboule, de sel et de poivre, qu'appréciait fort M. de Guitaut.

Elles sentent qu'elles deviennent respectables et elles en éprouvent un chagrin secret. Je ne vois que ce moyen de leur donner le change et de leur persuader qu'elles ne sont pas encore des personnes. Rendez-moi encore ce service d'ami. Je sais que rien ne peut fatiguer le cœur hospitalier des Pechpeyrou[1]. Néanmoins nous en usons si largement, qu'il faut prendre tous les petits et grands moyens pour nous bien convaincre que nous sommes « à la maison » ; nouvelle raison d'embrasser Agnès et Luce : raison démonstrative.

Adieu, Monsieur et cher ami.

Votre tout dévoué et reconnaissant,

LOUIS VEUILLOT.

CLXXIV

A M. Testas.

Paris, 8 juillet 1860.

MON CHER AMI,

Le nonce n'est chargé d'aucune affaire qui vous regarde[2]. Tout cela se fait par le consul. Néanmoins il ne refuse pas d'intervenir, et il enverra au consul, avec une bonne apostille, une lettre que je lui écris selon vos intentions.

Pour le payement, cela n'est pas non plus de son ressort. Mais, le principal défaut du gouvernement pontifical étant d'être honnête, il ne com-

1. Nom patronymique des Guitaut.

2. M. Testas était en négociation pour une fourniture de drap destiné à l'armée pontificale.

mande que ce qu'il peut payer et paye ce qu'il a commandé. Si on le vole, c'est tant pis pour le voleur; quant à lui, il ne vole point.

Et moi aussi je vole... au chemin de fer. Nous partons dans une heure, joyeux et bien portants. Je ne suis pas cependant remis de ma peur de l'autre jour; mais le grand air me fera le même bien qu'aux autres. Mille amitiés à vous et à *elle*, de moi et de nous tous. Adieu pour deux mois[1]. Nous nous verrons plus vieux amis; et, quoi qu'il arrive, tout n'est pas malheur en ce monde pour des gens qui veulent mourir en chrétiens.

LOUIS VEUILLOT.

CLXXV

A M. Quid'bœuf.

Époisses, 11 juillet 1860.

MONSIEUR,

J'ai reçu vos deux lettres, la première avant la seconde. J'étais fort occupé et en préparatifs de départ. Je vous réponds au premier moment de loisir que j'ai pu trouver. Je suis touché et honoré de votre confiance, et, si je puis vous servir, je le ferai avec joie. Mais mon crédit auprès des libraires est borné. On leur fait difficilement accepter un écrivain nouveau. Je persiste à croire, d'après vos lettres, que vous avez ce qu'il faut pour franchir cette terrible première barrière. Pour un

1. Il devait passer trois semaines à Époisses et aller ensuite à Arcachon.

début, le choix du sujet est beaucoup : tâchez de bien choisir. Je prendrai très volontiers connaissance du manuscrit ; je vous donnerai très volontiers les avis et l'assistance qui dépendent de moi.

Vos vers sont fort bien tournés, mais vous avez tort de vous adonner à un jeu d'esprit justement décrié[1]. On vous condamnerait sur le nom seul de la chose, et il ne faut pas avoir la réputation d'être un habile faiseur en ce genre. Si vous voulez écrire, retirez-vous d'abord toutes les gênes que l'art n'impose point.

Agréez, Monsieur, mes sentiments très affectueux.

LOUIS VEUILLOT.

CLXXVI

A M. Testas.

Époisses, 11 juillet 1860.

MON CHER AMI,

Je suis charmé de la lettre du ministre des armes. Votre voyage finira par devenir une bonne affaire pour Rome et pour vous. C'est coup double : je ne pouvais rien désirer de mieux. Vous savez sans doute par votre voisin Desquers, mon très cher beau-frère, que nous avons fait coup double aussi, et que notre pauvre petite Luce a été prise

1. M. Quid'bœuf avait envoyé à Louis Veuillot deux acrostiches : l'un en l'honneur de Louis Veuillot lui-même, l'autre contre Napoléon III.

comme sa sœur. Grâce à Dieu, tout s'est terminé de la même façon, et nous voici tous de nouveau sur pied, dans une maison faite pour la joie. C'est un château immense, plein de choses curieuses : vieux portraits, vieux papiers, vieilles mœurs et fleurs nouvelles. Cet immense château est situé dans un immense bouquet de tilleuls, de roses, d'orangers, de lis, placé lui-même dans un incomparable champ de blé. Époisses veut dire *vallée des épis*, en celtique ou en latin, au choix. Les épis jaunissants mêlent leur saine odeur à tous ces parfums des jardins et des arbres fleuris. Plus loin sont les vignes, orgueil de la Côte-d'Or. La pluie tombe, le soleil rit, le tonnerre gronde, les oiseaux chantent, et tout cela vous peint parfaitement le caractère de nos hôtes et l'état de nos cœurs. Nos jeunes filles, grandes et petites, sont les roses, les lis et les fleurs d'oranger; les femmes mûres sont les forts tilleuls qui donnent des parfums salubres, et les vignes fécondes, et les blés nourrissants; les papas sont la vieille maison à demi délabrée, mais solide, et pleine de souvenirs variés; le tonnerre, c'était cette maladie terrible qui grondait hier et qui n'a point frappé, comme ce tonnerre bon enfant qui, tout en menaçant, s'est contenté de provoquer une pluie bienfaisante dans les champs, et des prières et des larmes utiles dans nos cœurs; et la chanson de l'oiseau, c'est le ministre des armes qui commande des culottes rouges aux drapiers que nous aimons. Je vais lui écrire, à ce ministre des armes; je lui con-

seillerai de vous prendre pour agent universel[1]. Puisque vous achetez des tambours, pourquoi n'achèteriez-vous pas autre chose? Il n'y a plus de difficulté, du moment que le tambour rentre dans la draperie.

Là-dessus il me vient une pensée. Si vos affaires romaines prenaient un développement assez notable, comme je le souhaite, il vous faudrait un sous-agent, et alors qui vous empêcherait d'employer Stanislas, qui est actif, honnête, intelligent, et qui ne se trouverait pas mal de gagner quelque petite commission? Je vous dis ceci entre nous. Si la chose a lieu, qu'elle vienne de vous.

Je ne serai pas à Paris pour l'époque du mariage de M. Daulne. J'en suis fâché. J'aurais voulu me faufiler par là et voir les splendeurs de notre amie Félicie. Dites à M. Daulne que je fais des vœux pour son bonheur, et que ces vœux seront exaucés s'il a l'esprit de se confesser comme il faut, avant d'aller à l'autel, et de recommencer ensuite. C'est là la joie du ménage, parce que c'est là la force et la pureté du cœur.

Adieu, mon très cher ami. Je vous embrasse et Elle aussi. Je vous aime l'un et l'autre très tendrement. Aimez-vous, aimez Dieu, aimons-nous. La vie n'est bonne que par là, et les gens que je vois ici dans leur beau château, qui ne doit pas représenter loin de deux millions, ne sont heureux que

1. Le ministre des armes était Mgr de Mérode, beau-frère de M. le comte de Montalembert et ancien officier de l'armée belge.

parce qu'ils s'aiment; sans cela les fleurs seraient sans parfums, et le blé et la vigne pousseraient inutilement, et les oiseaux n'auraient de chansons que pour les pauvres diables qui se traînent sur la route et qui n'ont pas de chemise sur le dos, mais qui ont un amour dans le cœur.

Votre ami,

LOUIS VEUILLOT.

P.-S.—Pour plus de précautions, je vous envoie la lettre ci-jointe. Faites-la passer par la nonciature.

CLXXVII

A M. le comte de la Tour.

Époisses, 13 juillet 1860.

MON CHER AMI,

Je viens de lire les trois premières parties de *Zsamosvar*[1]. J'y ai pris grand plaisir. Je m'étais proposé d'en faire trois morceaux, mais j'ai tout avalé d'un coup, et, si j'avais eu le reste, le reste y aurait passé, sans que rien pût me distraire, que la cloche du dîner, à laquelle l'honneur commande d'obéir. J'espère que la suite répondra au commencement, que l'intérêt se soutiendra, que les caractères se développeront suivant leur bonne et vraie nature. Je vous loue de donner la majorité aux honnêtes gens. La seule (ou le seul) canaille que j'ai vue jusqu'ici est acceptable et n'a pas à se

1. Roman dont la scène était en Hongrie, pays que M. de la Tour avait habité comme officier dans l'armée autrichienne.

plaindre. La canaillerie est indivisible de l'opinion qu'il représente, et vous lui faites des dons que cette espèce n'a pas généralement. Votre magnat désillusionné est très beau; les femmes qui l'entourent sont très bien, chacune dans son genre, même la belle. Je crains que Paul ne soit trop parfait et ne tourne au Grandisson. Faites-lui faire quelque noble folie, si vous en trouvez l'occasion. J'aime beaucoup les *frères de Croix;* un peu de brigandage, c'est là peut-être, plus que le malheur, ce qui donne à la vertu, dans un roman, ce je ne sais quoi d'achevé que Bossuet demande pour elle au malheur. La jeune Hongroise enthousiaste et amoureuse d'un Autrichien est dans la vraie situation intéressante qui convient aux filles à marier. Quand un cœur se chamaille lui-même, il émeut tous les cœurs, tous en étant là plus ou moins. Enfin, les figures épisodiques sont bien touchées, et le colonel chasseur est particulièrement réussi. J'admire comme vous avez su, jusqu'à présent, intercaler vos tableaux et vos paysages et donner un intérêt dramatique à un *Album*. Voilà du bonheur pour un homme qui n'a pas fait son métier de lire des romans !

Pour faire la part de la critique, j'ai trouvé les conversations un peu plaquées quelquefois, partant un peu longues, et, lorsqu'elles sont longues, elles deviennent lourdes. Quelques lignes effacées par-ci par-là les allégeront beaucoup. Il y a une observation en trois ou quatre mots sur les beaux-pères valaques, qu'il faut ôter : elle suffirait pour

ne pas permettre de laisser ce livre dans certaines mains, où il serait très bien sans cela; c'est comme une statue de satyre dans un paysage charmant et pur.

Sur ce mot de paysage, je passe de Hongrie en Bourgogne et de votre roman à mon histoire. Nous sommes très bien ici. Le château, devenu maison et presque ferme, est très pittoresque, plein de vieux portraits et de beaux souvenirs; il a été édifié par Vauban, dessiné par Le Nôtre, démoli par Robespierre, échancré par Girardin. Il y est resté des autographes de Mme de Sévigné, de Vauban, du grand Condé; il y est resté des vaches, des quinconces de buis, des parterres de roses, des bouquets de tilleuls, des ceintures de prés. Il y a du lait pour les enfants, du vin pour les vieillards ; il y a de la joie, la bonne sainte joie des mœurs pures et généreuses. Cela va bien. Nos filles font des cabrioles qui me rappellent vos chevaux hongrois.

Adieu, mon très cher ami. Nous vous aimons très tendrement.

LOUIS VEUILLOT.

CLXXVIII

A Mgr de Salinis, archevêque d'Auch.

Époisses, 18 juillet 1860.

MONSEIGNEUR,

Sentez-vous l'odeur des blés et des roses, l'odeur des tilleuls, des lis, des buis et des foins? Je ne

crois pas qu'aucun autre lieu du monde donne autant de charmants parfums, ni qu'Époisses lui-même en ait jamais autant donné. Et le souvenir a quelque chose de plus charmant que tout cela, si bien que vous êtes tant mêlé dans nos causeries du salon et des terrasses que je ne puis me retenir de vous écrire, quoique je n'aie rien à vous dire du tout, sinon que je suis à Époisses et que je me trouve content. De nature, je suis volontiers content; et néanmoins cette sensation m'était devenue assez rare pour qu'il me soit doux d'en parler. Je vous dois cela, Monseigneur. Époisses est un cadeau que vous m'avez fait. Je me trouverais ingrat si je ne vous disais pas merci. On m'a reçu avec tout mon clan; je vois mes filles jouer sur ces belles terrasses : elles courent, elles se démènent, elles crient. Si vous saviez ce que c'est pour moi d'entendre en même temps la voix de mes filles et le chant des oiseaux! Ces pauvres enfants, je ne les avais vraiment jamais vues jouer comme il convient à leur âge. J'ignorais si elles savaient courir. Elles s'en donnent: ce sont des poulains échappés. Vive l'archevêque d'Auch !

Nous avons lu avec une très grande joie votre récente circulaire sur le Denier de Saint-Pierre et sur l'emprunt[1]. Le souvenir du champ d'Annibal est très noble et très heureux. L'abbé Gaume lui-même approuverait cette manière d'employer les classiques. Il y avait dans le même numéro une bonne lettre du cardinal Donnet. Il me semble que

1. Un emprunt pontifical.

si un certain nombre d'évêques se prononçaient de la même manière sur la pétition Billy, cette ignoble et odieuse machine de guerre tournerait à la confusion des auteurs, rapporteurs et approbateurs. Le cardinal n'a pas tout dit et il reste bien des cordes à toucher.

Nous sommes ici jusqu'au 25, après quoi nous irons prendre l'air de mer à Arcachon. Ah! il y avait autrefois à Bordeaux un vicaire général qu'il serait agréable d'y retrouver, dût-il convier ses visiteurs à un régal de morue [1].

Il ne faut pourtant pas que j'oublie de dire qu'en chantant l'archevêque d'Auch on ne manque guère d'ajouter un refrain sur son silence. M. de Guitaut dit qu'il écrira tout à l'heure à Pierre ou à Thérèse [2], pour les prier de lui donner de vos nouvelles. Il espère que cela vous humiliera; mais Mme de Guitaut sourit sans parler et montre qu'elle compte peu sur ce moyen héroïque. Quand vous voudrez mettre une grande joie dans Époisses, Monseigneur, vous y enverrez quelques mots. Il n'y a point de lieu où l'on vous aime et vous vénère davantage; et je le sais bien : je m'y connais.

Permettez que je mette ici mes compliments pour M. de Ladoue.

Il me reste juste la place pour vous baiser la main. LOUIS VEUILLOT.

1. Mgr de Salinis prétendait que la morue était le meilleur poisson, et que nulle part elle n'était aussi bonne qu'à Bordeaux.

2. Les domestiques de Mgr de Salinis.

CLXXIX

A M. le docteur J.-P. Tessier.

21 juillet 1860.

Mon cher ami,

Je m'aperçois que je ne vous ai pas donné de nos nouvelles. Avec votre connaissance du cœur humain, vous aurez bien deviné la signification de ce silence : *Passato il pericolo, gabatto il santo.* Quand on n'est plus malade, on oublie le médecin. La vérité est que Luce s'est tirée d'affaire comme sa sœur, et qu'il n'est plus question que de rire. On s'en donne. Nous courons les bois, nous dînons sur l'herbe, nous faisons des cabrioles. Je dis *nous*, parce que je ne m'en prive pas. Quant à mon médecin d'Avallon, le docteur Émy, il a ouvert de grands yeux de voir partir son amygdalite sans tisane et sans gargarisme. « Docteur, ce n'est qu'une amygdalite ; mais, si l'homœopathie la peut guérir, pourquoi ne guérirait-elle pas l'angine la mieux conditionnée ? » Dame !

Je lui ai envoyé votre lettre, et il m'a promis de s'abonner à l'*Art médical*. Il avait lu quelque mauvais livre homœopathe (il doit y en avoir, puisqu'on en fait) qui lui rend cette lecture nécessaire. Je voudrais qu'il y mordît, parce que c'est un très honnête homme, successeur de son père mort en odeur de sainteté, et qui aura pour successeur son fils, bon chrétien comme lui. Il y a d'assez braves gens de médecins par ici. On m'en a montré

un bon vieux, médecin dans le même canton où ses ancêtres faisaient déjà de la médecine en 1450. Je trouve cela bien beau, et je regrette de vivre en un temps où ces nobles curiosités vont disparaître.

Personne n'a été malade ici, et nous espérons maintenant n'y avoir pas introduit la peste. Si elle vient, on usera résolument de votre procédé, et le miel rosat restera dans l'armoire avec la décoction de roses de Provins. Néanmoins M. de Guitaut se regarde comme votre débiteur, quoi qu'il arrive, et vous aurez des fromages d'Époisses, qui sont de grands fromages en Bourgogne.

Adieu; mille remerciements. Veuillez faire nos compliments à Mme Tessier.

Votre bien reconnaissant et dévoué,

LOUIS VEUILLOT.

Je termine ici le septième volume de la *Correspondance de Louis Veuillot*. Le huitième ira probablement jusqu'à la réapparition de l'*Univers* en 1867.

TABLE

Avant-propos		v
I.	A Mme Louis Veuillot	1
II.	—	6
III.	—	8
IV.	—	10
V.	—	11
VI.	—	16
VII.	—	17
VIII.	—	19
IX.	—	21
X.	—	23
XI.	—	25
XII.	—	28
XIII.	A M. Edmond Leclerc	29
XIV.	—	30
XV.	A M. Eugène Veuillot	35
XVI.	—	53
XVII.	A M. Edmond Leclerc	61
XVIII.	A M. Eugène Veuillot	63
XIX.	A M. Edmond Leclerc	66
XX.	A M. Eugène Veuillot	67
XXI.	A M. Th. Foisset	78
XXII.	A M. Aulanier	79
XXIII.	A M. Edmond Leclerc	85
XXIV.	—	88
XXV.	—	91
XXVI.	A M. Eugène Veuillot	96
XXVII.	—	99
XXVIII.	A M. Edmond Leclerc	103
XXIX.	A M. Th. Foisset	105
XXX.	—	109

XXXI. A M. Th. Foisset. 110
XXXII. — 116
XXXIII. — 117
XXXIV. — 119
XXXV. — 123
XXXVI. — 129
XXXVII. — 132
XXXVIII. — 136
XXXIX. — 140
XL. — 142
XLI. — 147
XLII. — 148
XLIII. — 150
XLIV. A M. Hippolyte Violeau. 155
XLV. A M. Th. Foisset. 157
XLVI. — 158
XLVII. — 162
XLVIII. — 164
XLIX. — 167
L. — 168
LI. A Mgr Clausel de Montals 170
LII. A M. Th. Foisset. 171
LIII. — 172
LIV. — 175
LV. — 176
LVI. — 178
LVII. A M. Hippolyte Violeau. 181
LVIII. A M. l'abbé Mège. 184
LIX. A M. Th. Foisset. 186
LX. A Mgr Clausel de Montals. 188
LXI. A M. Th. Foisset. 193
LXII. — 195
LXIII. — 199
LXIV. A M. Méthivier. 200
LXV. A M. Th. Foisset 202
LXVI. — 203
LXVII. — 206
LXVIII. A Mgr Marilley. 208
LXIX. A M. Th. Foisset. 209
LXX. — 212

LXXI. A M. Th. Foisset 213
LXXII. — 215
LXXIII. A Mgr de Marguerye. 217
LXXIV. A M. Th. Foisset. 222
LXXV. — 224
LXXVI. — 226
LXXVII. A Mgr Clausel de Montals 228
LXXVIII. A M. l'abbé X*** 230
LXXIX. A M. Terret 233
LXXX. A M. Léon Aubineau 237
LXXXI. A M. Th. Foisset. 240
LXXXII. — 243
LXXXIII. A M. l'abbé Combalot. 246
LXXXIV. A M. Th. Foisset. 248
LXXXV. — 249
LXXXVI. A M. Alexandre de Saint-Albin. 251
LXXXVII. A M. Th. Foisset. 252
LXXXVIII. — 254
LXXXIX. A Mgr Gignoux. 257
XC. A M. l'abbé de Bogenet 260
XCI. A Mgr Gignoux. 264
XCII. A M. Th. Foisset. 265
XCIII. A Mgr l'évêque de Nevers 266
XCIV. A Mgr Gignoux 268
XCV. A M. l'abbé Eugène Boré 270
XCVI. Au commandeur de Fabres. 271
XCVII. A M. Th. Foisset. 274
XCVIII. — 275
XCIX. A M. Auguste Bouchet 276
C. A M. l'abbé X*** 278
CI. — 279
CII. A Mgr Berteaud. 281
CIII. Au R. P. Contamin 285
CIV. A M. Th. Foisset. 287
CV. A Mgr Gignoux 288
CVI. Au R. P. dom. Gardereau 290
CVII. A M. Th. Foisset. 291
CVIII. A Mgr Gignoux 294
CIX. A M. L. de Loverdo. 296
CX. A M. l'abbé Soymier 298

CXI. Au R. P. Félix Philpin. 301
CXII. A Mgr Landriot. 303
CXIII. A Mgr Parisis. 305
CXIV. A M. E. Mallac. 308
CXV. A Mgr Gignoux 311
CXVI. A Mgr Pie 312
CXVII. A un ancien élève du petit séminaire de Saint-Pé. 314
CXVIII. A M. l'abbé Combalot. 316
CXIX. A Mgr de Langalerie. 317
CXX. A Mgr Landriot. 320
CXXI. A Mgr l'évêque de la Rochelle. 325
CXXII. A Mgr de Salinis 332
CXXIII. A M. de Saint-Bonnet. 335
CXXIV. A M. Arthur Murcier 337
CXXV. A M. E.-A. Segrétain 338
CXXVI. A Mme la comtesse de Ségur. 339
CXXVII. A M. Eugène Veuillot. 341
CXXVIII. A Mme la comtesse de Ségur. 342
CXXIX. A M. Alfred de Courcy 343
CXXX. A M. le commandant de Maisonneuve. . . . 343
CXXXI. A Mme Testas. 344
CXXXII. A M. Eugène Veuillot. 345
CXXXIII. A M. E.-A. Segrétain 345
CXXXIV. A Mme la comtesse de Montsaulnin. 364
CXXXV. A M. le supérieur du petit séminaire de Saint-Pé. 347
CXXXVI. A M. l'abbé Haderne 348
CXXXVII. A Mgr Gerbet. 349
CXXXVIII. A M. E.-A. Segrétain. 351
CXXXIX. A Mgr Pie. 352
CXL. A M. l'abbé Delacroix. 353
CXLI. A M. de Saint-Bonnet. 356
CXLII. A M. l'abbé Delor. 358
CXLIII. A Mgr Gignoux 360
CXLIV. A M. Quid'beuf. 362
CXLV. A M. et à Mme Testas 363
CXLVI. A Mgr Berteaud. 364
CXLVII. A M. Armand de Pontmartin. 366
CXLVIII. A Mgr Gignoux 367

CXLIX. A Mgr Laurent 369
CL. A Mme Testas. 371
CLI. A M. Th. Foisset. 373
CLII. A M. E-A. Segrétain 374
CLIII. A M. Eugène Veuillot. 375
CLIV. A la Révérende Mère Sophie, supérieure des Oiseaux 378
CLV. A M. E.-A. Segrétain. 380
CLVI. A M. et Mme Testas. 382
CLVII. A MM. Gaume frères et Duprey. 383
CLVIII. A Mgr Mislin. 384
CLIX. A M. l'abbé Barrère. 387
CLX. A M. Granier de Cassagnac 388
CLXI. A M. le comte du Val de Beaulieu. 390
CLXII. A M. l'abbé Barrère. 392
CLXIII. A M. E.-A. Segrétain 393
CLXIV. A M. Arthur Murcier 394
CLXV. A M. l'abbé Charbonnel. 395
CLXVI. A M. E.-A. Segrétain. 396
CLXVII. A M. l'abbé Talobre. 397
CLXVIII. A M. E.-A. Segrétain 398
CLXIX. A un professeur de petit séminaire 399
CLXX. A M. E.-A. Segrétain 400
CLXXI. A M. le comte de Guitaut 401
CLXXII. A M. E.-A. Segrétain 402
CLXXIII. A M. le comte de Guitaut 403
CLXXIV. A M. Testas 404
CLXXV. A M. Quid'beuf. 405
CLXXVI. A M. Testas 406
CLXXVII. A M. le comte de la Tour 409
CLXXVIII. A Mgr de Salinis 411
CLXXIX. A M. le docteur J.-P. Tessier 414

FIN DU TOME VII

PARIS

IMPRIMERIE D. DUMOULIN ET Cie

5, rue des Grands-Augustins, 5

ÉCOLE A.B.C.
DE DESSIN
12, RUE LINCOLN
(CHAMPS-ÉLYSÉES)
PARIS